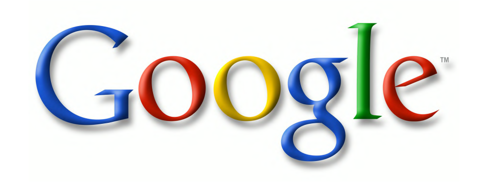




Anne Elizabeth Walker



W. H. Walker.
Decr. 14th 1818.

Cecilia Elizabeth Bell
January 7 1831
Dover

Caroline Elizabeth Bell

North Gate

Richmond

W Walker 1785.
A E Walker

FABLES, LETTRES, ET VARIÉTÉS HISTORIQUES.



À LONDRES,
Chez P. ELMSLY. MDCCLXXI.

CONTENTS.

FABLES.

LETTRES.

LETTRES CHOISIES DE M. RACINE.

LETTRES DE M. DE FONTENELLE.

LETTRES DE MONSIEUR ROUSSEAU.

LETTRES CHOISIES DE Mme DU BOCAGE.

LETTRES CHOISIES DE MR. FLECHIER.

LETTRES CHOISIES DE MONS. BOURSAULT.

VARIETÉS HISTORIQUES.

FABLES.

LE LOUP ET LE BERGER.

UN mal contagieux avoit fait périr le troupeau d'un Berger. Le Loup l'apprit, & voulut lui en témoigner ses regrets.

Ah ! Berger, est-il bien vrai qu'il vous soit arrivé un si grand malheur ? Quoi ! vous avez perdu tout votre troupeau, tous ces moutons si beaux, si doux, si gras ! J'en suis pénétré ; j'en verserois volontiers des larmes de sang.

Que je te suis obligé, répondit le Berger ! Je vois que tu as un cœur très-compatissant.

Le Chien adjoûta : Oui, très-compatissant, lorsque le malheur d'autrui est la source du sien.

LE PHE'NIX.

PLUSIEURS siécles s'étoient écoulés, sans qu'on eût vu le Phénix : il lui plut enfin de se montrer. Dès qu'il parut, tous les animaux, oiseaux & quadrupedes, s'assemblerent autour de lui. Etonnés de sa beauté, ravis, transportés, ils s'épuiserent d'abord en louanges.

Mais bientôt les plus sages & les plus sensibles détournerent de lui leurs regards pleins de pitié, & dirent en soupirant : Le malheureux Phénix ! le destin a déployé sur lui toute sa rigueur ; seul

de ſon eſpece, il ne peut connoître le plaiſir d'aimer ni celui d'être aimé.

LE PORC ET LE CHENE.

LE Porc ſe raſſaſioit gloutonnement, ſous un grand Chêne, des fruits qui en étoient tombés. Tandis qu'il avaloit un gland, il en dévoroit un autre des yeux.

Animal ingrat, lui dit à la fin le Chêne, tu te nourris de mes fruits, ſans jetter ſur moi un ſeul regard de reconnoiſſance.

Le Porc alors s'arrête un inſtant, & grogne ces mots : Je ne ſerois avare ni de regards ni de reconnoiſſance, ſi je pouvois ſeulement me douter que tu euſſes laiſſé tomber tes glands pour moi.

LES GUEPES.

UN ſuperbe cheval de guerre, tué d'un coup de feu ſous ſon brave cavalier, étoit devenu la pâture des vers. La nature toujours agiſſante, ſe ſert de la deſtruction des uns, pour donner la vie aux autres. On vit un eſſain de jeunes Guêpes ſortir des flancs pourris de ce cadavre. Oh ! que notre origine eſt noble, divine, s'écrierent les Guêpes ! Le plus ſuperbe des chevaux, le favori de Neptune, eſt l'auteur de notre vie.

La ſotte vanité des Guêpes n'échappa pas à l'attention du Fabuliſte. Il penſa ſur le champ aux Italiens de nos jours, qui s'imaginent n'être rien moins que les deſcendans des anciens & immortels Romains, parce qu'ils ſont nés ſur leurs tombeaux.

LE RENARD ET LA CICOGNE.

TU as beaucoup voyagé, disoit le Renard à la Cicogne : raconte-moi donc quelque chose des pays étrangers que tu as vus ?

A ces mots, la Cicogne lui nomme chaque marais, chaque prairie, où elle avoit mangé les vers les plus délicats & les grenouilles les plus grasses.

Vous avez été long-tems à Paris, Monsieur. Où donne-t-on le mieux à manger ? Quel est, à votre goût, le meilleur vin que vous ayez bu ?

L'ANE ET LE LOUP.

UN Ane recontrant un Loup affamé, le prioit, en tremblant, d'avoir compassion de lui. Je suis malade & dans la misere, lui disoit-il ; vois quelle terrible épine je me suis enfoncée dans le pied.

En vérité, je te plains, lui répondit le Loup ; en conscience je me crois obligé de te délivrer de tes douleurs.

Il eût à peine prononcé ces mots, que l'Ane fut en piéces.

HERCULE.

LORSQU'HERCULE fit son entrée dans le ciel, il salua tous les Dieux, en commençant par Junon. Tout le ciel & Junon s'en étonnerent. C'est ton ennemie, lui dit-on, que tu traites avec tant de distinction! Oui, répondit Hercule, c'est mon ennemie mais je ne suis redevable qu'à ses persécutions des exploits qui m'ont mérité le ciel.

L'Olympe approuva la réponſe du nouveau Dieu, & Junon ſe réconcilia avec lui.

L'ENFANT ET LE SERPENT.

UN Enfant jouoit avec un Serpent apprivoiſé. Ma chere petite bête, diſoit l'Enfant; crois-tu que je ſerois auſſi familier avec toi, ſi l'on ne t'avoit pas ôté ton venin? Vous autres Serpens, vous êtes les créatures les plus perverſes et les plus ingrates. Je me ſouviens fort bien d'avoir lu, qu'un pauvre campagnard trouva, ſous une haie, un Serpent glacé de froid; peut-être étoit-ce un de tes ancêtres. Il le releva & le réchauffa dans ſon ſein; mais à peine ce méchant fut-il revenu à la vie, qu'il mordit ſon bienfaiteur; & le payſan trop charitable en mourut.

Cela m'étonne, dit le Serpent. Oh! que vos hiſtoriens ſont partiaux! Les nôtres racontent cette hiſtoire bien différemment. Votre homme charitable croyoit le Serpent mort en effet: ſa peau étoit parſemée de différentes couleurs; il le prit, & ſe hâtoit d'arriver chez lui, pour l'en dépouiller. Trouvez-vous cela juſte?

Tais-toi, repliqua l'Enfant; quel eſt l'ingrat qui ne trouveroit pas moyen de s'excuſer? . . . . .

Fort bien, interrompit le pere qui avoit prêté l'oreille à cet entretien. Cependant, mon fils, ſi jamais tu entends parler d'une ingratitude extraordinaire, n'oublie pas, avant de ſouffrir que l'on flétriſſe un Mortel d'une tache ſi abominable, d'examiner ſcrupuleuſement toutes les circonſtances. Les vrais bienfaiteurs ont rarement obligé des ingrats; j'oſerai même dire, pour l'honneur de l'humanité: jamais. Mais, pour ces bienfaiteurs remplis de petites vues intéreſſées, puiſ-

ſent-ils, (ils le méritent, mon fils,) ne moiſſonner jamais qu'ingratitude, au lieu de reconnoiſſance.

LE LOUP A L' AGONIE.

LE Loup prêt à rendre les derniers ſoupirs, jettoit un regard ſur ſa vie paſſée, & examinoit ſes actions. Je ſuis vraiment un pécheur, diſoit-il : cependant, ſans me flater, je crois qu'il y en à de plus grands que moi. J'ai fait du mal ; mais j'ai fait auſſi du bien. Un jour, je m'en ſouviens, un Agneau écarté de ſon troupeau, vint, en bêlant, ſe jetter près de moi ; je pouvois l'étrangler ; rien n'étoit plus facile ; je n'y touchai pas. Préciſément vers le même tems, j'eus la patience d'écouter les railleries & les propos outrageans d'une brebis, avec une indifférence d'autant plus digne d'admiration, que je n'avois rien à craindre, n'y ayant aucun chien qui la gardât.

Je puis atteſter tous ces faits, interrompit un Renard de ces amis, qui le diſpoſoit à la mort : toutes les circonſtances en ſont encore préſentes à ma mémoire. C'étoit dans le tems où tu manquas d'être étranglé ſi miſérablement, par cet os que la Grue eut enſuite la bonté de te tirer du goſier.

LE CORBEAU ET LE RENARD.

LE Corbeau avoit enlevé, dans ſes griffes, un morceau de viande empoiſonnée qu'un jardinier irrité avoit jetté, pour donner la mort aux chats de ſon voiſin.

Il vole au haut d'un chêne, & ſe diſpoſe à manger ſa proie, lorſque le Renard ſe traîne douce-

ment au pied de l'arbre, & lui crie : Je te salue, oiseau de Jupiter ! Pour qui me prends-tu donc, demande le Corbeau ? Pour qui je te prends ! dit le Renard ; n'es-tu pas cet aigle prompt & agile, qui, de la droite de Jupiter, descend tous les jours sur ce chêne, pour nourrir ce pauvre malheureux ? Pourquoi te déguiser ? Ne vois-je pas, dans tes serres triomphantes, le présent que j'ai obtenu par mes prieres, & que ton maître continue de m'envoyer par ton ministere.

Le Corbeau surpris, est intérieurement charmé d'être pris pour un aigle, & dit en lui-même : "Ne tirons point le Renard de son erreur." Généreusement sot, il lui laisse tomber sa proie, & s'éleve fiérement dans les airs.

Le Renard saisit la viande en se moquant de lui, & la dévore avec une joie maligne ; mais sa joie se change bientôt en douleur. Le venin agit, & lui donne la mort.

Puissiez-vous, par vos louanges, n'obtenir jamais que du poison, détestables flatteurs !

L'AVARE.

MALHEUREUX que je suis ! disoit un avare à son voisin, en se lamentant. On m'a dérobé cette nuit un trésor que j'avois enfoui dans mon jardin, & on a mis une indigne pierre à la place.

Vous n'en auriez pas fait usage, dit le voisin. Figurez-vous donc que la pierre est un trésor ; & vous n'en serez pas plus pauvre.

Je n'en serai pas plus pauvre, répondit l'Avare ; non ; mais un autre en sera plus riche. Un autre en sera plus riche ? Ah ! j'en mourrai de chagrin.

L'OMBRE DE SALOMON.

UN honnête vieillard bravoit le poids & la chaleur du jour, & labouroit lui-même son champ. Il jettoit, de sa propre main, une semence nette & pure dans le sein de la terre qui ne demande qu'à récompenser nos travaux.

Tout-à-coup se présente à ses yeux, sous l'ombre d'un grand tilleul, un phantôme dont l'aspect avoit quelque chose de divin. Le vieillard recule d'effroi.

Je suis Salomon, lui dit l'Esprit d'un ton propre à le rassurer. A quoi t'occupes-tu maintenant ?

Si tu es Salomon, répondit l'homme, comment peux-tu me faire cette demande ? Dans mes jeunes ans, tu m'envoyas vers la fourmi : j'admirai sa conduite ; & si je suis laborieux, si j'amasse, c'est d'elle que je l'appris. Ce que j'appris alors, je le fais encore.

Tu n'es instruit qu'à-demi, repliqua l'Ombre ; retourne vers la fourmi ; elle t'apprendra, que dans l'hiver de tes ans il est tems de te reposer & de jouir.

DISPUTE DES ANIMAUX SUR LA PRE'SE'ANCE;

EN QUATRE FABLES.

(1.)

UNE dispute sur la préséance s'étoit élevée parmi les animaux. Que l'homme en soit le juge, dit le Cheval : il n'est pas intéressé dans la querelle ; il sera impartial.

 Mais

Mais a-t-il l'intelligence néceſſaire, dit la Taupe en hauſſant la voix ? Car il en faut, & de la plus ſubtile. Saura-t-il diſcerner notre mérite, que les meilleurs yeux ne découvrent pas toujours ?

Bien aviſé ! dit le Mulot.

En effet, reprit le Hériſſon, je ne croirai jamais que l'homme ait aſſez de pénétration.

Taiſez-vous, interrompit le Cheval ; nous le ſavions déja. Le moins fondé à croire ſa cauſe bonne, eſt toujours le premier à révoquer en doute les lumieres de ſon juge.

---

(2)

L'Homme eſt pris pour juge. Encore un mot, s'écrie ſa Majeſté Lionne ; tu prononceras enſuite. Homme, d'après quelle régle comptes-tu apprécier notre mérite ?

D'après quelle régle ? Belle demande ! D'après le plus ou le moins d'utilité que je retire de vos ſervices.

A merveille ! dit le Lion piqué de la réponſe : combien ſerois-je alors au-deſſous de l'Ane ? Homme, tu ne peux pas être notre juge. Retire-toi.

---

(3)

L'Homme s'en alla ..... Eh bien ! dit la Taupe d'un air railleur, (le Mulot & le Hériſſon étoient encore de ſon avis,) ...... Vois-tu, Cheval ? Le Lion croit auſſi que l'homme ne peut être notre juge : le Lion penſe comme nous.

Mais ſur de meilleures raiſons, dit le Lion, en jettant ſur eux le regard le plus mépriſant.

(4)

NOTRE différend, continua le Lion, eſt, ſi j'en juge bien, une diſpute abſolument inutile. Regardez moi comme le plus conſidérable ou comme le moindre de tous, la choſe m'eſt égale : je me connois, & c'eſt aſſez. Cela dit, il quitta l'aſſemblée.

Le ſage Eléphant, le Tigre hardi, l'Ours toujours grave, le Cheval avec ſon aire noble, le Renard content de ſa fineſſe ; en un mot, tous ceux qui ſentoient ou croyoient ſentir leur mérite, ſuivirent bientôt ſon exemple.

Ceux qui ſe retirerent les derniers & qui murmurerent le plus de la rupture de l'aſſemblée, furent . . . . . le Singe & l'Ane.

L'HOMME VRAI.

UN Roi avoit condamné à mort un de ſes Eſclaves : celui-ci étant ſans eſpérance, ne ménageoit plus rien, & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Prince à ſon Favori. Seigneur, il dit que les récompenſes de l'autre vie ſont pour les Princes qui pardonnent, & il vous demande grace. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtiſan, depuis long tems ennemi du Favori, avoit entendu le diſcours de l'Eſclave. On vous trompe, dit-il à ſon Maître ; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : Le menſonge qu'on m'a fait eſt humain, & ta vérité eſt cruelle. Et puis ſe tournant vers ſon favori : Oh ! mon ami, lui dit-il, c'eſt toi qui me diras toujours la vérité.

LE SOMMEIL DU MECHANT.

JE me promenois avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil ; un ruisseau serpentoit entre ces arbres, & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis le Visir Karoun couché sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! disois-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le sommeil de Karoun ? Mon ami m'entendoit, & me dit : Dieu accorde quelquefois le sommeil aux méchants, afin que les bons soient tranquilles.

LA RETRAITE.

LE Ministre d'un Roi fut disgracié, & se retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec soin : comme il n'avoit pas mérité sa disgrace, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi, qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour ; mais le Ministre refusa le Roi, & lui dit : Tu m'avois élevé aux premières dignités ; j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laisses-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorants ; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpents à l'envie. Le Roi insista, & dit : J'aurois besoin d'un esprit éclairé, & d'un cœur droit & bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance ; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire.

Tu

Tu le trouveras, répondit le Miniſtre, ſi tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

L'ERREUR.

UN Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue; il ne voulut pas y conſentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Coſroës furent vaincues le jour d'une éclipſe du Soleil : les Perſes, adorateurs du Feu, penſoient que ce phénomène annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'erreur peut faire le bonheur d'un ſeul homme; mais elle fait néceſſairement le malheur des Nations.

LE CRIME.

TROIS habitants de Balck voyageoient enſemble; ils rencontrèrent un tréſor, & ils le partagèrent : ils continuèrent leur route, en s'entretenant de l'uſage qu'ils feroient de leurs richeſſes. Les vivres qu'ils avoient portés étoient conſommés; ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville, & que le plus jeune ſe chargeroit de cette commiſſion; il partit.

Il ſe diſoit en chemin : Me voilà riche; mais je le ſerois bien davantage ſi j'avois été ſeul quand le tréſor s'eſt préſenté..... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richeſſes.... Ne pourrois-je pas les reprendre ?.... Cela me ſeroit facile. Je n'aurois qu'à empoiſonner les vivres que je vais

 acheter;

acheter ; à mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeroient ſans défiance, & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du tréſor, & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs ſe diſoient : Nous avions bien à faire que ce jeune homme vînt s'aſſocier à nous : nous avons été obligés de partager le tréſor avec lui ; ſa part auroit augmenté les nôtres, & nous ſerions véritablement riches .... Il va revenir, nous avons de bons poignards. ...

Le jeune homme revint avec des vivres empoiſonnés ; ſes compagnons l'aſſaſſinèrent : ils mangèrent ; ils moururent ; & le tréſor n'appartint à perſonne.

LE BON MINISTRE.

LE puiſſant Aaron Raſchild commençoit à ſoupçonner que ſon Viſir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les Femmes de Aaron, les Habitants de Bagdad, les Courtiſans, les Derviches, cenſuroient le Viſir avec amertume. Le Calife aimoit Giafar ; il ne voulut point le condamner ſur les clameurs de la Ville & de la Cour : il viſita ſon Empire ; il vit par-tout la Terre bien cultivée, la Campagne riante, les Hameaux opulents, les Arts utiles en honneur, & la Jeuneſſe dans la joie. Il viſita ſes Places de Guerre & ſes Ports de Mer ; il vit de nombreux Vaiſſeaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Aſie ; il vit des Guerriers diſciplinés & contents ; ces Guerriers, les Matelots & les Peuples des Campagnes s'écrioient : O Dieu ! béniſſez les Fidèles, en prolongeant les jours d'Aaron Raſchild & de ſon Viſir Giafar ; ils maintiennent dans l'Empire la paix, la juſtice & l'abondance :

l'abondance : tu manifestes, Grand Dieu ! ton amour pour les Fidèles, en leur donnant un Calife comme Aaron, & un Visir comme Giafar. Le Calife, touché de ces clameurs, entre dans une Mosquée, s'y précipite à genoux, & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends graces, tu m'as donné un Visir dont mes Courtisans me disent du mal, & dont mes Peuples me disent du bien.

L'EXEMPLE.

UN Roi du Chorazan disoit à son Visir ; les Peuples de la Bactriane sont commandés par un Prince foible & sans expérience ; ils n'ont pas d'Alliés, & je pourrois aisément en faire la conquête : rassembles mes Troupes, & marches contre eux. J'obéirai, dit le Visir ; mais de quel droit veux-tu ravir la liberté à des Peuples qui ne sont pas tes ennemis ? Cette conquête, dit le Prince, augmentera ma puissance : est-ce donc un crime de signaler son courage & d'étendre son Empire ? Est-il donc innocent, dit le Visir, de donner à tes sujets & au monde l'exemple de l'injustice ?

LE TOURMENT DES ROIS.

UN Roi mourut sans laisser d'héritier ; & par son Testament il donna la Couronne à celui qui après sa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorsque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la subsistance de

de son peuple. Il s'instruisit en peu de tems, parce qu'il avoit le sens commun; il réussit à tout, parce qu'il vouloit le bien: mais il étoit rempli de soins & dévoré d'inquiétude. Un Habitant de son village vint le voir, & lui dit: Graces soient rendues au Dieu incomparable & tout-puissant, qui vous a élevé à un si haut degré de gloire & de puissance! Ah! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demandes-lui pour moi le courage & la patience; plains-moi, au lieu de me féliciter: dans mon premier état, je ne souffrois que de mes besoins, & je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

COSROÈS avoit un Ministre dont il étoit content, & dont il se croyoit aimé. Un jour ce Ministre vint lui demander à se retirer. Cosroës lui dit: Pourquoi veux-tu me quitter? j'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance; mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres & les miens; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloignes jamais. Mitrâne, c'étoit le nom du Ministre, répondit: O Roi! je t'ai servi avec zèle, & tu m'en as trop récompensé; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisses-les moi remplir: j'ai un fils; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.

Je te permets de te retirer, dit Cosroës, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune Prince: finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes: qu'ils te doivent un bon maître.

maître. Je connois la corruption de la Cour; il ne faut pas qu'un jeune Prince la respire: prends mon fils, & vas l'instruire avec le tien, dans la retraite, au sein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfants, & après cinq ou six années il revint avec eux auprès de Cosroës, qui fut charmé de revoir son fils; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien Ministre. Il s'en plaignit à Mitrâne, qui lui répondit: O Roi, mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes soins ont été partagés également entre eux; mais mon fils sçavoit qu'il auroit besoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

LE CONVERTI.

LA miséricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une société de Sages, dont les mœurs étoient saintes & pures; il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter, & à perdre ses anciennes habitudes: il devint juste, sobre, patient, laborieux & bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux; on vantoit ses bonnes actions, sans aimer sa personne; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux Sage, plus juste & plus humain que les autres. O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, mes ennemis & mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent

poursuivent comme méchant ? N'as-tu pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu & ta conscience ?

LE COURTISAN.

NOURSHIVAN le Juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit point de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtisans, si le Roi ne payoit pas un peu de sel ? Nourshivan répondit : Si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain les Courtisans coupent les arbres.

AARON RASCHILD.

LE fils d'Aaron Raschild vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mère, & en demander vengeance. O mon fils, dit Aaron Raschild, tu vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur ; tu vas faire penser qu'elle ne t'a point appris à pardonner.

LE DESPOTE.

UN Roi vertueux, dans un moment de colère, alloit faire périr un innocent. O Roi, lui dit-il, mon supplice va finir avec ma vie ; mais le tien va commencer. Le Roi fit grace.

LES DEUX FRERES.

UN homme ſans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné ſe rendit à la Cour ; il ſçut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que ſon père leur avoit laiſſé, & vécut du travail de ſes mains. Un jour l'aîné diſoit au cadet : Pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour & à plaire ? tu ne ſerois pas obligé de travailler ainſi pour vivre. Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi ? tu ne ſerois pas obligé d'être eſclave.

L'INDULGENCE.

UN jeune homme s'étoit enivré, & un Mollack lui reprocha publiquement ſa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O toi ! qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent, & enſuite à cacher que tu as de l'indulgence.

L'E'CONOMIE DES ROIS.

NOURSHIVAN le Juſte n'étant encore que Prince dans le Chorazan, & ſujet du Roi des Rois, aimoit les plaiſirs, & vivoit avec ſplendeur : il répandoit ſes richeſſes autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellents, les Joueurs d'inſtruments les plus habiles venoient le prier de les entendre ; & ils étoient riches lorſque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi, qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre : il prit beaucoup de plaiſir à leurs concerts ; mais

Il

il les récompensa moins qu'il ne les récompensoit lorsqu'il n'étoit que Prince dans le Chorazan & sujet du Roi des Rois. Un des Musiciens osa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel soit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit: Autrefois je donnois mon argent ; je donne aujourd'hui celui de mon peuple.

LE TYRAN.

UN Roi de Perse avoit étendu la main de l'iniquité sur son Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel esclavage. Impatient d'un joug humiliant & rude, la plupart des citoyens abandonnèrent leur patrie, & cherchèrent un asyle chez l'Etranger. Les revenus du Prince diminuèrent avec le nombre de ses sujets ; ses voisins profitèrent de sa foiblesse ; ses Etats furent attaqués, & ses Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir son Peuple de sa propre substance, parce qu'il tient son royaume de son Peuple. Tout citoyen est soldat sous un Roi juste.

LE JEUNE ROI.

UN Roi à son avénement au trône avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son père : la main de la magnificence s'ouvrit, & les richesses du Prince se répandirent sur son Peuple. Un Visir en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit sur vos frontières, quels moyens auriez-vous de lui résister, après avoir distribué votre argent à vos sujets ? Alors, dit le Roi, je le redemanderois à mes amis.

LE PAUVRE.

UN jeune Roi se livroit à la dissipation & à tous les plaisirs que lui préparoient ces infâmes Courtisans qui fondent leurs espérances sur les foiblesses de leurs Maîtres. Un jour, il chantoit dans un festin ces paroles : J'ai joui des moments passés, je jouis des moments qui passent, & je vois l'avenir sans inquiétude. Un Pauvre, assis sous la fenêtre de la salle du festin, entendit le Roi, & lui cria : Si tu es sans inquiétude sur ton sort, n'en as-tu jamais sur le nôtre ? Le Roi fut frappé de ce discours ; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque tems le Pauvre avec attention & sans lui parler, lui fit donner une somme considérable, & sortit de la salle du festin. Il fit des réflexions sur sa vie passée ; elle avoit été opposée à tous ses devoirs : il eut honte de lui même ; il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit jusques alors abandonnées à ses Favoris : on le vit travailler assiduement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. On lui faisoit souvent des plaintes de la licence & du désordre dans lesquels vivoit le Pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un jour à la porte du Palais ; il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de la Cour, car il aimoit les Sages depuis qu'il avoit de la vertu : Vois, lui dit-il, les effets de la bonté ; tu m'as vu combler cet homme de richesses, voilà le fruit de mes bienfaits ; ils ont corrompu le Pauvre, ils ont été pour lui une source de nouveaux vices & d'une nouvelle misère. Cela est vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.

L'INNOCENCE.

JE rencontrai un jour au bord de la mer un vertueux Laboureur qu'un Tigre avoit à demi dévoré ; il étoit prêt d'expirer, & souffroit beaucoup. Grand Dieu ! disoit-il, je te rends graces, j'ai des douleurs, & non des remords.

LE ZELE.

JE me souviens que dans ma jeunesse, après avoir passé quelque tems chez les Mollacks, j'en avois pris le caractère. Je vins revoir mon père, homme sage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans sa chambre, au milieu de ma famille qui dormoit profondément, je ne fermois pas l'œil ; je lisois le Coran, & souvent j'en récitois à haute voix quelques passages ; ma lecture éveilla mon père ; je m'apperçus de son réveil, & je lui dit : Voyez-vous comme vos enfants sont plongés dans le sommeil, sans songer à Dieu ? Mon fils, me dit-il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.

LA PRIERE.

UN Mollack, au milieu d'une Mosquée, baisoit fréquemment la terre, & crioit de tems en tems à haute voix : Grand Dieu, ne te souviendras-tu pas de ton serviteur qui ne t'a jamais oublié ?

Un Laboureur, caché dans un coin du Temple, disoit à demi-voix : Grand Dieu, pardonne moi mes fautes, & pour récompenser le peu de bien que j'ai pu faire, donne-moi la force de faire le bien.

LE FAVORI.

TANT que la main cruelle de la pauvreté s'est appesantie sur moi, j'ai songé à ne point m'avilir en manifestant aux hommes le besoin que j'avois de leur pitié. Je n'ai point réveillé dans le cœur des Grands le sentiment de bienveillance que m'inspiroit la pauvreté. Je ne leur parlois alors que de l'ordre & de la justice ; mais depuis que le souverain Seigneur des Seigneurs a fait descendre ses graces sur son serviteur, & l'a délivré des horreurs du besoin, il ose parler aux Grands de la bonté.

Onar, le Favori du Prince, m'avoit mené dans une de ses maisons de campagne, aux bords de l'Euphrate ; & là je recevois souvent les prières du malheureux pour les porter aux pieds d'Onar. Il m'écoutoit, & me refusoit. L'un, disoit-il, ne méritoit pas les graces du Prince, parce qu'il étoit acusé d'un certain défaut : cet autre, parce qu'il étoit soupçonne d'une certain faute. Celui-là étoit jeune encore ; celui-ci ne l'étoit plus assez. Vous voyez, ajoutoit Onar en me refusant, que je suis fidèle aux principes de justice que vous m'avez donnés autrefois. Je lui répondis : Puissant Onar, montres-moi que tu n'es pas dur, & je te sçaurai gré d'être juste.

L'ENVIE.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un Gouverneur de Province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'esprit, de la prudence & du jugement ; sa physionomie avoit dès-lors un caractère de force & de grandeur ; le Roi, qui étoit

étoit fort jeune, en fit son ami, & les jeunes gens de la cour le prirent en aversion ; ils lui tendirent des pièges : ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr ; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour, le Prince lui disoit : Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans ? elle est violente, ne pourrois-tu pas la faire cesser ? O Roi, répondit le Favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire ; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis ; je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, & de perdre tes bonnes graces. Poursuis, & ne crains rien, dit le Roi ; le Soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

LE SONGE.

UN jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines ; & après avoir fait la satyre de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même, je tombai dans un sommeil profond ; j'eus un songe. Je me crus transporté dans ma solitude, & loin des défauts qui m'avoient blessé ; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie ; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes,

Le Soleil venoit de s'élever sur l'horison ; ses rayons doroient la verdure interposée entre lui & moi, & donnoient de la transparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étois attentif à tous leurs accents ; j'en observois la

la diverſité, ainſi que celle de leurs formes, de leurs vols & de leurs plumages. Le Roſſignol, le Merle, le Corbeau, la Fauvette, le Geai, l'Alouette, l'Aigle, la Tourterelle, chantoient, ſiffloient, croaſſoient, crioient, roucouloient, ſautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages: j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou ſur ſa vue; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Epervier, qui n'avoit que du mépris pour ſa foibleſſe; le Merle faiſoit des plaiſanteries ſur le cri de l'Aigle: le Geai & la Pie diſoient des injures; ils reprochoient au Corbeau ſa mine triſte, & trouvoient au Moineau l'air commun.

Je vis deſcendre du ciel une figure fort extraordinaire; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, ſur laquelle on auroit jetté des feuilles de roſes; il avoit de grandes aîles bleues, dont les extrémités étoient dorées; ſes cheveux étoient noirs comme l'ébène; ſes yeux etoient de la couleur de ſes cheveux, & ſi perçants que l'hypocrite n'auroit pu ſoutenir ſes regards. Il ſe poſa ſur un platane qui s'élevoit au-deſſus des cèdres de la forêt; il appella par leurs noms les différentes eſpèces d'oiſeaux, que je vis s'abattre autour de lui ſur les rameaux des cèdres; il leur ordonna le ſilence, & il leur dit:

Ecoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Etre. Vous êtes tous égaux en mérite; vous êtes différents en qualités, parce que vous êtes deſtinés à des fonctions différentes.

L'Aigle eſt nè pour la guerre; ſon cri, expreſſion de la force, né peut avoir d'harmonie: le Hibou n'auroit point ſurpris dans les ténèbres les inſectes & les reptiles, dont il doit purger la terre, ſi ſes yeux avoient pu ſoutenir l'éclat du ſoleil: pour donner au Roſſignol & à la Fauvette

leur

leur voix douce & légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle, née pour l'amour, se tient sous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer ; qu'ajoujouteroient à ce plaisir le bec & les griffes de l'Epervier ? Restez ce que vous êtes, sans regret & sans orgueil ; cédez différemment aux impulsions de la nature, & voyez dans vos espèces des différences & non des défauts.

A ces mots, je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, & le Génie s'élever aux Cieux, en jettant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtisan, dans l'Iman la franchise du Guerrier, dans le Marchand le désintéressement du Sage, dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ! c'est moi que tu es venu instruire, ô céleste Génie ; tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, & mes lèvres les répéteront aux hommes.

O ! mes frères, nous partons ensemble pour voyager, les uns au Nord, les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements, ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger, les instruments du labourage ?

LETTRES.

LETTRES CHOISIES DE M. RACINE.

A SON FILS,

Qui étoit alors au Collége.

JE voulois presque me donner la peine de corriger votre Version, & vous la renvoyer en l'état où il faudroit qu'elle fût; mais j'ai trouvé que cela me prendroit trop de tems, à cause de la quantité d'endroits où vous n'avez pas attrapé le sens. Je vois bien que les Epîtres de Cicéron sont encore trop difficiles pour vous, parceque pour les bien entendre, il faut posséder parfaitement l'Histoire de ce tems-là, & que vous ne la savez point. Ainsi je trouverois plus à propos, que vous me fissiez à votre loisir, une Version de cette Bataille de Trasymene, dont vous avez été si charmé, à commencer par la description de l'endroit où elle se donna. Ne vous pressez point, & tournez la chose le plus naturellement que vous pourrez. Vous pouvez prendre Voiture parmi mes Livres, si cela vous fait plaisir; mais

il faut un grand choix pour lire ses Lettres. J'aimerois autant, si vous voulez lire quelques Livres François, que vous prissiez la Traduction d'Hérodote, qui est fort divertissant, & qui vous apprendroit la plus ancienne Histoire qui soit parmi les Hommes, après l'Ecriture-Sainte. Il me semble qu'à votre âge, il ne faut pas voltiger de lecture en lecture, ce qui ne serviroit qu'à vous dissiper l'esprit, & à vous embarrasser la mémoire. Nous verrons cela plus à fond, quand je serai à Paris. Adieu.

AU MEME.

IL me paroît par votre Lettre, que vous portez un peu d'envie à Mlle de C, de ce qu'elle a lu plus de Comédies & de Romans que vous : je vous dirai avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin, que vous fassiez tant de cas de toutes ces niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus, qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devroient point vous tenir autant à cœur qu'elles font. Vous êtes engagé dans des Etudes très sérieuses, qui doivent attirer votre principale attention ; & pendant que vous y êtes engagé, & que nous payons des Maîtres pour vous instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit, & vous détourner de votre Etude. Non-seulement votre conscience & la Religion vous y obligent : mais vous-même, devez avoir assez de considération & d'égard pour moi, pour vous conformer un peu à mes sentimens, pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire. Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir

l'esprit ;

l'esprit ; & vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de Livres François capables de vous amuser : mais je serois inconsolable, si ces sortes de Livres vous inspiroient du dégoût pour des lectures plus utiles, & sur-tout pour des Livres de Piété & de Morale, dont vous ne parlez jamais, & pour lesquels il semble que vous n'ayez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prens préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de Comédies & de Romans, vous n'en serez guere plus avancé pour le monde, & ce ne sera point par cet endroit là que vous serez le plus estimé. Je remets à vous en parler plus au long & plus particulierement, quand je vous reverrai ; & vous me ferez plaisir alors, de me parler à cœur ouvert là-dessus, & de ne vous point cacher de moi. Vous jugez bien que je ne cherche pas à vous chagriner, & que je n'ai autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, & à vous mettre en état de ne me point faire déshonneur, quand vous viendrez à paroître dans le monde. Ne regardez point ce que je vous dis comme une réprimande : mais comme les avis d'un Pere qui vous aime tendrement, & qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Ecrivez moi, le plus souvent que vous pourrez.

AU MEME *.

COMME je serai quinze jours sans vous voir, je ne puis m'empêcher de vous répéter encore

 deux

* Le jeune Racine étoit alors reçu en survivance de la Charge de Gentilhomme Ordinaire.

deux ou trois choses que je crois très importantes pour votre conduite. La premiere, c'est d'être extrêmement circonspect dans vos paroles, & d'éviter la réputation d'être un Parleur, qui est la plus mauvaise réputation qu'un Jeune-homme puisse avoir dans le Pays où vous entrez. La seconde est d'avoir une extrême docilité pour les avis de Mr & Mde Vigan, qui vous aiment comme leur enfant. N'oubliez pas vos études, & cultivez continuellement votre mémoire, qui a grand besoin d'être exercée. Je vous demanderai compte à mon retour de vos lectures & surtout de l'Histoire de France; dont je vous demanderai à voir vos Extraits. Je devois avant toutes choses, vous recommander de songer toujours à votre salut, & de ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la Religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver au monde, c'est s'il me revenoit que vous êtes un Indévot, & que Dieu vous est devenu indifférent. Je vous prie de recevoir cet avis avec la même amitié que je vous le donne. Adieu mon cher fils, donnez-moi souvent de vos nouvelles.

AU MEME.

VOUS avez ici des Protecteurs qui ne vous oublient point, & si vous voulez continuer à travailler & à vous mettre en bonne réputation, l'on ne manquera point de vous mettre en œuvre dans les occasions. Vous ne me parlez plus de l'étude que vous avez commencée de la Langue Allemande. Vous voulez bien que je vous dise, que j'appréhende un peu cette facilité avec laquelle vous embrassez de bons desseins, mais avec laquelle aussi vous vous en dégoutez quelquefois.

Les

Les Belles-Lettres, où vous avez pris toujours assez de plaisir, ont un certain charme qui fait trouver beaucoup de sécheresse dans les autres études : mais c'est pour cela même qu'il faut vous opiniâtrer contre le penchant que vous avez à ne faire que les choses qui vous plaisent. Vous avez un grand modele devant vos yeux : je veux dire M. l'Ambassadeur * ; & je ne saurois trop vous exhorter à vous former sur lui le plus que vous pourrez. Je sais qu'il y a beaucoup de sujets de distraction & de dissipation à la Haye, mais je vous crois l'esprit maintenant trop solide, pour vous laisser détourner des occupations que M. l'Ambassadeur veut bien vous donner : autrement il vaudroit mieux revenir que d'être à charge au meilleur ami que j'aie au monde. Je vous dis ceci, non point que j'aie aucun sujet d'inquiétude ; étant au contraire très content des témoignages qu'on rend de vous ; mais comme je veille continuellement à ce qui vous est avantageux, j'ai pris cette occasion de vous exciter à faire de votre part tout ce qui peut faciliter les vues que mes amis pourroient avoir pour vous.

AU MEME.

VOTRE Mere s'est fort attendrie à la lecture de votre derniere Lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations, étoit de recevoir de nos nouvelles. Elle est très contente des marques de ce bon naturel ; mais je puis vous assurer, qu'en cela vous nous rendez bien

 justice ;

---

* M. de Bonnac, Ambassadeur à la Haye.

justice ; & que les Lettres que nous recevons de vous, font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

J'allai dîner il y a trois jours à Auteuil : on me demanda de vos nouvelles ; & M. Despréaux assura la compagnie, que vous seriez un jour très digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les Poètes se piquent d'être Prophêtes ; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur Poésie qu'ils le font, & M. Despréaux parloit en Prose. Ses prédictions ne laisserent pas néanmoins que de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux Prophête. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens, & de toutes les belles connoissances pour le monde & pour les affaires.

AU MEME.

J'AI reçu la Lettre que m'avez écrite d'Aix-la Chapelle, & j'ai vu avec beaucoup de plaisir la description que vous y faisiez des singularités de cette Ville, & sur-tout de cette Procession où Charlemagne assista, avec de si belles Cérémonies.

J'arrivai avant-hier de Marly ; & j'ai trouvé toute la famille en bonne santé. Il m'a paru que votre sœur aînée reprenoit assez volontiers les petits ajustemens auxquels elle avoit si fierement renoncé ; & j'ai lieu de croire, que sa vocation à la Religion, pourroit bien s'en aller avec celle que vous aviez eue pour être Chartreux. Je n'en suis point du tout surpris, connoissant l'inconstance des jeunes gens, & le peu de fonds qu'il y a à faire sur leurs résolutions, sur tout quand elles

elles sont si violentes, & si fort au-dessus de leur portée. Vous jugez bien que des Enfans, quand ils sont venus en âge, ne donnent pas peu d'occupation. Je vous dirai sincérement, que ce qui nous console quelquefois dans nos inquiétudes, c'est d'apprendre que vous avez envie de bien faire, & de vous instruire des choses qui peuvent convenir aux vues que l'on peut avoir pour vous. Songez toujours que notre fortune est très médiocre, & que vous devez compter beaucoup plus sur votre travail, que sur une succession qui sera fort partagée. Je voudrois avoir pû mieux faire. Je commence à être d'un âge, où ma plus grande application doit âtre pour mon salut. Ces pensées vous paroîtront peut-être un peu sérieuses; mais vous savez que j'en suis occupé depuis fort long-tems. Comme vous avez de la raison, j'ai cru vous devoir parler avec franchise, à l'occasion de votre sœur qu'il faut maintenant songer à établir. Mais enfin nous espérons que Dieu, qui ne nous a point abandonnés jusqu'ici, continuera à nous assister, & à prendre soin de nous, sur-tout si vous ne l'abandonnez pas vous-même, & si votre plaisir ne l'emporte pas sur les bons sentimens qu'on a tâché de vous inspirer.

AU MEME.

JE puis vous assurer que M. de Torci * ne laissera échapper aucune occasion de vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'Am-

(1) Ministre d'Etat.

M. l'Ambaſſadeur, il ajoutera une ſoi entiere aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre derniere Lettre, auſſi bien qu'à M. le Maréchal de Noailles : ils ont été charmés de la deſcription que vous y faites du travail & de l'application continuelle de M. l'Ambaſſadeur. Je liſois ou je reliſois ces jours paſſés, pour la centieme fois, les Epîtres de Cicéron à ſes amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues, vous en puſſiez lire quelques unes avec M. l'Ambaſſadeur. Je ſuis aſſuré qu'elles ſeroient extrêmement de ſon goût, d'autant plus que ſans le flatter, je ne vois perſonne qui ait mieux attrapé que lui ce genre d'écrire des Lettres également propre à parler ſérieuſement & ſolidement des grandes affaires, & à badiner agréablement ſur les petites choſes. Liſez enſemble les Epîtres, *ad Trebatium*, *ad Marium*, *ad Papyrium Pœtum*, & d'autres que je vous marquerai quand vous voudrez. Liſez même celles de Cælius à Cicéron. Vous ſerez étonné de voir un homme auſſi vif & auſſi élégant que Cicéron même. Mais il faudroit pour cela, que vous euſſiez pu vous familiariſer ces Lettres, par la connoiſſance de l'Hiſtoire de ce tems là, à quoi les Vies de Plutarque peuvent vous aider. Je vous conſeille de faire la dépenſe d'acheter l'Edition de ces Epîtres, par Grævius, en Hollande, in-8°. Cette lecture eſt excellente pour un homme qui veut écrire des Lettres, ſoit d'affaires, ſoit de choſes moins ſérieuſes.

AU MEME.

M. De Bonrepaux qui est arrivé, nous a donné de bons témoignages de vous. Il nous assure que vous aimez le travail, que la promenade & la lecture sont vos plus grands divertissemens, & sur-tout la conversation de M. l'Ambassadeur. Je n'ai osé lui demander, si vous pensiez un peu au bon Dieu : j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurois souhaitée. Mais enfin je veux me flatter, que faisant votre possible pour devenir un parfaitement honnête homme, vous concevrez qu'on ne peut l'être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connoissez la Religion : je puis même dire que vous la connoissez belle & noble comme elle est : ainsi il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez-moi, si je vous mets quelquefois sur ce chapitre : vous savez combien il me tient à cœur ; & je puis vous assurer, que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde, que le repos de la conscience, & que de regarder Dieu comme un Pere qui ne nous manquera pas dans nos besoins.

LETTRE
DE M. ARNAUD D'ANDILLY A MONSIEUR DE TURENNE,

Pour le féliciter sur le bâton de Maréchal de France, que le Roi venoit de lui donner.

MONSEIGNEUR,

JE m'acquitte d'un devoir qu'il falloit depuis long-tems me préparer à vous rendre. Les glorieuses actions que vous avez faites, me persuadoient assez, qu'elles obligeroient la justice du Roi à vous élever à un rang que vous honoriez. Sa Majesté s'est acquittée là-dessus de ce qu'elle devoit à votre mérite; & je ne me réjouis pas moins, MONSEIGNEUR, qu'Elle vous ait fait Maréchal de France, que de voir que toute la France a lieu de s'en réjouir. Elle y est obligée par les importans services que vous lui avez rendus, & que vous lui allez rendre. Ils continueront à la combler de bonheur. Ils vous donneront une gloire qui n'aura jamais de bornes. Je suis avec toute sorte d'estime & de respect,

MONSEIGNEUR, &c.

LETTRES DE M. DE FONTENELLE.

A MR. LE MARQUIS DE V.

POURQUOI vous moquez vous tant de notre ami le Chevalier, fur ce qu'il aime une grisette ? Vous voudriez donc qu'on ne pût entrer dans un cœur, que comme on entre dans l'Ordre de Malthe, en faifant fes preuves ? Pour moi, je trouve deux beaux yeux auffi nobles que le Roi, & je ne demande point qu'ils me produifent d'autres titres, que de la vivacité & de la douceur. Croyez-vous que je pardonne la laideur d'un vifage, parceque ce vifage-là fera defcendu de vingt Ducs ? point du tout. Je compte toutes les laides pour roturieres. J'ai pourtant vû des gens, qui dans des perfonnes affez éloignées d'être belles, aimoient feulement leurs illuftres Ancêtres, & les titres de leurs Maifons ; mais je vous avoue que je n'aurois pas les fentimens affez élevés, pour être amoureux d'un arbre généalogique. Si notre Chevalier étoit dans les pays où l'on choifit les Rois à la bonne mine, il aimeroit préfentement une Princeffe ; mais parcequ'il eft en France, il n'aime qu'une Grifette : eh bien, il n'a qu'à la prendre pour une Princeffe étrangere,

qui n'eſt pas reconnue. Serieuſement, ſi vous ſentiez votre cœur ſur le point de s'aller rendre à une jolie perſonne, l'arrêteriez-vous pour dire : attendons, nous ſommes contens de la beauté, mais nous n'avons pas encore examiné la Nobleſſe. Je ſuis bien ſûr que votre cœur préviendroit bien votre examen. Le goût du Chevalier me ſemble fort bon. Il n'y a preſque plus rien de naturel chez beaucoup de Dames du grand monde, ni teint, ni taille, ni ſentimens. La Nature s'eſt réfugiée chez les Griſettes : & il l'y va chercher ; tout le malheur eſt, qu'il ne ſoupirera point dans des appartemens de ſept pieces de plein pied, & ſuperbement meublés, & que dans toute la maiſon où ſa Maîtreſſe ſera, il ne verra rien de ſi beau qu'elle. Mais s'il a deſſein de la tromper, je le condamne tout-à-fait. Je veux qu'on reſpecte la ſimplicité. Si l'on veut etre fourbe, qu'on le ſoit dans le grand monde où le commerce de la fourberie eſt établi.

A MADAME DE V...

En lui envoyant un More & un Singe.

L'Afrique s'épuiſe pour vous, Madame : elle vous envoye les plus vilains animaux qu'elle ait produits : rien ne manqueroit à mon préſent, ſi je vous donnois auſſi un Crocodile. Voilà le plus ſtupide de tous le Mores, & le plus malicieux de tous les Singes. Je vous aſſure qu'il y a une de ces bêtes là, qui reſpecte fort l'autre, & qui en admire tous les traits d'eſprit. Vous jugez bien que l'admirateur eſt le More. Outre que tous ceux de ſa Nation croyent fermement que les Singes ont autant d'eſprit qu'eux, mais qu'ils

s'en

s'en cachent le plus qu'ils peuvent, en ne parlant point, de peur qu'on ne les fit travailler, ce More-ci a conçu une estime particuliere pour le Singe, par la longue habitude qu'il a eue avec lui, & il n'a de raisonnement, qu'autant qu'il en a acquis dans ce commerce. Je suis bienaise que vous ayez toujours en votre présence, un Esclave qui me représentera : il n'est pas plus à vous que moi. S'il a quelquefois besoin de quelques coups de bâton qui l'avertissent de son devoir ; il m'arrive souvent aussi de ne pas vous servir trop volontiers, & d'être tenté de me révolter. Pour le Singe, ne soyez pas surprise si vous l'entendez soupirer, si vous lui voyez passer des nuits sans dormir, s'il a des inquiétudes continuelles quand il ne vous verra pas, s'il mange peu, s'il ne se divertit à rien, il ne se peut pas qu'il n'ait appris toutes ces choses là à me les voir faire.

A MONSIEUR DE D'O.

VOUS m'embarrassez fort, mon cher Cousin, en me demandant conseil sur vos affaires. D'un côté vous êtes fort amoureux, & de l'autre, Monsieur votre Pere vous menace très sérieusement de vous déshériter, si vous épousez la Demoiselle dont vous êtes amoureux. En vérité, je ne sais que vous dire. Il y a sur cette matière là deux partis à prendre, le parti héroïque, qui est de préférer la belle tendresse à tout, & le parti bourgeois, qui est de ne vouloir pas perdre quinze mille livres de rente, pour une Maîtresse : c'est à vous à vous consulter. Vous avez sans doute beaucoup plus d'inclination à faire le Héros ; mais la difficulté n'est pas de l'être à présent, c'est de l'être à l'avenir. Je vous conseillerois de suivre votre grandeur

grandeur d'ame, si vous étiez sûr qu'elle ne vous abandonnât point ; mais vous ne sauriez compter sur elle : peut-être ne la retrouverez vous plus, dès que l'affaire sera finie. En un mot, on se lasse d'être Héros, & on ne se lasse point d'être riche. Vous n'avez point vu quinze mille livres de rente faire des inconstans, comme toutes les belles en font. Je sais que ces raisonnemens vous paroissent assez grossiers ; & qu'ils sont démentis par toute la Métaphysique amoureuse ; mais je suis fâché que l'expérience que j'ai du monde, ne me permette pas de conserver des idées que je trouverois, aussi-bien que vous, plus nobles & plus délicates. Ce n'est pas ma faute, si je ne crois pas que l'amour suffise pour faire le bonheur de quelqu'un ; j'aurois assez d'envie de le croire : mais pourquoi l'amour a-t-il trompé à mes yeux mille gens à qui il avoit promis qu'il les mettroit seul en état de se passer de tout ? Et si l'amour trompe, à plus forte raison, l'amour qui devient ménage. Vous vous figurez peutêtre que vous trouverez mille agrémens, & mille complaisances dans la personne que vous aurez épousée, parcequ'elle devra tout à un homme qui lui aura sacrifié sa fortune ; mais prenez garde que ce ne soit-là justement ce qui gâtera votre mariage. Il pourra arriver fort aisément, qu'on ne répondra pas à l'idée que vous concevrez de l'obligation que l'on vous aura. Je serois bien fâché d'avoir une Femme, à qui je fusse en droit de faire les reproches que vous pourrez faire à la vôtre : il me semble qu'on est bien malheureux d'avoir des matieres de plaintes outre celles que le mariage fournit naturellement. Une Femme ne doit déjà que trop à son Mari ; pourquoi en voulez vous une qui vous devra encore davantage ? Songez que par-là, elle sera plus mariée avec vous, qu'un autre ne l'eût été, &

que

que par conséquent, elle vous rendra moins heureux. Vous ne savez pas quel supplice ce sera pour vous, que de n'ôser jamais vous plaindre d'elle; il faudra pour soutenir avec honneur ce que vous aurez fait, que vouz paroissiez toujours charmé des ses manieres pour vous, quand même elles vous feront enrager dans l'ame. Pour moi, je vous avoue que je ne voudrois pas me priver de la liberté de pester hautement contre ma Femme, quand j'en aurois envie. Faites un peu de réflexion sur ces raisons, mon cher Cousin; mais avant que de vous déterminer tout-à-fait, abstenez vous de la lecture des Romans. Je ne vous ai point fait un sermon à la maniere d'un Pere, ou d'un Oncle farouche: je n'ai pas droit de prendre ce ton; cependant je crois vous avoir dit à-peu-près, tout ce que vous pourroient dire des gens sages qui vous aimeroient véritablement.

A MADEMOISELLE DE....

En partant pour l'Armée.

JE demande pardon au Roi, & à ma Patrie, du regret que j'ai de partir pour les Pays-Bas, & d'aller trouver mon Régiment: mais en vérité, Mademoiselle, vous êtes bien aimable, & je vous laisse avec un Rival. Dès que vous ne me verrez plus, vous oublierez combien je vous ai aimée, & vous croirez que mon Rival vous aime assez. Hélas! il va représenter sur votre cœur, tout ce que nous allons faire dans les Pays-Bas, assauts, embuscades, surprises, &c. Que sera-ce s'il réussit, comme nous réussirons sans doute? Quand nous aurons bien pris des Villes, j'y suis peut-être pour la vingt millieme partie de la gloire; mais

mais quand à mon retour je retrouverai votre cœur pris, j'y suis pour tout. Je tâcherai de mériter que la Gazette parle de moi, pour vous faire souvenir de mon nom. Il me semble qu'il y a un bien mauvais ordre, pour les Amans qui vont à Guerre. Le Roi donne à ceux qui ont des affaires & des dettes, de certaines Lettres d'Etat, par lesquelles les poursuites que leurs Créanciers feroient contre eux, sont arrêtées tandis qu'ils sont en Campagne pour le service de Sa Majesté, autrement il seroit bien cruel, qu'ils trouvassent à leur retour, qu'on se seroit servi de leur absence pour renverser tout chez eux. Et ne devroit-il pas y avoir aussi pour les Amans, des Lettres d'Etat qui empêcheroient pendant qu'ils sont à l'Armée, qu'on profitât de leur éloignement pour leur enlever le cœur de leurs Maîtresses ? On revient chez soi après avoir exposé sa vie pour son Prince, & on trouve une Infidele de la façon d'un Homme de Robe, ou d'un Citadin. C'est là un grand désagrément dans le service ; & quand Messieurs les Ministres y auront pensé, je crois qu'ils y remédieront. Il n'y aura que les Belles qui voudront peut-être s'y opposer, à cause de la trop grande fidélité qu'on exigeroit d'elles, ou de l'inutilité de vie où elles seroient réduites pendant toutes les Campagnes : mais il n'importe, le bien public le doit emporter sur-tout : le Roi seroit assurément mieux servi.

Lettre *de Madame* Lambert, *A Mme. la Supérieure de la Magdeleine de Tresnel.*

NOTRE Amie, Madame, me fait prier de donner des conseils pour l'éducation de notre petite fille ; mais ce seroit de vous que je voudrois les recevoir. Personne n'a des lumieres plus étendues, une raison plus sûre & une piété plus solide que vous, Madame ; mais on croit qu'une Grand-Mere a droit de donner des avis : il faut donc jouir des priviléges de son âge : nos années nous en ôtent assez.

Je crois qu'on ne sauroit de trop bonne heure, songer à l'éducation de la petite personne : chaque âge demande une attention particuliere. C'est dans ces premieres années que se forment dans le cerveau, des traces qui ne s'effacent jamais, & que les idées des biens & des maux prennent leur rang dans leur imagination. Il importe donc infiniment, de ne pas déranger leur ordre naturel, & de donner aux premiers biens, la place qu'ils doivent avoir. Il faut de bonne heure lui donner une grande idée de Dieu & de la Religion, lui en parler d'une maniere touchante. Vous ne vous rendrez Maîtresse de l'esprit qu'en intéressant le cœur : trop heureuse, si dans la suite de sa vie, ses sentimens n'ont que Dieu pour objet.

Pour rendre une éducation utile, il faut que la personne qui en est chargée, se fasse respecter ; qu'elle donne une grande idée d'elle. Il ne faut pas trop badiner avec les enfans : il est bon de vivre sérieusement & un peu sévérement avec eux : il faut aussi être en garde contres les graces de l'enfance, dont ils savent se servir très avantageusement pour arracher ce qu'ils veulent de nous : ces premieres graces cachent bien des défauts, il ne faut pas s'en laisser séduire.

Le grand ennemi que nous avons à combattre, c'est l'amour-propre, nous ne faurions de trop bonne heure travailler à l'affoiblir : il faut bien fe garder de l'augmenter par la louange. La louange eft un des grands dangers de l'éducation : par elle vous étendez l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes, vous armez leur orgueil, vous leur donnez une préférence fur leurs compagnes : elles deviennent vaines, difficiles à vivre, aifées à bleffer : cela forme un caractere peu aimable. Il faut bien fe garder de leur faire fentir combien elles fon cheres, & l'intérêt qu'on prend à elles. Elles s'accoutument à croire qu'on doit toujours être occupé d'elles : par-là, vous fortifiez leur amour-propre. Laiffez le faire : quelque appliquée que vous foyez à le détruire, il foutiendra fes droits contre vous. Les enfans timides peuvent être encouragés par la louange ; mais la petite perfonne eft vive & confiante : elle a befoin d'être contenue & réprimée. Ce n'eft pas que je veuille bannir la louange : c'eft un aide à l'éducation & à la vertu, mais il faut favoir la placer, ne la donner pas par fentimens, ni féduite par leurs agrémens, mais par réflexion. Il ne faut jamais les louer fur les graces extérieures : elles s'accoutument à croire que cela tient lieu de tout, mais fur leurs bonnes actions.

Il faut leur donner un grand amour pour la vérité, & leur apprendre à la pratiquer à leurs dépens ; leur infpirer qu'il n'y a rien de fi grand que de dire franchement, *j'ai tort*, & fe bien garder de les punir des fautes avouées.

Il faut donner aux enfans une grande idée de l'honneur, & leur peindre le déshonneur, comme ce qu'il y a de plus à appréhender. On les amufe de contes frivoles qui réveillent toutes les paffions timides : il faudroit conferver leur crainte

pour

pour le déshonneur : qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens, & le mépris comme le plus grand des maux. Si vous pouvez les rendre sensibles à l'estime, & à la honte de leur faute, c'est une grande avance pour leur éducation : la honte leur servira de punition, & l'estime leur tiendra lieu de récompense.

Il importe infiniment de les bien persuader que le bonheur n'est attaché qu'aux actions louables. On peut leur donner ce qu'ils souhaitent, non comme une récompense, mais comme une suite nécessaire de bonnes actions qu'ils ont faites : par-là ils s'accoutument à croire que ce qu'ils desirent, n'est donné & n'appartient qu'aux actions estimables. Si les petits présens que vous leur faites, sont pour manger, vous augmentez en eux le goût du plaisir, qu'il faut seulement souffrir : si c'est pour leur parure, vous relevez l'idée qu'elles ont de ces choses, qu'il faut leur apprendre à mépriser.

Les enfans aiment à être traités en personnes raisonnables : il faut entretenir en eux cette espece de fierté, & s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. Il faut les ménager & leur faire croire qu'ils ont plutôt oublié que manqué.

Il est nécessaire de rompre la volonté des enfans, de les rendre souples, les faire plier sous l'autorité de la raison, & leur apprendre à ne pas céder à leurs desirs. Ils ont quelquefois des larmes d'opiniâtreté, & n'ayant pas le pouvoir de faire ce qu'ils desirent, ils veulent par leurs larmes maintenir le droit qu'ils s'imaginent avoir de faire ce qu'ils souhaitent. Il faut bien se garder de céder aux accès d'opiniâtreté. Il faut distinguer en eux les besoins naturels, de ceux de la fantaisie, & ne leur permettre de demander que leurs vrais besoins.

besoins. Ce qui donne de la force à nos desirs, c'est la liberté qu'on prend de les montrer; & quiconque se permet de convertir ses souhaits en demandes, n'est pas fort éloigné de croire qu'on est obligé de lui accorder ce qu'il desire: on peut plus aisément souffrir ses propres refus, que ceux des autres. La personne qui est auprès d'elle est pleine de mérite, & doit lui tenir lieu de raison. Quand on n'est pas accoutumé à soumettre sa volonté à la raison des autres dans la jeunesse, on aura beaucoup de peine à écouter les conseils de la sienne, & à la suivre dans un âge plus avancé.

Il faut leur donner du courage dans l'esprit. La fermeté & l'insensibilité de l'ame, est le meilleur bouclier qu'on puisse opposer aux maux: c'est le soutien des vertus & le rempart contre les vices. C'est la sensibilité de l'ame qui allonge les malheurs, & les éternise: on ne peut sans courage demeurer ferme dans son devoir.

Il est nécessaire de les rendre sensibles à l'amitié & à la reconnoissance. C'est sur leur cœur qu'il faut travailler; nous n'avons de vertus sûres & durables que par lui: il est bon de les accoutumer à avoir l'esprit juste & le cœur droit. Inspirez-leur aussi la libéralité, & à partager ce qu'elles ont avec leurs compagnes. Il faut leur persuader, que celle qui donne est la mieux partagée, puisqu'elle a pour elle la gloire, l'amitié, & le plaisir d'en faire.

Les enfans s'amusent souvent à contrefaire: quand ils le font avec grace, on s'en réjouit. C'est un talent dangereux: on ne cherche point à imiter ce qui est bon; cela ne feroit pas rire; c'est le ridicule qu'on veut trouver. Ne leur faites pas croire que l'agrément soit dans la moquerie. Rien de si aisé que de plaire aux dépens d'autrui: vous êtes aidées & soutenues par la malignité de

ceux

ceux qui vous écoutent. Il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté, qu'avec de la malice.

Outre les regles générales pour tous les enfans, il y en a de particulieres à chaque caractere : pour peu d'application qu'on y donne, il est aisé de les découvrir. La petite personne, par exemple, est souple & flatteuse, c'est un caractere utile à ceux qui l'ont, mais dangereux pour les autres : cela séduit les personnes superficielles ; & qui est ce qui ne l'est pas ? Se donne t'on la peine d'approfondir les caracteres ? On se rend aux manieres extérieures qui couvrent bien des défauts. Les personnes qui sentent que cela leur réussit, ne mettent plus dans la société que du jargon, & se dispensent de la vertu, de la société & des sentimens. Ceux qui ne commercent pas de manieres, payent de réalité, & sont dans la nécessité d'être vrais & solides, dont les autres se dispensent.

Je crains que la petite personne n'ait de la disposition à l'évaporation & à l'étourderie, c'est l'ennemi de la modestie : & que faire d'une femme sans modestie ? La timidité doit être le caractere des femmes : elle assure leurs vertus. La timidité & la modestie, sont sœurs : elles se ressemblent, & souvent on les prend l'une pour l'autre. Je crois qu'il est tems de songer sérieusement à la corriger de ses défauts : elle est avancée : ces petites imperfections qui ne paroissent rien à ceux qui l'aiment, sont pourtant les semences des défauts. Vous savez mieux que moi, Madame, qu'un Philosophe trouvant un enfant, le reprit de quelques défauts : l'enfant lui dit : *vous me reprenez de peu de chose. Nul défaut habituel ne peut-être petit,* reprit-il.

Ceci, Madame, est très imparfait, mais j'ai voulu vous laisser le plaisir de penser & de l'étendre, & le droit de me reprendre.

LETTRES DE MONSIEUR ROUSSEAU.

A MONSIEUR BOUTET,

Janvier 1717.

MONSIEUR, votre Fils me promet de faire un tour dans quelques mois à Bruxelles. Je vous félicite, mon cher Monsieur, d'avoir un Fils si digne de vous ; & je m'en félicite moi même, car votre satisfaction sera toujours le principe de la mienne. Par le compte qu'il m'a rendu de ses occupations, je vois qu'il sait mêler l'agréable avec l'utile. C'est une étude épineuse que celle des Ordonnances & des Coutumes, mais celui qui les doit savoir, & qui ne les sait pas, ne se fera jamais une réputation solide, quelques connoissances qu'il puisse avoir d'ailleurs. La Nation Françoise aime à voltiger. Nous cherchons à effleurer tout, & nous n'approfondissons rien. C'est à mon avis, ce qui fait, que nous avons maintenant si peu de grands hommes. Ainsi j'admire Monsieur votre Fils, que l'amour des Belles Lettre n'empêche pas d'étudier avec tant de zele les choses de sa profession. Je suis, &c.

LETTRES.

DU MEME,

LETTRE *de Condoléance & de Consolation*, *A Mr. D . . . A Vienne* 1 *Nov.* 1720.

JE me plaignois de votre silence : hélas ! Monsieur, je ne songeois guere que vous pussiez le rompre par une nouvelle aussi foudroyante que celle que vous m'apprenez. Quelle perte bon Dieu ! & à quelle épreuve la Providence a-t-elle voulu mettre votre vertu, & celle de Madame de . . . C'est ainsi qu'elle se joue des projets qui nous paroissent les plus légitimes. Vous avez joui jusqu'à présent de tous les avantages de cette vie, une longue & constante prospérité, une fortune établie, une famille digne de vous : voilà bien des graces que Dieu n'étoit pas obligé de vous faire ; & peut-être n'avez vous pas assez songé que c'étoit à lui seul que vous les deviez. On ne lui a[illegible] que la mauvaise fortune, & on croit ne [illegible]nne qu'à soi-même. Il faut pourtant tôt ou tard lui payer nos dettes, & se mettre dans l'esprit, qu'il ne nous envoye point dans ce monde pout être heureux selon nos vues, mais selon les siennes : que ce qui nous paroît le plus grand des biens, est souvent la source de nos plus grandes afflictions, & que ce qui nous afflige le plus, est au contraire plus souvent encore le principe du bonheur auquel il nous destine. J'ai été assez malheureux dans mon tems, pour avoir eu occasion de réfléchir sur la condition des hommes ; & peut-être ce qui à le plus contribué à me tranquiliser, c'est la réflexion que j'ai faite sur l'égarement de nos souhaits, dont l'accomplissement tourne presque toujours à notre

dommage.

dommage. Il faut laisser faire les Dieux, dit Juvenal, qui tout Payen qu'il étoit, à trouvé ce point de Religion plus chrétiennement que beaucoup d'autres qui font profession du Christianisme. Je vous renvoie à lui sur cette matiere, mais je ne vous renvoie qu'à vous-même sur une autre, qui prouvant que vous avez donné à la Nature ce qu'elle demandoit de vous, doit faire l'objet & le fondement de votre consolation. Tout homme qui croit un Dieu, doit croire qu'il est juste, sans quoi il ne le seroit pas : il faut donc croire en même-tems, qu'il à quelqu'autre chose à nous donner que cette vie, qui malheureuse & traversée comme elle l'est, seroit un présent peu digne de sa justice ; & s'il est vrai qu'il nous destine à un état plus heureux, comme nous ne le méritons point, il est trop juste que nous l'achetions ; ce que nous ne pouvons faire que par notre soumission, & par le bon usage que nous ferons des peines par lesquelles il nous les fait acheter. En voilà assez, Monsieur, pour vous faire comprendre que les plus malheureux ne sont pas toujours les plus à plaindre, & que les plus heureux ne sont pas les plus dignes d'envie : en voilà assez, pour vous faire chercher votre consolation, où un Chrétien la doit trouver. Recevez votre affliction, la plus grande que vous puissiez recevoir, comme une expiation des fautes auxquelles nous sommes tous sujets en cette vie, & comme un gage du bonheur que Dieu vous prépare dans une autre. Il vous reste un Fils : donnez tous vos soins à en faire un aussi honnête-homme que vous. En un mot, consolez-vous avec celui qui vous reste, & priez Dieu pour celui que vous n'avez plus. Vous serez peut-être surpris de recevoir de pareils conseils d'un faiseur d'Epigrammes, mais Dieu merci j'en

J'en ai porté la peine, & je ne suis point du tout fâché d'en avoir été puni.

A MR. BOUTET LE FILS.

Bruxelles, 20 *Septembre* 1722.

PERMETTEZ-moi, Monsieur, de vous demander compte de vos études, & des progrès que vous faites dans la *vertu*. Je prends ce mot dans la signification que lui donnent les Italiens ; car dans le sens que nous lui donnons, je sais à quoi m'en tenir. La bonté de vos inclinations, & l'exemple de Monsieur votre Pere, sont des cautions plus que suffisantes pour l'excellence de vos mœurs. Je suis même persuadé que vous ne connoissez pas encore la corruption des hommes, mais vous allez apprendre à la connoître dans l'exercice de la charge que vous avez prise. Tout ce qui se passera sous vos yeux, vous apprendra jusqu'où va la malice du cœur humain. Elle est dans tout son jour dans la discussion des procès : mais quels talens, quelle pénétration, quel travail, & quelle probité ne faut-il point, pour s'acquitter avec honneur d'une profession telle que la vôtre ! Vous avez tout ce qu'il faut pour en bien remplir les devoirs, & vous trouverez en Monsieur votre Pere, le principe & les exemples sur lesquels vous aurez à régler votre conduite, dans un emploi si difficile & si délicat.

J'ai renvoyé à Monsieur votre Pere, ce qu'il avoit eu la bonté de me prêter, mais entre payer ses dettes, & s'acquitter, je mets une grande différence. Je ne serai jamais quitte de toutes les obligations que j'ai à son amitié, quand j'aurois à

 partager

partager avec lui tous les trésors du plus riche Financier.

J'ai lû le Poëme Latin de l'Abbé Fraguier : il est digne de l'Antiquité, & pour dire encore plus, il est digne de lui. On ne peut mieux accorder les graces du langage, avec la solidité de la doctrine.

A MR. BOUTET.

Bruxelles, 26 Décembre 1730.

QUE ne puis-je, mon cher Monsieur, vous témoigner en personne, toute l'ardeur des vœux que je fais pour vous au renouvellement de l'année où nous allons entrer. Le cœur ne peut se répandre dans une Lettre, & vous verriez bien mieux le mien dans mes yeux, que dans mes paroles. L'attendrissement muet de deux Amis qui se revoyent après un long éloignement, à plus d'éloquence que les discours les plus pathétiques ; & la seule idée que je m'en forme au moment que je vous écris, réveille en moi une foule de sentimens qu'il m'est impossible d'exprimer sur le papier, mais que mes embrassemens & même mon silence vous feroient, ce me semble, concevoir sans peine, si j'avois le bonheur de me trouver en votre présence. Je ne m'en flatte plus, & c'est l'unique sujet de douleur qui me reste de tous mes chagrins passés, & de toutes les injustices que j'ai souffertes. Car pour ce qui regarde l'arrangement de ma fortune, je n'en suis que médiocrement occupé, quoique je me trouve depuis trois ans, moi & mes Confreres les Actionistes, dans le cas de la définition que le merveilleux Ecuyer de Dom Quichotte faisot d'un Chevalier errant, toujours prêt

prêt à être Empereur, ou roué de coups de bâton.

Du reste, ma santé est meilleure qu'elle n'a jamais été, & même je trouve que le parti que j'ai pris de me renfermer dans un petit cercle d'Amis véritables, & d'une société sûre, maintient mon ame dans une assiette plus tranquille, que quand j'étois dans la dissipation du monde, qui à le bien prendre, n'est souvent qu'un ennui déguisé.

La nouvelle que vous me mandez du retour de votre santé, & de l'augmentation de votre famille, a achevé d'écarter de mon esprit toute idée sinistre. J'embrasse de tout mon cœur, le Pere du nouveau né, & je souhaite à son Ayeul les jours de Nestor & la santé de Milon, c'est-à-dire, moins figurément, que je suis avec tout l'attachement, toute la reconnoissance, & toute la tendresse imaginable, mon cher Monsieur, votre, &c.

A MR. BOUTET LE FILS.

Bruxelles, 24 Août 1737.

JE n'étois que trop préparé, mon cher Monsieur, au cruel malheur que vous m'annoncez, ce n'en est pas moins un coup de foudre pour moi, & de tous ceux qui m'ont jamais frappé le plus mortel & le plus accablant. J'ai vécu jusqu'ici dans les douleurs, & j'y ai résisté, mais je n'ai pas la force de résister à celle-ci, si Dieu ne me fait cette grace: mes malheurs sont comblés, plût à Dieu que mes jours le fussent aussi. Je juge, mon cher Monsieur, de votre affliction par la mienne, mais quelque grande qu'elle soit, vous avez, pour ne vous y point laisser abbatre, des raisons que je n'ai pas. Je touche à la fin de ma

 carriere,

carriere, vous êtes tout au plus à la moitié de la vôtre. Vous avez une famille à qui vous vous devez : je suis isolé sur la terre, & rien ne peut m'y attacher que mes amis, dont je viens de perdre le plus solide, le plus tendre, & le plus vertueux. J'espere il est vrai, de le retrouver en vous, mais pour cela il est nécessaire que vous songiez à votre conservation : vous devenez Pere de famille, & d'une famille à qui elle devient essentielle, Dieu veut que vous vous conserviez pour elle. Donnez donc à la Nature ce que vous lui devez ; mais donnez à Dieu, & à l'humanité même, pour votre Epouse & pour vos Enfans, ce qu'ils exigent de vous. Vous avez dans David, un exemple de cette fermeté qui doit vous servir de modele. Relisez le douzieme Chapitre du Livre II. des Rois, vous y verrez jusqu'où doivent s'étendre nos devoirs envers nos proches. La piété due à ceux que nous perdons, doit faire place à celle que nous devons à ceux qui nous restent. Rendez-vous, mon cher Monsieur, à ces justes motifs de consolation. Pour moi qui n'en ai point d'autre que l'espérance de vous trouver l'Héritier des sentimens du plus parfait ami que j'aie trouvé au monde, je n'envisage d'autre ressource à ma douleur, que votre santé dont j'attends des nouvelles avec la plus vive & la plus tendre impatience que l'amitié puisse inspirer.

A MR. VOLTAIRE.

A Vienne, 25 *Mars* 1719.

MALGRE' l'éloignement qui nous sépare, Monsieur, je ne vous ai jamais perdu de vue. Il y a long-tems que je vous regarde comme un homme destiné à faire un jour la gloire de son siécle, & j'ai eu la satisfaction de voir que toutes les personnes qui me font l'honneur de m'écouter, en ont fait le même jugement que moi, sur les divers Ouvrages qui ont paru de vous. Dans le tems que je jouissois du plaisir de voir croître une réputation qui m'est si chere, j'ai eu la douleur, d'apprendre les traverses dont vos succès ont été interrompus. Une chose cependant me console pour vous, c'est l'opinion où j'ai toujours été que les malheurs sont nécessaires aux hommes, & que rien ne purifie tant leur vertu que les adversités. Nous naissons tous tributaires de la mauvaise fortune, & les plus heureux sont ceux qui ont payé leurs dettes de bonne heure.

Je n'ai reçu qu'hier le présent que vous avez eu la bonté de me faire, de la Tragédie dans laquelle vous avez lutté si avantageusement contre le fameux Corneille; mais je ne m'attendois pas que vous sortissiez si glorieusement du combat contre Sophocle. Ce qui m'a le plus surpris dans un Auteur de vingt quatre ans, c'est l'œconomie admirable de votre Piece, & la maniere judicieuse & adroite avec laquelle vous avez évité les écueils presque inévitables d'une action aussi difficile à traiter que celle que vous avez choisie. Vous n'étiez pas obligé non plus que Sophocle, de les éviter tous, mais vous avez parfaitement rempli aussi-bien

que lui, l'indispensable obligation d'attacher la curiosité de l'Auditeur, & de mouvoir ses passions, regle à laquelle les autres regles du Théâtre sont tellement subordonnées, que sans elle une Piece sans défaut est une Piece détestable. Vos caracteres ne sont pas moins justes que votre disposition, & je ne saurois approuver la critique que vous faites vous-même de celui de Philoctete, la modestie qui sied bien aux grands hommes, n'étant point une vertu du caractere des Héros fabuleux, & étant même contraire à la simplicité des premiers tems, comme la vanité le seroit à la politesse du nôtre. Vous dirai-je un avantage que j'ai remarqué dans votre Piece, sur celle de Sophocle même, & dont ceux qui connoissent véritablement l'Antiquité, vous doivent des complimens ? Les Interprêtes de cet Ancien Poëte, n'ont point connu à mon avis, le véritable esprit de sa Tragédie. Ils se sont imaginé que le dessein de l'Auteur étoit de purger la colere & la curiosité, parceque ce sont les défauts qu'il y donne au malheureux Œdipe, & ils n'ont pas fait reflexion que Jocaste, qui est aussi malheureuse que lui, puisqu'elle est souillée du même inceste, n'est point représentée avec les mêmes imperfections. Pour moi, je suis très persuadé que Sophocle, n'a rien voulu marquer, sinon que les hommes ne sauroient éviter leur destinée, & que sans l'assistance des Dieux, toute leur vertu ne leur sert de rien. Il n'y a rien de mieux marqué dans tous les Ouvrages des Anciens, que ce Dogme de leur Théologie. L'Iliade, l'Odyssée, l'Enéide, presque toutes les Tragédies Grecques, Phedre entr'autres, & votre Œdipe, ne roulent que sur ce principe ; & il ne faut point croire, qu'ils ayent fait tort en cela, à l'idée qu'on doit avoir de la justice des Dieux, puisque tous les hommes, quelque vertueux qu'ils

paroissent,

paroissent, ne peuvent l'être aux yeux de la Divinité, qui voit ce que nous ne voyons pas, & que les crimes ne sont pas moins crimes, quoiqu'ils nous soient souvent cachés à nous-mêmes. La conclusion de tout ceci, est que vous avez très bien fait de représenter votre Œdipe, exempt des défauts que Sophocle lui a donnés, & que vous avez très bien marqué par-là, le néant des vertus humaines, &c.

A MR. RACINE LE FILS.

Octobre 1731.

LES Ouvrages de Monsieur votre Pere, Monsieur, sont les premiers que j'aie lus depuis que je sais lire, & c'est l'admiration dont ils m'ont rempli, qui a excité en moi le premier enthousiasme que j'aie senti de ma vie. Le plus ou le moins de conformité que j'ai trouvé entre sa maniere d'écrire, & celle des Auteurs anciens & modernes que j'ai lus dans la suite, a déterminé le plus ou le moins de goût que j'ai pris à leur lecture, & il m'est arrivé la même chose qu'à l'Ion de Platon, qui, quoiqu'il convînt du mérite de quantité de Poëtes estimés de son tems, ne se sentoit véritablement échauffé que par le seul Homere. Voilà, Monsieur, le sentiment qu'a réveillé en moi il y a environ dix ans, la lecture de votre Poëme de la Grace, qui, à vous dire les choses comme elles sont, est le seul depuis vingt ans que j'ai lû avec plaisir, & avec envie de le relire une seconde fois. J'ai senti toute la maturité du Pere, dans la jeunesse du Fils; & je vous avouerai même, que ne pouvant alors me per-

ſuader que ce fût l'Ouvrage d'un jeune homme, il ne tint pas à moi lorſque je paſſai en Angleterre, m'y trouvant lorſqu'on y travailloit à l'édition des Œuvres de Monſieur Racine, que ce Poëme n'y fût aſſocié, comme partant ſinon de lui, dumoins d'un Succeſſeur qui avoit hérité de toutes ſes richeſſes. Vous pouvez juger, Monſieur, par cet expoſé très ſincere, de la joie que j'ai eue en apprenant par Monſieur Broſſette, que vous n'aviez point abandonné une carriere où vous aviez triomphé de ſi bonne heure. Cette joie s'eſt encore augmentée à la lecture des Morceaux admirables qu'il a bien voulu joindre à ſa Lettre; mais la vôtre y a mis le comble, & le digne uſage que vous avez fait de vos talens, me rendra votre amitié encore plus précieuſe que vos talens même: j'ai regardé ce témoignage de votre bienveillance, comme le plus glorieux & le plus flatteur que je puiſſe recevoir. Ce motif de reconnoiſſance ajouté à la plus profonde eſtime, vous met en droit, Monſieur, de me regarder comme l'homme du monde qui vous eſt le plus inviolablement acquis, & autoriſe auſſi en quelque ſorte, la liberté que je prends de vous exhorter à travailler toujours ſur les mêmes modeles qui vous ont ſervi dans la compoſition de votre premier Ouvrage, & à vous éloigner de plus en plus, de la fauſſe route que de petits Ecoliers préſomptueux s'efforcent aujourd'hui de tracer à ceux qui s'en laiſſent guider. Il y en a pluſieurs mauvaiſes, mais il n'y en a qu'une bonne, qui eſt celle que vous avez ſuivie, & dont je ſuis bien aſſuré que vous ne vous écarterez jamais.

Je ſuis bien perſuadé que vous êtes Financier * malgré vous, & même je crains bien que vous ne

* Directeur des Fermes, à Lyon.

ne le soyez jamais que de nom, c'est-à-dire, que vous n'en ayez que les occupations sans en avoir la fortune. Permettez moi de vous demander par quelle fatalité, le Fils de Monsieur Racine, c'est-à-dire l'Enfant des Muses, se trouve dans cette carriere.

A MR. ROLLIN.

A Bruxelles, 26 *Novembre* 1735.

J'AI bien des graces à vous rendre, Monsieur, de l'agréable présent que vous m'avez fait du quatrieme volume de votre Histoire: Je l'ai lû, pour ainsi dire, tout d'une haleine, & avec une satisfaction qui n'a été interrompue en aucun endroit. Si le sentiment peut passer pour bon Juge en ces matieres, je puis dire qu'il n'y eut jamais difficulté plus mal fondée, que celle que vous dites vous avoir été objectée, sur la prétendue longueur des réflexions dont votre narration est quelquefois accompagnée, ni de plus mauvais conseil que celui qu'on vous a donné de les abréger. C'est vouloir retrancher de votre Livre, ce qui le distingue le plus utilement, & même le plus agréablement de tant d'autres Histoires dont le Public se trouve inondé; & qui, dépouillées de l'instruction qui doit être le but de l'Ecrivain & le fruit de sa lecture, meritent plutôt le nom de Gazettes savantes, que celui d'Histoires. Quelque nécessaires que ces réflexions soient aux jeunes gens, vous connoissez trop bien les hommes, pour ne pas sentir combien elles le sont aux personnes avancées en âge, & qui passent pour les plus raisonnables: la plûpart lisent pour satisfaire leur cu-

riosité, & pour pouvoir dire ce qu'ils ont lû. Trouverez vous, même parmi les plus sensés, une demi douzaine le Lecteurs qui veuillent se donner le tems & la peine de méditer sur leur lecture : & quand ils se la donneroient, est-il sûr qu'ils soient capables de méditer comme il faut, & où il faut? Les uns s'attacheront à un mot ou à une expression qui ne leur aura pas plû. Les autres s'arrêteront à quelque point de Chronologie, ou à quelque fait contesté par d'autres Auteurs ; & à peine dans le grand nombre, s'en trouve-t-il quelqu'un qui se mette en peine d'y chercher le véritable & l'unique objet de toute lecture sensée, qui est l'instruction. C'est pourtant pour le plus grand nombre que vous travaillez. Votre but n'est pas d'instruire ceux qui sont déjà instruits; & quand cela seroit, quelle satisfaction ne seroit-ce pas pour eux, de se retrouver, pour ainsi dire dans les réflexions d'un homme comme vous, & de s'assurer par cette conformité de la vérité des leurs. Ne faites donc point de difficulté, Monsieur, de continuer comme vous avez commencé. La fonction du Philosophe & celle de l'Historien, sont les mêmes. L'un cherche à instruire par les préceptes, l'autre par les exemples. Mais si ces exemples ne sont accompagnés de préceptes à propos, ils deviennent la plûpart du tems inutiles, soit par la paresse, soit par l'incapacité, soit par le peu de loisir des Lecteurs. C'est à vous de leur lever ces obstacles: & ils vous en feront d'autant plus obligés, que cette partie de votre Ouvrage qui est la plus utile, est en même-tems la plus agréable & celle qui satisfait plus l'esprit. Les réflexions sont mêlées & comme incorporées aux faits, d'une maniere si naturelle & si éloignée de toute affectation, que si on les en détachoit il semble qu'elles laisseroient un

vuide

vuide dans votre narration. Ne croyez pas pourtant, que mon intention en vous écrivant ceci, soit de m'ériger avec vous en donneur de conseils. Je n'ai pas assez de témérité pour m'en croire capable; mais plein comme je le suis de la lecture que je viens d'achever, j'aurois cru me faire tort à moi-même, si je vous avois caché ma pensée sur ce qui m'a paru de plus important dans le plan que vous vous êtes fait, & sur ce qui m'a le plus charmé dans la maniere dont vous l'avez exécuté. Je suis avec beaucoup de respect, &c.

LETTRES CHOISIES DE Mme DU BOCAGE.

SUR L'ANGLETERRE.

JE vous ai promis, ma chere Sœur, d'amuser la solitude de votre château, du récit de mes actions. Notre amitié vous les rend importantes. Les visites m'occupent sans cesse. Quinze ou vingt Dames des plus qualifiées, m'ont fait la grace de me prévenir. L'usage est ici, que celles à qui l'on est recommandé, prient leurs amies d'aller voir l'Etrangere, avant qu'elle leur soit présentée. Des assemblées de jeux brillantes, qui commencent à sept heures & finissent à onze, y remplissent la soirée. Les Anglois ont pris nouvellement cet usage d'Italie, mais ils n'en ont point les grands Palais : ce qui met fort à l'étroit leurs cercles nombreux. Le matin, des déjeuners charmans pour la propreté, l'élégance des mêts & des ustensiles qui servent à les apprêter, rassemblent agréablement les gens du pays & les Etrangers. Nous en avons fait un aujourd'hui, chez Mylady Montaigu, dans un cabinet tapissé de Pekins peints, & garni des plus jolis meubles de la Chine. Une longue table couverte d'un linge transparent ; mille vases brillans y présentoient caffé, chocolat, biscuits, crême, beurre, pain rôti de cent façons, & du thé exquis. La Maîtresse du logis, très

digne d'être servie à la table des Dieux, le versoit elle-même : c'est l'usage ; & pour le remplir, l'habit des Dames Angloises, juste à leur taille, le tablier blanc, le joli petit chapeau de paille leur sied à merveille, non seulement en chambre, mais au mail à midi, au Parc de St. James, où elles marchent comme des Nymphes. Elles brillent moins le soir aux assemblées, & le matin à la Cour, habillées à la Françoise. Je ne sais pourquoi toute l'Europe a la bonté de prendre nos modes, dont on ne peut suivre la vicissitude même dans nos Provinces, & que les Etrangers ne reçoivent jamais de la même façon qu'on les a portées à Paris. Chaque pays a sa langue, ses mœurs, ses idées, & devroit avoir sa maniere de se vêtir toujours plus convenable à la taille qu'une parure d'emprunt. On doit me mener aux Spectacles, & voir les Monumens publics. Je vous en entretiendrai incessamment.

De Londres, 15 Avril 1750.

LA bienveillance dont on nous honore ici, ma chere Sœur, nous en rend le séjour fort agréable. Hier je déjeûnois chez Mylady Shaub : le Prince de Galles y vint sous un autre nom ; j'étois avertie, & lui donnai le plaisir de me croire trompée. Il me fit la grace de me questionner obligeamment sur différens objets ; de me demander mes Ouvrages : j'apperçus qu'il est fort instruit de la Littérature Françoise. Je me suis rendue ce matin à la Cour de la Princesse. Les bontés de son Altesse Royale m'auroient rassurée, si on pouvoit l'être vis-à-vis de deux cens spectateurs. Que nos têtes sont foibles ! Hier un Fils de Roi déguisé, ne m'intimidoit point, aujourd'hui

tôt il en badinoit avec moi & m'en imposoit : je vois que ce ne sont pas les Rois qu'on craint, mais la foule qui les environne. La Salle des Spectacles est belle. Dans leurs Tragédies, la déclamation nous paroît chantée : ils rendent les rôles subalternes, plus naturellement que les François: Chez eux, un Artisan, une Soubrette, en ont réellement les propos & l'habit. Ils se plaisent, dans les petites Pieces, à mettre sur la scêne un François ridicule. Dabord sa poudre excessive, ses tabatieres, montres, boîtes à mouche toujours en main, ses révérences sans nombre, nous parurent une caricature outrée : peu-à-peu nous nous apperçûmes avec chagrin, qu'elle n'a encore que trop de ressemblance. Nos Actrices l'emportent sur les Etrangeres, dans les rôles nobles, & dans la maniere de se mettre. Il est ici des Spectacles, dont nous n'avons nulle idée : je ne vous parle point des courses des chevaux, des combats de coqs, & de gladiateurs : je laisse aux hommes à décrire ces terribles plaisirs, & m'arrête sur des objets plus rians, tels que les jardins de Faxhall, & de Ranelash, que présentent les bords charmans de la Tamise. Là le matin pour un Shilling, * un Entrepreneur fournit musique, pain, beurre, lait, caffé, thé, chocolat ; le soir illumination, concert, & tout ce qu'on peut desirer, en le payant au-delà du Shilling. Chaque jour des personnes de tout rang, de tout âge, dans un joli négligé & rarement parées, y viennent de toutes parts charmer leurs ennuis : ce qui y paroît un phénomene aux yeux François, est l'ordre, le silence au milieu de la multitude.

Vous connoissez les rumeurs que nos Cochers font, quand ils s'accrochent ; ces rencontres nous

* Monnoie d'environ vingt-quatre sols.

font

sont arrivées dans les plus petites rues de Londres, avec des charrettes énormes : là, chacun descend de son siége, porte les roues, les dégage avec des peines incroyables, sans prononcer une parole inutile.

Londres, 25 *Avril* 1750.

Je ne vous ai encore rien dit des Monumens de Londres, ma chere Sœur, commençons par St. Paul. Cet Edifice bâti en pierre de Portland qui résiste à la fumée du charbon de terre, a cinq cens pieds de longueur, cent de large à l'entrée, deux cens vingt-trois à la Croix. On y monte par un perron de douze marches, sous un péristile de six colonnes de quarante pieds. Le second ordre touche la corniche du Temple, & du rez de chaussée au haut du Dôme, on compte trois cens quarante pieds. Cette vaste Architecture, quoique moins immense que Saint Pierre de Rome, est pourtant moins belle & plus pesante.

Au delà de cette Cathédrale, est la fameuse Tour bâtie par Guillaume le Conquérant : cette Forteresse a un mille de circuit, & renferme les Prisonniers d'Etat, les Archives, la Monnoie, la Ménagerie des bêtes féroces, & l'Arsenal, où les armes artistement rangées, forment sur les murs des Soleils, serpens, têtes de Méduse & autres formes bisarres. Dans la Salle, sont en grandeur naturelle, les figures ressemblantes de trente ou quarante Rois à cheval, armés de pied en cap. On voit encore les débris du Palais gothique de Westminster, habité autrefois par les Rois, & qui fut brûlé dans le quinzieme Siecle. L'Eglise qui en reste, contient les Tombeaux des Rois & des Hommes de la Nation celebres en tout genre.

Les

Les honneurs donnent ici plus d'émulation que les pensions. Les Anglois, moins riches en fondations pécuniaires pour les Gens de Lettres que nous, savent mieux les flatter. On fait plus naître de talens en les distinguant, qu'en les nourrissant : trop d'alimens les appésantit : l'encens est une substance légere & spiritueuse qui les anime & les fortifie. L'Espoir d'un Tombeau à Westminster, excite vivement à se distinguer de son vivant.

La ville est sale & mal pavée, par la disette du grès, & parcequ'un Peuple libre pave comme il lui plaît, chacun devant sa porte : il faut souvent dépaver, pour rajuster les tuyaux des fontaines : toutes les maisons en sont fournies, par les eaux de la Tamise qu'une pompe éleve. Les Dames vont en chaise à porteur, entre des bornes & les murailles où marchent les gens de pied. Le soir, deux rangs de lanternes attachées à des poteaux aux deux côtés de ces trottoirs, éclairent les rues & leur donnent un air de fête. Les maisons ont un étage à moitié sous terre, qui oblige à monter quelques degrés pour arriver aux portes étroites, ainsi que les cours où les carosses ne peuvent entrer, & remisent par des rues de derriere. Les Laquais restent dans un poële au bas de l'escalier, de peur de le salir, & une bande de toile ou d'étoffe, empêche que les Maîtres n'ôtent le poli des marches. Nulle antichambre ne précede le salon d'assemblée, orné de petites glaces & souvent suivi d'un seul cabinet. Une douzaine de prétendus Palais qui ne seroient à Paris que de grandes maisons, où nos opulens trouveroient bien à refaire, sont à citer dans Londres ; mais il y a plusieurs Places quarrées assez vastes. A tout prendre, quoique le luxe soit grand chez les Anglois, ils sont encore à cent ans du nôtre qu'ils imitent.

imitent, & qui perd toute l'Europe. Leurs chambres n'ont presque point de fauteuils : des chaises hautes, peu rembourrées, leurs suffisent. Les femmes sans rouge, & toujours lacées, comme jadis en France, aiment ces siéges, & ressemblent dans leurs habits de Cour troussés, aux portraits de nos Grand'meres : elles en ont aussi l'accueil affable & les bonnes mœurs : si ces belles ne nous paroissent pas quelquefois assez manierées, les nôtres le sont souvent à l'excès.

Londres, 12 *Mai* 1750.

ON nous montra hier le Plan de Londres, & on nous fit voir que cette Capitale est pied par pied, de la grandeur de Paris : on prétend même que le nombre des Habitans est égal. Je m'accoutume aux mêts des Anglois, & à leur cuisine simple dont nous avons si mauvaise opinion : leur grosse viande, leur pudding en gâteau, leur poisson moins cher qu'à Paris, leurs poulets à la sausse au beurre, sont excellens. Le matin est long, on ne se met à table qu'à quatre heures. Les hommes sortent le matin en frac, à pied ou à cheval, & dînent au retour, souvent à la taverne : il n'est nécessaire de se pârer que pour l'Opéra, & pour les dîners où l'on est invité.

Les femmes des Pairs ont des siéges & des ornemens distinctifs, dans les grandes cérémonies : les nôtres, quoique chez un Peuple renommé pour la galanterie, n'y ont aucun rang marqué, ni aucune place dans les Académies. Nous plions en France chez les Grands ; les Anglois devant le Peuple ; mais les subalternes ont besoin de la protection des Lords ; & leur rendent ici un hommage volontaire.

30 *Mai* 1750.

NOUS avons passé par Vindsor : depuis Guillaume le Conquérant, les Rois n'ont cessé d'embellir ce séjour favorisé de la Nature. Edouard III. y bâtit le Château, d'un goût ancien, fort agréable à l'œil. Apprenez mon foible pour le beau gothique, tel que notre Saint Ouen de Rouen : mon goût a pour appui, des gens dont le seul avis est préférable à la multitude. La Chapelle de Vindsor, où furent enterrés Henri VIII. & Charles I, est de cette romanesque Architecture : la hardiesse de la voute plate, surprend les Connoisseurs. Nous partîmes le lendemain pour Oxford, & nous y arrivâmes de bonne-heure. Cette Ville consacrée par le grand Roi Alfred, à l'éducation de la jeunesse, ne montre aux regards que superbes Colleges, Bibliotheques, jardins, Docteurs en bonnêt quarré, Ecoliers en robe, boutiques & marchés pour fournir à leurs nécessités. On respire une morale pure, dans l'air sain du pays : tout y enseigne les Sciences & la Vertu. Le Théâtre en dôme, bâti par Shelden Archevêque de Cantorbery, où se font les Exercices publics de l'Université, en est un des plus beaux Edifices. Près delà s'éleve un riche Bâtiment, où se trouvent des Cabinets de Chymie, d'Histoire Naturelle. On y voit les marbres antiques d'Arundel, l'exacte Imprimerie de Clarendon, & un Théâtre d'Anatomie. Je ne puis m'empêcher de blâmer leur maniere de distinguer par une robe plus ou moins riche, la naissance des Ecoliers. Chez les Muses les rangs doivent être égaux. Esprit, beauté, force, richesse & santé, sont des biens dont il est plus permis de se vanter, que de la Noblesse, parcequ'ils peuvent être utiles

aux

aux autres : mais que leur sert l'antiquité d'une race sans mérite ?

SUR LA HOLLANDE.

A Amsterdam, 30 Juin 1750.

ON trouve par toute la Hollande, ma chere Sœur, des barques qui partent d'heure en heure sans attendre personne. Nous en prîmes une pour Leyde, & nous y arrivâmes de bonne heure. L'Université de cette Ville, se vante d'avoir eu nombre de Savants de tous pays & de divers genres, tels que Grotius, Heinsius, Vossius, Burmanus, Scaliger, Descartes, Saumaise, Gronovius, Græviu, Bayle, Basnage, le Clerc, &c. Tout se trouve en Hollande, & rien n'y croît : les quatre élémens y manquent : l'air marécageux en est mal sain, l'eau y a un mauvais goût : faute de bois, on y brûle de la tourbe : la terre n'y paroît qu'un bourbier desséché par des digues toujours prêtes à rompre : un travail assidu & pénible les soutient, sur-tout près de Harlem.

Trois lieues au-delà regne Amsterdam, Capitale, entourée de trois larges canaux bordés d'arbres, qui laissent l'espace d'une rue & d'un trotoir, jusqu'aux maisons décorées de marbres, de peintures & de riches tapis ; mais la propreté la plus scrupuleuse, y brille plus que le vrai goût d'Architecture. Là, trois cens mille Habitans toujours en action, rassemblent par industrie, les trésors des deux Mondes. Quantité d'Edifices publics y charment la vue. Dans un de leurs Temples, se voit le Tombeau de Ruyter, qui de Matelot, devint Amiral. Après avoir soutenu dix Voyages aux Indes, & huit Batailles Navales, il

il fut tué dans les Mers de Sicile, en combattant contre notre Duquesne, autre Héros de fortune. Il en est peu d'une autre sorte dans la Marine : ce métier veut une pratique continuelle, que l'attachement de nos gens de Qualité, pour les plaisirs & pour la Cour, ne permet guere. Les Hollandois doivent à leurs forces Maritimes, de grandes Possessions en Asie. Leur Compagnie des Indes a cinquante Navires en Mer, cinquante mille Hommes de troupes de Terre, & gagne des sommes immenses. Les mœurs y sont séveres ; les Spectacles rares, les plaisirs peu recherchés : l'amour y trouve sans doute sa place, mais son ardeur subjugue à peine le froid & la vertu des belles. L'oisiveté n'oblige point les Epoux à chercher des amusemens hors de leurs foyers : ils regrettent trop les momens dérobés aux affaires.

Les rues pavées de briques y sont plus propres en tout tems, que la vaisselle la mieux lavée. Les Femmes dans leurs maisons, transportent sur le dos leurs maris, quand elles n'ont point de pantoufles à leur donner, pour les empêcher de salir le plancher. On écure jusqu'aux étables à vache, où leur queue est retroussée de peut qu'elles ne la salissent. Tous les samedis on lave la maison du haut en bas, & chaque jour les vitres, les murailles dedans & dehors : on les repeint souvent, ainsi que les volets & chambranles des portes, pour leur conserver un air de nouveauté : des petits carreaux de fayance, servent de tapisserie à la plûpart des maisons. On trouve dans le Pays, une multitude de moulins à papier, & à scier des planches : ici les machines agissent comme des hommes, & les hommes comme des machines.

A la Haye, 4 *Juillet* 1750.

J'EN suis à notre Voyage d'Utrecht, ma chere sœur. Pour joindre cette Ville en partant d'Amsterdam, on fait huit lieues sur un large canal environné de jolies maisons de campagne, & trois lieues avant d'arriver, on le voit exactement bordé des deux côtés, de châteaux peints, de statues dorées, de grottes en rocaille, & de charmilles taillées en croissant. Oui, pour voguer aux demeures des Fées, les Romanciers n'imaginent point de plus rians rivages.

Nous arrivâmes à Bruxelles, le long d'un large canal bordé de belles avenues. La place de l'Hôtel-de-Ville est spacieuse. Ce bâtiment gothique soutient une tour de trois cens soixante pieds, & contient une vaste salle des Etats, parée de superbes tapisseries : l'une représentant l'Abdication de Charles Quint, & non ses regrêts, ni la joie de son Fils Philippe II, qui prend possession de l'Espagne & des Pays Bas. On voit de l'autre côté, l'Etablissement de la Toison d'or par Philippe le bon. La Cathédrale fort ornée, ainsi que toutes les Eglises de Flandres, conserve un beau tableau de Rubens, Jesus-Christ prêchant à ses Apôtres. Le Prince Charles habite un palais antique, plus grand que commode. Cette Altesse est mieux logée à l'opéra : son balcon bien imaginé, fait face ou théâtre, de façon qu'en se chauffant, on voit tout ce qui s'y passe dans la glace de la cheminée. La salle spacieuse a quatre rangs d'étage.

En traversant les vastes campagnes de la Flandre, ce vaste cimetiere de presque toutes les troupes de l'Europe, on ne voit au lieu de châteaux que des abbayes : nul pays n'en a tant, ni de si hauts clochers,

clochers, ni un si grand nombre de villages ornées, & de villes bien bâties. Douai en est une jolie & bien fortifiée. Nous vîmes à Arras, une place capable de contenir dix mille hommes en bataille.

SUR L'ITALIE.

A Turin, 25 *Avril* 1757.

APRES avoir franchi les bornes de la France, une chaussée nous conduisit jusqu'aux Alpes. Nous dînâmes au pont Beauvoisin, limites du Dauphiné & de la France. Ensuite on parcourt au bords d'un précipice où mugit un torrent serré entre deux rochers, un chemin étroit taillé sous le roc. Un garde-fou, tantôt de pierre tantôt de bois, souvent rompu, fait pour tranquilliser les Princesses qu'on conduit à Turin, y rassure un peu les yeux effrayés. Près de Chambery, le Duc Charles Emmanuel fit couper dans le rocher, une route de quatre-vingts pieds de haut, d'un quart de lieu de long, où d'espace en espace, deux voitures peuvent passer : une inscription faite en 1670, éternise le bien-fait de ce Prince. Les bonnes actions des Rois se gravent sur l'airain, les nôtres sur le sable. Notre gloire en est plus grande : nous faisons le bien sans espoir de récompense.

En sortant de ce détroit, où les cavernes qu'on rencontre ressemblent à l'habitation des Gorgones, nous trouvâmes des cascades qui tombent de cent pieds de rochers en rochers, & forment des torrens qu'on traverse sans cesse sur des ponts tremblants. On suit ainsi haut & bas, sur des

bords escarpés & pierreux, le cours des eaux qui d'abord creusa ces chemins.

Après avoir passé le cruel pas du Termignon, nous arrivâmes à Lansbourg, nous y soupâmes assez bien avec de mauvais mêts, & dormîmes mieux sur un lit de fer, qu'un oisif sur le duvet. Pendant notre sommeil, on démontoit nos voitures pour les faire passer à dos de mulet le Mont Cenis, que nous escaladâmes dès le matin en porteurs. Que vis-je au fonds de l'abyme incommensurable que je côtoyois ? Un torrent noir & bourbeux s'y précipite en mugissant, & blanchit d'écume les rochers qui lui font obstacle. Je ne doutai plus que ce ne fût le Cocyte, & je crus que je descendois aux Enfers. On ne peut se faire une juste idée des montagnes, qu'on ne les ait parcourues. Les points de vues terribles & admirables qu'on y rencontre, sont faits pour nourrir l'imagination des Poëtes, mais leurs tableaux n'en peuvent rendre la réalité. Comment peindre cent rochers dont la cime couverte d'une neige éternelle, arrête les nues, les force à se dissoudre, & à creuser des abymes, où les eaux rassemblées courent de toutes parts fertiliser les plaines, &c.

A Venise, Mai 1757.

AVANT de vous parler de Venise, ma chere sœur, il faut vous dire un mot de Vicence. On nous proposa d'aller au théâtre olympique : j'avois oui parler de toutes les marveilles de l'Italie ; jamais de celle-ci. Je crus trouver une enceinte où les jeunes gens se disputoient le prix des jeux d'exercice : quelle agréable surprise ! j'entre dans un spectacle des Romains. Sur le théâtre, cinq rues

rues ornées de maisons, aboutissent à une place de la plus belle architecture où se rendent les acteurs. Au pied de cette avant scene, est l'orquestre où jadis présidoient les Consuls & les Vestales. Au tour de ce rez dechaussée, s'élevent en demi cercle, seize gradins couronnés d'une balustrade où regnent trente statues plus hautes que nature, le tout couleur de marbre blanc : l'espace qu'elles laissent entr'elles, & la colonnade qui les environne, nous permit d'en faire le tour, & d'y contempler la décoration du théâtre où nous descendîmes pour en parcourir avec soin les différentes rues, où les Daves, & les Chremès arrivant sur la scene, pouvoient parler sans se voir. Alors je compris combien leur très longs *à parte*, ne blessoient point la vraisemblance : pour concevoir aussi par quel art les acteurs se faisoient entendre dans des lieux si vastes, nous visitâmes les recoins où la voix venoit retentir. Ce curieux théâtre dont j'emporte le plan, ne sert aujourd'hui qu'à donner des bals dans les foires fameuses. Nous sortîmes de cette Ville par des campagnes plantées en échiquier. Les vignes montent sur les arbres, & courent de l'un à l'autre en guirlandes : la terre labourée sous cet ombrage, n'en est que plus fertile.

Comme nous étions sur le canal qui conduit à Venise, nous découvrîmes un amas d'isles, qui, comme les nuages d'une décoration, se sépara insensiblement à nos yeux attentifs, & nous laissa voir une Ville flottante où nous entrâmes par un large canal orné de palais enchantés. Le lendemain, des Dames nous menerent dans une des galeres de la République, à la fête du Bucentaure. Imaginez-vous des rivages bordés d'une foule de peuple dont les cris percent les Cieux, la mer couverte de gondoles, & de felouques remplies de musique ; le bruit des canons des châteaux & des

vaisseaux,

vaisseaux, cent banderoles déployées, & dans le lointain, malgré le soleil qui brilloit sur les toits de la ville, la cime des montagnes du Tirol couverte de neige. Voilà le tableau qui charmoit nos regards à midi, le jour de l'Ascension. L'habit de masque de cette cérémonie est un long manteau noir : une belle dentelle noire fait le camail, un chapeau noir emplumé couvre les épaules & la tête, & un masque blanc le visage. Hommes & femmes sont ainsi masqués dans le tems de carnaval. Dans les premieres visites & les cérémonies, les hommes sont en robe, & les dames en noir qu'elles relevent par beaucoup de pierreries & de dentelles. J'en vis l'autre jour un grand nombre rassemblées & parées pour une prise d'habit de la fille d'un Sénateur, dans un des Couvens destinés à la Noblesse. La moitié du Sénat assista à ce sacrifice. L'extérieur, l'intérieur de l'Eglise étoient fort ornés, mais rien n'égale la perspective de la galerie par où la victime vint à la grille : elle étoit longue, voutée, & terminée réellement par la mer ; les murs des deux côtés peints en rouge, bordés de vrais orangers entremêlés de statues de carton, imitant parfaitement l'albâtre, formoient la plus étonnante décoration. L'Epouse sacrée, couronnée de fleurs, soutenue par deux Meres vénérables, s'avança à pas lents sur un tapis bleu parsemé de roses, prononça ses vœux dans les mains d'un Prélat, au son de mille instrumens, & remonta au parloir. Toutes les Dames furent l'y saluer. Madame de Loredano, Sœur du Doge, me fit la faveur de m'y conduire : on y servit des refraîchissemens de toute espece. Les filles sans espoir d'être bien mariées, prennent volontiers le voile. Le Couvent ne les gêne point à l'excès : elles ont tous les soirs des assemblées à la grille, & leur vêtement releve la

beauté, loin de l'éteindre. Madame Michaeli m'a donné sous cet habit, l'idée des figures Céleſtes : je n'ai rien vû de plus beau, de plus touchant, de plus aimable : chacun s'empreſſe à lui faire ſa cour au parloir : les Miniſtres Etrangers y ſont admis.

Les Egliſes Vénitiennes ſont ſuperbes : tous les Voyageurs vous en donneront la deſcription, & celle des tableaux des meilleurs Maîtres qui les décorent : Monſieur Farcetti, Noble Vénitien, Homme de Lettres, a une collection de tableaux choiſis & des plus belles ſtatues : elle lui coûte plus de cent cinquante mille livres, ce qui forme la plus curieuſe gallerie qu'on puiſſe raſſembler. A l'amour du bel antique, il joint le goût des ornemens modernes. C'eſt ce que l'on voit dans ſes entre-ſols qui regnent ſur un large canal. Là, cent gondoles ou bateaux repreſentés dans les glaces, en font des tableaux mouvans : & tandis que ces miroirs rendent les images vivantes, les chefs-d'œuvres des Raphaels, des Titiens, dans l'étage ſupérieur, fixent le paſſé ſous leurs traits.

Les Vénitiens n'ont ni jeu de boule, ni promenade à pied ou à cheval, ni chaſſe, ni trop de goût pour le vin. L'amour, les farces, les joûtes ſur l'eau, font leur paſſe-tems.

De Bologne ce 9 Juin 1757.

JE ne vous ai pas parlé, ma chere Sœur, de la place de Saint Marc de Veniſe. L'Egliſe du même nom bâtie en croix grecque, en tient une des faces : elle eſt couverte de cinq dômes, & porte à ſon frontiſpice, quatre chevaux de bronze doré de l'arc triomphal de Néron. Dans cette Baſilique décorée depuis la voute juſqu'au pavé

de

de mosaïques anciennes, brille un grand nombre de statues apportées d'Athênes. La grande salle du Palais est remplie d'excellens tableaux de l'école du pays. Nous eûmes la curiosité de monter sur la tour de Saint Marc, située devant l'Eglise, & haute de trois cens pieds : sa grosseur contient un escalier en limaçon d'une structure si commode, qu'un cheval y peut monter. De-là comme du Thabor, tout se découvre, non-seulement Venise, les ports, & les isles nombreuses de sa dépendance, mais la Lombardie, les montagnes de l'Istrie, l'endroit où les Alpes enfantent l'Apennin ; la plage où le Po vomit ses eaux dans la mer.

J'oublie de vous parler de l'arsenal, isle de vingt stades en circuit, gardée par des dogues & des murs flanqués de tours. On y voit une multitude de vaisseaux enfermés chacun sous une arcade, où l'eau de la mer les baigne.

De Bologne, le 7 Juin 1757.

NOUS avons suivi ce matin les belles processions du Saint Sacrement, qui attirent nombre d'Etrangers : le Légat & l'Archevêque, tous deux Cardinaux, y assistent en pompe. Les galeries larges & élevées qui regnent ici des deux côtés des rues, font la décoration de cette cérémonie. Entre chaque pilastre de ces portiques, des gazes en guirlandes & de vrais orangers entremêlés de statues ingénieusement imitées en carton, font le plus ravissant coup d'œil. Des tapis semés de fleurs couvrent le pavé, décorent les fenêtres garnies de Dames. La Noblesse & les riches particuliers, étalent sur les murs les meilleurs tableaux. La célebre école de cette

ville en a paré les temples, dont la ſtructure répond à cette magnificence. On bâtit actuellement aux dépens de la ville, une vaſte ſalle d'Opéra, où l'attention eſt portée au point d'y faire des remiſes pour mettre les carroſſes à l'abri.

De Rome, 5 Juillet 1757.

NOUS voici dans le pays des miracles & des merveilles. On nous a mené voir les feux de la Saint Pierre. Ce ſpectacle bruyant recommence le lendemain : on y joint l'illumination de la coupole & de la colonnade de Saint Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter : il n'eſt point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux Cieux, voie à ſes pieds trois cens colonnes ſur quatre rangs aſſez eſpacés, pour laiſſer au milieu paſſer les carroſſes : le vaſte cercle qu'enferment ces portiques, eſt orné de deux fontaines jailliſſantes aux nues par un large tuyau : des baſſins de granit à double rang, les reçoivent en mouſſe dans leur chûte, & ces caſcades vont ainſi jour & nuit : une obeliſque d'une ſeule piece de granit, & de cent vingt pieds de hauteur, les ſépare à diſtance égale, & marque le milieu de la place. Ce monument, fait ſous Seſoſtris, apporté d'Egypte ſous Caligula, ſe conſerve entier depuis quatre mille ans. La colonnade de Saint Pierre eſt ſi vaſte, que la voix ne peut porter d'un côté à l'autre, & elle eſt couverte d'une baluſtrade ſur laquelle regnent cent trente huit ſtatues. Cet aſpect m'étonna encore plus que la façade du temple haut & large d'environ quatre cens pieds. Le portique qui le précede, ſoutenu ſur d'immenſes colonnes de marbre antique, feroit ſeul la plus longue & la

plus

plus magnifique Eglise de Paris. Je vous omets la description faite & refaite de cette basilique établie par Constantin, sur les fondemens du cirque de Néron ; rebâtie par le Bramante, sous Jules II. & par Michel Ange, sous Paul III. Dorures, bronzes, marbres, peintures & sculptures, y sont prodigués avec art.

Nous avons été voir une maison de plaisance des Farneses : de ce lieu, Rome se découvre de la manière la plus enchanteresse. Le superbe sallon où nous étions, forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects rendus dans les glaces. On voit d'un côté la campagne & les Apennins, dont quelques cimes conservent en été leurs frimats. De l'autre, la ville est sous les yeux, au point d'y distinguer les passans. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non-seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais, mais par la maniere dont ces édifices sont distribuées. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphitéâtre, en accroissent l'étendue. Les puits des jardins d'une maison, semblent sortir des toits de l'autre : tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

De Naples, 1 Octobre 1757.

CETTE ville a, dit-on, six lieues de tour & contient cinq cens mille ames : quoique les rues soient en amphitéâtre & pavées de larges pierres plattes du Vésuve, les petits chevaux du pays sont si bons, qu'ils y gravissent comme des chévres. La rue de Tolede qui sert de cours aux carrosses, étonne par sa largeur & fourmille de passans. Les enfans du peuple vont entiere-

ment nuds, & les gens faits, à moitié vêtus pour éviter la chaleur.

Les Eglises brillent plus en argenterie, fleurs, dorures & peintures, qu'en architecture. Nous sommes allés sur la montagne, sur laquelle est le couvent des chartreux. Delà, Naples semble un amphitéâtre dont la mer est l'arenne, & les côteaux qui l'environnent en forment les gradins & les décorations : sur le rivage couvert de vaisseaux, tantôt les flots se creusent des retraites dans la terre, tantôt un rocher résiste à leurs efforts & s'avance sur les eaux. A l'Orient, l'air épaissi de la fumée du Vésuve, borne la vue : au couchant, la montagne de Pausilipe fixe les regards par la richesse des jardins & des bâtimens qui la couvrent.

De Rome, 20 *Novembre* 1757.

ON nous a menés voir la vigne Borghese, qui n'a pas besoin de fictions pour charmer. Lisez tout ce que les Voyageurs en disent : ils ne mentent point sur cet article. Parc pour les bêtes fauves, mail, eaux plates & jaillissantes, bosquets, jardins de fleurs, potagers, oiseleries, orangeries, labyrinthes ; enfin, tout ce que l'art peut tirer de la nature. Le coup d'œil du palais étonne : la tabatiere la mieux ciselée, est moins achevée, que mille bas reliefs antiques si bien incrustés sur les quatre faces, qu'ils semblent y avoir été sculptés. L'intérieur renferme une compagnie * nombreuse & choisie, dont les traits parlans n'ont pas besoin

---

* C'est-à-dire de belles Statues.

besoin de langue pour s'exprimer. Il faudroit les mines du Potose, pour payer les figures grecques : celles qui m'ont frappé le plus, sont le fameux Gladiateur du ciseau d'Agezia, Séneque mourant dans le bain, le Sommeil en marbre noir, un Amour monté sur un Centaure, qu'il mêne les mains liées sur le dos : le Monstre, d'un air satisfait & soumis, tourne la tête vers son vainqueur.

Nous remarquons en traversant les rues, plusieurs inscriptions sur la hauteur des débordemens du tibre. Suétone dit qu'Auguste en élargit le lit, pour l'écoulement des neiges fondues. Ce fleuve n'est ni si large, que notre imagination gigantesque, sur le compte des Romains nous le peint, ni si étroit que le disent ceux qui veulent en diminuer l'idée. Il reçoit quatre rivieres avant d'arriver à Rome, où il a trois cens pieds de large.

A Rome, 17 *Janvier* 1758.

DEPUIS le deux de ce mois que le carnaval est ouvert, la société brillante se réunit deux heures après la fin du jour, à l'Opéra. Chacun a sa loge : il y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, & guere les acteurs. Ce spectacle de six semaines, ne tombe point dans l'insipidité du notre perpétuel. On renouvelle sans cesse la musique sur les mêmes paroles. La danse des graces terre à terre, en est presque bannie, mais la légereté & la précision y brillent. Les théâtres bien coupés en favorisent le beau dessein, & les charmantes décorations en augmentent l'illusion. L'étendue de la salle, fait qu'on est moins choqué de voir figurer des

hommes habillés en femmes dans le ballet & la piece : ils sont jeunes, bien ajustés & beaucoup moins ridicules que vous ne l'imaginez : il seroit à souhaiter que les Opéra fussent moins longs, les ballets moins répétés & plus liés au sujet, les beaux récitatifs plus touchans. Les gens de goût des deux Nations, disent qu'on pourroit de l'un & de l'autre opéra, en former un plus propre à se faire écouter que celui d'Italie, & moins ennuyeux que le François.

De Rome, 10 *Février* 1758.

LE froid dure ici depuis trois semaines, ma cheur Sœur, & la neige a couvert la terre plusieurs jours dans cette latitude. Autrefois les maisons à Rome, comme à Naples, étoient sans cheminée : la délicatesse en a fait construire, mais peu s'en servent. La cuisine du peuple a ses fourneaux dans les rues : là s'achettent les viandes frites ou fricassées. Aux assemblées des Dames, le seul petit feu d'une des pieces échauffe le reste : personne n'en approche, & les antichambres ont des poëles pleins de braise.

Pendant les derniers jour du carnaval, il se forme un concours de peuple magnifique. Les fenêtres & balcons chargés de riches tapis, offrent aux yeux les Dames qui craignent la foule : les trotoirs couverts d'échafauds bordent la rue, & sont remplis de toute sorte de mascarades. Cent polichinels, arlequins & docteurs, haranguent le peuple, & jettent des dragées aux passans. Les laquais & cochers prennent aussi des déguisemens : les carrosses & divers chars, portent leurs maîtres en masque, & forment à pas lents deux files.

Nous avons huit spectacles à la fois, deux opéra bouffons : cinq comédies ou farces occupent

les

les autres salles, dont plusieurs ont cinq à six rangs de loges. Comme le carnaval dure peu, il en est d'autant plus vif. La beauté du séjour de Rome, attire beaucoup d'Etrangers : les Anglois y viennent en grand nombre, & apportent beaucoup d'argent. Voici leur marche : ils se trouvent à Naples à la moitié du carnaval, ici pour les cérémonies de la Semaine Sainte ; vers l'Ascension à Venise ; delà aux foires de Padoue & de Vicense : ensuite ils séjournent à Milan, passent l'été à Florence, à cause du bon air, l'automne à différentes foires où l'Opéra les appelle : l'hiver à Rome, pour en visiter les curiosités. Ils font quelquefois pendant quatre ans cette même promenade.

De Rome, 27 Mars 1758.

J'AI profité de la quinzaine de Paques pour courir les meilleurs Prédicateurs, ils me paroissent grands exclamateurs. Les Chaires Italiennes sont des especes de longs balcons, où le Prédicateur court & s'agite à son aise : leur éloquence parle moins au cœur qu'aux oreilles & aux yeux : trop de gesticulations en ôte la noblesse, trop peu chez les Anglois la rend froide : serions nous dans ce milien si difficile à saisir ?

De Parme, 15 Mai 1758.

SON Altesse Royale nous a fait la grace de nous admettre à sa table, en sa maison de plaisance dei Colorno, & d'ordonner qu'on nous représentât la Tragédie d'Iphigénie en

Tauride. La Comédie Françoise & l'Opéra Italien, font en vogue dans toute l'Europe : cette préférence générale décide du mérite de ces deux spectacles. Le Théâtre de la Cour à Colorno est bien décoré, & plus grand que celui de Versailles. Le Palais bâti avec l'élégance Italienne, commodément distribué & meublé à la Françoise, regne sur des jardins charmans : là, tout annonce le goût & la magnificence du Prince.

Nous vîmes aussi le Théâtre Farnese, le plus grand de l'Italie : sa coupe en est si parfaite, qu'une voix basse s'y fait partout entendre. Au lieu de loges, des gradins y regnent en cercle : le parterre peut se remplir d'eau à la hauteur de trois pieds. Les gondoles dorées & illuminées qu'on met sur ce petit lac, font un merveilleux effet : cette salle immense ne sert que pour les fêtes extraordinaires.

D'Avignon, 15 *Juin* 1758.

AVANT de venir en cette Ville, nous avons passé à Marseille. Le Port n'a pas rempli mon attente, peut-être le mal de tête que j'eus en passant un long Faux-bourg entre deux murs, ou j'étouffois de chaud & de poussiére, m'avoit donné de l'humeur. Le Quai est fort retréci par les loges des Galériens qu'on y a transportés de Toulon, de façon qu'on y passe à peine. La nouvelle Ville a de belles rues droites, mais les tortueuses de l'ancienne, conviennent mieux au pays brulé du Soleil, & battu des vents : nos Ancêtres avoient moins de tort que de raison, pour éviter nos alignemens réguliers, & leur peu de croisées haut percées, les garantissoient mieux du froid & du chaud. En sortant,

fortant, nous découvrîmes les Bastides des Marseillois, que vous avez entendu vanter. Je ne sais comment des hommes les habitent : leur peu d'espace conviendroit à des Liliputiens : leur situation sur un sable brulant, à des salamandres ; la sécheresse du terrein sans moisson & sans abri, à des Sylphes. Peut-être leur multitude se prête l'une à l'autre un agréable point de vue : mais il falloit quitter ces lieux pour voir à Aix, une Procession fameuse de Vierges, d'Anges, de Diables & de Moines : nous y arrivâmes la veille de ce bisarre spectacle ; j'y rencontrai un grand nombre de chaises à porteurs, remplies de jolies femmes bien parées.

Nous nous rendîmes à Avignon le lendemain : les murs de cette Ville, fondée par les Phocéens, & vendue au Pape Clément VI. par Jeanne Reine de Naples, sont fort beaux ; le rempart planté d'arbres tout au tour, forme une agréable promenade, où l'on voit nombre de Dames parées comme aux Tuilleries : nulle de nos Villes de Province n'en rassemble d'aussi bon air, ni de tant de noms connus. La Marquise de Vaucluse y tient le soir l'assemblée : on y soupe, on y joue, on y trouve des gens de bonne compagnie.

Le Vice Légat eut la complaisance de me mener à six lieues d'ici, voir Vaucluse, lieu ou le Chanoine Pétrarque, soupira vingt ans pour la belle Laure : peut-être n'en étoit-il pas moins dévôt. Dans le vieux tems, les Cardinaux, les Evêques, faisoient même des Sonnets galans : tout passoit pourvu que ce fût à l'imitation de Pétrarque. Les Vers de cet Amant inimitable, qui pleura dix ans sa belle, sont par-tout ; & les débris de son Château, restent encore sur un

rocher voisin de cette Fontaine, dont on a fait tant de flatteuses descriptions. Son onde claire forme, en flots bouillonnans, une riviere dès sa source, tourne ensuite au tour d'une Ville, lui donne ainsi le nom de l'Isle, arrose les prés & les arbres qui l'environnent, en fait un lieu délicieux, & la fournit d'excellentes truites & d'écrevisses : mon bienfaisant Conducteur nous en fit manger.

LETTRE DE REMERCIMENT,

A Mylord Chesterfield *.

J'Attendois mon retour ici, Mylord, pour vous rendre graces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La solitude, disois-je, me fournira des expressions dignes du sujet. J'espérois que vos Grands Hommes m'apprendroient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, & qui joint à leur mérite littéraire, celui d'Homme d'Etat, & de Citoyen de toutes les Nations. Dans cette idée, je reprochai vivement à ces Bustes célebres, d'avoir passé la Mer sans le vôtre. Je préférerois, leur dis-je, à la représentation de vous, autres Morts fameux, l'Image de l'illustre Vivant qui vous envoie. Ses traits me rapelleroient sans cesse ses marques de bienveillance, & l'espoir de jouir encore un jour des charmes de sa conversation. Mylton, avec des yeux éteints qu'anime toujours une

---

* Il avoit envoyé à cette Dame, les Bustes des quatre plus Grands Poëtes d'Angleterre, Mylton, Dryden, Pope, Shakespear.

une ame instruite du passé & de l'avenir (comme le sont ordinairement ces Inspirés jusques dans l'Empire des Ombres) me répondit ainsi.

Vous qui ternîtes mes merveilles
De vos desirs immodérés,
Ne fatiguez plus mes oreilles :
Les Grands, sous des lambris dorés,
De Chesterfield ont la peinture :
Mais ses traits par-tout révérés,
Ne sont point faits pour la parure
Du simple toit où vous demeurez.

Je crus sur sa parole, que de demander votre Portrait étoit trop oser. Je me borne donc à vous faire mes très humbles remercimens ; & pour publier ma vénération pour vos présens, & pour les grands Auteurs qu'ils représentent, je les destine à l'ornement de ma petite Bibliotheque de Paris.

LETTRE DE Mlle DE BARRI,

A son Frere, Eleve à l'Ecole Militaire. Août 1758.

J'APPRENDS, mon chere Frere, que vous allez sortir de l'Ecole Militaire, pour entrer dans la carriere des Armes. Vous êtes un des premiers Eleves que cette Ecole ait formés ; & comme étant parmi ses Enfans du nombre de ses aînés, vous allez porter des premiers dans le sein de la Patrie, les fruits de cette excellente culture.

Je n'ai eu jusqu'à ce moment, que la douce habitude de vous aimer, mais je vous avouerai que je mêle à cet amour un vrai respect, quand je me représente votre destinée honorable. Vous n'aviez reçu en naissant qu'un nom & de la pau-

vreté :

vreté : c'étoit beaucoup que le premier de ces dons, mais la cruelle médiocrité rend cet honneur bien pesant, & qui sait si cette facheuse compagne, vous auroit permis de vivre & de mourir avec toute la pureté de votre naissance ?

Heureusement pour vous & pour vos pareils, dans un de ces momens où Dieu parle au cœur des bons Rois, celui qui nous gouverne a jetté les yeux sur la pauvre Noblesse de son Royaume : son ame s'est ouverte au mouvement le plus généreux : il a adopté sur-le-champ, une foule d'Enfans illustres & infortunés. Un Edit plein de grandeur leur a imprimé sa protection Royale, & a consolé par cet appui les mânes plaintifs de leurs Peres.

Bénissons, mon cher Frere, les circonstances qui ont fait éclorre un Acte aussi grand dans les premieres années de votre vie. Dix ans plus tard, ce Bienfait n'eut existé que pour vos Concitoyens, mais bénissons sur-tout ces Ames vraiment héroïques, qui ont embrassé & exécuté un Projet aussi noble & aussi paternel.

Vous voilà donc, graces à cet Etablissement, muni des leçons de l'honneur le plus pur & des plus belles lumieres : votre éducation a été une espece de choix parmi les autres éducations, & l'Etat vous a prodigué ses soins les plus précieux & les plus chers. En vérité, mon cher Frere, je considere avec joie tant d'avantages, mais je ne saurois m'empêcher de murmurer un peu contre mon sexe, qui, en me laissant sentir toutes ces choses comme vous, met entre votre bonheur & le mien, une si grande différence. Suivez donc vos destins, puisqu'il le faut, & augmentez même, j'y consens de plus en plus, ma jalousie. Je ne vous dissimulerai pourtant pas, que votre tâche me paroit un peu difficile : vos secours passés augmentent vos engagemens, & des succès ordi-

naires ne vous acquitteroient peut-être pas. Si les inspirations du cœur valoient toujours celles de la raison, je romprois sans doute le silence, & je risquerois auprès de vous, les conseils que l'amitié me suggere sur votre conduite & vos devoirs.

1°. Mon cher Frere, je me figurerois en votre place, qu'en tout état & en tout tems, je dois être très modeste, & quoique les bienfaits du Roi honorent ses plus grands Sujets, je m'en tiendrois dans ce sens fort glorieux; mais j'irois aussi jusqu'à considérer dans ce bienfait, ma Patrie entiere, & je ferois ensorte que toute ma conduite fût l'expression de ma reconnoissance.

2°. J'aurois un courage prudent & rassis; point de tons, point de prétentions; je céderois, dès que je pourrois descendre avec décence; je voilerois même mes forces, & je serois plus touché d'obtenir les suffrages, que de les contraindre.

3°. J'aimerois mieux être un homme estimé, qu'un homme aimable, un Officier de nom, qu'un jolie Cavalier; & je prendrois si je pouvois en talens, la part de mérite que les François cherchent trop souvent en agrémens, & si je puis parler ainsi, en *amabilité*.

4°. Je fuirois les passions: je les crois au moins une trêve à nos devoirs. Cependant, comme il seroit peu raisonnable, d'aller sur ce point jusqu'au précepte, je ferois ensorte de n'avoir dans mes goûts, que des objets respectables: c'est le seul moyen de restituer par un côté, ce que l'amour fait toujours perdre de l'autre à l'exacte vertu.

J'allois mettre *quinto*, mon cher Frere, mais la crainte de faire un sermon m'arrête, & puis, je me persuade qu'il faut de courtes leçons aux grands courages. C'est ainsi que mon ame se plaît à parler à la vôtre, & j'entre à merveille,

comme

comme vous voyez, dans l'éducation que vous avez reçue.

Il faut pourtant que j'ajoute à mes avis, le pouvoir de l'exemple. Je suis assez heureuse pour le trouver dans notre propre sang. De tels exemples sont comme vous le savez, des commandemens absolus. Je ne sai, si c'est cette raison seule qui me détermine à vous les transcrire ici : mais quand j'y mêlerois un peu d'orgueil : c'est peut-être là toute la gloire de notre sexe : la vôtre consiste à les imiter.

Barri notre Grand-Oncle, étoit Gouverneur de Leucate en Languedoc, sous le regne de Henri IV. Les Ligueurs l'ayant fait Prisonnier, le conduisirent dans la Ville de Narbonne qu'ils avoient en leur pouvoir. Là, on le menaça de la mort la plus rigoureuse, s'il ne livroit la Place : sa réponse fut qu'il étoit prêt à mourir. Barri avoit une jeune Epouse, qui s'étoit renfermée dans Leucate : les Ligueurs la crurent plus facile à vaincre ; ils l'avertirent du danger de son mari, & lui promirent sa vie, si elle livroit la Ville. La réponse de la Femme de Barri, fut que l'honneur de son Mari lui étoit encore plus cher que ses jours. La grandeur d'ame fût égale de part & d'autre. Barri souffrit la mort, & sa Femme après avoir défendu la Place avec succès, alla ensevelir sa douleur & sa jeunesse dans un Couvent de Besiers.

Le Fils de ce généreux Barri, succéda à son Gouvernement. En 1637, Serbellon après avoir investi cette Place, lui promit des avantages considérables, s'il embrassoit le service des Espagnols : l'histoire de son Pere, fut la seule réponse que le Général Espagnol en reçut.

Voilà, mon cher Frere, deux Barri qui n'ont point eu d'Ecole Militaire pour berceau, & qui ont

ont été pourtant bien grands l'un & l'autre. Souvenez-vous d'eux, je vous conjure, toute votre vie : souvenez-vous en le jour d'une Bataille, & dans toutes occasions où il s'agira de faire bien ; & si ce n'est pas assez, de faire mieux que les autres, car il faut porter jusques-là son ambition : Dites-vous sans cesse : je suis devant les yeux de mes Ancêtres : ils me voient, & ne soyez pas après cela digne d'eux, si vous le pouvez. Ma main tremble en vous écrivant ceci, mais c'est moins de crainte que de courage.

Entrez donc, mon cher Frere, de l'Ecole dans la Carriere Militaire : Portez les armes que vos Peres ont portées ; & que se soit avec honneur comme eux. Que je vous trouve heureux, d'avoir tant d'obligations à devenir un sujet distingué, & de devoir au Roi votre vie & vos services, au double titre de votre Maître & de votre Pere. Vous porterez toute votre vie sur votre personne, les signes glorieux de sa bonté, mais je suis sûre qu'on les reconnoîtra encore mieux à toutes vos actions. Je suis certaine encore, que vous ne perdrez jamais le souvenir de ce que vous devez à ceux qui vous ont dirigé dans l'Ecole que vous quittez, & principalement à ce Citoyen vertueux, que ses grandes qualités ont pour ainsi dire, associé à l'œuvre immortelle de ce Regne. Je vous aimerai alors de tendresse & de fierté ; & tandis que confinée dans un Château, je partagerai ma vie entre les soins de mon sexe & des amusemens littéraires, je vous perdrai de vue dans le chemin de la gloire : vous cueillerez des lauriers, & votre Sœur disputera les couronnes des Jeux Floraux : elle s'élévera peu-à-peu à un style plus noble ; & si vous devenez jamais un grand Guerrier, vous lui apprendrez à vous chanter, & vous aurez de sa part un Poëme. Je meurs d'envie

d'avoir

d'avoir quelque jour ce talent, & vous ſentez par ce deſir, ce que mon ambition vous demande. Adieu, mon cher Frere, pardonnez à ma jeuneſſe ces réflexions, mais ſachez en gré à mon amitié. J'ai voulu vous écrire dans l'époque la plus importante de votre vie, & mon cœur a volé pour cela jusqu'à vous : c'eſt lui qui m'a dicté tout ce que cette Lettre contient : il vous aime trop pour avoir pû ſe tromper. Je ſuis avec toute l'amitié poſſible, mon chere Frere, votre Sœur,

C. BARRI DE CERES.

LETTRES CHOISIES DE Mr. FLECHIER.

A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

Sur ſes Victoires. Décembre 1688.

MONSEIGNEUR,

NOUS avons appris avec une extrême joie, les glorieux ſuccès dont Dieu vient de bénir vos premieres armes. Perſonne n'en a été plus touché que moi, & n'en a rendu graces au Ciel de meilleur cœur. La Paix depuis long-temps étoit à charge à votre courage, & vous reteniez à regret, des

des vertus qui devoient éclater, & vous attirer l'amour & l'admiration de tout le monde. Vous avez commencé, Monſeigneur, comme les autres finiſſent : votre propre génie vous a conduit, & votre application vous a tenu lieu d'expérience. Les Places que vous avez forcées, paroiſſoient imprenables : les Ennemis qui les défendoient, ſe croyoient invincibles ; & vous avez fait voir que rien ne peut vous réſiſter, & que vous êtes né pour vaincre. C'eſt le deſtin du Roi & le vôtre, Monſeigneur : mais quelque gloire que vous ayez acquiſe par vos exploits militaires, votre vigilance, votre libéralité, votre douceur, votre bonté, votre modeſtie, ne vous ont pas moins fait d'honneur que votre intrépidité & votre valeur ; & nous eſtimons vos vertus, du moins autant que vos victoires. Vous avez pris des Villes, & vous avez gagné des cœurs ; & vous ne voyez au-deſſus de vous, que celui qui vous a donné le pouvoir, & l'exemple de vous faire aimer & craindre de toute la Terre. Agréez, Monſeigneur, qu'ayant eu l'honneur de voir croître dès votre Enfance, tant & de ſi grandes qualités, je m'y intéreſſe plus qu'un autre, & qu'après avoir fait des vœux pour votre conſervation, je me diſe avec un très profond reſpect & une ſoumiſſion entiere, Monſeigneur, &c.

A M. DE PONTCHARTRAIN,

Devenu Chancelier. Septembre 1699.

COMME perſonne ne s'intéreſſe plus que moi, Monſeigneur, à votre ſatisfaction & à votre gloire, perſonne n'a eu plus de joie de vous voir élevé à la dignité de Chancelier. Le Roi, après vous avoir confié l'adminiſtration de ſes Finances,

Finances, ne pouvoit remettre en meilleures mains, l'autorité de sa justice. Il sait bien qu'il trouvera en vous, la même fidélité & le même zele pour son service, dans les charges différentes dont il vous honore; & que si vous avez fourni les moyens de soutenir l'Etat dans les tems difficiles, vous saurez bien y maintenir ou y rétablir l'ordre & l'équité, dans ce tems de paix & de tranquillité publique. Agréez, Monseigneur, que dans la foule des complimens dont vous êtes accablé, je fasse passer le mien jusqu'à vous, moins considérable à la vérité, mais peut-être plus sincere que beaucoup d'autres. Nous vous voyons avec plaisir, dans la place où vous deviez être, & que vous remplissez déjà si dignement; & comme vous ne pouvez plus croître en honneur & en dignité, il ne reste plus rien à vous souhaiter, sinon que vous jouissiez long-temps d'une Charge, dont les fonctions sont toutes grandes, toutes utiles, & même agréables au Public; & que vous me croyez avec autant d'attachement & de respect que je le suis, Monseigneur, &c.

A M. LE MARECHALE DUC DE BARVIC,

Sur la Victoire d'Almanza. Mai 1707.

LA Victoire, Monsieur, que vous venez de remporter, a donné une grande joie à toutes les personnes qui vous honorent comme moi. Elle est glorieuse dans ses circonstances, & sera sans doute avantageuse dans ses suites. Vous avez relevé le cœur des Troupes, ruiné l'Armée des Ennemis, affermi l'Etat & la Religion par le gain de cette Bataille; & je ne doute pas que cet heureux événement ne soit un renouvellement de

de prospérités, & un acheminement à la Paix, qui vaut encore mieux que les Victoires. La joie a été générale, sur-tout en ce Pays, non-seulement par l'intérêt qu'on a aux progrès des armes des deux Couronnes, mais encore par la part qu'on y prend à votre gloire. Je prie le Seigneur qu'il continue à bénir votre prudence & votre valeur. Personne ne le souhaite plus, Monsieur, & n'est avec plus de respect que moi, votre, &c.

A M. L'ABBE' PONCET,

Nommé à l'Evêché d'Angers. Avril 1706.

VOUS voilà, Monseigneur, où je vous souhaitois, & où vous deviez être depuis longtemps, tout jeune que vous êtes. Les qualités que Dieu vous a données pour remplir les fonctions de l'Episcopat, les talens que vous avez exercés, soit dans le ministere de la parole, soit dans la conduite d'un Diocèse, & les services que vous avez rendus à l'Eglise dès que vous y êtes entré, nous donnoient le desir & l'espérance, & à vous, le droit d'y être élevé comme vous l'êtes : Personne ne vous l'envie, personne ne demande pourquoi. Pareils choix réjouissent tout le monde, & moi sur-tout qui suis avec une ancienne amitié & un respect encore plus tendre, Monseigneur, votre, &c.

A MONSIEUR LE PELLETIER,

Premier Président. Avril 1707.

AGRE'EZ, Monsieur, que je prenne part à la joie publique sur le choix que le Roi a fait de vous, pour être Premier Président du premier Parlement de France. La réputation de votre sagesse, de votre droiture, de votre équité, avoit déjà prévenu les esprits en votre faveur, & vous sembliez être fait pour cet Auguste Tribunal de la Justice. Sa Majesté vous y a placé : les Peuples s'en réjouissent par l'estime qu'ils ont pour vous, & par la protection qu'ils en esperent, & moi par le respectueux attachement avec lequel je suis, Monsieur, &c.

A M. L'ABBE' BOSSUET,

Sur la Mort de M. l'Evêque de Meaux, son Oncle. Avril 1707.

J'AI été sensiblement touché, Monsieur, de la mort de Monsieur l'Evêque de Meaux votre Oncle : la perte que vous avez faite, & la douleur que vous en avez, vous sont communes avec nous, qui l'avons particulierement aimé & respecté pendant sa vie, & avec tous ceux qui aiment l'Eglise, dont il a été très fidele & très zélé défenseur. On peut dire qu'une grande lumiere est éteinte en Israel. Ses mœurs étoient aussi pures que sa Doctrine, & je ne puis me souvenir de cet air de candeur & de vérité qui accompagnoit ses actions & ses paroles, & qui le rendoit si honnête & si agréable, que je ne regrette le tems que j'ai passé loin de lui. La Religion avoit

avoit encore besoin de son secours, mais il avoit consumé sa vie à travailler pour Elle, & il étoit tems qu'il reçût la récompense de ses travaux. Je ne puis que prier le Seigneur pour lui, & vous assurer que sa mémoire me sera toujours précieuse, que je vous plains, & que je suis avec un sincere & parfait attachement, Monsieur, &c.

A MONSIEUR DE RIQUET,

Sur la mort de son Epouse.

JE sais, Monsieur, à quel point vous êtes touché de la perte que vous avez faite de Madame votre Epouse : il n'y en eut jamais qui méritât davantage d'être pleurée. Sa douceur, sa piété, sa sagesse, vous avoient uni avec elle par des liens aussi étroits que ceux de votre mariage, & vous regrettez avec raison, d'être privé d'une société qu'un engagement mutuel, & plus encore, une conformité d'humeur & de vertu, vous avoient rendu si agréable. Mais vous savez, Monsieur, qu'il n'y a guere de bonheur durable ; & que par des séparations sensibles & rudes, Dieu se plaît quelquefois à récompenser la vertu de ceux qu'il appelle à lui, & à mettre à l'épreuve celle de ceux qu'il laisse en cette vie. Il n'y a de consolation solides dans ces rencontres, que celles qu'on tire de la Religion, qui nous enseigne à nous soumettre aux ordres de Dieu, à respecter ses saintes volontées, & à remplir de lui ces vuides qu'il fait dans notre cœur. Je vous souhaite toutes les consolations que vous trouverez dans le fonds de votre piété, & vous assure que personne ne compâtit plus sincérement à votre douleur, & n'est avec un plus parfait attachement que je le suis, &c.

A MR. L'EVEQUE DE MONTAUBAN,

Sur la mort de son Frere, tué à la Guerre.
Juin 1705.

QUE je vous plains, Monseigneur, d'avoir perdu un Frere que vous aimiez, & qui étoit estimé de tout le monde! Il est difficile que les personnes de son courage & de son application au service, échappent toujours aux dangers d'une guerre aussi vive & aussi longue que celle-ci. Leur vie est si précieuse à l'Etat, que leur mort est une perte publique, & le regret universel pourroit servir de consolation particuliere. Mais il y a des douleurs que la Religion seule peut soulager; & vous ne pouvez tirer que de vous même, & du fonds de votre sagesse & de votre piété, le sacrifice que vous faites de votre affliction. Je ne puis qu'y compâtir, que vous offrir mes petites prieres, & vous renouveller dans cette triste occasion l'attachement & le respect sincere avec lequel je suis, Monseigneur, &c.

A Mme LA PRE'SIDENTE DE DRUILLET;

Pour un Homme accusé d'un crime.

IL n'y a qu'à commencer, Madame, comme vous voyez. Une sollicitation attire l'autre; & pour peu que vous nous mettiez en honneur auprès de vous, aucun Plaideur ne voudra partir d'ici sans être muni d'une de nos Lettres; & vous pouvez vous attendre à une persécution qui ne sera pas toujours pour la Justice. Pour moi, Madame, je m'en justifie par avance; & je déclare que j'aime mieux manquer de discrétion que de.

de charité. Après cet exorde, je viens au fait. Celui qui aura l'honneur de vous demander votre protection, est de sa profession Maître d'Ecole. Il n'est pas autrement savant, mais il s'est trouvé brave. Il a défendu plus d'une fois le clocher de son Village, contre un troupe de Fanatiques; il a poursuivi & battu ces gens là en plusieurs rencontres : il en a tant tué, qu'un meurtre s'étant fait dans sa Paroisse, on a voulu croire que c'étoit lui qui l'avoit fait. On l'a arrêté, mis en Justice : absous, déclaré innocent par le Présidial, il s'agit d'être innocent au Parlement : c'est votre protection qu'il vous demande, & moi l'honneur de me dire, Madame, votre, &c.

A MONSIEUR BENOIST,

Auditeur de Rote.

VOUS ne manquez, Monsieur, aucune occasion de me témoigner votre amitié, & je n'en trouve aucune de vous témoigner ma reconnoissance. Le compliment que vous me faites sur le Sermon qu'on m'a fait faire à l'ouverture des Etats, est une marque de votre bonté ordinaire. J'ai eu peut-être en cette rencontre, un peu trop de déférence aux prieres & aux ordres d'une assemblée qui avoit trop bonne opinion de moi, & j'ai un peu hazardé ma réputation pour marquer mon obéissance. Le succès a été heureux; car vous savez qu'il y a des témérités qui réussissent; & qu'il y a un mérite dans la surprise qui fait passer les défauts même pour des vertus. Je vous rends graces de tout le bien que vous pensez & que vous dites de moi, & vous assure que personne n'est plus véritablement & plus cordialement que je le suis, Monsieur, votre, &c.

LETTRES CHOISIES DE MONS. BOURSAULT.

A MR. DE LA BERCHERE,

Premier Président au Parlem. de Grenoble.

MONSIEUR, vous m'avez jusqu'ici donné d'assez grands témoignages de vos bontés, pour m'autoriser à vous en demander de nouvelles marques. Un ami de qui les intérêts me sont chers, a un Procès en votre Parlement, pour raison d'un Decret, où l'on m'assure que la justice parle en sa faveur. Et comme il y a peu d'hommes qui la rendent avec tant de plaisir que vous, vous voulez bien, Monsieur, que je m'en fasse un d'offrir de la matiere à votre équité, étant très persuadé que l'Ami pour qui je prends la liberté de vous écrire, a trop de probité & trop d'honneur, pour chercher à gagner un Procès qui lui sembleroit injuste. La confiance qu'il a en son bon droit, est tout ce qui le porte à souhaiter la recommandation que je lui donne, & pour lui faire avoir un heureux présage de la justice qu'il attend de vous, je l'ai assuré que vous ne m'aviez jamais refusé celle de me croire avec beaucoup de respect, Monsieur, &c.

LETTRE,

A son Fils.

JE ne puis, mon Fils, aller à Paris, faire les honneurs de votre These. Quoique la Langue que vous parlerez me soit inconnue, le desir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choses, me la rendroit sans doute intelligible ; ou du moins, mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse, pour tâcher à découvrir dans les yeux des Auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage. Je ne doute pas que ma présence ne vous animât à bien faire : mais je suis sûr aussi, que vous ne laisserez pas de faire bien, quoique je n'y sois pas. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucune occasion d'éclat, dont vous ne soyez sorti avec honneur. Sur tout, mon Fils, si vous avez envie de bien réussir, soyez le premier à vous persuader que cette étude, toute dégoutante qu'elle est, vous est nécessaire pour aller à d'autres qui sont d'une plus grande utilité. Quelques heureuses dispositions qu'on ait à devenir habile homme, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ni d'une année : il en coûte de la peine & des veilles ; & l'assiduité que vous y avez apportée pendant votre enfance, me répond que dans un âge plus raisonnable, vous y donnerez des soins plus importans. Quoique ce soit pour vous seul que vous travaillerez, & que l'érudition que vous aurez soit un bien attaché à votre seule personne, je regarderai comme une marque de reconnoissance de tout ce que j'ai fait pour vous, l'application que vous apporterez à me rendre le Pere d'un Fils habile & vertueux ; & pour vous exciter par quelque chose de plus pressant, je vous assure que je vous en aurai obligation. Tâchez donc de faire en sorte, que votre Pere vous soit redevable, & forcez moi à être au-

tant par estime & par équité, que je suis par inclination & par tendresse, votre Pere très affectionné.

DU MEME AU MEME.

J'AI reçu, mon Fils, avec un véritable plaisir, votre derniere Lettre, & votre premier Sermon. Vous ne pouvez m'obliger plus sensiblement, qu'en travaillant comme vous faites à justifier la prévention favorable que j'ai toujours eue pour vous. Quoique la vertu la plus essentielle d'un religieux, soit l'humilité, il est permis de se distinguer dans quelque profession que l'on puisse être, & plus dans la vôtre que vous ne vous l'imaginez : il n'y a presque point de milieu pour vous. Qui ne vous estime pas, vous méprise : & rien n'est plus vrai dans le fonds. Prêchez donc, si vous croyez avoir assez de talent pour réussir : c'est une belle voie pour se faire distinguer, que de parler en Public, quand on le fait avec succès. Quelque réputation qu'on puisse acquérir à bien écrire, on ne l'acquiert pas si promptement qu'à bien parler ; & un bon Prédicateur a plus d'Auditeurs dans un jour, qu'un bon Ecrivain n'a de Lecteurs dans un an. J'ai lû le Sermon que vous m'avez envoyé, avec autant d'attention que j'entendois autrefois ceux du Pere Bourdalouë. Je crois ne vous pouvoir mieux dire, qu'il ne m'en est pas échappé un mot. Le texte a paru assez heureux, le style assez pur, l'œconomie assez belle, les transitions assez justes, la morale assez vive ; & si j'avois quelque chose à y souhaiter, ce seroit que vous sentissiez bien ce que vous avez dessein de faire sentir aux autres. Le plus sûr moyen à un Prédicateur, pour toucher, c'est d'être touché lui-

même ;

même; & puisque vous me témoignez ne vouloir rien entreprendre sans mon conseil, pesez bien celui que m'inspire la tendresse que j'ai pour vous. Un Prédicateur pénétré de ce qu'il dit, pénétre aisément le cœur de ceux qui l'écoutent; & les conversions seroient plus fréquentes, si les Prédicateurs bien persuadés de ce qu'ils disent, étoient moins rares. On a beau être éloquent & délicat, l'Auditeur a une répugnance naturelle à suivre le conseil de ceux dont il est choqué de l'exemple. Je ne sais rien de plus extravagant, que de vouloir prêcher l'humilité avec une tête poudrée, un rochet magnifique, & un discours si peigné, qu'il n'y a pas une période qui ne soit accompagnée d'une vanité. Ne me répondez point une chose usée: *faites ce qu'ils disent, & ne faites pas ce qu'ils font*; je ne puis me résoudre à manger des carottes & des betteraves, quand je vois le Prédicateur manger des chapons & des perdrix; ni à coucher sur la paille, pendant qu'il repose mollement sur le duvet. Ce que je vous recommande le plus, c'est d'aller dans la Chaire avec une modeste présomption: je veux dire, que vous n'ayez pas assez de bonne opinion de ce que vous aurez fait, pour en avoir de l'orgueil, ni assez mauvaise, pour en avoir du dégoût: l'orgueil entête, & la timidité abat; & ce sont deux extrémitées vicieuses, qu'il faut également éviter. On a tant de penchant à se flatter, qu'il n'y a point de jeune Prédicateur, qui ne croye égaler Fléchier & Bourdalone. Je ne puis souffrir qu'au commencement d'une carriere où l'on ne marche encore qu'à tâtons, on prétende avoir atteint ceux qui sont au bout. Vous ne devez pas douter que ce ne soit une joie bien sensible pour un Pere, que celle d'entendre un beau Sermon de son Fils. Mais aussi, quel chagrin aurois-je, si malheureusément vous en faisiez un semblable à

celui que j'entendis l'année derniere, à Saint Barthelmy, le jour de sa Fête. Jamais homme n'a été plus maltraité, que ce grand Saint le fut dans sa propre Eglise. J'ai trop bonne opinion de vous, pour craindre que vous m'exposiez jamais à une si rude mortification ; & je vous crois le discernement trop juste, pour jamais vous y exposer vous-même. Comme le métier de Prédicateur, s'il m'est permis d'user de ce terme, est un métier divin, il le faut faire divinement : autrement, la parole de Dieu que vous annoncez, ne vous met pas à couvert de la censure. L'occupation d'un Prédicateur doit être d'annoncer les Mysteres de la Religion, & non d'approfondir les mysteres de la Cour. Cette matiere n'est point de sa jurisdiction, & il sied mal à un Ministre de l'Evangile, de vouloir faire le Ministre d'Etat. A quelqu'âge que vous puissiez arriver, parlez toujours des Rois, avec toute la vénération qui leur est due, & du Ministere, avec beaucoup de retenue & de circonspection. Souvenez-vous sur-tout, que la Chaire n'est pas le Théâtre ; & qu'un Sermon qui divertit la canaille, n'édifie guere les honnêtes gens. Quelqu'esprit qu'il y ait dans ce que disoit autrefois le petit Pere André, & après lui le Pere l'Enfant, qui a été son singe, ce ne sont pas des modeles à imiter ; si vous avez quelqu'un à imiter, que ce soit Bourdaloue, la Rue, Girou, Hubert, la Roche, la Tour, Mascaron, Fléchier, Soanen, Anselme, &c. Mais croyez-moi, n'imitez personne ; les plus belles copies, ne sont jamais du prix des originaux ; & dans l'Eloquence, aussi-bien que dans la Peinture, il faut avoir la généreuse émulation d'égaler les Maîtres, & de n'en imiter aucun. Je voudrois trouver de fréquentes occasions de vous témoigner avec combien de tendresse, je suis, mon Fils, votre très affectionné Pere, &c.

A M. LE DUC DE MONTAUSIER,

Sur la mort de Madame sa Femme.

QUAND il y auroit moins d'inégalité entre vous & moi, & qu'il me seroit permis de donner un libre essor à ma Muse; il seroit juste que je lui imposasse silence, dans une conjoncture où les marques de l'esprit sont moins de saison que les véritables sentimens du cœur. Je ne doute point que tous les gens de Lettres, n'ayent mêlé leurs larmes à celles que vous avez répandues, & qu'ils n'ayent consacré par leurs Ecrits, la mémoire de l'illustre Epouse que vous regrettez, qui durant sa vie, les a mis en réputation par ses suffrages, & affranchis de la nécessité par ses bienfaits. Je sais, Monseigneur, qu'elle n'a pas besoin de leur secours, pour être immortalisée, & qu'elle n'a fait aucune action, qui ne serve un jour d'exemple à toutes les femmes qui voudront se faire distinguer par leur vertu. Mais, Monseigneur, ce n'est rien vous apprendre, que vous dire tout ce que j'en sais : c'est seulement vous étaler le grandeur de la perte que vous avez faite, & renouveller votre douleur. Toute légitime qu'elle puisse être, vous n'ignorez pas, Monseigneur, que le poste où vous êtes & le soin qui vous est commis, demandent un grand homme tout entier, & que la consolation que vous vous refuseriez peut-être, si vous ne regardiez que vous seul, est un bien que vous êtes obligé de chercher vous-même, pour l'intérêt du Prince dont vous cultivez les jeunes ans, & des Peuples sur lesquels il commandera. Les lumieres que vous avez, vous offriront ce que je suis sûr que vous n'avez point trouvé dans les complimens que l'on

vous a faits sur un si triste sujet. Je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de qualité, pour avoir l'audace de vous en faire. Mais souffrez, Monseigneur, que la distance qui nous sépare, me laisse du moins la liberté de dire, que je vous ai assez d'obligation pour prendre part à tout ce qui vous arrive, & pour être toute ma vie avec une passion très respectueuse, Monseigneur, &c.

REPONSE,

De M. le Duc de Montausier.

DE quinze ou seize cens Lettres qui m'ont été écrites sur la mort de Madame de Montausier, je n'en ai point reçu, Monsieur, qui m'ait plus donné de consolation de la vôtre. Il est vrai, comme vous me le mandez, qu'elle se faisoit beaucoup de plaisir d'obliger toutes les personnes de mérite, & c'est un malheur pour vous, qu'elle ne vous ait point connu plutôt. Offrez moi, je vous prie, des moyens de le réparer ; & vous verrez que je suis, Monsieur, votre très humble & affectionné serviteur, &c.

LETTRE DE M. PATRU A OLINDE,

Sur la mort d'un Parent.

JE ne prétends pas, belle Olinde, vous consoler de la perte que vous regrettez. S'il y a de légitimes sujets de pleurer, le plus légitime est de pleurer ce qu'on aime. Comme le monde n'a rien de si doux que l'amitié, il n'y a rien de si douloureux que cette séparation éternelle que la mort met

met entre nous & nos Amis. On peut être raisonnable sans être de fer : & les larmes ne nous sont guéres moins naturelles, que les autres infirmitez de la vie. Mais, charmante Olinde, la douleur a ses bornes. Laissons au Peuple ces pleurs sans fin. Ce cher Parent que vous regrettez, n'est point à plaindre. Sa carriére qui pouvoit être plus longue, ne pouvoit être plus belle, ni plus heureuse. Il fut heureux dans sa Naissance, & dans son Mariage, en ses Enfans, & en ses Emplois. Il s'est acquis beaucoup d'honneur, & beaucoup d'amis. Il avoit mérité l'estime, & l'affection d'Olinde. Un plus long âge eût peut-être corrompu tout ce bonheur. Maintenant, il est dans le port, hors des atteintes de l'injustice, & de l'envie. Le pleurer, aimable Olinde, c'est outrager ses cendres, & s'affliger de son triomphe. Que les premiers jours de votre deuil se soient passez dans les larmes, c'est un tribut qu'on doit, ce semble, à la Nature. Mais il est tems de révérer la mémoire de votre Parent, d'une maniére plus digne d'Olinde. Ces gémissemens, & cette tristesse sur le visage, ne sont que de vaines montres de douleur. Que faire donc, me direz-vous ? Faites, belle Olinde, pour ce bienheureux qui est dans le Tombeau, ce que vous faisiez pour lui, tandis qu'il étoit en vie. Parlez de lui souvent, & avec estime ; parlez de l'ardeur qu'il eut pour la vertu. Aimez ce qu'il a aimé. Aimez vous vous-même, qu'il aima si chérement : c'est à dire, si vous ne m'entendez pas, que toutes vos larmes, que tout ce chagrin qui vous dévore, l'offense plûtôt qu'il ne l'oblige ; & s'il lui reste quelque sentiment pour les choses d'ici bas, vous ne pouvez rien vous imaginer, ni rien faire qui lui soit plus agréable que de prendre soin d'Olinde, & de conserver, en la con-

servant, ce qu'il a laissé dans le monde, de plus précieux & de plus aimable. Je suis, Belle Olinde,

Votre très-humble, &c.

LETTRE
A MONS. DE COMTE DE VAUGUYON,
Sur la Mort de son Fils.

VOTRE douleur est juste, Monsieur, & personne n'ose vous conseiller de ne vous point affliger. Un Fils estimé de toute la France, qui alloit droit aux premiéres charges, & qui les avoit méritées, est un trop digne sujet des pleurs d'un Pére tel que vous. Toutefois, Monsieur, trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous dise que comme Dieu ne desaprouve pas l'usage de pareilles larmes, il en condamne l'excès. Votre tristesse a jusqu'ici été innocente; mais elle ne le seroit plus, si elle continuoit. Ce seroit trouver à redire à la conduite du Ciel, & s'opposer à ses ordres. Une affliction inconsolable est une espèce de révolte contre Dieu; & en lui sacrifiant votre perte, vous obtiendrez le moyen de la bien supporter. C'est, Monsieur, ce que souhaite de toute son ame,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

VARIÉTÉS HISTORIQUES.

LE JEUNE CYRUS.

QUAND Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mere Mandane le mena en Medie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son païs. Le faste, le luxe, la magnificence y regnoient par-tout. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses manieres nobles & engageantes.

Astyage voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son païs, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité & la delicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil, & comme Astyage en paroissoit surpris : les Perses, dit-il, au lieu de tant de detours & de circuits pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but ; un peu de pain & de cresson les y conduisent.

Son grand-pere lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux officiers du roi, qui se trouverent présens ; à l'un parce qu'il l'apprenoit à monter à cheval, à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le roi ceux qui devoient être admis à son audience : & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant quelque peine, qu'on eut fait cet affront à un officier, pour qui il avoit une considération particuliere, & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire. Ne faut-il que cela, mon pere, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces ? je les aurai bientôt gagnées ; car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule & tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au roi avec une déxtérité & une grace qui charmerent Astyage & Mandane ; quand cela fut fait, il se jetta au col de son grand-pere, & en le baisant il s'écria plein de joie : O Sacas ! pauvre Sacas ! te voilà perdu : j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié : je suis très content, mon fils, lui dit-il ; on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle : c'est de faire l'essai. En effet, l'échanson avoit coûtume de verser de la liqueur dans la main gauche, & d'en goûter avant que de présenter

senter la coupe au prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en use ainsi; & pourquoi donc? dit Astyage; c'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison! & comment cela? Oui, mon pere, car il n'y a pas longtems, que dans un grand repas que vous donniez aux grands seigneurs de votre cour, je m'apperçus qu'après qu'on eut un peu bû de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous, que vous étiez roi, & eux, qu'ils étoient vos sujets. Enfin quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t'il pas la même chose à votre pere? jamais, repondit Cyrus; & quoi donc? quand il a bû, il cesse d'avoir soif: & voilà tout ce que lui en arrive. ROLLIN *Hist. Anc.*

LE CHEVALIER BAYARD.

LA ville de Bresse s'étant revoltée contre les François, qui en étoient les maîtres depuis la bataille d'Aignadel, fut attaquée, prise & saccagée avec une fureur qui a peu d'exemples. Le chevalier Bayard, qui fut blessé au commencement de l'action, se fit porter chez des gens de qualité, qu'il rassûra par ses discours & par la précaution qu'il prit de placer à leur porte deux soldats, qu'il dédommagea par un don de huit cens écus du sacrifice qu'ils lui faisoient en s'abstenant de piller.

Lorsque l'impatience de joindre l'armée plûtôt que sa guérison, qui n'étoit qu'imparfaite, détermina le chevalier à partir; la maitresse de la maison se jetta à ses genoux: le droit de la guerre, lui dit-elle, vous rend le maître de nos biens & de

de nos vies ; & vous nous avez ſauvé l'honneur. Nous eſpérons pourtant de votre générosité, que vous ne nous traiterez pas avec rigueur, & que vous voudrez bien vous contenter d'un préſent plus proportionné à notre fortune qu'à notre reconnoiſſance. Elle lui préſente en même tems un petit coffre rempli de ducats. Bayard lui demande, en ſouriant, combien il y en a. Deux mille cinq cens, monſeigneur, répond la dame, en tremblant ; mais ſi vous n'êtes pas content, nous ferons nos efforts pour en trouver d'avantage. Non, madame, dit le chevalier, je ne veux point d'argent. Les ſoins que vous avez pris de moi, ſont bien au-deſſus des ſervices que j'ai pû vous rendre. Je vous demande votre amitié, & vous conjure d'accepter la mienne.

Une modération ſi rare cauſe plus de ſurpriſe que de joie à la dame. Elle ſe jette de nouveau aux pieds du chevalier, & lui dit qu'elle ne ſe relèvera point qu'il n'ait accepté cette marque de ſa gratitude. Puiſque vous le voulez, réprend Bayard, je ne vous refuſerai point : mais ne pourrai-je pas avoir l'honneur de ſaluer vos filles ? Dès qu'elles furent arrivées, il les remercia de leur attention à lui faire compagnie & à l'amuſer. Je voudrois bien, ajoûta-t'il, vous témoigner ma réconnoiſſance ; mais les gens de guerre ont rarement des bijoux convénables aux perſonnes de votre ſexe. Madame votre mere m'a fait préſent de deux mille cinq cens ducats ; je vous en donne à chacune mille, pour vous aider à vous marier : je déſtine les cinq cens autres aux religieuſes de cette ville, qui ont été pillées ; & je vous prie d'en faire la diſtribution.

Hiſtoire du Chevalier Bayard.

SOLON & CRESUS.

Le philosophe Solon s'étant rendu à Sardis à la sollicitation de Crésus, roi de Lydie, qui témoignoit un empressement extraordinaire pour le voir; on le présenta d'abord à ce prince, qui l'attendoit assis sur son trône, & qui s'étoit exprès revêtu de ce qu'il avoit de plus précieux. Solon ne parut point étonné à la vue de tant de magnificence. Crésus lui dit: mon hôte, je connois ta sagesse par réputation; je sçais que tu as beaucoup voyagé; mais as-tu jamais vû personne vêtue si magnifiquement que moi? Oui, répondit Solon, les faisans, les coqs & les paons ont quelque chose de plus magnifique, puisque tout ce qu'ils ont d'éclatant leur vient de la nature, sans qu'ils se donnent aucun soin pour se parer. Une réponse si imprévue surprit fort Crésus: il commanda à ses gens que l'on ouvrît tous ses trésors, & qu'on déployât devant Solon tout ce qu'il y avoit de meubles précieux dans son palais. Il le fit venir une seconde fois devant lui. Avez-vous jamais vû, lui dit-il, un homme plus heureux que moi? Oui, répondit Solon: c'est Tellus, citoyen d'Athénes, qui a vécu en honnête homme dans une république bien policée: il a laissé deux enfans fort estimés, avec un bien raisonnable pour les faire subsister, & enfin il a eu le bonheur de mourir les armes à la main, en remportant une victoire pour sa patrie; les Athéniens lui ont dressé un tombeau dans le lieu même, où il avoit perdu la vie, & lui ont rendu de grands honneurs.

Crésus ne fut pas moins étonné que la premiere fois. Il crut que Solon étoit un insensé. Eh bien, continua-t'il, quel est le plus heureux des hommes

hommes après Tellus? Il y a eu autrefois deux freres, répondit-il, dont l'un s'appelloit Cléobis & l'autre Byton: ils étoient si robustes, qu'ils sont toujours sortis victorieux de toutes sortes de combats; ils s'aimoient parfaitement l'un l'autre. Un jour de fête la prêtresse de Junon leur mere, pour qui ils avoient beaucoup de tendresse, devoit aller nécessairement faire un sacrifice au temple; on tardoit trop à amener ses bœufs; Cléobis & Byton s'attelerent à son char & la traînerent jusqu'au lieu, où elle vouloit aller. Tout le peuple leur donna mille bénédictions. Toutes les meres ravies en admiration, congratulerent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétrée des plus vifs sentimens de joie & de réconnoissance, elle pria instamment la déesse de vouloir accorder à ses fils pour récompense ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice ils s'endormirent dans le temple même d'un doux sommeil & y terminerent leur vie par une mort tranquille. Crésus ne put s'empêcher de faire paroître sa colère. Comment, répliqua-t'il, tu ne me mets donc point au nombre des gens heureux? O roi des Lydiens! répondit Solon, vous possédez de grandes richesses, & vous êtes maître de quantité de peuples: mais la vie est sujette à de si grands changemens, qu'on ne sçauroit décider de la félicité d'un homme qui n'est pas encore au bout de sa carriere.

PAROLES D'UNE REINE.

L'HÉROISME & la fermeté de St. Louis animoient toute sa cour; Marguérite de Provence, son épouse, en donna le plus grand exemple.

exemple. Elle étoit à la veille d'accoucher lorsque le roi fut pris. Damiette, où elle étoit enfermée, assiégée par les infidéles, étoit réduite aux dernieres extrémités. Avant que d'accoucher elle fit sortir tous ceux qui étoient dans sa chambre, à l'exception d'un vieillard, revêtu de l'ordre de chevalerie : se jettant alors à ses genoux, dit la chronique, elle lui requit un don, que le chevalier lui accorda par serment. Sire chevalier, lui dit la reine, si les Sarrasins prennent cette ville, je vous conjure sur la foi que vous m'avez donnée, de me couper la tête, avant que je puisse tomber entre leurs mains. La réponse du chevalier ne fut pas moins généreuse que la priere qui lui étoit faite. Très volontiers, madame, reprit-il ; j'y avois déja pensé, & j'étois résolu à le faire, si la place étoit prise.

Anecd. des Rois de France.

LYCURGUE.

EUNOME, roi de Sparte, laissa deux fils de différents lits, Polidecte & Lycurgue. Polidecte lui succéda, & partagea l'empire avec Archélaus de la famille d'Euryfthéne ; mais Polidecte étant mort sans enfans, Lycurgue son frere monta sur le trône. Sa belle-sœur, qui se trouvoit enceinte, s'offrit à détruire son fruit, s'il consentoit à l'épouser. Lycurgue dissimulant avec adresse l'horreur qu'il ressentit à cette proposition, se répandit en témoignages de reconnoissance & de joie, & la conjura par l'intérêt de sa santé, de ne point attenter sur elle-même ; qu'il auroit soin d'écarter l'enfant, sitôt qu'il seroit né. Elle accoucha d'un garçon. Lycurgue étoit alors à souper avec les magistrats de Lacédémone, on

on la lui porta, il le leur présenta comme leur roi, & pour marquer la joie du peuple & la sienne, il le nomma Charilas ou Charillus. Il continua de gouverner en qualité de tuteur du jeune roi ; mais six mois après cet événement, s'appercevant que son désintéressement & son équité ne pourroient le défendre contre une reine, que ses refus avoient rendue furieuse, que ses créatures l'accusoient d'attenter à l'autorité royale, & que son frere avoit eu le front de lui en faire des reproches à lui-même, il crut que son absence écarteroit la tempête, & il prit le parti de s'exiler, en attendant que la naissance d'un fils assûrât le sceptre dans la famille de son neveu.

TEMPLE STANYAN *Hist. de la Grèce.*

LE PROBLÊME.

HIERON, roi de Syracuse, ayant prié Simonide, de lui dire ce que c'est que Dieu, le poëte demande un jour, pour examiner la question qu'on lui proposoit. Le lendemain, il en demanda deux, & à mesure qu'on le sommoit de répondre, il doubloit toûjours le tems. Le roi surpris de cette conduite, en voulut sçavoir la cause. J'en use ainsi, lui répondit Simonide, parce que plus j'examine cette matiere, plus elle me semble incompréhensible. ROLLIN *Hist. Anc.*

LES TOURTERELLES.

LE célèbre Génois, Christophle Colomb, entreprit en 1492 la découverte de l'Amérique pour la reine de Castille. Ce fut dans l'isle de

de St. Domingue qu'il forma son premier établissement, qu'il appella le Fort Isabelle, du nom de la princesse qu'il servoit. Le manquement absolu de toutes choses, qu'on y éprouva depuis, donna occasion à Pedro Margarit, qui y commandoit, de faire une action tout à fait héroïque.

Un Indien lui apporte deux tourterelles en vie : il les reçoit, les paye, & prie une partie de sa garnison de monter avec lui au lieu le plus élevé de la citadelle. Messieurs, leur dit-il, en tenant dans sa main les deux tourterelles, je suis bien fâché qu'on ne m'ait pas apporté de quoi vous régaler tous ; mais je ne puis me résoudre à faire un bon repas, tandis que vous mourez de faim. En achevant ces mots, il donna la liberté aux deux oiseaux.

Hist. de St. Domingue.

PANTHÉE.

PARMI les prisonniers de guerre, que l'armée de Cyrus avoit faits après la défaite des Assyriens, il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avoit reservée pour lui ; elle se nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate, roi de Susiane. Sur le recit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournat des grands desseins qu'il avoit formés. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toûjours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette princesse. J'ai vû, lui dit-il, beaucoup de personnes, qui se croyoient bien fortes, succomber

ber néanmoins comme malgré elles à cette violente passion, & avouer ensuite avec honte & douleur que cette passion étoit un asservissement dont on ne pouvoit plus se tirer, & un lien plus difficile à rompre que les chaines de fer les plus fortes. Ne craignez-rien, reprit Araspe; je suis sûr de moi, & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses désirs; il étoit prêt de lui faire violence. La princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part.

Cet officier lui parla avec la derniere dureté, & lui réprocha sa faute d'une maniere propre à le jetter dans le désespoir. Araspe outré de douleur ne put rétenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte, se croyant perdu. Quelques jours après Cyrus le manda; il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part; aulieu de violentes réproches auxquelles il s'attendoit, il lui parla avec douceur, réconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si rédoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie & la parole à ce jeune seigneur; la confusion, la joie, la réconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La premiere l'emporte quand vous venez à mon secours, & que vous me parlez; je céde à l'autre & je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant comme espion chez les Assy-

riens,

I

riens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

La perte d'un si brave officier, (car on crut que c'étoit le depit qui l'avoit fait passer chez les ennemis) affligea toute l'armée. Panthée, qui y avoit donné occasion, promit à Cyrus de le remplacer par un autre officier qui n'avoit pas moins de mérite : elle parloit d'Abradate son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme, il se rendit au camp des Perses avec deux mille chevaux, & fut conduit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté & quelle sagesse le généreux vainqueur l'avoit traitée. Et comment, s'écria Abradate, pourrai-je réconnoître un tel service ? En vous conduisant à son égard, lui dit Panthée, comme il a fait au mien. Il alla sur le champ trouver Cyrus, & baisant la main de son bienfaiteur : vous voyez devant vous, lui dit-il, l'ami le plus tendre, le serviteur le plus dévoué, l'allié le plus fidele, que vous ayez jamais eu, qui, ne pouvant réconnoître autrement vos bienfaits, vient se livrer lui-même entièrement à votre service. Cyrus le reçut avec un air de noblesse & de grandeur, & en même tems avec une bonté & une tendresse, qui lui prouverent que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractére merveilleux de ce héros, étoit encore beaucoup au-dessous du vrai. Peu de tems après Cyrus fit les préparatifs de la fameuse bataille de Thymbrée, & il confia à ce prince le commandement des chariots armés en guerre.

Abradate étant sur le point de mettre sa cuirasse, qui n'étoit que de lin piqué, selon la mode de son païs, Panthée, son épouse, lui vint présenter un casque, des brassarts & des brasselets, tout cela d'or, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissé par en bas, & un

un grand pennache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer toute cette armure à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise; malgré les efforts qu'elle faisoit, elle ne put, en le révêtant de cette armure, s'empêcher de répandre des larmes. Mais quelque tendresse qu'elle eut pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne se pas signaler d'une maniere digne de leur naissance, & digne de l'idée qu'elle avoit táché de donner de lui à Cyrus. O Jupiter! s'écria Abradate, en levant les yeux vers le ciel, fais que je paroisse en cette occasion digne mari de Panthée, & digne ami d'un si généreux bienfaiteur. Cela dit, il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser voulut encore baiser le char qui l'emmenoit; & après l'avoir suivi des yeux le plus loin qui lui fut possible, elle se retira. La bataille commencée, Abradate y fait des prodiges de courage & de valeur, mais malheureusement son char s'étant renversé, il fut tué avec les siens. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée, quand on lui annonça la mort d'Abradate. Ayant fait porter le corps de son mari dans un chariot sur le bord du Pactole, & tenant sa tête sur ses genoux, toute hors d'elle-même, & arrêtée fixement sur ce triste objet, elle ne songeoit qu'à nourrir sa douleur, & à repaître ses yeux de ce lugubre & sanglant spectacle. Cyrus l'ayant appris, y accourut aussitôt; & mêlant ses larmes à celle de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, & donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur son mari. On leur éléva dans le lieu même un tombeau commun, qui a subsisté pendant plusieurs siècles.

ROLLIN *Hist. Ancienne.*

FRANÇOIS I.

FRançois I. étant à la chasse aux environs de Blois, il rencontra une femme assez bien mise, accompagnée d'un homme qui pouvoit passer pour un écuyer, & d'un autre domestique. Le Roi lui demanda où elle alloit, dans un tems froid & assez mauvais? On étoit en hiver. Cette femme ne le connoissoit pas; mais elle vit bien à l'aire & au maintien de François, l'un des plus beaux hommes de son royaume, qu'il ne pouvoit être que d'un rang très distingué. Elle le salua, & ne fit aucune difficulté de lui rendre compte du motif de son voyage.

« Monsieur, lui dit-elle, je vais à Blois, à dessein « d'y chercher quelque protection, qui puisse me « procurer une entrée au château & l'occasion de « me jetter aux pieds du roi, pour me plaindre à « sa majesté d'une injustice qu'on m'a faite au « parlement de Rouen, d'où je viens. On m'a « assuré que le roi est plein de bonté, qu'il a celle « d'écouter facilement ses sujets, & qu'il aime la « justice. Peut-être aura-t'il quelqu'égard à ma « triste situation & à la bonté de ma cause. »

Exposez-moi votre affaire, mademoiselle, lui dit François, sans se faire connoître, j'ai quelque crédit à la cour, & j'ose même me flatter de vous y rendre quelque service auprès du roi, si vos plaintes sont fondées.

« Voilà, monsieur, » repliqua la dame, « l'affaire « dont il s'agit: Je suis veuve d'un gentilhomme, « qui étoit homme d'armes d'une des compagnies « de sa majesté. Pour être en état de faire son « service à la journée de Ste. Brigitte, il emprunta « d'un homme de robbe, & pour sûreté du prêt & « des intérêts il lui engagea sa terre, qui faisoit « tout son bien. Mon mari fut tué à cette bataille:

" le créancier, qui s'est emparé de cette terre, a
" toûjours joui des fruits, & il m'a été impossible
" de payer les intérêts, & encore moins le princi-
" pal. Je l'ai fait assigner; & quoiqu'il soit cer-
" tain que les jouissances égalent le principal &
" les intérêts de sa créance, je demandois qu'elles
" fussent au moins compensées avec les intérêts;
" mais on n'a eu aucun égard à mes demandes,
" & je viens d'être condamnée avec dépens. Mon
" conseil m'a depuis assuré, qu'il n'y avoit aucun
" remède à mon affaire, si le roi ne daigne y en
" apporter lui-même. Si j'ai le malheur de n'être
" pas écoutée, c'en est fait de ma fortune & de
" celle de mes enfans, qui sont en assez grand
" nombre; nous sommes eux & moi réduits à la
" mendicité. Je vous prie, monsieur, puisque vous
" avez bien voulu m'écouter, de vouloir bien
" me servir de protecteur. J'ai un chien avec
" moi; il est parfaitement bien dressé à la chasse;
" permettez-moi de vous l'offrir, & daignez l'ac-
" cepter."

Le roi le reçut en effet; & touché du récit de la veuve: Mademoiselle, lui dit-il, continuez votre route; venez demain matin au château, & demandez le nom d'un tel, & ce gentilhomme vous fera parler au roi sur le champ. Elle le remercia, alla à Blois, & le roi rejoignit les courtisans qui l'accompagnoient. Il n'oublia pas ce qu'il avoit promis, & donna ordre en arrivant au château, qu'on l'avertît s'il se présentoit une demoiselle qui demandât à parler à tel gentilhomme. La veuve ne manqua pas de paroître le lendemain: le roi, qui en fut aussitôt averti, l'a fit introduire dans l'appartement où il étoit, & se faisant connoître: Je suis, lui dit-il, celui que vous demandez, & assez bien avec le roi, comme vous voyez, pour en obtenir toute ce que je veux. Qu'on aille cher-

cher

cher mon chancelier, continua-t'il, & qu'on examine les plaintes de cette demoiſelle. Allez, lui dit-il encore, on vous fera juſtice. La veuve, ſurpriſe, ne put que ſe jetter aux genoux de ſa majeſté, qui la fit relever avec bonté, & voulut qu'on examinât en ſa préſence l'affaire dont il s'agiſſoit. Le réſultat fût un ordre précis au créancier de remettre la terre, en recevant ce qui lui étoit raiſonnablement dû, & pour le payement de la dette le roi le fit faire de ſes deniers.

Anecdotes des Rois de France.

MUTIUS SCEVOLA.

MUTIUS, ſurnommé Cordus, rendit ſon nom immortel dans la guerre de Porſenna, roi des Toſcans, contre les Romains. Ce prince, pour rétablir la famille de Tarquin le Superbe, aſſiégea Rome, & la diſette de vivres commençoit à effrayer le peuple, lorſque dans cette extrémité Mutius réſolut de ſe ſacrifier pour le ſalut de ſa patrie. Après avoir communiqué ſon deſſein aux conſuls, il paſſa, déguiſé en Etrurien, dans le camp ennemi, pénétra juſqu'à la tente de Porſenna, dont il poignarda le ſecrétaire, qu'il prit pour le roi. On l'arrêta, on l'interrogea: Je ſuis Romain, répondit-il fiérement, & l'on me nomme Mutius; tu vois un ennemi, qui a voulu tuer ſon ennemi, & je n'aurai pas moins de courage pour ſouffrir la mort, que je n'en ai eu pour te la donner. Le roi ſaiſi de terreur & d'indignation, le condamna au feu; mais Mutius, ſans s'étonner, apprens, dit-il, à quel point on mépriſe ſon corps, quand on a devant les yeux une gloire immortelle; & dans le moment, comme pour punir ſa main droite d'avoir manqué ſon coup, il la mit ſur un braſier qu'on venoit d'allumer pour un ſacrifice, & il

il la vit brûler, sans témoigner aucun sentiment de douleur. Le roi frappé de ce prodige de fermeté, le fit éloigner de l'autel & lui rendit la liberté. Mutius, pour répondre à cette générosité; puisque tu sçais, lui dit-il, honorer la vertu, ce que tu n'aurois pû m'arracher par menaces, je l'accorderai à ton bienfait : sçache que nous sommes trois cens jeunes Romains, qui avons juré devant les dieux, de mourir tous, ou de te poignarder au milieu de tes gardes. Porsenna plus touché de cette constance, que de la crainte de périr, fit la paix avec les Romains : & Mutius depuis cette belle action fut surnommé *Scévola*, c'est-à-dire, Gaucher.

Dict. Hist. d'Avignon.

LE PERE INFORTUNE'.

COSME II. successeur d'Alexandre, Duc de Florence, eut deux fils, le premier nommé Jean, le second Garcias ou Garcia. Jean étoit doux, honnête, aimable; il fut fait cardinal dès sa plus tendre jeunesse. Garcias au contraire étoit dur, cruel & farouche. Cosme aimoit Jean, Garcias fut jaloux, & détesta son frere. Le jeune cardinal avoit dix-huit ans, Garcias n'en avoit que quinze. Un jour qu'ils étoient l'un & l'autre à la chasse, Garcias attira Jean dans un bois écarté, lui fit pour s'irriter des reproches injustes, le saisit, & lui plongea son poignard dans le sein. Jean expira.

Garcias satisfait & tranquille revint dans le palais de son pere. Quelques heures après cet affreux fratricide, on vint annoncer à Cosme, que le cheval de son fils Jean étoit revenu seul. Cosme ordonne qu'on suive ses traces, & sort lui-même avec ses gens; il entre dans un bois. Quel spectacle pour ce malheureux pere ! il voit son fils, ce fils l'objet de sa tendresse, mort & baigné dans son

son sang ; il devine l'auteur de ce forfait horrible, fait porter le cadavre dans son palais, & l'ayant fait placer sur son lit derriere les rideaux, il appelle Garcias, l'accuse de ce meurtre ; Garcias nie. Cosme leve le voile qui cachoit le corps de Jean. A cette vue Garcias étonné se trouble, chancèle, pâlit ; le remords déchire son ame, il se jette aux pieds du pere, & le coupable avoue le plus noir des attentats. Cosme, le trop malheureux Cosme, embrasse Garcias, & la mort dans le cœur, les yeux baignés de larmes, barbare Garcias, lui dit-il, ô mon fils, car vous l'êtes encore, votre crime est atroce, & merite une mort infame ; votre juge vous condamne ; mais votre pere doit vous épargner la honte du supplice, le déshonneur de l'échaffaut, & le fer des bourreaux. Il dit, & dans l'instant il perce Garcias du même poignard dont le cruel s'étoit servi quelques heures avant contre son frere. Cosme cacha la cause de cette double mort, & fit enterrer avec pompe ses deux enfans. Leur mere ne survêcut que peu de jours à cette tragédie.

Hist. universelle trad. de l'Anglois.

LA VÉRITÉ.

LA reine Christine de Suéde, pendant son séjour à Rome, témoigna beaucoup de goût pour les ouvrages des grands maîtres dont cette ville est remplie. Un jour qu'elle admiroit une statue de marbre du cavalier Bernin, qui représentoit la Vérité, un cardinal, qui étoit près d'elle, en prit occasion de lui dire, qu'elle aimoit plus la vérité que les autres princes : toutes les vérités, répondit-elle, ne sont pas de marbre.

Memoires pour servir à la vie de Christine, par Mr. D'ALEMBERT.

LA VENGEANCE D'UNE GRANDE AME.

DEMETRIUS Polioreétés avoit fait beaucoup de bien au peuple de la ville d'Athènes. Ce prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme & ses enfans chez les Athéniens. Il perdit la bataille, & fut obligé de s'enfuir. Il crut d'abord qu'il n'avoit qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens; mais ces ingrats refuserent de le recevoir; ils lui renvoyerent même sa femme & ses enfans, sous prétexte qu'ils ne seroient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourroient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de Demetrius; car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime & auxquels il a fait du bien. Quelque tems après ce prince raccommoda ses affaires, & vint avec une grande armée mettre le siége devant la ville d'Athènes. Les Athéniens persuadés qu'ils n'avoient aucun pardon à espérer de Demetrius, résolurent de mourir les armes à la main, & donnerent un arrêt, qui condamnoit à mort ceux, qui parleroient de se rendre à ce prince; mais ils ne faisoient pas reflexion qu'il n'y avoit presque point de bled dans la ville, & que bientôt ils manqueroient de pain. Effectivement après avoir souffert la faim très longtems, les plus raisonnables dirent: il vaut mieux que Demetrius nous fasse tuer tout d'un coup, que de mourir par la faim; peut-être aura-t'il pitié de nos femmes & de nos enfans. Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. Demetrius commanda, que tous les hommes mariés fussent assemblés dans une grande place, qu'il venoit de faire environner de soldats, qui avoient tous l'épée nue: alors on n'entendit dans la ville que des cris & des gémissemens. Les femmes embrassoient leurs maris, les enfans leurs peres, &

leur disoient leur dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, Demetrius monta dans un lieu élevé & leur reprocha leur ingratitude dans les termes les plus touchans : il étoit si pénétré, qu'il versoit des larmes en leur parlant. Ils gardoient le silence, & s'attendoient à tout moment, que ce prince alloit commander à ses soldats de les massacrer. Ils furent donc bien surpris, lorsque ce bon prince leur dit : Je veux vous montrer combien vous êtes coupables à mon égard ; car enfin ce n'est pas à un ennemi, à qui vous avez refusé du secours, c'est à un prince qui vous aimoit, qui vous aime encore, & qui ne veut se venger qu'en vous pardonnant & en vous faisant du bien. Retournez chez vous ; pendant que vous avez resté ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté du bled & du pain dans vos maisons.

Magazin des enfants.

LA ME'PRISE.

UN jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le vicomte de Turenne, en petite veste blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement le prend pour un aide de cuisinier, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas legère lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu : " Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George . . . & quand c'eût été George, s'écrie Turenne, en se frottant le derriere, il ne falloit pas frapper si fort."

Emile ou de l' Education.

LE TRIOMPHE DE LA BEAUTE'.

VANDA, princesse regnante de Pologne, possédoit tous les charmes de la beauté, & joignoit à toutes les vertus de son sexe un esprit mâle & un courage héroïque. Son affabilité captivoit tous les cœurs. Guidée par la prudence & par la justice elle regnoit avec gloire, & son peuple jouissoit du bonheur d'une sage administration, lorsque Rithogar, prince Teuton, lui envoya des ambassadeurs pour demander sa main, & pour lui déclarer la guerre en cas de refus. Il croyoit que la terreur de ses armes obligeroit la princesse à ne point rejetter ses offres ; mois il se trompa. Vanda étoit trop fière, pour ne pas être indignée contre un Barbare, qui s'étoit oublié jusqu'aux menaces. Elle préféra la guerre, & ayant fait passer dans l'ame de ses troupes le courage qui l'animoit, elle les ména contre l'ennemi, & remporta une victoire complette sans frapper un seul coup. A la tête de son armée elle harangua celle de Rithogar avec une telle éloquence, que tous les chefs ennemis, enchantés de sa personne & de son esprit, refuserent de se battre contre elle. Cette reine sçut même par son éloquence attendrir le cœur féroce des soldats ennemis, qui abandonnerent tous leurs rangs, vinrent mettre bas leurs armes à ses pieds, & l'adorerent comme une divinité. Rithogar, transporté d'amour, de honte & de désespoir, tira son épée, & se perça le sein. Vanda retourna triomphante à Cracovie, où elle goûta avec ses sujets les doux fruits de la paix.

Histoire universelle trad. de l'Anglois.

BIAS.

DES pirates firent un jour une course proche Messene dans le Peloponnése, & enleverent plusieurs filles qu'ils vinrent vendre à Priêne. Bias les acheta ; il les retira chez lui, & les nourrit comme ses propres enfants ; il leur fit des présens à toutes, & les renvoya à leurs parens. Cette action généreuse lui donna une si grande réputation, que quantité de gens ne l'appelloient que le Prince des sages. Quelque tems après les pêcheurs de Messene trouverent dans le ventre d'un gros poisson un vase d'or, où ces mots étoient gravés : *Au plus sage.* Le Senat de Messene s'assembla pour délibérer à qui on le devoit donner ; les filles, que Bias avoit traitées si humainement, se présenterent à l'assemblée avec leur parens, & ils crierent tous ensemble, qu'il n'y avoit personne plus sage que Bias. Le senat de Messene lui envoya ce vase. Bias le considéra, & après avoir lû l'inscription qui étoit autour, il refusa de l'accepter, & dit que ce titre n'appartenoit qu'à Apollon. *Vies des Philosophes.*

LE PEINTRE GÉNÉREUX.

UN gentilhomme Sicilien, qui s'étoit retiré de Messine à Rome avec sa fille pendant les troubles du païs, étoit si misérable qu'il n'avoit pas de pain. Comme il demeuroit vis-à-vis de la maison du célèbre peintre Bolognése, celui-ci ne fut pas longtems sans en être instruit ; il alla dès le soir heurter à la porte du Sicilien, & sans se faire connoître il jetta de l'argent & se retira. La chose étant arrivée plus d'une fois, le Sicilien,

 curieux

curieux de sçavoir qui étoit son bienfaiteur, se cacha en dehors de la porte; vient l'embrasser, & le remercier à genoux. Le Bolognése en resta confus; il lui offrit sa maison, & ils furent amis jusqu'à la mort. *Vies des Peintres.*

LA PERLE.

UN juif ayant offert à Elisabeth, reine d'Angleterre, pour vingt mille livres sterlings une perle d'une belle eau & d'une grosseur prodigieuse; cette princesse ne voulut point donner une pareille somme pour une chose qui n'étoit d'aucun usage réel. Sur ce refus le juif se préparoit à repasser la mer, pour chercher d'autres souverains qui le défissent de son bijou. Sa résolution fut sçue du chevalier Thomas Gresham, marchand de Londres, qui l'invita à dîner, & lui donna de sa perle le prix qui avoit été refusé par la reine; il se fit ensuite apporter un mortier, y broya la perle, & en versa la poudre dans un verre à demi rempli de vin, qu'il but à la santé de sa majesté. On peut s'imaginer quel fut l'étonnement du juif; mais l'Anglois l'en retira par ces mots : Vous pouvez dire, que le reine étoit en état d'acheter votre perle, puisqu'elle a des sujets qui la peuvent boire à sa santé. *Tablettes morales & historiques.*

LES AVANTAGES DU CÉLIBAT.

SOLON s'étant rendu à Milet pour voir le philosophe Thalès; la premiere chose qu'il lui dit, ce fut, qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfants. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure; mais quelques jours

jours après il aposta un étranger, qui disoit qu'il arrivoit d'Athènes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti? L'étranger, qui sçavoit fort bien sa leçon, répartit, qu'il n'y avoit autre chose, que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils de quelque grand personnage, & du plus honnête homme de la ville, qui même se trouvoit pour lors absent depuis un assez longtems. Ah, interrompit Solon, que ce pauvre pere est malheureux! mais comment l'appelloit-on? Je l'ai ouï nommer fort souvent, repliqua l'étranger, mais son nom m'est échappé; je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice. Ainsi à chaque réponse Solon se fortifiant dans ses craintes, & déja plein de trouble, dit lui-même son nom à l'étranger, & lui demanda, si ce jeune homme n'étoit pas le fils de Solon? L'étranger lui ayant dit qu'oui, Solon commence à se frapper la tête & à faire & dire tout ce que la plus violente douleur a coûtume d'inspirer. Alors Thalès le prenant par la main & se mettant à rire, lui dit: Solon, ce qui m'a empêché de me marier & d'avoir des enfants, c'est justement ce qui t'arrive, & qui te fait ainsi succomber, quoique tu sois un très-ferme & très-vaillant champion; mais console-toi, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu viens d'entendre. PLUTARQUE *Vies des hommes illustres trad. par Mr. Dacier*.

DARIUS & SYLOSON.

SYLOSON, frere de Polycrate tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur écarlatte, dont il temoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, & officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec, à qui le roi avoit obligation. Darius surpris de cette annonce, & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il réconnut en effèt que c'étoit son bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il le loua avec une admiration d'une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit ; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au roi de vouloir l'y établir, mais sans répandre le sang des citoyens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquita avec joie & avec succès. ROLLIN *Hist. Ancienne.*

LOUIS LE GROS.

DANS le combat de Brenneville contre Henri II. roi d'Angleterre, un chevalier Anglois ayant pris les rênes du cheval sur lequel Louis le Gros

Gros étoit monté, & criant : Le roi eſt pris ; Louis lui déchargea un coup de la maſſe, dont il étoit armé, & le renverſa par terre, en diſant, avec ce ſang froid qui caractériſe la véritable valeur : Sçache qu'on ne prend jamais le roi, pas même au jeu des échecs. *Anecd. de rois de France.*

LE CITOYEN DE GENEVE.

LE duc de Savoye & la ville de Genève ſe faiſoient une guerre très vive. Pécolat, citoyen de la république, fut fait priſonnier. On employa inutilement toutes les ruſes poſſibles, pour lui arracher ſur ſa patrie quelques éclairciſſemens dont on avoit un béſoin abſolu. Les tourmens les plus horribles ne le font point parler davantage. Il eſt ſoupçonné de magie ; & on imagine, pour rompre le charme, de lui raſer tout le corps.

Dans le tems que cette ſingulière opération commence, l'intrépide Genévois arrache le raſoir des mains du barbier, & ſe coupe ſur le champ la langue, pour ſe mettre dans l'impoſſibilité d'être foible. Une réſolution ſi héroïque ravit juſqu'à ceux qui l'ont occaſionnée : ils renvoyent Pécolat libre & comblé d'honneurs. *Vie de Philippe II.*

ALCIBIADE & SOCRATE.

UN jour qu'Alcibiade faiſoit valoir ſes richeſſes & les grandes terres qu'il poſſédoit, Socrate le mena devant une carte de géographie, & lui demanda, où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins & la démêla. Mais étant prié d'y montrer ſes terres. « C'eſt trop peu de choſes, dit-il, pour

 « être

DARIUS & SYLOSON.

SYLOSON, frere de Polycrate tyran de Samos, avoit fait autrefois préſent à Darius d'un habit de couleur écarlatte, dont il temoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors ſimple particulier, & officier dans les gardes de Cambyſe, qu'il avoit ſuivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté ſur le trône, Syloſon alla à Suſe, ſe préſenta à la porte du palais, & ſe fit annoncer comme un Grec, à qui le roi avoit obligation. Darius ſurpris de cette annonce, & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il réconnut en effet que c'étoit ſon bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture qui paroiſſoit ne lui être pas fort honorable, il le loua avec une admiration d'une générofité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaiſir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloſon déſiroit; l'amour de la patrie étoit ſa paſſion. Il demanda au roi de vouloir l'y établir, mais ſans répandre le ſang des citoyens, & en chaſſant ſeulement de Samos celui qui en avoit uſurpé la domination depuis la mort de ſon frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers ſeigneurs de ſa cour, qui s'en acquita avec joie & avec ſuccès. ROLLIN *Hiſt. Ancienne.*

LOUIS LE GROS.

DANS le combat de Brenneville contre Henri II. roi d'Angleterre, un chevalier Anglois ayant pris les rênes du cheval ſur lequel Louis le Gros

Gros étoit monté, & criant : Le roi eſt pris ; Louis lui déchargea un coup de la maſſe, dont il étoit armé, & le renverſa par terre, en diſant, avec ce ſang froid qui caractériſe la véritable valeur : Sçache qu'on ne prend jamais le roi, pas même au jeu des échecs. *Anecd. de rois de France.*

LE CITOYEN DE GENEVE.

LE duc de Savoye & la ville de Genève ſe faiſoient une guerre très vive. Pécolat, citoyen de la république, fut fait priſonnier. On employa inutilement toutes les ruſes poſſibles, pour lui arracher ſur ſa patrie quelques éclairciſſemens dont on avoit un béſoin abſolu. Les tourmens les plus horribles ne le font point parler davantage. Il eſt ſoupçonné de magie ; & on imagine, pour rompre le charme, de lui raſer tout le corps.

Dans le tems que cette ſinguliere opération commence, l'intrépide Genévois arrache le raſoir des mains du barbier, & ſe coupe ſur le champ la langue, pour ſe mettre dans l'impoſſibilité d'être foible. Une réſolution ſi héroïque ravit juſqu'à ceux qui l'ont occaſionnée : ils renvoyent Pécolat libre & comblé d'honneurs. *Vie de Philippe II.*

ALCIBIADE & SOCRATE.

UN jour qu'Alcibiade faiſoit valoir ſes richeſſes & les grandes terres qu'il poſſédoit, Socrate le mena devant une carte de géographie, & lui demanda, où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins & la démêla. Mais étant prié d'y montrer ſes terres. « C'eſt trop peu de choſes, dit-il, pour

 « être

DARIUS & SYLOSON.

SYLOSON, frere de Polycrate tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur écarlatte, dont il temoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, & officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec, à qui le roi avoit obligation. Darius surpris de cette annonce, & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il réconnut en effêt que c'étoit son bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il le loua avec une admiration d'une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit ; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au roi de vouloir l'y établir, mais sans répandre le sang des citoyens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquita avec joie & avec succès. ROLLIN *Hist. Ancienne.*

LOUIS LE GROS.

DANS le combat de Brenneville contre Henri II. roi d'Angleterre, un chevalier Anglois ayant pris les rênes du cheval sur lequel Louis le Gros

Gros étoit monté, & criant : Le roi est pris ; Louis lui déchargea un coup de la masse, dont il étoit armé, & le renversa par terre, en disant, avec ce sang froid qui caractérise la véritable valeur : Sçache qu'on ne prend jamais le roi, pas même au jeu des échecs. *Anecd. de rois de France.*

LE CITOYEN DE GENEVE.

LE duc de Savoye & la ville de Genève se faisoient une guerre très vive. Pécolat, citoyen de la république, fut fait prisonnier. On employa inutilement toutes les ruses possibles, pour lui arracher sur sa patrie quelques éclaircissemens dont on avoit un bésoin absolu. Les tourmens les plus horribles ne le font point parler davantage. Il est soupçonné de magie ; & on imagine, pour rompre le charme, de lui raser tout le corps.

Dans le tems que cette singuliere opération commence, l'intrépide Genévois arrache le rasoir des mains du barbier, & se coupe sur le champ la langue, pour se mettre dans l'impossibilité d'être foible. Une résolution si héroïque ravit jusqu'à ceux qui l'ont occasionnée : ils renvoyent Pécolat libre & comblé d'honneurs. *Vie de Philippe II.*

ALCIBIADE & SOCRATE.

UN jour qu'Alcibiade faisoit valoir ses richesses & les grandes terres qu'il possédoit, Socrate le mena devant une carte de géographie, & lui demanda, où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins & la démêla. Mais étant prié d'y montrer ses terres. « C'est trop peu de choses, dit-il, pour

DARIUS & SYLOSON.

SYLOSON, frere de Polycrate tyran de Samos, avoit fait autrefois présent à Darius d'un habit de couleur écarlatte, dont il temoignoit beaucoup d'envie, & n'avoit jamais voulu en recevoir le prix. Darius étoit pour lors simple particulier, & officier dans les gardes de Cambyse, qu'il avoit suivi à Memphis en Egypte. Quand il fut monté sur le trône, Syloson alla à Suse, se présenta à la porte du palais, & se fit annoncer comme un Grec, à qui le roi avoit obligation. Darius surpris de cette annonce, & curieux d'en approfondir la vérité, le fit entrer. Il réconnut en effet que c'étoit son bienfaiteur, & loin de rougir d'une avanture qui paroissoit ne lui être pas fort honorable, il le loua avec une admiration d'une générosité qui n'avoit eu d'autre motif que celui de faire plaisir à un homme de qui il n'avoit rien à attendre, & lui promit de lui donner beaucoup d'or & d'argent. Ce n'étoit point ce que Syloson désiroit ; l'amour de la patrie étoit sa passion. Il demanda au roi de vouloir l'y établir, mais sans répandre le sang des citoyens, & en chassant seulement de Samos celui qui en avoit usurpé la domination depuis la mort de son frere. Darius chargea de cette expédition Otane, l'un des premiers seigneurs de sa cour, qui s'en acquita avec joie & avec succès. ROLLIN *Hist. Ancienne.*

LOUIS LE GROS.

DANS le combat de Brenneville contre Henri II. roi d'Angleterre, un chevalier Anglois ayant pris les rênes du cheval sur lequel Louis le Gros

Gros étoit monté, & criant : Le roi est pris ; Louis lui déchargea un coup de la masse, dont il étoit armé, & le renversa par terre, en disant, avec ce sang froid qui caractérise la véritable valeur : Sçache qu'on ne prend jamais le roi, pas même au jeu des échecs. *Anecd. de rois de France.*

LE CITOYEN DE GENEVE.

LE duc de Savoye & la ville de Genève se faisoient une guerre très vive. Pécolat, citoyen de la république, fut fait prisonnier. On employa inutilement toutes les ruses possibles, pour lui arracher sur sa patrie quelques éclaircissemens dont on avoit un bésoin absolu. Les tourmens les plus horribles ne le font point parler davantage. Il est soupçonné de magie ; & on imagine, pour rompre le charme, de lui raser tout le corps.

Dans le tems que cette singuliere opération commence, l'intrépide Genévois arrache le rasoir des mains du barbier, & se coupe sur le champ la langue, pour se mettre dans l'impossibilité d'être foible. Une résolution si héroïque ravit jusqu'à ceux qui l'ont occasionnée : ils renvoyent Pécolat libre & comblé d'honneurs. *Vie de Philippe II.*

ALCIBIADE & SOCRATE.

UN jour qu'Alcibiade faisoit valoir ses richesses & les grandes terres qu'il possédoit, Socrate le mena devant une carte de géographie, & lui demanda, où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins & la démêla. Mais étant prié d'y montrer ses terres. « C'est trop peu de choses, dit-il, pour

« être marqué dans un si petit espace. Voilà
« donc, répliqua Socrate, ce qui vous entête si
« fort, un point de terre imperceptible ?"

ROLLIN *Hist. Anc.*

LES FEMMES LACÉDÉMONIENNES.

QUELQUES dames étrangeres ayant demandé à Gorgo, épouse de Léonidas, pourquoi de toutes les femmes du monde les Lacédémoniennes étoient les seules qui eussent quelqu'empire sur les hommes ? C'est, leur dit-elle vivement, qu'elles sont les seules qui sçachent en mettre au monde.

TEMPLE STANYAN *Hist. de la Grèce.*

LA LUCRÈCE MODERNE.

LE duc d'Anjou, frere de Henri III. allant dans les Païs-bas secourir les confédérés contre les Espagnols, avoit dans son armée le capitaine Pont, logé au village de Bécourt, chez un riche laboureur, nommé Jean Millet, qui avoit trois filles fort belles. L'aînée, fur qui rouloit le soin de la maison, étoit pleine d'attention pour un hôte dont on désiroit quelque ménagement. L'officier se trouve au bout de quelques jours épris des charmes qui s'offrent souvent à ses regards. Résolu de satisfaire sa passion, & pour un hâter l'instant, il invite le pere & la fille à souper avec lui. Au milieu du repas il la demande, en riant, en mariage. Le païsan, qui ne manquoit pas d'esprit, comprit aussitôt de quoi il s'agissoit & refusa honnêtement, sous prétexte de l'inégalité des conditions. Pont entre aussitôt en fureur, le jette rudement hors de la

la salle où l'on mange, retient la fille qui veut s'enfuir, en abuse avec emportement, la livre à la brutalité de quelques subalternes, qui viennent de seconder son projet; & tous ensemble la forcent ensuite de se remettre à table avec eux.

La jeune personne, qui n'avoit que seize ans, se trouvant un esprit plus étendu que son âge, un cœur plus grand que sa condition, & persuadée qu'il s'agissoit moins dans cet instant de pleurer son malheur, que de penser à venger l'outrage qu'elle avoit reçu, gagna sur elle de dissimuler son ressentiment, & de se prêter d'un air gai aux discours insolens qu'on lui tenoit. Elle n'eut pas longtems à se faire violence: car le capitaine s'étant tourné vers un de ses gens qui lui parloit à l'oreille, elle lui perça le cœur d'un coup de couteau. Après cette action elle renverse la table, sort pendant qu'on donne du secours à l'officier, court à son pere, lui raconte ce qui vient de se passer, & l'exhorte à prendre la fuite avec ses deux autres filles.

Pour elle, la vie lui est trop à charge pour daigner se servir de la facilité qu'elle a de se dérober aux supplices qui la menacent. Elle attend fièrement ses ravisseurs, qui la lient à un arbre, où ils la font mourir à coups de fusil. Avant d'expirer cette héroïque fille crie à ses bourreaux: " Tirez, barbares! Après les marques que je " porte de votre brutalité qui m'ont rendue indigne " de vivre, je recevrai de vos mains, comme un " présent, la mort que vos coups vont me porter. " Le ciel, qui vient de venger mon honneur par " la perte de votre chef, ne laissera pas non plus " cette derniere horreur impunie."

L'événement justifia sa prédiction. Le pere, digne d'une telle fille, anima de son ressentiment les paisans des environs. On prend de tous côtés

les armes : on extermine les aſſaſins, &, comme dans ces occaſions on n'écoute guères la juſtice, il n'y eut pas un ſeul François de ſauvé dans ces cantons. DE THOU.

LE JEU.

CASIMIR II. roi de Pologne, jouant un jour avec un de ſes gentilshommes qui perdoit tout ſon argent, en reçut un ſoufflet. Le gentilhomme fut condamné à perdre la tête ; mais Caſimir révoqua la ſentence, & dit : je ne ſuis point étonné de la conduite de ce gentilhomme : ne pouvant ſe venger de la fortune, il n'eſt point ſurprenant qu'il ait maltraité ſon favori. Je me déclare d'ailleurs le ſeul coupable dans cette affaire ; car je ne dois point encourager par mon exemple une pratique pernicieuſe, qui peut cauſer la ruïne de la nobleſſe.

Hiſt. univerſelle traduite de l'Anglois.

QUINTUS CINCINNATUS.

QUINTUS Cincinnatus ayant été élû conſul de Rome, le ſénat lui envoya des députés pour l'inviter à venir prendre poſſeſſion de la magiſtrature. Il étoit alors occupé à labourer ſon champ, Il conduiſoit lui-même la charrue, n'étant vêtu que depuis les reins juſqu'aux genoux, avec un bonnet qui lui couvroit la tête. Lorſqu'il vit venir les députés, il arrêta ſes bœufs, fort ſurpris de cette foule de monde, & ne ſçachant ce qu'on lui vouloit. Un de la troupe s'avança, & l'avertit de ſe mettre dans un état plus convénable. Il entra dans ſa cabane, où il prit ſes habits, & ſe préſenta

présenta ensuite devant ceux qui l'attendoient. Il fut aussitôt salué Consul. On le révêtit de la pourpre, les licteurs se rangerent devant lui avec leurs faisceaux pour exécuter ses ordres, & on le pria de se rendre à Rome. A ce spectacle, troublé & affligé, il se tut quelque tems, & répandit des larmes. Puis rompant le silence, il ne dit que ces paroles : Mon champ ne sera donc point ensémencé cette année ? ROLLIN *Hist. Romaine.*

LE LIBERTIN CORRIGÉ.

POLÉMON, fils de Philostrate d'Athènes, étoit un jeune homme fort débauché. Un jour, de dessein prémédité, il entra fort yvre, & une couronne de fleurs sur la tête, dans l'école du philosophe Xenocrate, qui parloit pour lors de la tempérance ; bien loin d'interrompre son discours, il le continua avec plus de force & de véhémence qu'auparavant. Polémon en fut tellement touché, que dès ce moment il commença de renoncer à toutes ses débauches, & fit une ferme résolution de bien vivre à l'avenir ; il l'exécuta si bien, qu'en peu de tems il devint très habile & succéda à Xenocrate son maître. *Vies des anciens Philosophes.*

LE PARTAGE.

LES Grecs alliés avoient fait quantité d'esclaves sur les Barbares dans les villes de Seste & de Byzance qu'ils avoient prises : & pour faire honneur à Cimon *, ils les prierent de faire le partage

* Général des Athéniens.

tage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nuds, & de l'autre tous leurs ornemens & toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité: mais Cimon leur donna le choix, & leur dit, que les Athéniens se contenteroient de la part qu'ils auroient refusée. Alors un certain Herophytus de Samos leur ayant conseillé de choisir plûtôt la dépouille des Perses que les Perses mêmes; ils le crurent, prirent les ornemens des Perses & laisserent les prisonniers aux Athéniens.

Cimon partit donc avec le lot qui lui étoit resté, passant pour un homme fort mal habile & mal entendu à faire des partages; car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers & de bracelets d'or, quantité de riches vêtemens & de beaux manteaux de pourpre, & les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nuds, & qui étoient très mal propres au travail. Mais bientôt après on vit arriver de la Phrygie & de la Lydie les parens & les amis de ces prisonniers qui les racheterent jusqu'au dernier à grosses sommes d'argent, de sorte que des deniers qui revinrent de cette rançon Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, & qu'il y eut encore beaucoup d'or de reste pour le trésor public.

PLUTARQUE *trad. de Dacier.*

LE MARMITON.

LOUIS XI. étant au château du Plessis près de Tours, il descendit vers le soir dans les cuisines, où il trouva un enfant de quatorze ou quinze ans, qui tournoit la broche. Ce jeune garçon étoit assez bien fait, & avoit l'air assez fin

pour

pour donner lui de croire qu'il auroit pû être capable d'un autre emploi. Le roi lui demanda d'où il étoit, qui il étoit, ce qu'il gagnoit? Le jeune marmiton, qui ne le connoissoit pas, lui dit sans le moindre embarras : " Je suis de Berry, " je m'appelle Etienne, marmiton de mon mé- " tier, & je gagne autant que le roi. Que " gagne le roi? lui dit Louis : Ses dépens, reprit " Etienne, & moi les miens." Cette réponse libre & ingenuë lui valut les bonnes graces du roi, dont il devint le valet de chambre, & qui l'accabla de biens dans la suite.

Anecdotes des Rois de France.

LE DIAMANT.

UN Espagnol présenta à Philippe II. un diamant de soixante-dix mille écus. Le roi surpris qu'un particulier eut acheté si cher ce bijou : A quoi pensiez vous, lui dit-il, d'y mettre une si grosse somme? Sire, répondit l'Espagnol, je pensois qu'il y avoit un Philippe au monde. Ce prince flatté par cette reponse, lui fit donner cent mille écus. *Tablettes historiques & morales.*

HE'GE'TORIDE.

LES habitans de l'isle de Thase étant assiégés par les Athéniens, dont ils avoient secoué le joug, soûtinrent leur revolte avec un acharnement, dont il y a peu d'exemples. Ils décernerent même la peine de mort contre le premier qui parleroit de traiter avec les Athéniens. Le siége dura trois ans, & fit souffrir à ces malheureux

citoyens

citoyens tous les plus cruels maux de la guerre, sans pouvoir vaincre leurs opiniâtreté. Les femmes seconderent leurs efforts avec le même ardeur, & comme on manquoit de cordes pour les machines, elles couperent toutes leurs chevelures, & les employerent à cet usage. La famine étant devenue extrême dans la ville, enlevoit tous les jours un grand nombre d'habitans. Hégétoride, Thasien, voyant avec douleur périr ses concitoyens, n'hésita point à sacrifier sa vie pour le salut de sa ville. Il se mit la corde au col, & se présentant à l'assemblée : mes compatriotes, dit-il, faites de moi ce qu'il vous plaira & ne m'épargnez pas, si vous le jugez à propos : mais sauvez le reste du peuple par ma mort, en abolissant la roi meurtriere que vous avez publiée contre votre propre intérêt. Les Thasiens, touchés de ce discours, abolirent la loi, & n'eurent garde de souffrir qu'il en coûtât la vie à un si généreux citoyen. Ils se rendirent aux Athéniens qui leur laisserent la vie sauve, & se contenterent de demanteler leur ville. ROLLIN *Hist. Anc.*

LA PATRIE DU SAGE.

ANAXAGORAS connut la nature d'une maniere beaucoup plus étendue que tous les autres philosophes qui l'avoient précédé. On lui réprochoit un jour l'indifférence qu'il avoit pour sa patrie ; il répondit, en montrant le ciel du bout de son doigt : Au contraire, je l'estime infiniment.

Vies des anciens Philosophes.

L'ECLIPSE.

CHRISTOPHLE Colomb ayant fait une descente à la Jamaïque, où il vouloit former un établissement, les insulaires s'éloignerent du rivage & laisserent manquer les Castillans de vivres. Un stratagème très singulier fut mit en usage dans cette occasion pressante. Il devoit y avoir bientôt une éclipse de lune. Colomb fit avertir les chefs des peuplades voisines, qu'il avoit des choses très importantes à leur communiquer. Après leur avoir fait des réproches très vives sur leur dureté, il ajoûta d'un ton assûré : Vous en serez bientôt rudement punis : le Dieu puissant des Espagnols, que j'adore, va vous frapper de ses plus terribles coups. Pour preuve de ce que je vous dis, vous allez voir dès ce soir la lune rougir, puis s'obscurcir & vous refuser sa lumiere. Ce ne sera là que le prélude de vos malheurs, si vous ne profitez de l'avis que je vous donne. L'eclipse commence en effet quelques heures après. La désolation est extrême parmi les sauvages. Ils ce prosternent aux pieds de Colomb & jurent qu'ils ne le laisseront plus manquer de rien. Cet homme habile se laisse toucher, s'enferme comme pour appaiser la colère céleste, se montre quelques instans après, annonce que Dieu est appaisé, & que la lune va réparoître. Les Barbares demeurerent persuadés que cet étranger disposoit à son gré de toute la nature, & ne lui laisserent pas dans la suite le tems même de désirer.

Histoire de Saint Domingue.

CHACUN A SON TOUR.

HENRY IV. paſſant par une petite ville, pluſieurs députés vinrent au devant de lui, pour le haranguer: un d'entre eux ayant commencé ſon diſcours, fut interrompu par un âne, qui étoit à vingt pas delà, & qui ſe mit à braire: Meſſieurs, dit le roi, parlez chacun à votre tour, s'il vous plait; ſans cela, je ne puis vous entendre.

Anecdotes des Rois de France.

LE SOLDAT MAGNANIME.

LORSQUE le Grand Condé commandoit en Flandre l'armée Eſpagnole, & faiſoit le ſiége d'une place Françoiſe; un ſoldat, ayant été maltraité par un officier général, & ayant reçu pluſieurs coups de canne pour quelques paroles peu reſpectueuſes qui lui étoient échapées, répondit avec un grand ſang froid, qu'il ſçauroit bien l'en faire repentir.

Quinze jours après ce même officier général chargea le colonel de tranchée de lui trouver dans ſon régiment un homme ferme & intrépide pour un coup de main dont il avoit beſoin, avec cent piſtoles de récompenſe.

Le ſoldat en queſtion, qui paſſoit pour le plus brave du régiment, ſe préſenta; & ayant mené avec lui trente de ſes camarades, dont ont lui avoit laiſſé le choix, il s'aquita de ſa commiſſion, qui étoit des plus haſardeuſes, avec un courage & un bonheur incroyable. Il s'agiſſoit de s'aſſûrer, avant que de faire le logement, ſi les ennemis creuſoient des mines ſous le glacis.

Le

Le soldat s'étant jetté à l'entrée de la nuit dans le chemin couvert, rapporta le chapeau & l'outil d'un mineur qu'il avoit tué. A son retour l'officier général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le soldat sur le champ les distribua à ses camarades, disant, qu'il ne servoit point pour de l'argent, & demanda seulement, que, si l'action qu'il venoit de faire paroissoit mériter quelque récompense, on le fît officier. Au reste, ajoûta-t'il, en s'adressant à l'officier général, qui ne le reconnoissoit point, je suis le soldat que vous maltraitâtes si fort, il y a quinze jours; je vous avois bien dit, que je vous en ferois repentir.

L'officier général, plein d'admiration, & attendri jusqu'aux l'armes, l'embrassa, lui fit excuse, & le nomma officier le même jour.

ROLLIN *traité des études.*

SCIPION L'AFRICAIN.

LA ville de Carthagène en Espagne ayant été emportée d'assaut par Scipion l'Africain, on y fit un grand nombre de prisonniers de l'un & de l'autre sexe. Ce fut en cette occasion que les soldats amenerent au vainqueur une jeune personne d'une beauté si accomplie, qu'elle attiroit sur elle les regards de tout le monde. Il voulut sçavoir qui elle étoit & à qui elle appartenoit; & ayant appris entre autres choses qu'elle étoit sur le point d'être mariée à Allucius, prince des Celtibériens, il envoya chez lui pour le faire venir avec les parens de cette jeune prisonniere. Et comme on lui dit qu'Allucius l'aimoit éperdument, ce seigneur Espagnol ne parut pas plûtôt en sa présence,

qu'avant même que de parler au pere & à la mere, il le prit en particulier, & pour calmer les inquiétudes qu'il pouvoit avoir au sujet de la jeune Espagnole, il lui parla en ces termes : Nous sommes jeunes, vous & moi, ce qui fait que je puis vous parler avec plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont amené votre épouse future, m'ont en même tems assûré que vous l'aimiez avec une extrême tendresse, & sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en douter. Là-dessus, faisant réflexion, que si, comme vous, je songeois à prendre un engagement, & que je ne fusse pas uniquement occupé des affaires de ma patrie, je souhaiterois que l'on favorisât une passion si honête & si légitime ; je me trouve heureux de pouvoir, dans la conjoncture présente, vous rendre un pareil service. Celle que vous devez épouser, à été parmi nous, comme elle auroit été dans la maison de son pere & de sa mere. Je vous l'ai réservée, pour vous en faire un présent digne de vous & de moi. La seule reconnoissance que j'exige de vous pour ce don, c'est que vous soyez ami du peuple Romain ; & que, si vous me jugez homme de bien, tel que mon pere & mon oncle ont paru aux peuples de cette même province, vous sçachiez qu'il y en a dans Rome beaucoup qui nous ressemblent, & qu'il n'est point de peuple dans l'univers, que vous deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, ni souhaiter davantage d'avoir pour ami.

Allucius, pénétré de reconnoissance & de joie, baisoit les mains de Scipion, & prioit les dieux de le récompenser en sa place pour un si grand bienfait, puisque lui-même il n'étoit pas en état de le faire autant qu'il l'auroit souhaité, & que le méritoit son bienfaiteur. Scipion fit ensuite venir le pere & la mere, & les autres parens de la jeune fille. Ils avoient apporté une grande somme

d'argent pour la racheter. Mais quand ils virent qu'il la leur rendoit sans rançon, ils le conjurerent avec de grandes instances de recevoir d'eux cette somme comme un présent, & témoignerent que par cette complaisance & cette nouvelle grace il mettroit le comble à leur joie & à leur réconnoissance. Scipion, ne pouvant résister à des prieres si vives & si pressantes, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses pieds. Alors s'adressant à Allucius : J'ajoûte, dit-il, à la dot que vous devez recevoir de votre beau-pere cette somme, que je vous prie d'accepter comme un présent de nôces.

Ce jeune prince, charmé de la libéralité & de la politesse de Scipion, alla publier dans son païs les louanges d'un si généreux vainqueur. Il s'écrioit dans les transports de sa réconnoissance : "Qu'il étoit venu dans l'Espagne un jeune héros "semblable aux dieux, qui se soumettoit tout, "moins encore par la force de ses armes, que "par les charmes de ses vertus & la gran-"deur de ses bienfaits." C'est pourquoi, ayant fait des levées dans le païs qui lui étoi soumis, il revint quelques jours après trouver Scipion avec un corps de quatorze cens cavaliers.

Allucius, pour rendre plus durable les marques de sa réconnoissance, fit graver dans la suite cette belle action sur un bouclier d'argent, dont il fit présent à Scipion : présent infiniment plus estimable & plus glorieux que tous les trésors & tous les triomphes. Le bouclier que Scipion emporta avec lui en retournant à Rome, périt au passage du Rhône avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusques à l'an 1665, que quelques pêcheurs le trouverent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du roi de France.

ROLLIN Hist. Rom.

LE PEINTRE AMOUREUX DE SON MODÈLE.

SLINGELANDT, peintre Flamand, surpassa ses compatriotes dans la netteté de la peinture & le poli. Sa lenteur dans ses ouvrages étoit extrême. Une veuve dont il faisoit le portrait, impatientée de son peu de vivacité, lui en fit des reproches. Je mettrois bien moins de tems, madame, à vous aimer, répondit-il, qu'à peindre votre portrait ; je trouve tant de graces à rendre, de si aimables traits à imiter, que mon pinceau se perd dans cette tentative ; dans l'autre partie je ne ferois que suivre mon inclination, &, pour peu qu'elle fût secondée, je me trouverois l'homme du monde le plus content. La dame ne fut point insensible à la déclaration. Le peintre avoit une figure agréable, & l'art de plaire ; elle laissa finir le portrait, & dit à Slingelandt dans la derniere séance : voudriez-vous accepter l'original pour le payement de la copie ? Il ne refusa point des offres si flatteuses, & il épousa cette jolie veuve, qui de plus étoit riche. *Vies des Peintres.*

LE HÉROS DÉSINTÉRESSÉ.

LE Chevalier Bayard avoit été averti par ses espions, que le grand capitaine Gonsalve de Cordouë, qui commandoit les Espagnols dans le royaume de Naples, devoit recevoir des sommes considérables pour la solde de ses troupes. Comme ce trésor ne pouvoit arriver à sa destination que par deux chemins, le chevalier se mit en embuscade sur l'un avec vingt hommes, & en plaça vingt-

vingt-cinq, conduits par Tardieu, sur l'autre. Le hasard ayant amené les Espagnols à Bayard, il fond sur eux l'épée à la main, & les effraye tellement, que sans prendre garde à celui qui les attaque, ils s'enfuient & laissent leur trésorier. Les coffres sont portés dans une ville voisine, & il s'y trouve quinze mille ducats, qui sont étalés sur une grande table. Tardieu arrive dans cet instant, & contemplant avec des yeux avides ces monceaux d'or, il s'écrie qu'il lui appartient la moitié, puisqu'il à été de l'entreprise. J'en conviens, répondit le chevalier mécontent de ce ton-là ; mais vous n'avez pas été de la prise, & de plus, étant à mes ordres, votre droit est subordonné à ma volonté. Tardieu, oubliant ce qu'il devoit à son bienfaiteur & à son chef, alla sur le champ se plaindre au général.

On fut fort surpris de voir un ami du chevalier l'accuser d'injustice & d'avidité, lui que ses ennemis même trouvoient si équitable & si généreux. La cause fut examinée, & Tardieu condamné. Il s'étoit déja jugé lui même. Je suis plus fâché, dit-il à Bayard, de ce que j'ai fait contre vous, que de la perte de ce que j'espérois. Comment pourrois-je avoir du chagrin de vous voir riche ? Ne sçais-je pas que vous ne l'êtes que pour vos amis, & pour moi en particulier ? Le chevalier l'embrasse en souriant, & fait compter une seconde fois devant lui les ducats. Tardieu n'est pas maître de son transport : Ah, la belle dragée ! s'écria-t'il, mais elle ne m'appartient pas : encore si j'en avois la moitié, je serois à mon aise pour toute ma vie. A Dieu ne plaise, répondit Bayard, que pour si peu de chose je chagrine un brave gentilhomme ! Prenez la moitié de la somme ; je vous donne avec joie volontairement ce que jamais vous n'auriez eu par

force. Le chevalier fit assembler ensuite la garnison, & lui distribua le reste de la somme.

Le trésorier Espagnol, en présence duquel tout cela se passoit, admira tant de désintéressement; mais il craignit que le vainqueur, après avoir tout donné, ne se réservât le prix de sa rançon, & ne l'exigeât extrêmement forte. Bayard, qui démêle cette inquiétude, se hâte de la finir. Mon métier d'homme de guerre, lui dit-il, m'a obligé de vous prendre. Je ne vous dissimulerai pas que j'en suis fort aise, puisque ce succès m'a mis en état de faire du bien à mes compagnons, & que ce que je vous ai ôté appartenoit à votre maître, qui est l'ennemi du mien. Pour tout ce qui est à vous, je vous le laisse avec joie; vous êtes libre, & vous pouvez partir, quand il vous plaira. Il lui donna en même tems un trompette qui le conduisit à Gonsalve. *Hist. du chevalier Bayard.*

FABRICIUS.

LES Romains étant en guerre avec Pyrrhus, roi d'Epire, un inconnu vint trouver dans son camp le consul Fabricius, & lui rendit une lettre du medecin de ce prince, qui lui offroit de l'empoisonner, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si forte guerre sans aucun danger pour eux.

Fabricius, conservant toujours le même fonds de probité & de justice au milieu de la guerre, qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, & sçachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frappé d'une juste horreur à une telle proposition. Après en avoir conféré avec son collégue Emilius, il écrivit promp-

tement à Pyrrhus, pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

CAJUS FABRICIUS & QUINTUS ÆMILIUS COSS.
AU ROI PYRRHUS, *Salut.*

" Il paroît que vous vous connoissez mal en
" amis & ennemis, & vous en tomberez d'accord,
" quand vous aurez lû la lettre qu'on nous a é-
" crite ; car vous verrez que vous faites la guerre
" à des gens de bien, & d'honneur, & que vous
" donnez toute votre confiance à des méchans &
" à des perfides. Ce n'est pas seulement pour
" l'amour de vous que nous vous donnons cet avis,
" mais pour l'amour de nous-mêmes, afin que
" votre mort ne donne point une occasion de nous
" calomnier, & que l'on ne croye pas que nous
" avons eu de recours à la trahison, parce que
" nous désespérions de terminer heureusement cette
" guerre par notre courage."

Pyrrhus ayant reçu cette lettre, s'écria plein d'admiration : Je reconnois Fabricius. Il seroit plus facile de détourner le soleil de sa route ordinaire, que de détourner ce Romain du sentier de la justice & de la probité. Quand il eut bien avéré le fait énoncé dans la lettre, il fit punir du dernier supplice son medecin ; & pour témoigner à Fabricius & aux Romains sa reconnoissance, il renvoya au consul tous les prisonniers sans rançon. Les Romains, qui ne vouloient point accepter ni une grace de leur ennemi, ni une récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne refuserent pas les prisonniers, mais ils lui renvoyerent un pareil nombre de Tarentins & de Samnites. ROLLIN Hist. Romaine.

CAMMA.

IL y eut jadis au païs de Galatie deux puissants seigneurs, & qui même étoient parens ; l'un s'appelloit Sinorix & l'autre Sinatus ; le second avoit épousé une fille de haute naissance, nommée Camma, que sa beauté & sa vertu avoient rendue l'objet de l'admiration de tous ceux qui l'avoient vue. Elle étoit prudente, magnanime, & se faisoit aimer de tous ceux qui dépendoient d'elle, par sa douceur & sa bonté. Ce qui ajoûtoit encore au respect qu'on lui portoit, c'est qu'elle étoit prêtresse de Diane, dont le culte étoit en grande récommendation dans la contrée. Sa majesté, sa bonne grace dans les cérémonies publiques attiroient les regards de tout le monde. Sinorix en devint amoureux, & ne pouvant se flatter d'en rien obtenir de gré, ni de force, tant que vivroit Sinatus, il lui dressa des embuches, & l'assassina, & quelque tems après il demanda Camma en mariage. Mais elle s'étoit réfugiée dans le temple, & aulieu de s'y abandonner aux larmes, & de chercher à se faire plaindre, elle renfermoit son chagrin dans son cœur, & se repaissoit d'un violent désir de vengeance, auquel il ne manquoit que l'occasion d'éclater.

Cependant Sinorix étoit assidu à la solliciter, & lui remontroit avec quelque apparence de vérité, que la réputation de Sinatus n'avoit jamais égalé la sienne, & que son attentat étoit plûtôt un effet de sa passion que de son mauvais naturel. La jeune veuve le refusa d'abord, sans lui montrer de dedain, & de jour en jour elle sembloit s'adoucir

s'adoucir en sa faveur; d'un autre côté, tous ses parens & amis la pressoient en faveur de Sinorix, qui étoit un homme de grande autorité. Enfin, elle consentit de l'épouser, & lui fit dire de venir au temple, promettant de lui donner sa foi en présence de la déesse. Quand il fut arrivé, elle le reçut gracieusement, & l'amena devant l'autel de Diane, où après avoir répandu en forme de libation une partie du breuvage, dont la coupe nuptiale étoit remplie, elle but la moitié de ce qui étoit demeuré & lui donna le reste à boire. C'étoit du vin empoisonné. Lorsque Sinorix eut bu, on entendit soûpirer la prêtresse, & s'inclinant devant la déesse: je te prends à témoin, dit-elle, que je n'ai survêcu à mon époux que dans l'attente de cette journée. Je n'ai eu d'autre plaisir depuis sa mort, que celui que m'a donné l'espérance de le venger; j'ai réussi, & je vais le rejoindre avec joie. Pour toi, scélérat, avertis tes amis de tout disposer pour ta pompe funêbre, & de ne plus songer au lit nuptial qu'ils vouloient te préparer. Sinorix sentant déja l'effet du poison sortit du temple, pour chercher du secours, mais ce fut en vain, & Camma, avant que d'expirer, eut la consolation d'apprendre sa mort.

PLUTARQUE.

LE SCIPION PORTUGAIS.

LES Portugais étant en guerre dans l'isle de Ceylan, Thomas de Susa fit prisonnier une belle Indienne qui venoit d'être promise à un jeune homme d'une figure avantageuse. L'amant, instruit de ce malheur, ne tarda pas à aller se jetter

aux pieds de son amante, qui se précipita avec transport dans ses bras : ils confondent leurs soupirs & versent des torrents de larmes. Leur malheur leur interdisant l'espoir de vivre libres ensemble, ils se jurent de partager toutes les horreurs de l'esclavage.

Susa, né sensible, est attendri par ce spectacle. C'est assez, leur dit-il, que l'amour vous impose des chaînes; puissiez vous les porter jusqu'au dernier jour de votre vie? Allez, vivez heureux; je vous affranchis de mes fers.

Les deux amants se jettent à ses genoux. Ils s'attachent pour toujours à leur généreux libérateur & veulent vivre sous les loix d'une nation, qui sçait user si noblement de sa victoire.

LA CLEDE *Hist. de Portugal.*

LE TRIOMPHE DE LA RECONNOISSANCE.

LOUIS XIV, qui avoit fait déja bombarder Alger, chargea le marquis du Quesne de le bombarder une seconde fois, pour le punir de ses infidélités & de son insolence. Le désespoir, où étoient ces corsaires de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les abimoit, les porta à attacher à la bouche de leurs canons des esclaves François, dont les membres furent portés jusques sur les vaisseaux.

Un capitaine Algérien, qui avoit été pris dans ses courses & très bien traité par les François tout le tems qu'il avoit été leur prisonnier, reconnut un jour, parmi ceux qui alloient subir le sort affreux que la rage avoit inventé, un officier nommé Choiseul, dont il avoit éprouvé les attention les plus marquées. A l'instant il prie, il *sollicite, il presse* avec instance pour obtenir la

conservation

conservation de cet homme généreux. Tout est inutile. Alors voyant qu'on va mettre le feu au Canon, où Choiseul est attaché, il se jette sur lui à corps perdu, l'embrasse étroitement & adressant la parole au canonier, lui dit : Tire. Puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai au moins la consolation de mourir avec lui. Le Dey, sous les yeux duquel la scene se passoit, en fut si frappé, tout barbare qu'il étoit, qu'il accorda avec le plus grand empressement ce qu'il avoit refusé avec tant de ferocité. *Memoires de Forbin.*

LE TRIOMPHE DE L'AMITIÉ.

DEMETRIUS de Sunion avoit été élévé dès son enfance avec Anthiphile, & voyagea avec lui en Egypte pour apprendre la philosophie Cynique, aulieu que le dessein d'Anthiphile étoit d'y étudier la medecine. Comme Demetrius étoit allé voir les antiquités du païs, & navigoit, il y avoit déja six mois, sur le Nil, ayant laissé au logis son camarade, qui ne pouvoit souffrir les chaleurs & les autres incommodités du voyage ; il arriva à Anthiphile un accident, qui lui fit bien regretter l'absence de son ami. Car un de ses esclaves s'associa avec quelques voleurs, pour piller le temple d'Anubis, d'où ils emporterent la statuë du dieu, avec plusieurs autres choses, qu'ils cacherent sous un lit au logis d'Anthiphile.

Mais les voleurs ayant été pris, comme ils vendoient quelque pièce de leur larein, ils confesserent tout à la questión ; de sorte qu'on arrêta l'esclave, & ensuite le maître, qui étoit aux écoles publiques, après avoir trouvé chez lui le butin. Car l'indignité de l'action faisoit qu'on ne l'osoit secourir, & chacun l'avoit en horreur comme un

 sacrilége.

ſacrilége. Cependant ſes deux autres eſclaves emporterent tout ce qui lui reſtoit, tandis qu'il étoit en priſon abandonné de tout le monde, & tourmenté par le geolier, qui croyoit faire ſervice à dieu en le maltraitant, & qui ne le vouloit pas ſeulement ouïr, lorſqu'il ſe vouloit juſtifier. Il tomba bientôt malade de chagrin & de miſère ; car il couchoit ſur la terre, ſans pouvoir étendre ſes jambes pour dormir, parce qu'on les attachoit la nuit à une pièce de bois, mais de jour il n'avoit qu'une main liée avec le col. Toutefois le bruit des chaînes l'empêchoit de pouvoir repoſer le jour, non plus que de nuit, parce qu'il étoit enfermé pêle-mêle avec pluſieurs autres criminels dans un cachot puant, où il avoit de la peine à reſpirer. En ce funeſte état, inſupportable même aux plus robuſtes, & à plus forte raiſon à un jeune homme, qui avoit été élévé tendrement, il commençoit à défaillir peu-à-peu, & ne vouloit déja plus rien prendre, lorſque Demetrius, qui ne ſçavoit rien de l'affaire, arriva, & ſitôt qu'il l'eut appriſe, courut en hâte à la priſon, où l'on ne le voulut pas laiſſer entrer, à cauſe qu'il étoit tard, & que le geolier étoit rétiré, & les gardes poſées. Il fallut donc attendre juſqu'au lendemain, qu'il eut de la peine même à entrer, & encore plus à réconnoître ſon ami tout défiguré. Après l'avoir cherché longtems, comme on cherche un homme entres les morts en un jour de bataille ; & s'il ne ſe fut aviſé de l'appeller par ſon nom, il ne l'eût jamais pû trouver. Mais comme il eut répondu il le réconnut à ſa voix, & lui détournant les cheveux de deſſus le front, s'évanouit à ce ſpectacle, & Anthiphile auſſi. Demetrius étant revenu le premier, aida ſon compagnon à reprendre ſes eſprits, & lui donna la moitié de ſon manteau, *aulieu* des haillons dont il étoit couvert. Enſuite

ſuite il ſortit pour l'aſſiſter, & comme il n'avoit ni crédit, ni argent, il ſe loüoit pour porter des marchandiſes ſur le port, & après avoir travaillé tout le matin, il portoit tout ce qu'il avoit gagné à ſon ami, dont ils donnoient une partie au geolier, & s'entretenoient du reſte. Mais la nuit venue, il falloit qu'il ſe retirât, & qu'il dormît à la porte, ſur un petit lit qu'il s'étoit fait d'herbes & de branches: car on ne le vouloit pas laiſſer coucher dans la priſon. Ils vécurent ainſi quelque tems, juſqu'à ce qu'un des priſonniers étant mort de poiſon, à ce qu'on croyoit, on ne voulut plus laiſſer entrer perſonne; ſi bien que Demetrius, qui ne pouvoit quitter ſon ami, s'alla par déſeſpoir déclarer complice du même crime, & fut attaché avec lui. Encore eut-il bien de la peine d'obtenir cette courtoiſie du geolier. Cependant ils tâchoient d'adoucir leurs maux par leur converſation, & chacun avoit plus de ſoin de la ſanté de ſon compagnon que de la ſienne, particulierement Demetrius, qui étant tombé malade, ne laiſſoit pas de faire tout ce qu'il pouvoit pour conſoler Anthiphile. Sur ces entrefaites un accident imprévû leur rendit la liberté, lorſqu'ils ne l'attendoient plus; car un priſonnier ayant recouvré une lime, rompit la chaîne, où ils étoient tous attachés, & ſe ſauva avec les autres, après avoir tué les gardes: mais la plûpart furent repris comme ils s'écartoient çà & là. Cependant nos deux amis demeurerent dans la priſon, & arrêterent leur eſclave, aimant mieux mourir, que de paſſer pour coupables d'un crime pire que la mort même. Le gouverneur de l'Egypte ayant appris cette nouvelle, les mit tous deux en liberté, après qu'ils eurent juſtifié leur innocence. Mais plein d'admiration de leur vertu, il donna dix mille dragmes à Anthiphile, & le

 double

double à Demetrius, qui se retira vers les gymnosophistes des Indes, & laissa le tout à son camarade.

LUCIEN, *de la trad. de Mr. d'Ablancourt.*

LA GRANDE RAVE.

UN païsan de Bourgogne, chez lequel Louis XI. avoit quelquefois mangé, pendant qu'il n'étoit que Dauphin, se présenta à lui, après qu'il fut monté sur le trône, & lui fit présent d'une rave d'une grosseur extraordinaire, comme lui rendant une sorte d'hommage par la rareté de cette racine. Louis la reçut avec beaucoup de bonté & fit même payer la rave fort généreusement. Le seigneur du village, à qui le païsan raconta sa bonne fortune, s'imagina que la sienne étoit faite, s'il donnoit à Louis quelque chose de plus digne d'un prince. Il alla à la cour, & lui présenta un des plus beaux chevaux qu'il eût. Louis XI. reçut son présent avec autant de marques de bonté qu'il avoit reçu la rave, & après avoir lui-même fait l'éloge du cheval, il ajoûta : qu'on m'apporte ma rave. Tenez, dit-il, voici une rave des plus rares dans son genre, aussi bien que votre cheval : je vous la donne & grand merci.

Anecd. des Rois de France.

LE PLUS BEL EMPLOI DES PRETRES.

ALCIBIADE ayant été condamné à mort par les Athéniens, tous ses biens furent confisqués, & il fut enjoint à tous les prêtres & à toutes les prêtresses de le maudire. Parmi ces dernieres il s'en trouva une, nommée Théano, qui eut seule le courage de s'opposer à ce décret, disant qu'elle étoit prêtresse pour bénir & non pour maudire.

ROLLIN *Hist. Anc.*

L'EPOUSE DE PYTHUS.

PYTHUS, Prince Lydien, joignoit à une sordide avarice envers lui-même, une dureté inhumaine à l'égard de ses sujets, qu'il occupoit sans cesse à des travaux pénibles & infructueux, en les obligeant de creuser pour lui des mines d'or & d'argent, qui se trouvoient dans son domaine. Pendant son absence, fondant tous en larmes, ils porterent leurs plaintes devant la princesse, épouse de Pythus, & implorerent son secours. Elle employa un moyen fort extraordinaire pour faire sentir à son mari l'injustice & le ridicule de sa conduite. A son retour elle lui fit servir un repas magnifique en apparence, mais qui n'étoit rien moins que repas; depuis les premiers services jusqu'au dessert tout étoit d'or ou d'argent, & le prince, au milieu de ces riches mets & de ces viandes en peinture, demeura affamé. Il devina facilement le sens de l'énigme, & comprit que la destination de l'or & de l'argent n'étoit pas le simple spectacle, mais l'usage, & que négliger, comme il faisoit, la culture des terres en occupant tous ses sujets au travail des mines, c'étoit réduire le pays & se réduire lui-même à la famine.

ROLLIN *Hist. Ancien.*

LES COURTISANS.

LOUIS XI. avoit reçu dix mille écus d'or en présent. Il fit étaler cette somme, alors très considérable, sur une grande table; & pour animer les désirs & l'espérance des courtisans, qui l'accompagnoient, eh bien, leur dit-il, voilà bien de l'argent, on m'en a fait présent; je ne veux pas que cela entre dans mes coffres: ceux qui m'ont bien servi n'ont qu'à parler. Ce fut à

ceux dont les regards lui parurent les plus avides qu'il s'adressa d'abord. Sur l'ordre qu'il en donna, chacun ne manqua pas de détailler les services qu'il avoit rendus au prince & à l'état, & d'établir de son mieux les droits qu'il croyoit avoir sur les dix mille écus. Le roi avec une bonté engageante venoit lui-même à l'appui, & donnoit son approbation à tout ce qu'on lui disoit. S'adressant enfin à Pierre de Morvilliers, son chancelier, il lui demanda pourquoi il ne s'étoit pas encore expliqué sur les services qu'il lui avoit rendus ? Celui-ci en habile courtisan, qui connoissoit son maître, lui répondit : qu'il étoit bien plus occupé de sa réconnoissance que de ses désirs, bien moins en peine d'obtenir de nouveaux bienfaits que de se rendre digne, s'il étoit possible, de ceux dont sa majesté l'avoit comblé. A ce que je vois, dit le roi, mon chancelier n'a besoin de rien : je suis ravi d'avoir un homme si riche à moi. Il ajoûta quelques réflexions, qui donnerent d'abord lieu de croire qu'en effèt la part du chancelier ne dimi-nueroit rien de la somme. Mais Louis se tourn-ant tout à coup vers lui, lui dit d'un ton grave & plein de dignité : Souffrez, monsieur, que j'ajoûte à vous richesses, telles qu'elles puissent être, Acceptez cette somme entiere ; elle est à vous, & je veux qu'elle vous soit envoyée sur le champ. Pour vous, ajoûta-t'il, en regardant les autres avec un soûris railleur, attendez, & reservez-vous pour une autre occasion. DUCLOS *Hist. de Louis XI.*

L'EMPLOI DE L'ARGENT.

LE duc de Montmorenci donna au duc d'Enguien, son neveu, qui depuis fut le Grand *Condé, une* bourse de cent pistoles pour ses menus

plaisirs.

plaisirs. Quelques jours après il le revit & lui demanda ce qu'il avoit fait de ces cent pistoles? le jeune prince lui présenta sa bourse toute pleine. Alors le duc de Montmorenci prenant la bourse, la jetta par les fenêtres, en disant : Apprenez, monsieur, qu'un aussi grand seigneur que vous ne doit point garder d'argent, vous deviez en faire des libéralités. *Tablettes historiques & morales.*

L'IMPERTINENT CONFONDU.

DEMARATUS de Sparte se trouvant à la cour de Perse, & ayant eu ordre du roi de lui demander une grace ; il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la tiare royale sur la tête. Mithropaustus, cousin germain du roi, prenant Demaratus par la main, lui dit : Mon ami, cette tiare royale n'apporte point avec elle de cervelle ; tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne serois pourtant pas Jupiter. PLUTARQUE.

HÉRACLITE.

IL s'émut un jour un tumulte dans la ville d'Ephèse : quelques uns prierent Héraclite de dire devant tout le peuple la maniere dont il falloit empêcher les séditions. Héraclite monta dans une chair élévée ; il demanda un verre, qu'il remplit d'eau froide, il y mêla un peu de legumes sauvages, & après avoir avalé cette composition, il se rétira sans rien dire. Il vouloit faire connoître par là que pour prévenir les séditions, il falloit bannir le luxe & les délices hors de la république, & accoûtumer les citoyens à se contenter de peu. FONTENELLE *Vies des anciens Philosophes.*

L'ASTROLOGUE.

UN astrologue ayant prédit la mort d'une femme que Louis XI aimoit, & le hazard ayant justifié la prédiction, le roi fit venir l'astrologue: Toi, qui prévois tout, lui dit-il, quand mourras-tu? L'astrologue averti, ou soupçonnant que ce prince lui tendoit un piége, lui dit: je mourrai trois jours avant votre majesté. La crainte & la superstition du roi, l'emporterent sur le ressentiment; il prit un soin particulier de cet adroit imposteur. DUCLOS *Hist. de Louis* XI.

LE PERE DU PEUPLE.

UN gentilhomme de la maison de Louis XII avoit maltraité un paysan; le roi, qui en fut instruit, ordonna qu'on retranchât le pain à ce gentilhomme, & qu'on ne lui servît que du vin & de la viande. L'officier s'en étant plaint au roi, sa majesté lui demanda, si le vin & les mets qu'on lui servoit ne suffisoient pas; & sur la réponse qu'il lui fit que le pain étoit l'essentiel, le roi, qui s'y attendoit, lui dit alors avec sévérité: Eh! pourquoi donc êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main?

Anecdotes des Rois de France.

ZOPYRE.

AU commencement de la cinquieme année de Darius arriva la revolte des Babyloniens, qui obligea ce prince à les assiéger avec toute son

armée.

armée. Les Perses, pendant dix-huit mois, mirent en usage tout ce que la ruse & la force peuvent dans les siéges, mais tous leurs efforts furent inutiles, & Darius commençoit presque à désespérer de pouvoir se rendre maître de la place, lorsqu'il fut fort surpris un jour de voir arriver devant lui Zopyre, l'un des plus grands seigneurs de sa suite, couvert de sang, le nez & les oreilles coupées & tout le corps déchiré de plaies ; se levant de son trône, il s'écria : Hé ! qui a donc pû vous traiter ainsi ? Vous même, seigneur, reprit Zopyre. Le désir de vous rendre service m'a réduit en cet état. Persuadé que vous ne voudriez jamais y consentir, je n'ai pris conseil que de mon zele. Il lui exposa ensuite le dessein qu'il avoit de passer chez les ennemis, & convint avec lui de tout ce qu'il voudroit faire. Ce ne fut point sans une extrême douleur que le roi le vit partir. Zopyre s'approcha de la ville, & ayant dit qui il étoit, il y fut admis : on le conduisit chez le commandant, là il exposa son malheur, & la cruauté que Darius avoit exercée à son égard, parce qu'il lui conseilloit de ne pas demeurer davantage devant une ville qu'il lui seroit impossible de prendre. Il fit offre de ses services, qui pourroient n'être pas inutiles aux assiégés, parce qu'il étoit instruit de tous les desseins des Perses, & que le désir de la vengeance lui inspireroit un nouveau courage & de nouvelles lumieres. Le nom & le visage de Zopyre étoient fort connus à Babylone. L'état où il paroissoit, son sang, ses plaies faisoient foi pour lui, & attestoient par des preuves non suspectes la verité de tout ce qu'il avançoit. On se fia donc pleinement à lui, & on lui donna autant de troupes qu'il en demanda. Dans une premiere sortie il fit périr mille hommes des assiégeans. Quelques jours après il en tua le double.

Une

Une troisieme fois quatre mille demeurerent sur la place. Tout cela se faisoit de concert. Chez les Babyloniens on ne parloit que de Zopyre : c'étoit à qui l'exalteroit le plus, & les termes manquoient pour exprimer le cas qu'on en faisoit & le bonheur qu'on avoit de posséder un si grand homme. Il fut déclaré généralissime des troupes, & on lui confia la garde des murailles. Darius ayant fait approcher son armée dans le tems & vers les portes dont on étoit convenu, il les lui ouvrit, & le rendit ainsi maître d'une ville, qu'il n'auroit jamais pû prendre ni par assaut, ni par famine. Quelque puissant que fut le prince, il se trouva hors d'état de pouvoir récompenser dignement un tel bienfait, & il répetoit souvent qu'il auroit sacrifié de bon cœur cent Babylones s'il les avoit, pour épargner à Zopyre le cruel traitement qu'il s'étoit fait lui-même; il lui laissa pendant sa vie le revenu entier de cette ville opulente, dont lui seul l'avoit rendu maître, & le combla de tous les honneurs qu'un roi peut accorder à un sujet.

ROLLIN *Hist. Anc.*

LA PIETE' FILIALE.

UNE femme Romaine de naissance honnete & libre avoit été condamnée à mort pour quelque crime capital. Le préteur la livra au triumvir, qui la fit mener en prison pour y être étranglée suivant la coûtume. Le geolier chargé de cette exécution, ayant pitié de la criminelle, ne put se résoudre à lui ôter lui-même la vie, & prit le parti de la laisser mourir de faim. Il fit plus, & permit à sa fille de venir voir sa mere dans la prison, prenant bien garde qu'elle ne lui apportât point à manger. Comme cela dura plusieurs jours, sur-

pris

pris que la prisonniere subsistât si long-tems sans prendre de nourriture, il entra en défiance, & ayant observé la fille, il reconnut qu'elle nourrissoit sa mere de son propre lait. Emerveillé d'une invention si pieuse & si spirituelle, il en fait le recit au triumvir, celui-ci au préteur, qui crut que la chose méritoit bien d'être rapportée dans l'assemblée du peuple. La criminelle obtint sa grace : il fut ordonné que la mere & sa fille seroient nourries le reste de leur vie aux dépens du public, & que l'on bâtiroit près de la prison un temple consacré à la Piété.

LE PHILOSOPHE EN VOYAGE.

PLATON ayant quitté la Sicile pour s'en retourner en Grèce, passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers considérables. Il mangeoit avec eux, passoit avec eux des journées entieres & vivoit d'une maniere très simple & très commune, sans jamais leur parler ni de Socrate ni de l'academie, & sans leur faire connoître de lui autre chose, si non qu'il s'appelloit Platon. Les étrangers étoient ravis d'avoir trouvé un homme si doux & si sociable : mais comme il ne parloit que de choses fort ordinaires, ils ne crurent jamais que ce fût le philosophe, dont la réputation faisoit tant de bruit. Les jeux finis ils allerent avec lui à Athènes, où il les logea. Ils n'y furent pas plûtôt, qu'ils le prierent de les mener voir le fameux philosophe qui portoit le même nom que lui, & qui étoit disciple de Socrate. Platon leur dit en soûriant que c'étoit lui-même, & les étrangers, surpris d'avoir possédé un si riche trésor sans le connoître, se sçurent mauvais gré à eux-mêmes, & se firent de

secrets

secrets reproches de n'avoir pas discerné tout le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la simplicité & de la modestie, dont il les couvroit, & l'en admirerent encore davantage.

ROLLIN *Hist. Anc.*

LES PIRATES RELIGIEUX.

CAMILLE étant parti de Rome pour aller détruire la ville de Véjes, promit à Apollon le dixieme de ses dépouilles. La ville ayant été prise, le senat voulut acquiter son vœu, & fit partir un vaisseau de guerre avec trois députés chargés de présenter une grande coupe d'or au temple de Delphes. Ces députés furent pris assez près du détroit de Sicile par des Pirates, qui les menerent à Lipari leur patrie. Les habitans de cette ville avoient coûtume de partager entre eux le profit d'un brigandage qui s'exerçoit ouvertement. Cette année-là ils avoient par hasard pour premier magistrat un certain Timasithe, qui ressembloit plus aux Romains qu'à ses compatriotes. Ce chef des corsaires ayant appris le nom des ambassadeurs, l'offrande dont ils étoient dépositaires, le dieu à qui elle étoit destinée, & le motif qui avoit porté les Romains à la décerner, fit passer, comme il arrive presque toûjours, les sentimens de religion dont il étoit pénétré lui-même, dans l'esprit du peuple qu'il gouvernoit, conduisit les députés dans un hospice public, & quand ils voulurent partir, les escorta lui-même jusqu'à Delphes avec ses vaisseaux, & delà les ramena à Rome, où ils arriverent en toute sûreté sous sa conduite. Touché de cette générosité, le senat lui décerna les honneurs & les présens dont le peuple Romain avoit coûtume de régaler ses amis & ses hôtes.

TITE LIVE.

JUSTICE DE SOLIMAN.

SOLIMAN, ce fier souverain des Turcs, dont les talens étoient fort grands & l'ambition sans bornes, attaqua la Hongrie, & prit Belgrade qu'on regardoit comme le boulevard de la chrétienté. Il venoit de faire cette importante conquête, lorsqu'une femme du commun s'approcha de lui, & se plaignit amèrement de ce que des soldats lui avoient enlevé des bestiaux, qui faisoient toute sa richesse. Il falloit que vous fussiez ensevelie dans un sommeil bien profond, lui dit en riant le sultan, puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. Oui, je dormois, seigneur, répondit-elle ; mais c'étoit dans la confiance que votre hautesse veilloit pour la sûreté publique. Le prince, qui avoit de l'élévation, approuva ce mot, tout hardi qu'il étoit, & répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher. PUFFENDORFF.

LA FEMME DE POLYXENE.

POLYXENE, beau-frere de Denis le Tyran, dont il avoit épousé la sœur, nommée Theste, s'étant déclaré contre lui dans la conspiration de Syracuse, s'enfuit de Sicile, pour ne point tomber entre les mains du tyran. Denis fit venir sa sœur chez lui, & lui fit de grandes plaintes de ce qu'ayant sçu la fuite que son mari méditoit, elle ne l'en avoit pas averti. Elle lui répondit sans s'étonner, & sans marquer la moindre crainte : « Vous ai-« je donc paru une femme si lâche & d'un cœur « si bas, que si j'avois sçu la fuite de mon mari, « je n'eusse pas fait tous mes efforts pour en être

« la

« la compagne, & pour partager avec lui ses dan-
« gers & ses malheurs ? Je ne l'ai pas sçue, & je
« me serois trouvée bien plus heureuse d'être ap-
« pellée partout la femme de Polyxène banni, que
« d'être appellée la sœur du tyran." Denis ne put refuser son admiration à une réponse si pleine de courage, & tous les Syracusains furent si charmes de la vertu de cette dame, qu'après que la tyrannie fût détruite, ils lui conserverent pendant sa vie les mêmes honneurs, le même équipage, & le même train de reine qu'elle avoit auparavant, & qu'après sa mort tout le peuple accompagna son corps au tombeau, & honora ses funérailles par un concours extraordinaire.

ROLLIN *Hist. Anc.*

LE TESTAMENT.

EUDAMIDAS de Corinthe fit en mourant un testament qui sembleroit ridicule à tout autre qu'à un ami ; car n'ayant pour tout bien que deux amis, Charixéne & Arétas, il laissa à l'un sa mere à nourrir, & à l'autre sa fille à marier. Charixéne étant mort cinq jours après, soit de regrèt ou par quelque autre accident, Arétas exécuta la commission de tous les deux ; car ils étoient substitués l'un à l'autre ; & pour rendre son action plus illustre, il maria la fille de son ami & la sienne en un même jour, & leur donna à toutes deux une même dot. Quant à la mere, il la nourrit jusqu'à la mort. Si la générosité d'Arétas est digne d'admiration, la noble hardiesse & la confiance du testateur l'est encore davantage ; car celui, qui a la résolution de faire un semblable testament, est capable non seulement de l'exécuter, mais

mais de quelque chose encore de plus ; & il n'est pas douteux qu'il n'eût nourri la mere de son ami, & marié sa fille, même sans en être prié.

Lucien traduit de d'Ablancourt.

LE ROI PRISONNIER.

FRANÇOIS I. après avoir fait à la bataille de Pavie tout ce qu'on pouvoit attendre de l'homme du monde le plus intrépide, fut forcé de se rendre ; mais il ne voulut se rendre qu'au vice-roi de Naples. Monsieur de Lannoy, lui dit-il, voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisqu'avant de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, & qu'il n'est pas prisonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune. Lannoy se met à genoux, reçoit avec respect les armes du prince, lui baise la main, & lui présente une autre épée, en disant : Je prie votre majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres.

Histoire de Charles-Quint.

L'EVEQUE MODERNE.

LOUIS XI. ayant rencontré un jour Miles d'Ilieres, évêque de Chartres, monté sur une mule magnifiquement enharnachée ; ce n'est pas en cet équipage, lui dit-il, que marchoient les évêques du tems passé ; ils se contentoient d'un âne, ou d'une ânesse, qu'ils conduisoient par le licol. Cela est vrai, sire, répondit l'évêque ; mais cela étoit bon du tems que les rois n'avoient qu'une houlette & gardoient les troupeaux.

Anecdotes des Rois de France.

LES DEUX ILLUSTRES AVEUGLES.

IL y avoit quatre jours qu'Amyzoque & Dandamis s'étoient jurés une amitié éternelle, & qu'ils avoient bû du sang l'un de l'autre pour confirmation de leur alliance, suivant la coûtume des Scythes, lorsque les Sarmates entrerent en Scythie avec trente mille hommes de pied & dix mille chevaux. On s'étoit campé sur l'une & l'autre rive du Tanaïs, pour leur empêcher le passage ; mais ils enleverent d'abord tout ce qui étoit au-delà, à la réserve de ceux qui se sauverent de bonne heure au-deçà du fleuve. Sur ces entrefaites Dandamis voyant son ami prisonnier, qui imploroit son assistance, passe l'eau à la nage pour l'aller secourir ; mais il ne fut pas plûtôt à l'autre bord, qu'il fut envéloppé par les ennemis, & sur le point de périr, il s'écria qu'il venoit, pour racheter un prisonnier. A ces mots ils s'arrêterent tout court, & le menerent au général, qui lui demanda d'abord quelle rançon il vouloit donner. Moi-même, dit-il, puisqu'on m'a pris tout mon équipage, & que les Scythes n'ont point d'autre bien. C'est trop, reprit le Barbare, nous nous contenterons d'une partie, & là-dessus il lui fit arracher les yeux, & le renvoya avec son ami, plus joyeux de cette conquête, qu'affligé de la perte de sa vue. Sa présence rendit le courage aux Scythes, qui crurent n'avoir rien perdu en conservant un si grand trésor. Cela étonna même les ennemis, lorsqu'ils vinrent à considérer à quels gens ils avoient à faire, si bien qu'ils se retirerent la nuit en tumulte, après avoir brûlé les chariots qu'ils avoient pris, & laissé une partie du butin. Cependant Amizoque ne voulut point conserver la lumiere que son ami avoit perdue pour l'amour de lui, & ces deux illustres

illustres aveugles furent depuis nourris aux dépens du public plein de vénération pour leur vertu.

LUCIEN *trad. de d'Ablancourt.*

LEÇON FAITE A UN CONQUERANT.

UN jour Charles XII, roi de Suéde, se promenant près de Leipsic, un paysan vint se jetter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grénadier, qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat; est-il bien vrai, lui dit-il d'un visage sevère, que vous avez volé cet homme? Sire, dit le soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce maraut qu'un dindon. Le roi donna dix ducats de sa propre main au paysan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: Souviens-toi, mon ami, que, si j'ai ôté un royaume au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi. *Hist. de Charles XII.*

LE PARRICIDE CONFONDU.

UN vieux Romain, dont l'histoire n'a point conservé le nom, ayant découvert que son fils attentoit secrètement à ses jours, & ne pouvant s'imaginer que son véritable sang pût concevoir ni exécuter un crime si détestable, il tira sa femme à l'écart pour la conjurer de lui dire ingénument, si ce méchant fils n'étoit point un enfant qu'elle lui eût supposé, ou le fruit d'un amour etranger; mais elle l'assûra par beaucoup de sermens qu'il

étoit

étoit son véritable fils, & qu'il ne devoit pas revoquer en doute la vertu de la mere, ni la naissance de l'enfant.

Sur cette créance il fait venir avec lui ce fils, & l'ayant mené en des lieux déserts éloignés du bruit du peuple, il tire un poignard qu'il avoit caché sous sa robbe, & lui présente sa gorge pour en recevoir le coup, lui disant : Tu n'a plus besoin de meurtriers, ni de poison, pour achever ton parricide, voilà de quoi remplir ton envie & finir mes jours. Ces paroles donnerent sur le champ un remords si prompt & si sensible à ce coupable fils, qu'il jetta le poignard que son pere lui mettoit entre les mains, & lui répondit : Les dieux me gardent d'attenter sur vos jours ; vivez, vivez, mon pere, & si vous avez encore pour moi assez de bonté pour souffrir que je vous fasse une priere : arrachez-moi la vie dont je suis indigne ; mais de grace que j'emporte avec moi la consolation de ne vous pas voir mépriser mon amour, qui, pour être le fruit du répentir, n'en est ni moins tendre ni moins respectueux. L'honnête vieillard se jetta au col de son fils, & versa sur son visage des larmes qui exprimoient sa joie d'avoir retrouvé son enfant. Il essuya de sa propre main celles que le désespoir faisoit répandre à ce malheureux jeune homme, qui ne consentit de vivre que pour effacer son crime par tout ce qui pouvoit prouver le retour de sa tendresse filiale, & qui se rendit en peu de tems digne du meilleur des peres.

VALERE MAXIME.

LE TAILLEUR DE HENRI IV.

LE tailleur de Henri IV. avoit fait imprimer un petit livre concernant les réglements, qui, ſelon lui, étoient néceſſaires pour le bien de l'état. Il eut la hardieſſe de le préſenter au roi. Ce prince le prit en riant, & en ayant lû quelques pages, il dit à un de ſes valets de chambre, allez chercher mon chancelier, qu'il vienne me prendre la meſure d'un habit, voici mon tailleur qui fait des réglements. *Anecdotes des Rois de France.*

LE SOLDAT ROMAIN.

UN ſoldat Romain avoit un procès; il pria Auguſte de le protéger; l'empereur lui donna un de ſes courtiſans pour le conduire chez les juges. Le ſoldat fut aſſez hardi pour dire à Auguſte: je n'en ai pas, ſeigneur, uſé de la ſorte à votre égard, quand vous étiez en péril dans la bataille d'Actium; moi-même j'ai combattu pour vous. En diſant ces mots il découvrit les bleſſures qu'il avoit reçues. Ce reproche toucha tellement Auguſte, qu'il alla lui-même au barreau défendre ce ſoldat. MACROBE.

LA PAUVRETE' RESPECTABLE.

LE tems du commandement de Regulus en Afrique étant expiré, & le ſenat ayant jugé à propos de le lui continuer, ce général demanda un ſucceſſeur & ſon congé, ſur les avis qu'on lui donna, que le fermier qui cultivoit ſept arpens de terre, en quoi conſiſtoit tout ſon bien, étoit mort,

& que son valet avoit dérobé les outils néceſſaires au labourage. Il repréſenta par ſes lettres que ſa femme & ſes enfans étoient expoſés à mourir de faim, ſi par ſa préſence & ſon travail il ne rétabliſſoit ſes affaires domeſtiques. Le ſenat, pour ne pas interrompre le cours des victoires de Regulus, ordonna qu'on fourniroit des alimens à ſa femme & à ſes enfans, que ſa terre ſeroit cultivée aux dépens du public, & qu'on acheteroit de nouveaux inſtrumens néceſſaires pour le labourage; récompenſe modique, ſi l'on en conſidére le prix, mais qui fait plus d'honneur à la memoire de ce vertueux Romain, que tous ces titres pompeux dont on décore les terres de ces hommes nouveaux, qui ne ſe ſont enrichis que par des brigandages, & dont les noms ne ſeront peut-être connus dans la poſtérité, que par les calamités que leur avarice a cauſées. VERTOT *Révolutions Romaines.*

REGULUS.

LES Carthaginois maîtres de la perſonne de Regulus, qu'ils avoient battu & fait priſonnier, le traiterent avec beaucoup de dureté, & plûtôt en criminel qu'en priſonnier de guerre. On le chargea de chaînes, & on l'enſévelit dans un cachot, où il reſta près de quatre ans. Il y auroit péri; mais les Carthaginois ayant pendant ce tems perdu des batailles conſidérables par terre & par mer, ils tirerent Regulus de ſa priſon pour l'envoyer à Rome menager la paix, ou du moins l'échange des priſonniers. Les magiſtrats avant que de le faire embarquer, tirerent de lui parole que s'il ne pouvoit rien obtenir des Romains, il reviendroit à Carthage reprendre ſes fers: on lui fit même enten-

dre

dre que sa vie dépendoit du succès de sa négociation.

Il ne tint pas au sénat que la paix ne se fît, ou du moins l'échange des prisonniers. Cette compagnie crut ne pouvoir acheter trop cher la liberté & la conservation d'un citoyen comme Regulus. Mais le plus grand obstacle à la conclusion du traité vint de la part de celui qui en étoit chargé. Regulus étant arrivé à Rome, fit connoître au sénat qu'avec un peu de constance, & en continuant la guerre, on acheveroit de soûmettre les Carthaginois. Qu'à l'égard de l'échange des prisonniers tout l'avantage seroit du côté des ennemis, qui avoient à Rome leurs principaux officiers & leurs meilleurs soldats, aulieu que les Carthaginois n'avoient que peu de Romains, de gens avancés en âge, ou des lâches dont on ne pouvoit espérer aucun service. Enfin ce généreux Romain parla avec tant de force contre ses propres intérêts, qu'il fit résoudre la continuation de la guerre, & sans vouloir entrer dans sa maison ni voir sa femme & ses enfans, de peur d'être attendri par leurs larmes, il retourna à Carthage pour dégager sa parole. Il y périt dans les plus cruels supplices.

VERTOT *Révolutions Romaines.*

LE DEVOIR DES ROIS.

UNE pauvre femme se présenta souvent devant Philippe, roi de Macédoine, pour lui demander audience, & pour le prier de vouloir bien terminer son procès. Il lui répondit toûjours qu'il n'avoit pas le tems. Rebutée de ces refus réitérés tant de fois, elle répliqua un jour avec émotion : Mais, si vous n'avez pas le tems de me rendre justice, cessez donc d'être roi. Il sentit

toute la force de cette plainte, qu'une juste indignation avoit arrachée à cette pauvre femme ; & loin de s'en choquer, il la satisfit sur le champ, & devint dans la suite plus exact dans ses audiences. ROLLIN *Hist. Anc.*

L'EPOUSE DE GROTIUS.

L'ILLUSTRE Grotius ayant été condamné à une prison perpétuelle, fut enfermé au château de Louvestein. Après y avoir souffert un traitement rigoureux pendant plus d'un an & demi, sa femme ayant remarqué que ses gardes se lassoient de visiter & de fouiller un grand coffre plein de livres & de linge qu'on envoyoit blanchir, conseilla à son mari de se mettre dans ce coffre, ayant fait des trous avec un virebrequin à l'endroit où il y avoit le devant de la tête, afin qu'il pût respirer. Il la crut & fut ainsi porté à Gorcum chez un des ses amis, d'où il alla à Anvers déguisé en menuisier. Cette femme adroite feignit que son mari étoit fort malade, afin de lui donner le tems de se sauver, & pour ôter le moyen de le reprendre ; mais quand elle le crut en païs de sûreté, elle dit aux gardes en se moquant d'eux, que les oiseaux s'en étoient envolés. D'abord on voulut procéder criminellement contre elle, & il y eut des juges qui conclurent à la retenir prisonniere aulieu de son mari ; mais par la pluralité des voix elle fut élargie & louée de tout le monde, d'avoir par son esprit redonné la liberté à son époux. *Dict. histor. de Bayle.*

LA MAGIE DE LA PEINTURE.

REMBRANT imitoit la nature avec tant d'énergie qu'ayant un jour exposé le portrait de sa servante à une fenêtre, où elle avoit coûtume de se montrer ; ses voisins vinrent tour-à-tour faire la conversation avec cette toile, croyant que c'étoit cette fille qu'ils voyoient à la fenêtre. Son attitude immobile fut la seule chose qui fit enfin connoître à ces bonnes gens qu'ils s'étoient trompés.

Vies des Peintres.

ALEXANDRE & PORUS.

PORUS, roi d'une partie des Indes, comptoit jusqu'à trois cens villes dans ses états. Alexandre le Grand après la défaite de Darius vint l'y inquiéter. Porus campa sur les bords de l'Hydaspes pour en défendre le passage ; mais Alexandre ayant traversé ce fleuve, gagna deux victoires, l'une sur le fils aîné de Porus, l'autre sur ce prince, qui après avoir fait dans le combat tout devoir de soldat & de capitaine, se retiroit blessé sur son éléphant, se faisant assez remarquer à sa taille & à sa grandeur. Alexandre voulant sauver un si brave prince, lui envoya des officiers qui lui persuaderent de venir trouver un vainqueur digne de lui. Porus, sans être abbattu de sa disgrace, s'approcha avec une contenance assûrée, comme un brave guerrier que son courage à défendre ses états devoit faire estimer du vaillant prince qui l'avoit vaincu. Alexandre prit le premier la parole, & avec un air noble & gracieux lui demanda, comment il vouloit qu'on le traitât ? En roi, lui repliqua Porus. Mais, ajoûta Alexandre, ne demandez-

vous rien davantage? Non, repliqua Porus, tout est compris dans ce seul mot. Alexandre touché de cette grandeur d'ame, dont il semble que le malheur de ce prince relévoit encore l'éclat, ne se contenta pas de lui laisser son royaume, il y ajoûta d'autres provinces, & le combla de toutes les marques possibles d'honneur, d'estime & d'amitié. Porus suivit depuis ce conquérant avec ses troupes pendant le cours de son expédition dans les Indes, & lui demeura fidele jusqu'à la mort. Le vaincu n'est pas ici moins digne d'admiration que le vainqueur. *Dict. hist. d'Avignon.*

TITUS MANLIUS PIUS.

UN tribun du peuple, appellé M. Pomponius, fit assigner L. Manlius, sous prétexte que ce patricien traitoit un de ses enfans avec trop de dureté. Ce fils de Manlius, appellé Titus, étoit né begue, & comme dans ses premieres années il ne faisoit pas espérer beaucoup de son esprit, son pere l'avoit relégué dans une de ses maisons de campagne, où il étoit occupé du labourage & des autres soins de l'agriculture, comme en usoient encore en ce tems-là les Romains. Cependant Pomponius en voulut faire un crime à Manlius, qui d'ailleurs n'étoit pas agréable au peuple par la sévérité qu'il avoit exercée dans ses magistratures, & à la tête des armées. L'affaire fut poussée si vivement, qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût condamné à une amende considérable. Titus Manlius ayant appris l'embarras, où son pere se trouvoit à son sujet, sort seul de son village de grand matin, se rend à Rome, & va à la porte du tribun, qui étoit encore au lit. Il lui fait dire, que le fils de Manlius demandoit à lui parler pour une affaire

qui

qui ne souffroit point de retardement. Le tribun persuadé qu'il venoit ou le remercier de s'être intéressé dans sa disgrace, ou peut-être lui découvrir de nouvelles preuves de la dureté de son pere, ordonna que l'on le fît entrer. Manlius, l'ayant salué, demanda à l'entretenir en particulier; les gens du tribun se retirerent aussitôt par son ordre. Pour lors se jeune homme lui porta un poignard à la gorge, & le menaça de le tuer, si par les sermens les plus solemnels il ne juroit de se désister de la poursuite qu'il faisoit contre son pere. Le tribun épouvanté jura tout ce qu'il voulut. Mais il ne fut pas plûtôt débarrassé de ce jeune homme, qu'il en porta ses plaintes dans une assemblée du peuple, & demanda à être rélévé de son serment. Le peuple plus généreux en ordonna autrement: il lui fut déffendu, en faveur du fils, de poursuivre davantage son action contre le pere, & pour récompenser cet acte de piété filiale, le jeune Manlius fut nommé pour remplir une des charges de tribun de legion, & obtint le surnom de Pius.

VERTOT *Revolutions Romaines.*

LE SCIPION FRANCOIS.

UNE veuve d'une naissance distinguée reduite à la plus affreuse misère, crut trouver une ressource en livrant sa fille au chevalier Bayard. Elle fut conduite chez lui, il la trouva belle comme un ange, mais elle avoit les yeux tout bouffis de larmes, & elle en repandoit encore. Qu'avez-vous, la belle enfant, lui dit-il? Est-ce pour pleurer que vous êtes venue ici? Hélas, non, monseigneur, répondit-elle en se jettant à ses genoux, je ne sçais que trop que ma mere m'a livrée à votre discrétion; cependant je vous assûre que je suis vierge, & que je n'aurois jamais fait

de faute, si je n'y avois été contrainte par violence, comme je le suis. Plût à Dieu que je fusse morte avec l'honneur avant que de me voir entre vos mains ! Mais ma mere ne m'y a forcée que par misere ; car nous mourons de faim. Là-dessus ses sanglots redoublerent : J'ai toujours respecté la vertu, dit Bayard attendri, & je la respecte surtout dans la noblesse ; rassûrez-vous, ma chere demoiselle, & venez avec moi. Le chevalier la conduisit chez une dame de ses parentes ; il envoya le lendemain chercher la mere, & lui fit les plus vives reproches de s'être portée à un tel déshonneur que de livrer sa fille. Enfin notre héros, sçachant qu'un honnête homme recherchoit la demoiselle en mariage, il lui fit présent de six cens florins pour sa dot, & il eut la satisfaction d'avoir sauvé l'honneur d'une fille noble & vertueuse, & d'en avoir fait une femme exemplaire & respectable par sa conduite. *Vie du Chevalier Bayard.*

LE FAUX AGRIPPA.

UN esclave de Postumus Aprippa, nommé Clemens, ayant appris la mort d'Auguste, forma un projet au-dessus de son état, d'aller dans l'isle de Planasie, d'en enlever son maître par force ou par adresse, & de le montrer aux armées de Germanie. Prévenu par le meurtre d'Agrippa, il conçoit un dessein plus grand & plus dangereux. Il se cache dans des lieux inconnus, laissant croître ses cheveux & sa barbe ; car il étoit près de l'âge & de la figure de son maître. Alors des émissaires choisis repandent qu'Aprippa vit encore ; d'abord ils le disent en secret, comme une chose deffendue : bientôt le bruit, qui s'étend, est avidement reçu par la multitude, & par les esprits rémuants

rémuants qui désiroient une révolution. L'esclave de son côté se montroit dans les villes au déclin du jour, jamais en public, & jamais longtems aux mêmes lieux. Comme la vérité se fortifie par l'attention & par le tems, & les faux bruits par la rapidité & l'incertitude, il se déroboit à la renommée ou la prévenoit.

Cependant le bruit se répand en Italie, que la bonté des dieux a conservé Agrippa; on le croyoit à Rome: Tibere inquiet ne sçavoit s'il employeroit la force pour reprimer son esclave, ou s'il laisseroit au tems à dissiper cette vaine rumeur; flottant entre la honte & la crainte, il pensoit tantôt qu'il ne falloit rien mépriser, tantôt qu'il ne falloit pas s'effrayer de tout. Enfin il trouve moyen de faire arrêter Clemens par Sallustius Crispus; Tibere lui ayant demandé, comment il étoit devenu Agrippa; il répondit: comme tu es devenu César.

Fragment de Tacite, traduit par Mr. d' Alembert.

LA VERTU RECOMPENSE'E.

DANS le tems que Don Juan d'Autriche commandoit dans les Païs-bas l'armée Espagnole contre les confédérés, un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un avocat de Lille, chez lequel il avoit logé. Cette jeune personne, en se défendant, saisit le poignard de son ravisseur, le lui plongea dans le sein & s'éloigna. Le capitaine, sentant que sa blessure étoit mortelle, se confessa, & pénétré du répentir le plus vif, supplia qu'on lui amenât la vertueuse fille: Je souhaite, lui dit-il, que vous me pardonniez l'outrage que vous avez reçu de moi, &, pour réparer, autant que je le puis, mon attentat d'une maniere

 convénable,

convénable, je déclare que je suis votre mari. Puisque mon crime & votre vertu m'ont mis hors d'état de pouvoir vous offrir ma personne, recevez du moins avec le nom & les droits de mon épouse que je vous donne, le présent que je vous fais de tous mes biens. Que ceux qui sçauront l'affront que vous avez été sur le point de recevoir, apprennent en même tems qu'un mariage honorable a été le prix des efforts que j'ai faits pour vous déshonorer, & du courage avec lequel vous avez sçu vous en défendre.

Après avoir parlé de la sorte, le noble Espagnol, du consentement du pere, & en présence du prêtre qui étoit venu pour le confesser, épousa la fille, & il expira aussitôt après, laissant à juger ce qui étoit le plus admirable, ou la générosité de l'officier, pour réparer sa faute, ou le courage avec lequel la jeune personne avoit conservé son honneur.

DE THOU.

LE GRAND MANGEUR.

HENRI IV. étoit naturellement œconome & visoit toûjours à l'utilité. Un homme, qui mangeoit autant que six, se présenta devant lui, dans l'espérance que le roi lui donneroit de quoi entretenir un si grand talent. Ce prince, qui avoit déja entendu parler de cet illustre mangeur, lui demanda si ce qu'on disoit de lui étoit vrai, qu'il mangeoit autant que six? Oui, sire, répondit-il. Et tu travailles à proportion, continua le roi? Sire, repliqua-t'il, je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge. Ventre-saint-gris, dit le roi, si j'avois six hommes comme

toi

toi dans mon royaume, je le ferois pendre ; de tels coquins l'auroient bientôt affamé.

Anecdotes des Rois de France.

PIERRE LE GRAND.

LES Russes venoient d'emporter d'assaut la ville de Narva, défendue pour la Suéde par le général Horn. Comme, malgré les ordres qu'on leur avoit donnés, ils mettoient tout à feu & à sang, Pierre I. se jetta au milieu d'eux l'épée à la main, & leur arracha les femmes & les enfans qu'ils vouloient massacrer. Il tua de sa main plus de cinquante de ces hommes féroces que l'ivresse du carnage rendoit sourds à sa voix. Enfin il vint à bout de mettre un frein à la fureur & à la licence & de rassembler ses soldats dispersés.

Le vainqueur, couvert de poussiere, de sueur & de sang, se rend à l'hôtel de ville, où les principaux habitans s'étoient réfugiés. Son air menaçant & terrible effraye le peuple ; il pose en entrant son épée sur une table, & adressant la parole à la multitude consternée, qui attendoit dans le silence la décision de son sort. Rassûrez-vous, dit-il ; ce n'est point du sang des citoyens que cette épée est teinte, mais de celui des Russes que je viens d'immoler à votre conservation. *Hist. de Pierre I.*

L'OUTRAGE VENGÉ.

LA ville de Thébes ayant été emportée d'assaut par les troupes d'Alexandre, fut abandonnée à la licence & à la cupidité du soldat. Quelques Thraces ayant forcé la maison d'une dame de qua-

lité & de vertu, nommée Timocléa, pillerent tous ses meubles & tous ses trésors, & leur capitaine l'ayant prise elle-même par force, & assouvi sa brutale passion, lui demanda si elle n'avoit point de l'or & de l'argent caché. Timocléa, animée d'un violent désir de se venger, lui ayant répondu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, & lui dit, que dès qu'elle avoit vû la ville forcée, elle avoit jetté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur. Timocléa, qui étoit derriere, le poussa de toute sa force, le précipita dans le puits, & jetta dessus quantité de pierres, dont elle l'assomma. En même tems elle fut prise par les Thraces, & on la mena à Alexandre les fers aux mains. A sa contenance & sa démarche Alexandre connut d'abord que c'étoit une femme de qualité & d'un grand courage; car elle suivoit fièrement ces brutaux, sans témoigner aucun étonnement, ni faire paroître la moindre crainte. Le roi lui ayant demandé qui elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagéne qui avoit combattu contre Philippe pour la liberté de la Grèce, & qui avoit été tué à la bataille de Cheronée, où il commandoit. Alexandre admira la réponse généreuse de cette dame, & encore plus l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit avec ses enfants.

ROLLIN *Histoire Ancienne.*

SIMPLICITE' D'UN CONSUL.

LE consul Mumius étoit un grand homme de guerre & un grand homme de bien, mais sans litérature, sans connoissance des arts, sans goût pour

pour les ouvrages de peinture & de ſculpture, dont il ne diſcernoit point le merite. Il avoit chargé des entrepreneurs de faire tranſporter à Rome pluſieurs tableaux & pluſieurs ſtatues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, compoſé des chef-d'œuvres de ces artiſans rares, qui contribuent preſque autant que les grands capitaines à rendre leur ſiècle reſpectable à la poſtérité. Cependant Mumius, en récommandant le ſoin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit, les menaça très ſérieuſement, ſi les ſtatues, les tableaux, & les choſes, dont il les chargeoit de répondre, venoient à ſe perdre ou à ſe gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

ROLLIN *Hiſtoire Romaine.*

CE QUI EST LE PLUS DIFFICILE A ACQUERIR.

ABAUCAS allant à la ville des Boryſtheniens avec ſa femme & ſes deux enfans, en la compagnie d'un de ſes amis, fut attaqué en chemin par des voleurs, & ſon ami bleſſé à la cuiſſe, de ſorte qu'il ne pouvoit plus ſe ſoûtenir. Cependant le feu s'étant pris la nuit au logis où ils étoient, il chargea ſon ami ſur ſes épaules, & le ſauva à travers la flamme, laiſſant ſes petits enfans qui lui tendoient les bras, & repouſſant ſa femme qui le vouloit arrêter. Il lui cria ſeulement qu'elle le ſuivît, ce qu'elle fit avec un petit enfant qu'elle tenoit embraſſé, qui fut étouffé par la vapeur du feu, mais l'autre, qui venoit après, échappa. Comme on lui reprochoit enſuite qu'il avoit abandonné ſes enfans pour ſauver un étranger : J'en pouvois, dit-il, en avoir d'autres, mais je n'euſſe jamais récouvré un ſemblable ami.

LUCIEN *trad. de d'Ablancourt.*

LE GOUVERNEUR PROPHETE.

LES Espagnols assiégeoient Steenwick, ville d'Overyssel. Comme on n'avoit pas jetté assez de vivres dans la place, les habitans demanderent séditieusement qu'on se rendît. Le brave gouverneur, Cornptut s'avança dans la place publique, où étoit la rumeur, & ordonna à la populace de se retirer. Un boucher, plus mutin que les autres, se mit à crier : Que deviendrons-nous quand il n'y aura plus rien à manger ? Nous n'en sommes pas encore là, dit gravement Cornptut ; mais, quand nous y serons, nous commencerons par te manger, & tout ce qu'il y aura de coquins comme toi.

Cette fermeté ayant arrêté la sédition, on ne songea qu'à se défendre ; mais les besoins devenant tous les jours plus grands, les murmures recommencerent. Ils étoient montés au comble, lorsqu'un hazard heureux fit tomber trois perdrix dans la place. Soit qu'elles fussent au bout de leur vol, ou que quelque oiseau de proie les poursuivit, elles étoient si lasses qu'on les prit à la main. Cornptut, qui se souvient que Dieu a fourni autrefois de la nourriture aux Israëlites dans le désert, prétend que les perdrix, envoyées aux habitans de Steenwick, sont un gage du secours qu'il leur donnera dans peu. Il fait plus ; sur le nombre de ses oiseaux il ose prédire que le secours viendra dans trois semaines. Le peuple ajoûta foi à une rêverie si absurde ; cela n'est pas étonnant ; mais ce qui l'est beaucoup, c'est que l'événement confirma avec la plus grande précision une explication si superstitieuse ou si hardie. Les confédérés firent lever le siège par un combat sanglant & funeste pour les Espagnols. DE THOU.

LE SCÉLÉRAT PUNI.

CHIOMARE, femme d'Ortiagon, prince Gaulois, également récommandable par sa chasteté & par sa beauté, avoit été faite prisonniere par les Romains. Elle étoit gardée, entre plusieurs autres qui avoient été prises avec elle à la déroute du mont Olympe, par un centurion, aussi passionné pour l'argent que pour les femmes. D'abord il tâcha de l'engager à consentir à ses infames désirs ; mais, ne pouvant vaincre sa résistance & sa fermeté, il crut pouvoir employer la violence sur une femme que son malheur avoit réduite à l'esclavage. Ensuite, pour lui faire oublier cet outrage, il lui offrit de la renvoyer en liberté, non cependant sans rançon. Il convint avec elle d'une certaine somme, & pour cacher ce complot aux autres Romains, il lui permit d'envoyer à ses parens tel des prisonniers qu'elle voudroit choisir, & marqua près du fleuve le lieu où se feroit l'échange de la dame & de l'or. Par hazard elle avoit un de ses esclaves parmi les autres prisonniers. Ce fut lui sur qui elle jetta les yeux, & aussitôt le centurion le conduisit hors des corps de gardes à la faveur des tenèbres. Dès la nuit suivante deux parens ou amis de la princesse se trouverent au rendez-vous, où le centurion amena aussi sa prisonniere. Quand ils lui eurent présenté le talent Attique qu'ils avoient apporté, c'étoit la somme dont on étoit convenu, la dame dit en sa langue à ceux qui étoient venus pour la recevoir, de tirer leurs épées, & de tuer le centurion, qui s'amusoit à péser cet or. Alors cette femme, charmée d'avoir lavé par son courage l'injure faite à sa chasteté, prit la tête de cet officier, qu'elle-même avoit coupée, & la cachant sous sa robbe,

robbe, alla retrouver ſon mari Ortiagon, qui s'en étoit retourné chez lui après la défaite des ſiens. Avant que de l'embraſſer elle jetta à ſes pieds la tête du centurion. Etrangement ſurpris d'un tel ſpectacle, il lui demande de qui étoit cette tête, & ce qui l'avoit portée à faire une action ſi peu ordinaire à ſon ſexe? Le viſage couvert d'une ſubite rougeur & enflammé en même tems d'une fière indignation, elle avoua l'outrage qu'elle avoit reçu & la vengeance qu'elle en avoit tirée. Pendant tout le reſte de ſa vie elle conſerva toûjours le même attachement pour la pureté de vie & de mœurs, qui fait la principale gloire du ſexe, & ſoûtint merveilleuſement l'honneur d'une action ſi mâle & ſi généreuſe. ROLLIN *Hiſt. Anc.*

EQUITÉ DE LOUIS XIV.

UN des valets de chambre de Louis XIV. le prioit, comme il ſe mettoit au lit, de faire recommander à monſieur le premier préſident un procès qu'il avoit contre ſon beau-pere, & lui diſoit, en le preſſant: Hélas, ſire, vous n'avez qu'à dire un mot. Eh! lui dit Louis XIV. ce n'eſt pas de quoi je ſuis en peine: mais, dis-moi, ſi tu étois à la place de ton beau-pere, & ton beau-pere à la tienne, ſerois-tu bien aiſe que je le diſſe ce mot? *Anecdotes des Rois de France.*

GÉNÉROSITÉ DE VOITURE.

BALZAC ayant demandé à Voiture 400 écus à emprunter, il livra auſſitôt la ſomme, & prenant la promeſſe de Balzac, il y écrivit en la

la lui renvoyant : *Je réconnois devoir à monsieur de Balzac 800 écus pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter 400.*

Variétés Philosophiques & Literaires.

PORUS MODERNE.

L'Electeur Jean Fréderic de Saxe vaincu & pris par l'empereur Charles V. demanda fièrement qu'on le traitât avec la considération qui lui étoit due. Il ne s'avilit pas, se couvrit & répéta toûjours, que, pour être devenu prisonnier, il n'avoit pas cessé d'être prince. *Votre majesté impériale*, ajoûta-t'il, *peut faire de moi tout ce qu'elle voudra, mais elle ne me fera jamais peur.* Ce mot heroïque étoit si bien l'expression du cœur, que, lorsqu'on annonça peu après à Fréderic son arrêt de mort, il dit froidement au duc de Brounswick, avec lequel il jouoit aux échecs : *Achevons notre partie.* Sleidan.

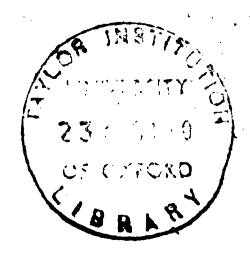
LE PERE COMPLAISANT.

Antiochus, fils de Seleucus, roi de Syrie, tomba dans une maladie de langueur, dont les medecins ne pouvoient découvrir la cause, & qui, par cette raison, paroissoit sans remède, & ne laissoit aucune espérance. On peut juger de l'inquiétude & de la douleur d'un pere, qui se voyoit près de perdre dans la fleur de son âge un fils qu'il destinoit pour lui succéder dans ses vastes états, & qui faisoit toute la douceur de sa vie. Erasistrate, l'un des medecins, plus attentif & plus habile que tous les autres, ayant examiné avec

avec soin & suivi de près tous les symptomes de la maladie du jeune prince, crut enfin, par tout ce qu'il avoit remarqué, être venu à bout d'en découvrir la vraie cause. Il jugea que son mal n'étoit qu'un effêt de l'amour, & il ne se trompoit pas; mais il n'étoit pas si aisé de découvrir l'objet qui causoit une passion d'autant plus violente, qu'elle demeuroit sécrète. Voulant donc s'en assûrer, il passoit les journées entieres dans la chambre du malade, & quand il y entroit quelque dame, il observoit attentivement ce qui se passoit sur le visage du prince. Il remarqua que, par rapport à toutes les autres, il étoit toûjours dans une situation égale; mais que toutes les fois que Stratonice, la femme du roi son pere, entroit chez lui, seule ou avec son époux, le jeune prince ne manquoit pas de tomber dans tous les accidens qui désignent une passion violente; extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité & désordre sensible dans le pouls, & d'autres symptomes pareils. Quand le medecin se trouva seul avec son malade, il sçut, par des interrogations adroites, tourner si bien son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimoit la reine Stratonice, sa belle-mere; qu'il avoit fait tous ces efforts pour vaincre sa passion, mais toûjours inutilement; qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on pouvoit lui répresenter dans une telle conjoncture, le respect pour un pere & un roi, dont il étoit tendrement aimé, la honte d'une passion illicite & contraire à toutes les règles de la bienséance & de l'honnêteté, la folie d'un dessein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir satisfaire: mais que sa raison égarée, & occupée de ce seul objet, n'écoutoit rien. Que pour se punir d'un désir involontaire en un sens, mais toûjours criminel, il avoit

avoit résolu de se laisser mourir peu à peu, en négligeant le soin de son corps & en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal : mais le plus difficile restoit à faire, qui étoit d'y apporter le remède. Comment faire une telle proposition à un pere & à un roi ? La premiere foi que Seleucus demanda comment se portoit son fils, Erasistrate lui répondit que son mal étoit sans remède, parce qu'il naissoit d'une passion secrète, qui n'en avoit point, aimant une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le pere surpris & affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit ? Parce que, dit le medecin, c'est la mienne, & que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas, repartit le prince, pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement ! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi ? Seigneur, reprit le medecin, mettez-vous pour un moment en ma place. Lui céderiez-vous Stratonice ? Et si vous, qui êtes pere, ne consentiriez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse ? Ah ! plût aux dieux, s'écria Seleucus, que la guérison de mon fils ne dependît que de mon consentement ! je lui céderois de tout mon cœur & Stratonice & l'empire même. Eh bien, dit Erasistrate, le remède est entre vos mains : c'est Stratonice qu'il aime. Le pere n'hésita pas un moment, & obtint sans peine le consentement de son épouse. Ils furent couronnés roi & reine de la haute Asie. ROLLIN *Hist. Anc.*



L'ARRET DE MORT.

LE plus vertueux des payens, Socrate, fut accusé d'impieté, & immolé à la fureur de l'envie & du fanatisme. Lorsqu'on lui rapporta qu'il avoit été condamné à mort par les Athéniens : & eux, dit-il, le sont par la nature. Mais, c'est injustement, s'écria sa femme. Voudrois-tu, reprit-il, que ce fût justement ?

Dictionnaire de Moreri.

LE CHEMIN DE LA CHAMBRE.

HENRI IV. demandant à mademoiselle d'Entragues, qu'il aimoit extrémement, par où l'on pouvoit aller dans sa chambre ? Par l'église, sire, répondit-elle. *Elite de bons mots.*

LE SECOND ALEXANDRE.

LA mere, l'épouse & toute la famille de Darius ayant été prises par les troupes d'Alexandre, le vainqueur les fit avertir qu'il alloit les visiter, & ayant fait retirer toute sa suite, il entra seul dans la tente avec Ephestion ; c'étoit son ami & son favori. Ils étoient de même âge, mais Ephestion avoit sur lui l'avantage de la taille, de sorte que les reines le prirent pour le roi & lui rendirent leurs respects. Quelques eunuques d'entre les captifs leur montrant qui étoit Alexandre, Sysigambis se jetta à ses pieds, & lui demanda pardon, s'excusant sur ce qu'elles ne l'avoient jamais vû. Le roi la réléva, & lui dit : Non, ma mere, vous ne vous êtes point trompée : car celui-ci est aussi Alexandre. ROLLIN *Hist. Anc.*

LA BARQUE TROP CHARGÉE.

ON portoit dans les Indes des troupes Portugaises qui firent naufrage ; une partie aborda dans le païs des Caffres, & l'autre se mit à la mer sur une barque construite des débris de son vaisseau. Le pilote, s'appercevant que le bâtiment étoit trop chargé, avertit le chef qu'on alloit couler à fond, si on ne jettoit dans l'eau une douzaine de victimes. Le sort tomba entre autres sur un soldat, dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Son jeune frere tombe aux genoux d'Edouard de Mello, & demande avec instance de prendre la place de son aîné. Mon frere, dit-il, est plus capable que moi ; il nourrit mon pere, ma mere, mes sœurs ; s'ils le perdent, ils mourront tous de misere. Conservez leur vie en conservant la sienne, & faites moi périr, moi qui ne puis leur être d'aucun secours. Mello y consentit, & le fit jetter dans la mer. Le jeune homme suit la barque pendant six heures ; enfin il la rejoint. On le menace de le tuer, s'il tente de s'y introduire : l'amour de sa conservation triomphe de la menace ; il l'accroche. On veut le frapper avec une épée, qu'il saisit & qu'il retient jusqu'à ce qu'il soit entré. Sa constance touche tout le monde. Il lui fut permis de rester avec les autres, & il parvint ainsi à sauver sa vie & celle de son frére. LA CLEDE *Histoire de Portugal.*

BELLE RÉPONSE DE MITHRIDATE.

PARMI quelques prisonniers Romains que Mithridate avoit faits, on lui amena un officier, qui se nommoit Pomponius, & qui étoit

blessé dangereusement. Le roi lui demanda, si en lui sauvant la vie il pourroit compter de l'avoir pour ami. Oui, répondit le prisonnier, si vous faites la paix avec les Romains; si non, je n'ai pas même à délibérer. Ceux qui étoient présens, irrités de cette fière réponse, poussoient Mithridate à le faire mourir; mais ce prince eut la générosité de rejetter ce lâche conseil, & dit: Il ne faut pas maltraiter la vertu malheureuse.

ROLLIN *Histoire Romaine*.

L'AMI A TOUTE E'PREUVE.

AGATHOCLE'S étoit de Samos & n'avoit rien d'illustre que son amitié pour Dinias, natif d'Ephése d'une famille ancienne & opulente, mais qui s'étoit enrichie depuis peu. Or comme ceux qui sont devenus riches en peu de tems ont toûjours autour d'eux des parasites pour servir à leur divertissement, Dinias ne manquoit pas de ces sortes de courtisans, qui font la cour à nos richesses, plûtôt qu'à nous-mêmes. Mais Agathoclés qui l'aimoit dès sa plus tendre jeunesse, ne les pouvoit souffrir, quoiqu'il ne laissât pas de vivre avec eux, pour complaire à son ami, qui en étoit si charmé, qu'il en faisoit plus d'état que de lui, jusques-là qu'il lui devint même insupportable par ses fréquentes rémontrances; car il ne pouvoit s'empêcher de lui représenter la grandeur & le merite de ses ancêtres, & de le conjurer avec larmes de ne pas dissiper le bien que son pere avoit amassé avec beaucoup de peine; tant qu'à la fin Dinias ne l'appelloit plus à ses plaisirs, & se cachoit de lui, lorsqu'il vouloit faire quelque partie. Comme un *mal en* attire un autre, ces flatteurs lui mirent

dans

dans l'esprit l'amour d'une celèbre coquette, qui étoit adroite à gagner les cœurs, & tantôt par des dédains affectés, tantôt par de feintes caresses, sçavoit si bien enflammer ceux qu'elle avoit pris, qu'ils ne s'en pouvoient défaire. Lorsqu'elle eut attrapé ce jeune homme simple & niais à l'aide de ses faux amis, qui mettoient tout en œuvre pour le surprendre, elle ne le laissa pas échapper; mais après l'avoir enveloppé dans ses filets, pour en mieux triompher, elle feignit de l'amour, & causa mille maux à ce pauvre infortuné. Car pour lui mieux faire valoir sa fausse tendresse, elle le tourmentoit souvent en se dérobant à sa vue sous prétexte qu'elle craignoit de donner de la jalousie à son mari, qui étoit un homme de condition & des principaux de la ville d'Ephése. Cela l'enflamma de sorte, que ne pouvant souffrir son absence, il envoyoit tous les jours quelques-uns de ses amis la visiter: il ne s'entretenoit que d'elle, & lorsqu'il ne la pouvoit voir il se consoloit par la vue de son portrait. Cependant il lui donnoit tout ce qu'il avoit, meubles, argent, maisons, pierreries; de sorte qu'en peu de tems on vit fondre cette famille si opulente, qui étoit la premiere du païs; & lorsqu'il n'eut plus rien, elle le quitta pour un jeune Candiot fort riche, qui commença d'entrer sur les rangs, surpris par les mêmes artifices. Dinias s'en plaint inutilement, tant que se voyant abandonné par ses faux amis & par sa perfide maîtresse, il a recours à Agathoclés qui voyoit tout cela, il y avoit longtems, sans le pouvoir empêcher. Il lui conte donc son avanture avec quelque pudeur d'abord; mais à la fin il tranche le mot, lui avouë franchement qu'il ne pouvoit plus vivre sans elle. Agathoclés qui vit que ce seroit peine perdue d'essayer de l'en dissuader, & qu'il n'étoit pas tems de lui faire des reproches,

vend une ſeule maiſon qu'il avoit, & lui en donne l'argent. Auſſi-tôt il va trouver ſa maîtreſſe, qui le reçoit à bras ouverts, & ſes flatteurs rentrent en grace comme auparavant ; leurs amourettes recommencent, ſi bien qu'elle lui donne rendez-vous la nuit ; mais il ne fut pas plûtôt entré, que le mari ſe préſente l'épée à la main, ſoit qu'il en fut averti par ſa femme, ou non, & menace de le tuer. En cette extrémité il ne perd point le jugement, mais empoignant un bâton, il lui en donne un ſi grand coup ſur la tête, qu'il l'aſſomme, & de rage en fait autant à ſa femme, qu'il acheve après de tuer avec l'épée de ſon mari. Enſuite il repouſſe les valets étonnés, qui ſe mettoient en devoir de l'arrêter, & ſe ſauve chez Agathoclés, où dès le matin il eſt pris & mené au gouverneur de la province, qui le renvoye à l'empereur, après avoir tout confeſſé. Dans cette triſte conjoncture ſon ami ne le quitte point, & le ſuit priſonnier en Italie, où il entreprend ſa défenſe. Comme il fut condamné il l'accompagne dans ſon exil, & va demeurer avec lui en la petite isle de Gyare, où il fut confiné pour le reſte de ſes jours. Il employe là à le nourrir le peu de bien qui lui reſtoit, & lorſque tout fut mangé il ſe loua à des pêcheurs d'huitres à l'écaille, qui ſervoient à la teinture de la pourpre, & l'entretint de ſon travail, ſans l'abandonner même après ſa mort. Car il s'habitua là, & ne retourna point en ſon païs.

LUCIEN *traduction de d'Ablancourt.*

L'ASSASSIN CONFONDU.

PLUSIEURS des principaux proteſtans du Dauphiné, jaloux de voir Leſdiguières à la tête de leur parti dans cette province, donnerent cinq cents écus à un gendarme d'une valeur diſtinguée,

qui se chargea de l'assassiner. Lesdiguières, averti du dessein de ce misérable, qui feignoit de vouloir prendre parti dans ses troupes, le mena seul à la chasse dans un bois écarté. Mon cavalier, lui dit-il; voici un lieu bien favorable pour se défaire d'un homme. L'assassin se jette à l'instant à ses pieds, & lui fait l'aveu de ses desseins avec toute la confusion possible. Allez, lui dit froidement Lesdiguières, n'oubliez jamais que vous vous êtes chargé de la plus honteuse des commissions pour un soldat; faites mes complimens à ceux qui vous ont envoyé, & dites-leur, qu'ils ne sçauroient me faire périr sans perdre le meilleur ami qu'ils ayent. Tous les conjurés, pleins d'admiration pour un courage si élevé, choisirent dans l'instant & volontairement Lesdiguières pour chef. Il lui obéirent dans la suite avec une soumission aveugle.

Hist. du Connétable de Lesdiguières.

LE JUGEMENT REFORMÉ.

PHILIPPE, roi de Macédoine, sortant d'un long repas, une femme l'aborda pour lui demander justice, & pour lui exposer des raisons qu'il ne goûta pas. Il la jugea & la condamna; elle répondit de sang froid: J'en appelle. Comment! dit Philippe, de votre roi? & à qui? A Philippe à jeûn, répliqua-t'elle. La maniere dont il reçut cette réponse, feroit honneur au roi le plus sobre. Il examine l'affaire tout de nouveau, reconnoit l'injustice de son jugement, & se condamne à la réparer. VALERE MAXIME.

LE ROI & LE PHILOSOPHE.

UN jour Alexandre paſſant par Corinthe eut la curioſité de voir Diogène, qui y étoit pour lors ; il le trouva aſſis au ſoleil dans le Cranée, où il raccommodoit ſon tonneau. Je ſuis le grand roi Alexandre, lui dit-il ; & moi je ſuis ce chien de Diogène, répondit le philoſophe. Ne me crains-tu point, continua Alexandre ? Es-tu bon ou mauvais, reprit Diogène ? Je ſuis bon, répartit Alexandre. Hé, qui eſt-ce qui craint ce qui eſt bon, reprit Diogène ? Alexandre admira la ſubtilité d'eſprit & les manieres libres de Diogène. Après s'être entretenu quelque tems avec lui, il lui dit : Je vois bien que tu manques de beaucoup de choſes, Diogène ; je ferai bien aiſe de te ſecourir : demande-moi tout ce que tu voudras. Ote-toi un peu de mon ſoleil, répondit Diogène, & ne me prive point de ce que tu ne peux me donner. Alexandre demeura fort ſurpris de voir un homme au-deſſus de toutes les choſes humaines. Lequel eſt le plus riche, continua Diogène, de celui qui eſt content de ſon manteau & de ſa beſace, ou de celui à qui un royaume entier ne ſuffit pas, & qui s'expoſe tous les jours à mille dangers, afin d'en augmenter les limites ? Les courtiſans d'Alexandre étoient fort indignés qu'un tel roi fît tant d'honneur à un chien comme Diogène, qui ne ſe levoit pas même de ſa place. Alexandre s'en apperçut ; il ſe retourna & leur dit : Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois être Diogène.

Vie des anc. Philoſophes.

LA GOUTTE GUÉRIE.

UN homme cauftique, aigre, médifant étoit tourmenté d'un accès de goutte. Il fouffroit beaucoup, mais fon mal ne l'empêchoit pas d'en dire des autres. Un de fes voifins, qu'apparemment il avoit peu ménagé, réfolu de fe venger de fes farcafmes, médita un tour qu'il n'avoit garde de penfer devoir être fi falutaire au goutteux. Un foir qu'il le fçavoit feul, il fe mafque en negre & le va trouver. Il monte, pouffe la porte & entre affez précipitamment dans fa chambre; il approche du lit en grimaçant & ne difant mot. Le malade épouvanté, & plus que furpris de cette vifite, demande, crie qui c'eft, qui eft là? Et dans l'inftant il fe fent enlevé par celui qu'il croit un fpectre revènu de l'autre monde pour le faire mourir. Il eft vrai que ce prétendu fpectre ne le ménage guéres; il le prend par les bras, par les jambes, & l'emporte tout tranfi au milieu de la cour, donnant, en defcendant les dégrés, des parties malades de part & d'autre contre les murs. Quand il l'eut jetté fur le pavé, non fûrement fans l'avoir bien fait crier, il fe mit à le regarder & à lui faire peur, mais il ne l'épouvanta pas longtems; car le moment d'après qu'il s'apprêtoit à s'en recharger pour recommencer fa promenade, il le vit fe réléver & s'enfuir auffi vîte que fi jamais il n'eut eu la goutte: & en effèt il ne l'avoit déja plus alors, & ne l'eut jamais depuis.

Anecdotes de Medecine.

LE BEAU COMBAT.

ARIOBARZANE, roi de Cappadoce, toûjours fidele aux Romains, à qui il devoit son élévation, étoit venu au camp de Pompée ; & pendant que ce général étoit sur son tribunal, lui, il étoit assis à côté sur une chaise curule. Mais il apperçut son fils placé auprès du bureau d'un greffier. La tendresse de ce pere ne put supporter de voir son fils tenir une place si peu convenable à son rang. Il descendit, & alla lui ceindre le diadème, & l'exhorter à prendre la place qu'il venoit de quitter. Le fils combattant par son respect contre la tendresse de son pere versa des larmes, laissa tomber le diadème, & ne voulut point se rendre, quelques instances qui lui fussent faites. Ainsi par un événement qui sembleroit incroyable, celui qui quittoit une couronne étoit plein de joie, & celui à qui on la mettoit sur la tête étoit plongé dans une tristesse amère. Quel combat ! & qui peut ne pas en être attendri & charmé, même au simple recit ? Il fallut que l'autorité de Pompée intervint pour terminer une querelle si singuliere. Il confirma le jugement du pere, & ordonna au fils d'obéïr. ROLLIN *Hist. Rom.*

PLAISANTE QUESTION.

CE'SAR, voyant un jour à Rome quelques étrangers fort riches, qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits singes & qui les caressoient fort tendrement, leur demanda avec beaucoup de raison, si les femmes de leur païs n'avoient point d'enfans ?

PLUTARQUE *traduction de Dacier.*

AVANTURE EXTRAORDINAIRE.

LE comte d'Alvarez, Grand-d'Espagne, étoit riche, puissant & fortement épris de son épouse; elle accoucha d'un fils & mourut trois jours après la naissance de cet enfant. Le comte pénétré de douleur ne survêcut que dix mois à sa femme. Le jeune Alvarez, se trouvant orphelin, resta sous la tutelle de son oncle, gentilhomme sans fortune & chargé d'une nombreuse famille. Les biens immenses de ce pupille le tenterent, & lui inspirerent l'affreux projet de sacrifier le dernier rejetton de cette illustre famille, pour enrichir ses enfans. Une ame assez atroce pour former un tel dessein est ordinairement capable de l'exécuter: cependant cet oncle sanguinaire n'osant pas verser lui-même le sang de son neveu, chargea un de ses valets de cette barbare commission, & lui remit ce jeune enfant avec ordre de l'étrangler. Les mains de ce domestique n'étoient point accoûtumées au meurtre; encouragé néanmoins par l'espoir de la récompense qui lui étoit promise, il saisit la victime, & lui donna d'un bras mal assûré trois coups de poignard. Les cris de l'enfant, sa foiblesse & la vue du sang qui couloit de ses blessures émurent l'assassin: il s'arrêta, s'attendrit; revenu de sa fureur & sans consulter son intérêt, il porta son malheureux enfant chez le chirurgien du plus prochain village. Les blessures n'étoient point mortelles, mais assez considérables pour laisser sur les épaules du jeune comte des marques ineffaçables. Le valet revint chez son maître, & lui dit qu'il avoit fidélement exécuté ses ordres. On croit facilement ce qu'on désire avec ardeur. Ce barbare tuteur assemble ses parens & leur dit que son jeune pupille étoit mort dans des convulsions. Le valet,

pour mieux accréditer cette nouvelle, mit quelques hardes dans une bière & la fit solemnellement enterrer. Quelques jours après ce domestique, dans la crainte qu'on ne vint à découvrir la vérité, retourna chez le chirurgien, auquel il avoit confié le jeune Alvarez, il prit cet enfant & le porta dans un village beaucoup plus éloigné, où il le remit à un paysan, auquel il paya par avance une somme considérable pour la pension. Alvarez resta chez ce paysan jusqu'à l'âge de six ans; mais alors le même domestique revint encore, & pour s'affranchir des craintes qui l'agitoient sans cesse, il retira le comte, & le confia à un marchand qui devoit s'embarquer le lendemain pour la Turquie; il donna de l'argent à ce voyageur, & lui faisant entendre que cet enfant étoit le fils naturel d'un homme de condition, il lui recommanda un secret inviolable. Cependant le crime de l'oncle ne resta pas longtems impuni: la mort enleva bientôt sa nombreuse famille; tous ses enfans périrent, & sa maison fut remplie de deuil: il fut attaqué lui-même d'une maladie mortelle, & dans ce moment affreux, pénétré de l'horreur de sa conduite, il sentit des remords, & fit part de ses craintes & de son répentir au complice de son atrocité. Celui-ci lui avoua tout ce qu'il avoit fait: cet aveu calma les inquiétudes du vieillard, & l'espérance de rendre à son neveu son état & sa fortune, ranima ses forces. Il guérit, & ne s'occupa plus que du soin de découvrir la retraite de son infortuné pupille; mais ses recherches furent longtems inutiles: il apprit enfin que le marchand avoit vendu le jeune comte à un Turc; que celui-ci l'avoit revendu à un marchand Anglois, établi à Constantinople, & qui s'en étoit retourné à Londres accompagné de son esclave. Alvarez envoya aussitôt un exprès à *Londres*; mais il arriva trop tard; le jeune comte

n'étoit

n'étoit plus dans cette capitale : il découvrit seulement que ce jeune homme s'étoit conduit avec tant de décence & de fidélité chez son maître, que celui-ci, pour récompenser son zèle, l'avoit mis en apprentissage chez un barbier, où, après avoir appris à raser, il étoit entré au service du comte de Gallas, ministre de l'empereur à la cour d'Angleterre. Le comte de Gallas s'en étoit retourné à Vienne, & son nouveau domestique l'y avoit suivi. Le vieil Alvarez ne se découragea point : il envoya son confesseur à Vienne ; mais depuis longtems son neveu n'étoit plus auprès le comte de Gallas : on sçut qu'après avoir été quelque tems valet de chambre du comte d'Obersdorf, il s'étoit marié avec une des femmes de l'épouse du comte, & s'étoit retiré en Bohème. Cette nouvelle incertitude affligea vivement le vieux Alvarez. Il y avoit peu de tèms, qu'étant à Barcelonne, son zèle pour la maison d'Autriche l'avoit déterminé à prêter à l'empereur 400000 florins. Alvarez s'adressa à ce souverain même : il envoya son confesseur à sa cour pour lui faire part de sa situation, de son crime & du désir extrême qu'il avoit de retrouver son neveu. L'empereur, touché du malheureux état & de l'oncle & du jeune Alvarez, fit accompagner en Bohème ce même confesseur par un de ses officiers chargé des ordres le plus précis. On fit les plus grandes perquisitions ; & ce ne fut qu'après des recherches infinies qu'on découvrit la retraite du jeune comte d'Alvarez. Il étoit alors maître d'hôtel chez un gentilhomme. On l'interrogea sur sa naissance & sur les premieres années de sa vie : le jeune Alvarez répondit qu'il ne sçavoit absolument ni d'où il étoit, ni à quelle famille il appartenoit ; qu'il se souvenoit seulement qu'étant dans son enfance esclave en Turquie, son maître lui avoit dit qu'il étoit fils d'un seigneur Espagnol ; mais qu'il n'a-

voit jamais pû concilier l'orgueil de cette naissance avec le malheureux état, auquel son pere l'avoit condamné naissant. Le confesseur demanda à examiner les épaules du maître d'hôtel, & voyant les marques indiquées des trois coups de poignard, il ne balança plus à découvrir à l'héritier de la maison d'Alvarez le danger qu'il avoit couru, le crime de son oncle & ses remords. Le jeune Alvarez trop humilié depuis qu'il avoit vû le jour, pour s'enorgueillir du rang & de la fortune que le ciel lui venoit de rendre, n'ambitionna point les honneurs, auxquels sa naissance pouvoit le faire aspirer : son épouse, craignant que cet événement ne la séparât pour jamais de son mari, aulieu d'être flattée de cette nouvelle, se livroit déja aux plus vives allarmes : le comte amoureux, & sans ambition, dissipa ses craintes, se rendit à Vienne, remercia l'empereur des soins qu'il avoit daigné prendre, reçut de ce prince le remboursement des 400000 florins, acheta dans la Silésie la terre de Ratibor, où il se rétira avec la comtesse d'Alvarez, son épouse. Ils ont passé dans cet asyle des jours heureux.

Alvarez étoit les fils d'un Grand-d'Espagne ; il eût pû l'être lui-même ; il eût vêcu dans le sein des grandeurs ; mais il eût fait le malheur d'une épouse qu'il adoroit. Il aima mieux garder la foi qu'il lui avoit jurée, que d'être décoré de marques & de titres qui supposent des vertus, mais qui n'en donnent pas toûjours. Il se contenta de faire transporter en Allemagne la plus grande partie de sa fortune, & d'en jouir dans le sein de l'amitié.

Journal Encyclopédique.

LE MEDECIN DE SOI-MEME.

UN paysan bien malade d'une fièvre continue fut porté à un hôpital : on y étoit bien ; il *fut mis* dans un bon lit, & eut de bons remédes & de

de bon bouillon; cependant son mal augmentoit & sa tristesse avec son mal. Il étoit étrangement abbattu, & ne cessoit de se plaindre. Un jour le medecin l'approche, & lui demande, pourquoi il se plaint tant, & s'il n'est pas content de ce qu'on lui donne? Eh, monsieur, au contraire, c'est parce que je suis trop bien ici, que je m'y trouve mal! Que veux-tu donc dire? C'est que si l'on continue à me traiter comme on fait, je n'ai plus vingt-quatre heures à vivre. Qu'ai-je à faire d'un lit si mou? Il y a passé dix-neuf ans que je n'en ai vû un. Un peu de paille c'est tout ce qu'il me faut. Je ne dors bien que par terre; & que voulez-vous que je fasse de tous vos bouillons & de vos tisanes? C'est de l'eau que je bois, & des oignons & du fromage qu'il me faut donner, si vous voulez que je guérisse. Le medecin n'attendant plus rien de ce malade, ne crut pas devoir se refuser à sa demande. Il étoit moribond; cependant on le prend, on l'étend sur la paille, on lui donne des oignons, du sel, du pain & de l'eau, on le laisse là, bien persuadé qu'il n'iroit pas loin; mais il trompa bien les gens, car le lendemain on le trouva levé, bien portant, & assis avec les convalescens auprès du feu. On tient toûjours du lieu dont on vient.

Solenander.

LE ROI ET LE PAYSAN.

ANTIOCHUS VII. roi de Syrie, s'étant égaré à la chasse & se trouvant seul, se retira dans la cabane de pauvres gens, qui le reçurent du mieux qu'il leur fut possible sans le connoître. Pendant le souper lui-même ayant fait tomber la conversation sur la personne & sur la conduite du roi, ils dirent que c'étoit d'ailleurs un bon prince,

mais que sa trop grande passion pour la chasse lui faisoit négliger les affaires de son royaume, & qu'il s'en reposoit sur des courtisans, qui ne répondoient pas toûjours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur le champ. Le lendemain sa suite étant arrivée à la cabane, il fut réconnu pour ce qu'il étoit. Il raconta à ses officiers ce qui s'étoit passé la veille, & leur dit, comme par reproche : Dépuis que je vous ai attachés à mon service, je n'ai entendu la vérité sur ce qui me regarde que du jour d'hier. PLUTARQUE.

LA SATISFACTION DURABLE.

ON exhortoit Henri IV. à traiter avec rigueur quelques places de la Ligue qu'il avoit réduites par la force. La satisfaction qu'on tire de la vengeance ne dure qu'un moment, dit ce généreux prince; mais celle qu'on tire de la clémence est éternelle. FOLARD *Commentaire sur Polybe.*

DISPUTE SINGULIERE.

APRES un combat qu'Euméne & Antigone s'étoient livrés, il arriva une dispute fort singuliere. Un officier Indien, qui avoit amené avec lui ses deux femmes, dont il avoit épousé une tout recemment, fut tué en combattant sous les drapeaux d'Euméne. La loi du païs ne permettoit pas à une femme de survivre à son mari, & si elle réfusoit d'être brûlée avec lui sur son bucher, elle étoit déshonorée pour toûjours, obligée de demeurer veuve tout le reste de sa vie, & condamnée à une sorte d'excommunication, ne pouvant plus assister aux

aux sacrifices, ni à aucune autre cérémonie de religion. La loi ne parloit que d'une seule femme. Ici il s'en trouvoit deux, dont chacune prétendoit devoir être préférée à l'autre. L'ancienne faisoit valoir son droit d'antiquité. La jeune répondoit que la loi même donnoit l'exclusion à sa rivale, parce qu'actuellement elle étoit grosse. En effèt la chose fut ainsi jugée. La premiere se retira fort triste, baignée de larmes, déchirant ses habits, s'arrachant les cheveux, comme s'il lui étoit arrivé un grand malheur. L'autre au contraire, triomphant de joie, accompagnée d'un nombreux cortége de parens & d'amis, parée de ses plus riches ornemens comme dans un jour de nôces, s'avance avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là après avoir distribué ses pierreries & tous ses bijoux à ses parens & à ses amis, & leur avoir dit les derniers adieux, placée sur le bucher par la main de son propre frere, elle expire au milieu des louanges & des acclamations de presque tous les spectateurs.

ROLLIN *Hist. ancienne.*

LA GROSSIERETE' OBLIGEANTE.

UN jour que Henri IV. étoit entouré des grands de sa cour & de beaucoup de ministres étrangers, la conversation tomba sur les grands guerriers. Messieurs, dit le roi, en mettant la main sur l'épaule de Crillon, voilà le premier capitaine du monde. Vous en avez menti, sire: c'est vous, repliqua vivement Crillon plus accoûtumé à consulter la vérité que les bienséances.

Vie de Crillon.

L'HOMME DE PAROLE.

LORSQUE César encore jeune s'en retournoit de la cour de Nicoméde, roi de Bithynie, il fut pris près de l'isle de Pharmacuse par des pirates, qui avoient de grosses flottes, avec lesquelles ils gardoient tous les passages. D'abord ces corsaires lui demanderent vingt talens pour sa rançon : il se mit à rire de cette demande, comme de la demande de gens qui ne sçavoient pas quel homme ils avoient pris, & leur en promit cinquante. Après quoi il envoya ses gens l'un dans une ville, l'autre dans une autre pour lui ramasser de l'argent, & cependant avec un seul de ses amis & deux domestiques il demeura au milieu de ces pirates Ciliciens, les hommes les plus sanguinaires & les plus grands meurtriers qu'il y eut au monde, & il les traitoit avec tant de hauteur & tant de mépris, que toutes les fois qu'il vouloit reposer, il envoyoit leur commander de ne point faire de bruit.

Il fut avec eux trente-huit jours, moins comme leur prisonnier, que comme leur prince, qui les tenoit auprès de lui comme ses gardes. Pendant tout ce tems-là il badinoit & jouoit avec eux dans une entiere sécurité, faisoit avec eux tous les exercices du corps ; souvent même il composoit des vers & des harangues, qu'il leur recitoit, & quand il voyoit qu'ils n'en étoient pas touchés, il les appelloit en face ignorans & barbares ; souvent même en riant il les menaçoit qu'il les feroit pendre, & ils étoient ravis de cette franchise & de cette liberté, qu'ils prenoient en jeu, & qu'ils attribuoient à une simplicité de jeunesse.

Mais après que sa rançon fut venue de Milet, & qu'elle eût été payée, il ne fut pas plûtôt relâché qu'il arma quelques vaisseaux du port de

Melos, courut sur ces corsaires qu'il trouva encore à l'encre à la rade de l'Isle, en prit la plus grande partie, reprit tout l'argent qu'il leur avoit donné, avec le reste de leur butin, & les fit tous mettre en croix, comme il le leur avoit promis.

PLUTARQ. *trad. de Dacier.*

MORT COURAGEUSE DE THE'OXE'NE.

PHILIPPE, fils de Demetrius & roi de Macédoine, avoit fait mourir Hérodique, un des principaux du païs de Thessalie & quelque tems après ses deux gendres. Ses deux filles, nommées Théoxéne & Archo, étoient demeurées veuves, ayant chacune un fils encore enfant. Théoxéne, recherchée par tout ce qu'il y avoit de plus puissant dans la Thessalie, préféra la viduité au mariage : Archo épousa un seigneur du païs des Enianes, nommé Poris, dont elle eut plusieurs enfans, qu'elle laissa dans un bas âge, ayant été enlévée par une mort prématurée. Théoxéne, pour être en état de faire élever sous ses yeux les enfans de sa sœur, épousa Poris, & elle prit de ses enfans le même soin que de son propre fils, comme si elle eut été leur mere. Quand elle eut connoissance du cruel édit, par lequel Philippe ordonnoit d'enfermer les enfans de ceux qui avoient été tués, prévoyant bien qu'ils alloient être livrés à la brutalité du roi & de ses satellites, elle prit une étrange résolution, & déclara qu'elle egorgeroit de ses propres mains tous ses enfants plûtôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris, qui eut horreur d'une telle proposition, lui dit, pour l'en detourner, qu'il feroit passer tous ses enfants à Athènes chez des amis affidés, & qu'il les y conduiroit lui-même. Ils partent donc de Thessalo-

nique,

nique, pour se rendre à la ville des Enianes, & pour se trouver à une fête solemnelle, qui s'y célébroit tous les ans en l'honneur d'Enée leur fondateur. Tout le jour s'étant passé en festins & réjouissances, sur le minuit, lorsque tout le monde étoit endormi, ils s'embarquent sur une galère, que Poris avoit fait préparer, comme pour retourner à Thessalonique, mais en effèt dans le dessein de passer en Eubée. Malheureusement un vent contraire les ayant empêché d'avancer, quelques efforts qu'ils fissent, les repoussa vers la côte. A la pointe du jour les officiers du roi, à qui la garde du port étoit confiée, les ayant apperçus, envoyerent aussitôt une chaloupe armée, avec ordre sous de grandes menaces, de ne point revenir sans la galère. A mesure que la chaloupe approchoit, Poris tantôt exhortoit vivement la chiourme de faire effort pour avancer, tantôt levoit les mains au ciel & prioit les dieux de venir à leur secours. Théoxéne cependant, revenant à son premier dessein, & présentant à ses enfants le poison qu'elle avoit préparé & des poignards qu'elle avoit apportés avec elle: La mort seule, leur dit-elle, peut vous délivrer; voilà de quoi vous la procurer. Dérobez-vous à la brutalité du roi par la voie qui vous plaira le plus. Allons, mes enfants, vous qui êtes plus grands, prenez ces poignards; ou si vous aimez mieux une mort plus lente, avalez ce poison. Les ennemis étoient tout près; la mere les pressoit; ils obéirent, & tous, ou ayant pris du poison, ou s'étant enfoncé le poignard dans le sein, furent jettés dans la mer. Théoxéne, ayant embrassé son mari, s'y précipita aussi avec lui. Les officiers se saisirent de la galère: mais la trouverent vuide.

ROLLIN *Hist. Anc.*

L'ORGUEIL CYNIQUE.

SOCRATE, quoiqu'ami du philosophe Antisthène, qui avoit été son disciple & dont il connoissoit tout le merite, ne put cependant s'empêcher un jour de lui reprocher son orgueil : il l'apperçut qui tournoit son manteau, afin d'en montrer à tout le monde un côté qui étoit déchiré. O Antisthène! s'écria Socrate, je découvre ta vanité au travers des trous de ton manteau.

Vies des anciens Philosophes.

LE GE'NE'REUX VILLAGEOIS.

DANS un débordement de l'Adige le pont de Verone fut emporté, une arcade après l'autre. Il ne restoit que celle du milieu, sur laquelle étoit une maison & dans cette maison une famille entiere. Du rivage on voyoit cette famille éplorée tendre les mains, demander du secours. Cependant la force du torrent détruisoit à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce péril le comte Spolverini propose une bourse de cent louis à celui qui aura le courage d'aller sur un bateau délivrer ces malheureux. Il y avoit à courir le danger d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou de voir, en abordant au-dessous de la maison, crouler sur soi l'arcade ruinée : le concours du peuple étoit innombrable, & personne n'osoit s'offrir. Dans ce moment passe un villageois. On lui dit quelle est l'entreprise proposée, & quel sera le prix du succès. Il monte sur un bateau, gagne à force de rames le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, pere, mere, enfants & vieillards, se glissant le long d'une corde, soient de-

ſcendus dans le bateau. Courage, dit-il, vous voilà ſauvés. Il rame, ſurmonte l'effort des eaux, & regagne enfin le rivage. Le comte Spolverini veut lui donner la récompenſe promiſe: Je ne vends point ma vie, lui dit le villageois, mon travail ſuffit pour me nourrir, moi, ma femme & mes enfants; donnez cela à cette pauvre famille, qui en a beſoin plus que moi.

LA FATALITÉ.

CHARLES XII. de tous côtés vainqueur d'Auguſte, inveſtit Thorn, ville de la Pruſſe royale. En attendant qu'il lui vint du canon, il ſe poſta à quelques milles de la place: il s'avançoit ſouvent trop près des remparts, pour la réconnoître. L'habit ſimple, qu'il portoit toûjours, lui étoit dans ces promenades dangereuſes d'une utilité à laquelle il n'avoit jamais penſé: il l'empêchoit d'être remarqué, & d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne.

Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes généraux, nommé Lieven, qui étoit vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop apperçu. Il lui ordonna de ſe mettre derriere lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui étoit ſi naturelle, que même il ne faiſoit pas réflexion qu'il expoſoit ſa vie à un danger manifeſte, pour ſauver celle de ſon ſujet. Lieven connoiſſant trop tard ſa faute, d'avoir mis un habit remarquable, qui expoſoit auſſi ceux qui étoient auprès de lui, & craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, héſitoit s'il devoit obéir. Dans le moment que duroit cette conteſtation le roi le prend par le bras, ſe met devant lui & le couvre. Au même inſtant une volée de

canon,

canon, qui venoit en flanc, renverse le général mort sur la place même que le roi quittoit à peine. La mort de cet homme, tué précisement aulieu de lui, & parce qu'il l'avoit voulu sauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute sa vie d'une prédestination absolue, & lui fit croire que sa destinée, qui le conservoit si singulierement, le reservoit à l'exécution des plus grandes choses. *Hist. de Charles* XII.

CHELONIDE E'POUSE ET FILLE.

LEONIDAS, roi de Sparte, étant poursuivi comme infracteur des loix de la patrie par Cleombrotus son propre gendre, se réfugia dans le temple de Minerve, & depuis étant cité, pour rendre compte de sa conduite, devant l'assemblée du peuple, il ne jugea point à propos de se représenter & se retira à Tegée. En conséquence il fut privé du royaume, qui fut donné à son gendre. Sa fille Chelonide abandonna son mari, & après avoir inutilement sollicité pour son pere, elle le suivit dans son exil. Quelque tems après une nouvelle revolution ayant rétabli Leonidas sur le trône, & forcé Cleombrotus de se refugier dans le temple de Neptune, son beau pere alla l'y investir avec une troupe de soldats, & étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportemens qu'étant son gendre il s'étoit élevé contre lui, qu'il lui avoit ôté le royaume, & qu'il l'avoit chassé de sa patrie.

Cleombrotus n'avoit rien à répondre à ces reproches, mais il se tenoit là assis dans un profond silence, & avec une contenance qui marquoit son embarras. Sa femme, qui avoit d'abord embrassé le parti de son pere injustement persécuté, & quitté

son

ſon mari pour le ſuivre, quitta alors ſans balancer ſon pere triomphant pour ſon mari malheureux. On la vit changeant d'une maniere héroïque avec la fortune, aſſiſe auprès de cet époux, dont elle n'avoit daigné partager la grandeur, ſuppliante comme lui & le tenant tendrement embraſſé avec ſes deux enfants à ſes pieds, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Tous ceux qui étoient préſens fondoient en larmes & admiroient la vertu de cette femme & cet amour conjugal. Cette pauvre femme montrant ſes habits de deuil & ſes cheveux épars & négligés : Mon pere, s'écri-t'elle, ces habits ſi lugubres, ce viſage abattu, & cette grande affliction, où vous me voyez, ne viennent point de la compaſſion que j'ai pour Cleombrotus ; ce ſont les reſtes & les ſuites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous ſont arrivés, & pour votre fuite de Sparte. Que faut-il donc que je faſſe préſentement ? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, & que vous triomphez de vos ennemis, je continuë de vivre dans la déſolation où je me trouve ? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & royales, lorſque ce mari, que vous m'avez donné dans ma jeuneſſe, je le vois ſur le point d'être égorgé par vos propres mains ? S'il ne peut déſarmer votre colère, ni vous fléchir par les larmes de ſa femme & de ſes enfants, ſçachez qu'il ſera plus puni de ſon mauvais deſſein, & qu'il ſouffrira un ſupplice plus cruel que celui que vous lui préparez, lorſqu'il verra ſa femme, qui lui eſt ſi chere, mourir avant lui. Car comment pourrois-je vivre ? comment pourrois-je me trouver avec les autres femmes de Sparte, moi, qui n'aurai pû par mes prieres toucher de compaſſion ni mon mari pour mon pere, ni mon pere pour mon mari, & qui, & femme & fille, me ſerai toûjours vue également malheureuſe, & toûjours un objet de

mépris

mépris pour les miens ? Quant à mon mari, s'il a pû avoir quelques raiſons apparentes pour excuſer ce qu'il a fait, je les lui ai ravies en le quittant, en prenant votre parti, & en ſervant preſque de témoin contre lui-même ; & vous, vous lui fourniſſez des moyens bien plauſibles de juſtifier ſon injuſtice, en faiſant voir par votre conduite, que la royauté eſt un ſi grand bien & un bien ſi déſirable, que, pour l'obtenir, on peut avec juſtice égorger ſes gendres, & ſacrifier tout le bonheur de ſes enfants.

En faiſant ces lamentations Chelonide appuya ſon viſage ſur la tête de Cleombrotus, & tourna ſur les aſſiſtans des yeux abattus par la triſteſſe, & dont les larmes avoient terni tout l'éclat. Leonidas, après avoir parlé un moment avec ſes amis, ordonna à Cleombrotus de ſe lever & de ſortir promptement de Sparte. En même tems il pria inſtamment ſa fille de demeurer, & de ne pas l'abandonner après la marque de tendreſſe qu'il venoit de lui donner, en lui accordant cette faveur inſigne, le ſalut de ſon mari ; mais il ne put la perſuader, & dès que ſon mari ſe fut levé, elle lui remit l'un de ſes enfants entre les bras, prit l'autre entre les ſiens, & après avoir fait ſa priere à la déeſſe & adoré ſon autel, elle alla en exil avec lui, de ſorte que ſi Cleombrotus n'eût eu le cœur entierement corrompu par la vaine gloire & par cette ambition déméſurée de règner, il auroit trouvé que l'exil avec une compagne ſi vertueuſe étoit pour lui un bonheur préférable à la royauté.

PLUTARQUE *trad. de Dacier.*

L'ART DE DONNER.

TURENNE apperçut dans son armée un officier d'une naissance distinguée, mais pauvre & très mal monté : Il l'invita à dîner, le tira en particulier après le repas, & lui dit avec bonté : J'ai, monsieur, une priere à vous faire : vous la trouverez peut-être un peu hardie ; mais j'espére que vous ne voudrez pas refuser votre général. Je suis vieux, continua-t'il, & même un peu incommodé ; les chevaux vifs me fatiguent, & je vous en ai vû un, sur lequel je crois que je ferai fort à mon aise. Si je ne craignois de vous demander un trop grand sacrifice, je vous proposerois de me le céder. L'officier ne répond que par une profonde révérence, & va dans l'instant prendre son cheval, qu'il mene lui-même dans l'écurie de Turenne, qui le lendemain lui en envoie un des plus beaux & des meilleurs de l'armée. Il n'est pas plus ordinaire de donner de cette maniere, que d'avoir l'ame de Turenne. *Lettres de Boursault.*

LA FILLE DE CATON.

BRUTUS, chef des conspirateurs contre César, ou plûtôt contre l'oppresseur de la liberté Romaine, se trouvant à la tête d'une si hasardeuse entreprise, & voyant attaché à sa personne & à sa conduite le sort de tout ce qu'il y avoit de plus brillant & de plus illustre dans Rome par la vertu & par la naissance, se possédoit assez pour conserver pendant le jour & en public un air de calme & de tranquillité qui ne donnoit lieu à aucun soupçon : mais chez lui & pendant la nuit il n'étoit plus le même, & sa femme Portia, fille de Caton, s'ap-

perçut

perçut qu'il avoit l'esprit agité de quelque grand dessein, de quelque souci cuisant, qu'il affectoit de lui cacher. Elle aimoit tendrement son mari & vouloit partager avec lui le poids de son inquiétude; mais avant que de lui demander aucun éclaircissement, elle résolut de faire sur elle-même une épreuve des plus singulieres, & d'essayer jusqu'où elle pourroit porter la constance. Elle prend un petit couteau, de ceux dont on se servoit pour couper & polir les ongles, & ayant fait sortir de sa chambre toutes ses femmes, elle se l'enfonce profondement dans la cuisse. Le sang coule en abondance, & les douleurs violentes sont bientôt suivies de la fièvre. Brutus plein de trouble & d'allarme ne sçavoit que penser. Alors Portia, dans le tems qu'elle souffroit le plus, lui tint ce discours: Brutus, je suis fille de Caton, & je vous ai été donnée, non pas pour partager simplement votre lit & votre table comme une maîtresse, mais pour entrer en société de tout ce qui peut vous être ou agréable ou fâcheux. Votre conduite à mon égard est irréprochable; mais moi, que ferai-je pour vous, & par où vous prouverai-je ma réconnoissance de vos bons procédés, si je ne vous aide à porter une inquiétude secrète, & des soins qui demandent de la fidélité? Je sçais que les femmes ne passent pas communément pour être bien capables de garder un secret; mais, Brutus, la bonne éducation & une société vertueuse peuvent beaucoup sur les mœurs & sur le caractere; & qui peut à plus juste titre se glorifier de ces avantages, que la fille de Caton & la femme de Brutus? J'y comptois pourtant moins par le passé; mais maintenant je viens de me convaincre que la douleur même ne triomphe pas de mon courage. En finissant de parler elle lui montra la blessure qu'elle s'étoit faite, & lui rendit compte de son

motif & de tout ce qu'elle avoit pensé. Brutus étonné, ravi en admiration, leva les mains au ciel, demandant aux dieux de pouvoir, en réussissant dans son entreprise, parvenir à être regardé comme le digne époux de Portia. Il lui fit part ensuite de tout le projet de la conspiration, & il n'eut pas lieu de se repentir de la confiance qu'il prit en elle, & qu'elle avoit si bien méritée.

ROLLIN *Hist. Rom.*

LE PRÉTEXTE HONNETE.

LE maréchal de Toiras faisoit ses dispositions pour livrer bataille, lorsqu'un officier lui demanda la permission de se rendre chez son pere, qui étoit à l'extrémité, pour lui rendre des soins & recevoir sa bénédiction. Allez, lui dit ce général, qui démêla fort aisément la cause de cette retraite : *Pere & mere honoreras, afin que tu vives longuement.* *Vie du maréchal de Toiras.*

APELLE.

LA souveraine habileté dans la peinture n'étoit pas le seul mérite d'Apelle. La politesse, la connoissance du monde, les manieres douces, insinuantes, spirituelles le rendirent fort agréable à Alexandre le Grand, qui ne dédaignoit pas d'aller souvent chez le peintre, tant pour jouir des charmes de sa conversation, que pour le voir travailler, & devenir le premier témoin des merveilles qui sortoient de son pinceau.

Cependant le caractere simple & ouvert d'Apelle ne revenoit pas également à tous le généraux du jeune monarque.

Ptolémée,

Ptolémée, l'un d'eux, qui dans la suite eut en partage le royaume d'Egypte, n'avoit pas été des plus favorables à notre peintre; on n'en sçait pas la raison. Quoiqu'il en soit, Apelle s'étant embarqué, quelque tems après la mort d'Alexandre, pour un ville de la Grèce, fut malheureusement jetté par la tempête du côté d'Alexandrie, où le nouveau roi ne lui fit aucun accueil. Outre cette mortification, à laquelle il devoit s'attendre, il y trouva des envieux assez malins pour chercher à le faire tomber dans un piége. Dans cette vûe ils engagerent un des officiers de la cour à l'inviter au souper du roi comme de sa part, ne doutant point que cette liberté, qu'il paroîtroit avoir prise de lui-même, ne lui attirât l'indignation d'un prince qui ne l'aimoit pas, & qui ne sçavoit rien de la supercherie. En effet, Apelle s'y étant rendu par déférence, le roi irrité de son audace lui demanda brusquement qui étoit celui de ses officiers qui l'avoit appellé à sa table, & lui montrant de la main ses invitateurs ordinaires, il ajoûta qu'il vouloit sçavoir absolument qui d'eux lui avoit fait prendre cette hardiesse. Le peintre, sans s'émouvoir, se tira de ce pas en homme d'esprit & en dessinateur consommé. Il prit d'un réchaut, qui étoit là, un charbon éteint, & en trois ou quatre coups il crayonna sur le champ contre la muraille l'ébauche de celui qui l'avoit invité, au grand étonnement de Ptolémée, qui réconnut dès les premiers traits le visage de l'imposteur. Cette avanture le réconcilia avec le roi d'Egypte, qui le combla ensuite de biens & d'honneurs.

Mais elle ne le réconcilia pas avec l'envie, qui n'en devint que plus animée. On l'accusa quelque tems après devant le prince d'avoir tramé avec Théodote la conjuration, qui avoit éclaté contre

lui dans la ville de Tyr. Ce fut un autre peintre de réputation, nommé Antiphile, qui se porta pour délateur. L'accusation n'avoit pas la moindre vraisemblance. Apelle n'avoit point été à Tyr : il n'avoit jamais vû Théodote : il n'étoit ni d'un caractere, ni d'une profession propre à tramer un tel complot : l'accusateur étant peintre comme lui, mais bien inférieur en mérite & en réputation, pouvoit être, sans injure, soupçonné de jalousie de métier ; mais le prince, sans rien écouter, sans rien examiner, comme cela n'est que trop ordinaire, tenant Apelle pour coupable, éclata en plaintes contre son ingratitude & son mauvais cœur ; & il auroit été conduit au supplice, sans la confession d'un des complices qui, touché de compassion pour l'innocent prêt d'être mis à mort, s'avoua lui-même criminel, & déclara qu'Apelle n'avoit eu aucune part à la conjuration. Le roi, confus d'avoir ajoûté foi si legèrement à la calomnie, lui rendit son amitié, le gratifia même de cent talens pour le dedommager de l'injure qu'il lui avoit faite, & lui livra Antiphile pour être son esclave. ROLLIN *Hist. Ancienne.*

LA PIE'TE' FILIALE HE'RE'DITAIRE.

LA piété filiale paroissoit être héréditaire dans la famille de Metellus. Un général de ce nom, qui avoit vigoureusement soûtenu les intérêts de Marc-Antoine contre Auguste, fut présenté à ce dernier dans la ville de Samos, pendant qu'il tenoit une séance pour examiner avec son conseil les causes des prisonniers du parti d'Antoine. Ce Metellus étoit un vieillard accablé d'années & de misères, & défiguré par une longue barbe, par une chevelure négligée, & par tout le triste appareil de

son infortune. Son fils étoit l'un des juges, & il eut bien de la peine à réconnoître son pere dans l'état déplorable où il le voyoit. Ayant enfin démêlé ses traits, il courut l'embrasser en pleurant & jettant de grand cris. Puis se retournant vers le tribunal: César, dit-il, mon pere a été votre ennemi, & moi votre officier. Il mérite d'être puni, & moi d'être récompensé par vous. La grace que je vous demande, c'est de le sauver à cause de moi, ou de me faire mourir avec lui. Tous les assistans furent touchés de compassion. Auguste lui-même attendri accorda la vie & la liberté à Metellus le pere, quoiqu'il eut lieu de le regarder comme un ennemi implacable & rempli d'animosité. ROLLIN *Histoire Romaine.*

L'HE'ROISME HE'RE'DITAIRE.

DURANT les troubles de la Ligue Barri, gouverneur de Leucate en Languedoc, fut fait prisonnier par je ne sçais quel accident, & conduit à Narbonne, dont les Ligueurs étoient les maîtres. Ils le presserent vivement & inutilement de leur livrer sa place. On le menaça à la fin de le condamner à mort; à moins qu'il n'obligeât sa femme, demeurée à Leucate, à leur en ouvrir les portes: il fut inébranlable. La femme, avertie du danger de son époux, répond que, si les Ligueurs veulent commettre une injustice, elle ne croit pas devoir les arrêter par une lâcheté, & qu'elle ne rachetera jamais la vie de son mari en livrant une forteresse, pour la conservation de laquelle il feroit gloire de mourir. Irrités d'une constance, que des gens plus généreux auroient admirée, les Ligueurs exécuterent leur cruelle menace. Henri

IV. qui se connoissoit en belles actions, donna le gouvernement de Leucate au fils de deux personnes comparables à ce que l'antiquité a eu de plus grand. Sous le règne suivant une armée Espagnole forma le siége de cette ville. Serbellon, qui la commandoit, fit tenter le gouverneur par les promesses les plus magnifiques. Que vous me connoissez mal ! répondit Barri à l'envoyé : l'honneur me sera toûjours plus cher que toutes les richesses du monde, que la vie même. A Dieu ne plaise, que je dégénère de la vertu de mon pere & de ma mere, & que ne suive pas le grand exemple de courage & de fidélité qu'ils ont laissé dans leur famille. L'un aima mieux mourir que de livrer Leucate aux ennemis de son roi, & l'autre refusa constamment de racheter par une trahison la vie d'un époux tendrement aimé. Donnerai-je pour quelques pistoles ce que ma mere n'a pas voulu donner pour une chose qu'elle estimoit sans prix ? Si j'ai le malheur de ne pouvoir conserver Leucate, je conserverai du moins mon honneur & ma réputation. J'aime mieux être pauvre dans ma patrie, que riche chez ses ennemis.

Le suborneur, voyant qu'il ne gagnoit rien, annonça à Barri que la place sera vigoureusement battue dès le lendemain. Que j'aime à vous entendre parler de la sorte ! repliqua le gouverneur. Si les Espagnols m'attaquent fortement, ils me donneront occasion d'acquérir une double gloire : j'aurai résisté à leurs promesses trompeuses, & à leurs vains efforts contre une place mieux défendue qu'attaquée. Barri tint parole. Il fit une résistance opiniâtre. Le duc d'Halluin vint à son secours & battit l'armée de Serbellon. On trouva parmi les morts des femmes déguisées en hommes. Un François ayant demandé aux prisonniers Espagnols s'ils connoissoient ces nouvelles amazones ?

Vous

Vous vous trompez, répondit ſpirituellement un d'entre eux ; ce ne ſont point des femmes. S'il y en avoit dans notre armée, ce ſont les lâches qui ont pris la fuite.

BERNARD *Hiſtoire de Louis XIII.*

SERTORIUS.

MITHRIDATE ayant deſſein d'eſſayer de ſe remettre en poſſeſſion des païs, que les malheurs de la guerre l'avoient obligé de céder aux Romains par ſon traité avec Sylla, y fut principalement porté par le bruit qui vint juſqu'à lui des ſuccès de Sertorius en Eſpagne. Il eſpéra que les victoires de ce fameux Romain, banni de ſa patrie par la faction du même Sylla, feroit une diverſion avantageuſe en ſa faveur, & réſolut de lui envoyer des ambaſſadeurs chargés de lettres & de préſens. Ceux à qui il donna cette commiſſion eurent ordre de lui offrir des navires & de l'argent pour continuer la guerre, moyennant que Sertorius lui aſſûrât la poſſeſſion de l'Aſie.

Dès que ces ambaſſadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils lui eurent expoſé leur commiſſion, Sertorius aſſembla le conſeil, qu'il appelloit le ſénat. Ils étoient tous d'avis qu'on devoit accepter avec joie les offres de ce prince, attendu qu'il ne demandoit qu'un vain nom & un titre inutile d'une choſe qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de lui donner, & qu'il donnoit actuellement & réellement des choſes, dont ils avoient un très grand beſoin. Mais malgré ces raiſons d'utilité, Sertorius ſeul fut d'un avis contraire. Il dit, qu'il conſentoit volontiers que Mithridate gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoûtumées à être

gouvernées par des rois, & ſur leſquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune pretention légitime ; mais que pour une province, que les Romains avoient poſſédée à très juſte titre, qu'il avoit enſuite perdue par la guerre, ayant été vaincu par Fimbria, & qu'il venoit nouvellement encore de céder par un traité authentique qu'il avoit fait avec Sylla, il ne ſouffriroit jamais qu'il s'en remît en poſſeſſion. Car il faut, dit-il, que Rome croiſſe par mes victoires, & non pas que mes victoires croiſſent par l'affoibliſſement & par la ruïne de Rome ; & tout homme de cœur doit chercher à vaincre avec gloire, & s'il ne le peut qu'avec honte, il ne doit pas même ſauver ſa vie à ce prix.

Cette réponſe rapportée à Mithridate le jetta dans un très-grand étonnement, & l'on aſſûre qu'il dit alors à ſes amis : Quels ordres ne nous donnera donc point Sertorius, quand il ſera aſſis dans le ſénat au milieu de Rome, puiſqu'aujourd'hui, confiné ſur le rivage de l'Océan Atlantique, il préſcrit des bornes à mes états, & nous déclare la guerre, ſi nous entreprenons quelque choſe ſur l'Aſie ? PLUTARQUE *trad. de Dacier.*

LES VICISSITUDES DE LA FORTUNE.

BARBULA, ancien ami d'Antoine, & qui l'avoit ſervi à la bataille de Philippes, acheta après cette bataille un proſcrit, qui s'étoit déguiſé en eſclave pour ſauver ſa vie. Ce prétendu eſclave, que l'hiſtoire ne nous fait connoître que par le prénom Marcus, appliqué à différens miniſteres, s'en acquitta avec une intelligence & une probité qui décélerent ſa condition. Barbula voulut lui arracher ſon ſecret, en lui promettant, s'il étoit

du nombre des proscrits, de faire effacer son nom de-dessus la liste fatale. Marcus demeura ferme, & suivit son maître à Rome. Là il fut réconnu par un des amis de Barbula, & celui-ci, fidele à sa promesse, obtint par le crédit d'Agrippa la grace de Marcus, qui en conséquence s'attacha au parti d'Auguste. Plusieurs années après survint la guerre d'Actium, dans laquelle Marcus & Barbula se trouverent encore divisés, le premier combattant pour Auguste, & le second pour Antoine. Après la bataille la scene entre eux se renouvella, mais en sens contraire. Barbula n'imagina point de meilleur moyen pour éviter la mort que de se travestir en esclave ; Marcus l'acheta, feignant de ne le pas connoître, & il se servit de la faveur où il étoit auprès d'Auguste, pour sauver à son tour celui qui avoit été son libérateur, si bien que ces deux amis furent quelque tems après consuls ensemble, & acheverent par-là cette ressemblance singuliere, que la fortune avoit mise dans les événemens de leur vie.

ROLLIN *Histoire Romaine*.

TRAIT ADMIRABLE DE TURENNE.

LE vicomte de Turenne, chargé de réduire le fort de Solre dans le Hainaut, l'attaqua si vivement qu'en peu d'heures il réduisit une garnison de deux mille hommes à se rendre à discrétion. Les premiers soldats qui entrerent dans la place, y ayant trouvé une très-belle personne, la lui enmenerent comme la plus précieuse portion du butin. Turenne, feignant de croire qu'ils n'avoient cherché qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons, les loua beaucoup d'une conduite si honnête. Il fit tout de suite chercher

son mari, & la remit entre ses mains, en lui disant publiquement : Vous devez à la retenue de mes soldats l'honneur de votre femme.

RAGUENET *Histoire de Turenne.*

ZEUXIS & PARRHASIUS.

ZEUXIS, fameux peintre Grec, avoit plusieurs rivaux, dont les plus illustres étoient Timanthe & Parrhasius. Ce dernier entra en concurrence avec lui dans un concours public, où l'on disputoit le prix de peinture. Zeuxis avoit fait une pièce, où il avoit si bien peint des raisins, que, dès qu'elle fut exposée, les oiseaux s'en approcherent pour en becqueter le fruit. Sur quoi, transporté de joie & tout fier du suffrage de ces juges non suspects & non récusables, il demanda à Parrhasius qu'il fît donc paroître incessamment ce qu'il avoit à leur opposer. Parrhasius obéit, & produisit sa pièce, couverte, comme il sembloit, d'une étoffe délicate en maniere de rideau. Tirez ce rideau, ajoûta Zeuxis, & que nous voyons ce beau chef-d'œuvre. Ce rideau étoit le tableau même. Zeuxis avoua qu'il étoit vaincu ; car, dit-il, je n'ai trompé que des oiseaux, & Parrhasius m'a trompé moi-même qui suis peintre.

ROLLIN *Hist. Ancienne.*

LE TAILLEUR DEVENU GÉNÉRAL.

LE célèbre Dorfling, général du grand électeur Frederic Guillaume de Brandebourg, étoit originairement tailleur. En sortant d'apprentissage à Tangermunde il eut l'ambition de vouloir aller

travailler

travailler à Berlin. Comme il falloit passer l'Elbe dans un bac & qu'il n'avoit pas de quoi payer, le passage lui fut refusé. Piqué de cet affront il dédaigna un métier qu'il en crut la cause, jetta son havresac dans le fleuve, & se fit soldat. Il marcha à pas de géant dans cette carriere. Il eut bientôt l'estime de ses camarades, ensuite de ses officiers, & enfin de l'électeur son maître. Ce grand prince, qui aimoit la guerre, qui la sçavoit, & qui étoit forcé de la faire, avança rapidement un homme, qui joignoit les vertus du citoyen à tous les talens du militaire. Dorfling fut fait feldt-maréchal, & remplit l'idée qu'on doit se former d'un homme, qui de l'état de soldat parvient au généralat. Une fortune si considérable excita la jalousie des cœurs sans élévation. Il y eut des hommes assez bas pour dire que Dorfling, pour être devenu grand seigneur, n'avoit pas perdu l'air de son premier état. Oui, dit-il à ceux qui lui rapporterent ce discours, j'ai été tailleur ; j'ai coupé du drap : mais maintenant, continua-t'il, en portant la main sur la garde de son épée, voici l'instrument avec lequel je coupe les oreilles à ceux qui parlent mal de moi.

Memoires de Pöllnitz.

L'AMAZONE MODERNE.

LES Turcs, maîtres de Sbarras, assiégeoient Tremlawla. La noblesse des environs, qui s'étoit réfugiée dans cette forteresse, voyant le danger pressant, & n'étant pas instruite que le secours approchoit, communiqua ses frayeurs à la garnison, & se détermina à livrer la place. La femme de Chrasonowski, qui en étoit gouverneur, ayant,

ſans être apperçue, entendu les réſolutions qu'on venoit de prendre, alla ſur la brêche avertir ſon mari de ce qui ſe paſſoit. Chraſonowſki vole dans l'inſtant à ſe conſeil de lâches. Il eſt douteux, dit-il, ſi l'ennemi nous prendra; mais il eſt certain que, ſi vous perſiſtez dans votre miſérable réſolution, je vous brûlerai vifs dans cette ſalle même; des ſoldats ſont aux portes, la mêche allumée, pour exécuter mes ordres. Cette fermeté en impoſa aux cœurs abatus, on les réleva, & on continua à ſe défendre.

Les Turcs de leur côté rédoublerent leurs efforts. Repouſſés à quatre aſſauts, ils en méditoient un cinquieme. Chraſonowſki en parut allarmé. Sa femme prend cette inquiétude bien fondée pour de la foibleſſe. Elle préſente deux poignards à ſon mari: Si tu te rends, lui dit-elle fièrement, l'un ſera pour toi & l'autre pour moi. Dans ce moment arriva l'armée Polonoiſe, qui fit lever le ſiége. *Hiſtoire de Jean Sobiesky.*

LA MERE D'ANTOINE.

ANTOINE, maître dans Rome, faiſoit exécuter ſes arrêts cruels contre les proſcrits. Lucius Céſar, ſon oncle, ſe trouvant ſur la liſte fatale, Julie, mere du triumvir, & ſœur du proſcrit, reçut ſon frere dans ſa maiſon, & il y jouit pendant un tems de quelque tranquillité, parce que les centurions reſpectoient la mere de leur général. Il s'en trouva pourtant un aſſez audacieux, pour venir avec des ſoldats, & ſe mettre en devoir de forcer l'entrée. Julie ſe préſenta à la porte, & étendant les bras pour empêcher les aſſaſſins de paſſer: Vous ne tuerez point, leur dit-elle,

elle, L. César, que vous n'ayez auparavant tué celle qui a donné la vie à votre général. Quelqu'accoûtumés que fussent les soldats à l'insolence & à toutes sortes de cruautés, ils furent arrêtés tout court par ces paroles si généreuses, & ils n'oserent passer outre. Alors Julie, pour délivrer une bonne fois son frere de tout péril, alla dans la place, où Antoine étoit assis sur son tribunal avec ses deux collégues, & lui adressant la parole : Je viens me dénoncer, dit-elle, comme recélant L. César. Ordonnez que l'on me tue, puisque la peine de mort est aussi prononcée contre ceux qui sauvent les proscrits. Antoine, tout feroce qu'il étoit, ne put résister à tant d'élévation, & L. César jouit par elle d'une entiere sûreté.

ROLLIN *Hist. Rom.*

BRUTUS.

BRUTUS ayant obligé les Patariens à lui rendre leur ville à discrétion, & s'étant assûré par politique du trésor public & de toutes les richesses des particuliers, un esclave vint accuser son maître d'avoir caché de l'or, & il disoit vrai. Ils furent tous deux menés à Brutus, & pendant qu'ils marchoient, la mere de l'accusé, tremblant pour son fils, les suivoit en criant à haute voix qu'elle étoit seule coupable de la désobéissance aux ordres du proconsul, & que son fils n'y avoit aucune part. L'esclave crut bien faire sa cour à Brutus, & assûrer sa récompense, en insistant fortement pour détruire le mensonge de la mere, & pour convaincre pleinement son maître, qui pendant toute cette dispute gardoit un profond silence. Brutus aussi choqué de l'insolence du dénonciateur, qu'il admiroit la patience du fils, & le bon cœur

de la mere, les traita tous selon leurs mérites. Il renvoya les maîtres avec leur or, & fit mettre en croix l'esclave.

ROLLIN *Hist. Romaine*.

LE SUJET FIDÉLE.

A La fameuse journée de Fehrbellin le grand électeur Frederic Guillaume de Brandebourg étant monté sur un cheval blanc, Froben, son écuyer, s'apperçut que les Suédois tiroient plus sur ce cheval, qui se distinguoit par sa couleur, que sur les autres. Il pria son maître de le troquer contre le sien, sous prétexte que celui de l'électeur étoit ombrageux, & à peine ce fidéle domestique l'eut-il monté quelques momens, qu'il fut tué, & sauva ainsi par sa mort la vie à l'électeur.

Memoires de Brandebourg.

L'AMITIÉ FRATERNELLE.

ADIATORIX étoit de la race des Tétrarques de Gallogrèce, & Antoine l'avoit fait seigneur ou prince de la ville d'Héraclée dans le Pont. Une partie de cette ville étoit occupée par une colonie Romaine, & Adiatorix profitant des troubles, attaqua pendant la nuit ceux qui composoient cette colonie sous un prétendu ordre d'Antoine, & les égorgea. Auguste, après sa victoire, ne crut pas devoir laisser ce crime impuni, & après avoir mené Adiatorix, sa femme & ses enfans en triomphe, il le condamna à mourir avec l'aîné de ses fils. Le prince Galate en avoit trois, & lorsqu'on voulut les conduire au supplice, le

second, par une générosité admirable, soûtint qu'il étoit l'aîné, & que l'arrêt de mort le regardoit. Celui qui étoit véritablement l'aîné, & qui se nommoit Dyteutus, ne céda point en générosité à son frere, & revendiqua son droit d'aînesse, dont le privilége étoit une mort sanglante. La contestation fut longue, & soûtenue de part & d'autre avec une égale magnanimité. Mais à la fin leurs parens communs ayant répresénté à Dyteutus, que, comme il avoit plus d'âge, il pouvoit plus aisément servir de support & d'appui à sa mere & au plus jeune de ses freres, il céda, & le second eut la tête tranchée en sa place. Cette étonnante avanture fit du bruit, & Auguste, en ayant été informé, se repentit de la rigueur qu'il avoit exercée sur cette famille. Il voulut même la réparer autant qu'il étoit possible, & il donna à Dyteutus le sacerdoce de Bellone à Comanes dans le Pont, ce qui faisoit alors un très brillant établissement.

ROLLIN *Histoire Romaine.*

LA COLERE EST BONNE A QUELQUE CHOSE.

MONSIEUR d'Aligre, pere du chancelier de ce nom, étoit d'un tempérament très froid & très difficile à émouvoir. Son medecin un jour obligé de lui faire prendre une medecine, ordonna secrétement, qu'on tâchât de le mettre en colere, & que dès qu'on s'appercevroit de l'émotion, on lui fit prendre la medecine. Le valet de chambre ne négligea rien pour faire réussir la chose. Dès la pointe du jour, s'approchant du lit de son maître, il en tira les rideaux avec une précipitation capable de surprendre & de fâcher un homme qui

 s'éveille,

s'éveille. Monſieur d'Aligre ſans s'émouvoir demanda tranquillement : quelle heure eſt-il ? Le valet de chambre, ayant manqué ſon coup, s'aviſa de brûler la chemiſe de ſon maître, & de la lui apporter tout en feu. Monſieur d'Aligre toûjours froid ſe contenta de lui dire : chauffez-en une autre. Tout cela ne faiſant rien, le valet de chambre d'un coup de coude caſſa cinq ou ſix verres de Veniſe, que ſon maître aimoit beaucoup ; & ce maître auſſi peu émû qu'auparavant, dit tout doucement : c'eſt dommage, ils étoient beaux. Enfin le valet de chambre au déſeſpoir ne s'attendoit plus à rien, lorſqu'il arriva un homme qui avoit une affaire très épineuſe au bureau de monſieur d'Aligre. Cet homme étoit vétu de taffetas, & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant ſa cauſe, cette étoffe faiſoit une eſpèce de ſifflement à l'oreille, qui chagrinant monſieur d'Aligre, l'impatienta, & lui fit dire tout en colere : faites taire votre habit, monſieur, ſi vous voulez que je vous écoute ; le valet de chambre, voyant ſon maître émû, lui préſenta la medecine, & elle fit ſon effèt. *Anecd. de medecine.*

LE TYRAN POETE.

DENYS le Tyran avoit quelquefois la manie de faire des vers & même celle de les croire excellens ; mais peu content de ſes propres ſuffrages, il pouſſa la tyrannie juſqu'à extorquer des applaudiſſemens de tous ceux auxquels il liſoit ſes poëmes. Un eſſein d'inſipides flatteurs & de poëtes faméliques ſe faiſoit un devoir de le confirmer dans la haute idée qu'il avoit de ſes productions. Philoxéne, poëte d'une grande réputation & qui excelloit ſurtout dans le genre di-

thyrambique,

thyrambique, fut le ſeul qui ne ſe laiſſa point entraîner à ce torrent de louanges & de flatteries.

Denys l'ayant regalé un jour d'une pièce de vers de ſa façon, & l'ayant preſſé de lui en dire ſon ſentiment, Philoxéne lui parla avec une entiere franchiſe, & lui en fit remarquer tous les défauts. Le Tyran, qui n'étoit pas accoûtumé à ce langage, en fut très bleſſé, & attribuant une telle audace à la jalouſie, ordonna qu'on le conduiſit aux carrieres: cette peine répondoit à celle de nos galères. Toute la cour affligée & allarmée s'intéreſſa pour le généreux priſonnier, & obtint ſa délivrance. Il fut élargi le lendemain, & rentra dans les bonnes graces du prince.

Dans le repas que Denys donna ce jour-là aux mêmes convives, qui fut comme le ſçeau de la réconciliation, & dans lequel la joye & la gaieté régnerent plus que jamais, après qu'on eut fait bonne chere & longuement, le prince ne manqua pas de faire entrer parmi les propos de table ſes vers, qui en faiſoient le ſujet le plus ordinaire. Il choiſit ſurtout certains morceaux, qu'il avoit travaillés avec grand ſoin, qu'il regardoit comme ſes chefs-d'œuvres, & qu'il ne pouvoit lire ſans une ſenſible complaiſance & ſans une vraie ſatiſfaction de lui-même; mais pour mettre le comble à ſa joie, il avoit beſoin du ſuffrage & de l'approbation de Philoxéne, dont il faiſoit d'autant plus de cas, qu'il n'avoit pas coûtume de les prodiguer comme les autres. Ce qui s'étoit paſſé la veille étoit une bonne leçon pour ce poëte. Denys lui demanda donc ce qu'il penſoit des vers qu'il venoit de lire. Philoxéne ne ſe déconcerta point, & ſans lui répondre un mot, ſe tournant vers ſes gardes, qui étoient autour de la table, il dit d'un ton ſérieux mêlé de gaieté: Qu'on me remène aux carrières. Le prince ne put s'empêcher de

rire de ce qui dans une autre occasion l'auroit offensé vivement, & ne lui en sçut point du tout mauvais gré. ROLLIN *Histoire Ancienne*.

PERTE RÉPARÉE.

DANS une escarmouche, qui précéda la célèbre bataille de Hersan, que l'armée impériale aux ordres du duc de Lorraine gagna contre les Turcs, le cornette de la compagnie colonelle du régiment de Commerci se laissa prendre son étendard. Le prince de Commerci demanda à l'instant au duc de Lorraine la permission d'en aller chercher un autre chez les Infideles. L'ayant arrachée par ses instances, il part avec une ardeur extrême, apperçoit un Turc, qui porte un étendard au bout d'une zagaye, court à lui le pistolet à la main, tire de fort près, manque son coup, & jette son pistolet à terre pour mettre l'épée à la main. Le Musulman profita de ce moment pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le prince la saisit froidement de la main gauche, & de la droite asséna un si terrible coup d'épée sur la tête de son adversaire, qu'il la fendit en deux. Après ce trait heureux & hardi le jeune prince arrache lui-même de son corps la zagaye, porte le fruit de sa victoire, tout teint de son sang, à son général, fait appeller son cornette, & lui dit sans s'émouvoir : Voilà, monsieur, un étendard que je vous confie ; il me coûte un peu cher, & vous me ferez plaisir de le mieux conserver que celui que vous vous êtes laissé enlever.

Cette reprimande singuliere fut presque autant admirée que l'action même. Le bruit de l'une & de l'autre fut porté à Vienne. L'empereur, pour

leur donner le plus d'éclat qu'il étoit possible, se fit envoyer d'une maniere distinguée cet étendard, qu'il fit placer avec des cérémonies extraordinaires dans le temple principal de sa capitale. L'imperatrice en broda de sa propre main un autre, qu'elle envoya au prince de Commerci, pour remplacer celui que sa compagnie colonelle avoit perdu. *Vie du Prince Eugene.*

LE PRE'CEPTEUR PERFIDE.

LES Romains assiégeoient depuis longtems la ville de Faleres sous la conduite de Camille, sans la pouvoir prendre. C'étoit alors en usage chez les Falisques de mettre les enfants de plusieurs familles entre les mains d'un même maître, qui, après leur avoir donné la leçon, assistoit aussi à leurs divertissemens. Les premiers de la ville confioient le soin de leurs enfants au maître qui surpassoit ses confreres en science & en habileté. Celui qui occupoit alors cette place menoit en tems de paix ses disciples hors des murailles de la ville, pour les exercer à différens jeux. Il n'interrompit point cette coûtume depuis que la guerre eut été déclarée.

Un jour donc il les éloigna insensiblement des portes de la ville; puis, quand l'occasion lui parut favorable, il les mena dans le camp des Romains, & enfin dans la tente même de Camille, lui disant qu'il le rendoit maître de Faleres, en lui livrant ces enfants, dont les peres tenoient le premier rang dans la ville. Dès que Camille eut entendu ce début, arrête, lui dit-il, & apprends que le général & le peuple que tu crois éblouir par une offre aussi détestable que ta personne, ne te ressemble pas; nous ne sommes point unis

par

par aucun de ces traités que les hommes font ensemble. Mais la nature a mis entre les Falisques & nous une liaison, que rien n'est capable de rompre. La guerre a ses loix aussi bien que la paix, & nos peres nous ont appris à observer la justice à l'égard de nos ennemis, dans le tems que nous les combattons avec courage. Nous avons les armes à la main pour les employer, non contre des enfants, qu'on épargne même dans les villes prises d'assaut ; mais contre des hommes qui sont armés contre nous, & qui, sans avoir reçu aucune injure du peuple Romain, sont venus attaquer ses légions dans leur camp. Tu veux me livrer leur ville par une trahison, dont il n'y a point d'exemple ; mais je suis sûr de prendre Faleres par la valeur, la patience, le travail & les armes.

Après lui avoir ainsi parlé, il le fit dépouiller, lui fit attacher les mains derriere le dos, & ayant armé de verges les mains de ses disciples, il leur commanda de ramener ce traître dans la ville, en le chassant devant eux à grands coups de fouet. Quand ils y rentrerent, tout le peuple s'assembla en foule autour d'eux ; & les magistrats ayant assemblé le sénat, il se fit un si grand changement dans les esprits, que ce peuple, qui étoit auparavant aveuglé par la haine & par la colère, demanda la paix tout d'une voix. Ils admirerent la bonne foi des Romains, & se rendirent à eux, persuadés de vivre plus heureux sous leur empire, que sous leurs propres loix. Camille reçut de grands remercimens & de ses ennemis & de ses citoyens : & la paix ayant été faite, l'armée fut ramenée à Rome.

TITE LIVE.

CE'SAR.

L'ARME'E que César se préparoit à conduire en Afrique, pour y réduire les restes du parti de Pompée, s'étant mutinée contre lui, demandoit séditieusement son congé & les récompenses qui lui étoient promises. La dixieme légion surtout, que César affectionnoit particulierement, se distingua dans cette révolte, & toutes les troupes porterent l'audace jusqu'à marcher droit à Rome en commettant beaucoup de désordre sur la route, & se préparant à obtenir de force ce qui faisoit l'objet de leur mécontentement. César craignit pour la ville. Il en fit fermer les portes, & distribua pour la garder les troupes fidéles qu'il avoit sous sa main. Mais il ne s'y renferma pas lui-même, & lorsqu'il sçut les séditieux arrivés dans le Champ de Mars, il alla à eux, malgré les représentations de ses amis allarmés, monta fièrement sur son tribunal, & d'un ton de voix menaçant demanda aux soldats ce qui les amenoit, & ce qu'ils prétendoient. Cette premiere démarche si ferme & si haute commença à déconcerter les mutins. Ils n'oserent faire mention des récompenses, dont le delai avoit excité leurs murmures. Ils se contenterent de représenter que, cassés de fatiques comme ils étoient, & épuisés par le sang qu'ils avoient perdu en tant de batailles, ils méritoient bien leur congé. Je vous le donne, répartit César, sans balancer un instant, & après un court intervalle de silence, pour mêler quelque chose de plus doux, sans préjudice de la dignité & de l'autorité du commandement, il ajoûta : & lorsque j'aurai triomphé avec d'autres troupes, je ne laisserai pas de m'acquiter des promesses que je vous ai faites.

Ce

Ce peu de paroles foudroya les séditieux. La chose du monde qu'ils attendoient le moins, c'étoit que César leur donnât leur congé, dans le tems qu'il avoit encore tant de besoin de leurs services. La promesse de les récompenser les confondoit. Ils étoient piqués de jalousie, s'il falloit qu'après avoir porté le poids, & essuyé tous les périls de tant de guerres si importantes, ils laissassent à d'autres l'honneur d'en triompher. Agités de tous ces mouvemens différens, ils demeurerent quelque tems interdits, sans pourtant être domptés, parce qu'apparemment ils ne pouvoient croire que César effectuât sa menace, & consentît à se passer de leurs services. Le dictateur de son côté vouloit s'en aller, comme n'ayant plus rien à leur dire. Ses amis le conjurerent de ne pas s'en tenir avec les compagnons & les ministres de ses victoires à ce laconisme si sec & si dur. Il se résolut donc à reprendre la parole, & pour apostropher les mutins, il employa le mot *Quirites*, (citoyens) parce qu'il ne les regardoit plus sur le pied de soldats.

Ce mot acheva de les démonter. Ils se récrierent qu'ils étoient soldats; ils recoururent aux prieres les plus humbles; ils protesterent de la sincérité de leur repentir; ils demanderent comme la plus grande de toutes les graces qu'il les menât avec lui en Afrique, lui promettant de vaincre seuls les ennemis, en quelque nombre qu'ils fussent; ils s'offrirent même à être décimés, s'il le jugeoit à propos. César les ayant amenés au point où il les souhaitoit, tint pourtant ferme d'abord. Il leur déclara qu'il ne vouloit point répandre leur sang; mais que des soldats, qui pleins de force encore avoient refusé le service à leur général, ne méritoient que d'être cassés. Enfin, vaincu par leurs supplications, il voulut bien se laisser fléchir

&

& leur accorder comme une faveur ce qu'il avoit le plus grand intérêt à désirer.

ROLLIN *Histoire Romaine.*

LA FEMME MEDECIN.

FABRICE Hildane, grand medecin & très habile en chirurgie, fut un jour appellé chez un paysan qui s'étoit fait entrer une paille de fer dans l'œil. Il tenta tous les moyens connus de la tirer : il employa le secours de quelques instrumens, sans que rien réussît. L'œil s'enflamma ; on saigna le malade ; & comme on craignoit la fièvre, qui en effet ne tarda pas de s'allumer, on le mit à une diète assez sévère ; mais rien de cela ne délivroit l'œil de la paille de fer qui le molestoit : elle étoit si petite, que les instrumens les plus fins n'y prenoient point. Le medecin désespéroit de pouvoir réussir. Sa femme ne put voir son embarras sans rire. Elle voulut parier avec lui, qu'elle alloit sur le champ guérir le paysan malade, & qu'elle en sçavoit apparemment plus que lui, puisqu'elle connoissoit un moyen de tirer d'abord de l'œil la parcelle de fer, qui malgrè lui y tenoit si obstinément. Fabrice fut surpris de cette promesse. Il n'auroit pas cru tant de sçavoir à son épouse, mais enfin il consentit cette fois à devenir son écolier : il l'amene donc ; ils vont chez le paysan, qu'ils trouvent encore plus mal que la veille. La nouvelle Agnodice ne s'en épouvante point : elle dit à son mari, qu'il ouvre l'œil, & qu'il ait soin de bien tenir les paupieres écartées, & elle tire de sa poche un aimant bien monté, qu'elle promene avec soin & le plus près qu'elle peut de la surface de l'œil ; elle le porte tantôt à

un coin, tantôt à l'autre, non sans trembler pourtant & sans craindre un peu alors pour le succès de son opération : mais elle ne craignit pas longtems ; on vit quelques instans après la paillette voler vers l'aimant. On devine bien qu'elle ne resta pas muette. Pour Fabrice, il ne fut pas ingrat ; il avoua au malade que sans elle il n'auroit pas eu la moindre idée de cette heureuse ressource, & tous furent contens. *Anecdotes de Medecine.*

LA PRE'ROGATIVE DES ROIS.

LES courtisans de Philippe, roi de Macédoine, lui ayant conseillé de chasser un honnête homme, qui lui avoit fait quelque reproche : Prenons garde auparavant, répondit-il, si nous ne lui en avons point donné sujet. Et ayant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la cour, il lui fit du bien ; ce qui changea ses reproches en louanges, & fit dire à ce prince un autre beau mot : Qu'il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr.

ROLLIN *Hist. Ancienne.*

LE VIEUX OFFICIER.

MONSIEUR de Valbelle, qui étoit vieux & cassé, demandoit avec beaucoup de vivacité d'être fait lieutenant-général. J'y penserai, dit Louis XIV. Que votre majesté se dépêche, repartit ce brave officier, en ôtant à demi sa perruque : elle doit voir à mes cheveux blancs que je n'ai pas le tems d'attendre. Malgré le caractere du prince cette hardiesse ne lui déplut pas, & elle fut suivie d'un prompt succès. *Ecole militaire.*

LA THE'ORIE DU MOUVEMENT.

QUELQUES philosophes vouloient un jour prouver à Diogène, qu'il n'y avoit point de mouvement. Le Cynique se leva & commença à se promener : Que faites-vous, lui dit un d'eux ? Je refute tes raisons, répondit Diogène.

Vies des Anc. Philosophes.

LE FANATIQUE CONFONDU.

LE duc de Guise qui étoit à la tête des armées de Charles IX. surprit un scélérat qui vouloit l'assassiner, & qui lui confessa que l'intérêt de sa religion l'avoit obligé de former ce dessein, pour se délivrer, & délivrer ceux de son parti d'un si grand ennemi. Le duc, aulieu de lui faire souffrir la peine que méritoit un si noir attentat, lui pardonna & se contenta de lui dire : Mon ami, si ta religion t'a obligé de vouloir m'ôter la vie sans m'entendre, la mienne m'oblige à te donner la vie & la liberté, après t'avoir entendu : va-t'en, & sois plus sage. *Espion Turc.*

LA BOMBE.

UN jour que Charles XII. assiégé dans Stralsund, dictoit des lettres pour la Suede à un secretaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le roi dictoit, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranle-

l'ébranlement, & par un bonheur étonnant nul des éclats, qui sautoient en l'air, n'entra dans le cabinet, dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison, qui sembloit tomber, la plume échappa de la main du secretaire. Qu'y a-t'il donc, lui dit le roi d'un air tranquille? pourquoi n'écrivez-vous pas? celui-ci ne put répondre que ces mots: Eh, sire, la bombe! Eh bien, reprit le roi, qu'à commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez . . . *Histoire de Charles XII.*

LE CONCOMBRE.

ON servit un soir à Démocrite un concombre, qui lui parut d'un goût particulier. Il en chercha longtems la raison, & crut l'avoir trouvée, quand un domestique vint lui annoncer, que par mégard on avoit mis le concombre dans un vase où il y avoit du miel. Que tu me désobliges, lui dit-il en riant, je perds le merite de ma découverte. DESLANDES *Hist. Crit. de la Philosophie.*

LA FIDE'LITE' CONJUGALE.

GUELPHE, duc de Baviere, faisant la guerre à l'Empereur Conrad III. ce prince l'assiégea dans le château de Weinsberg, où il se défendit jusqu'à la derniere extrémité. Enfin il fut obligé de se rendre à discrétion. L'Empereur traita avec beaucoup de civilité celui que Guelphe lui envoya pour capituler, & donna sa parole que ce duc avec ses troupes pourroit passer au travers de l'armée impériale. Mais la femme du

duc

duc prenant ombrage d'une si grande bonté, craignit que sous les apparences d'une douceur & d'une clémence affectée l'empereur ne cachât quelque ressentiment contre son mari, à cause de quelques discours outrageux qu'on avoit tenu contre le prince. Ce qui fit qu'elle voulut un engagement plus sûr que celui de la parole. Ainsi par un gentilhomme, qu'elle envoya à l'empereur, elle lui fit demander un sauf conduit, tant pour elle que pour les dames & pour les autres femmes qui étoient dans le château, afin qu'elles pussent sortir & passer sans danger, & être conduites en lieu de sûreté avec ce que chacune d'elles pourroit emporter; ce que l'empereur lui accorda.

Cette sortie se fit en présence de l'empereur & de toute l'armée. Et l'on ne fut pas peu surpris de voir venir la duchesse, les comtesses, les baronnes & les autres dames de qualité, dont les maris avoient offensé l'empereur, chacune, quoiqu'avec beaucoup de peine, portant son mari sur les épaules. On croyoit dans l'armée que quand la duchesse avoit demandé cette permission, c'étoit pour emporter seulement leurs pierreries, leur or & leur argent; & l'on ne se défioit point de cette ruse. Ce qui fit que l'empereur, surpris tout d'un coup de ce spectacle, & faisant réflexion sur la tendresse & le courage de ces dames, qui regardoient leurs maris comme leur vrai trésor, qu'elles estimoient plus que l'argent, & que ce qu'elles avoient de plus précieux, fut tellement touché de les voir dans cet état, qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes. Il les loua, il les régala splendidement à dîner, & il fit avec le duc Guelphe & avec ses autres ennemis un accommodement sincere, malgré les généraux, qui par leurs conseils s'y opposoient, se contentant de leur répondre, qu'il étoit indigne d'un roi de manquer à sa parole.

HEISS *Histoire de l'Empire.*

LE TRIOMPHE DE LA VERTU.

UN négociant de province d'une fortune bornée & d'une probité à toute épreuve avoit fait des pertes considérables, essuyé des banqueroutes, & étoit tombé dans la misère; il vient à Paris pour y chercher quelques secours; il s'adressa à tous ses anciens correspondans, leur expose ses malheurs, qu'il n'avoit point mérités, & les prie de l'aider à se remettre, assûrant ceux à qui il devoit, qu'il n'avoit d'autre envie que de les payer, & qu'il mourroit content, s'il y pouvoit parvenir. Tous également touchés de compassion promettent de le secourir. Un seul inexorable, à qui il devoit mille écus, le fait mettre en prison. Dans ces circonstances, très résolu de l'y faire rester plûtôt que de risquer plus longtems ce qui lui étoit dû, le fils de ce négociant, âgé de vingt-deux ans, instruit de la triste situation de son pere, arrive à Paris, va se jetter aux pieds de son impitoyable créancier, & là fondant en larmes il le prie par tout ce qu'il y a de plus touchant, de vouloir bien lui rendre son pere, lui protestant que s'il veut bien ne point mettre d'obstacle aux ressources qu'ils ont lieu d'espérer pour se rétablir dans leurs affaires, il sera le premier payé; que si tout leur manquoit, il le conjuroit d'avoir pitié de sa jeunesse, d'être sensible aux malheurs d'une mere âgée, chargée de huit enfants qui sont à la mendicité & qui périssent; enfin, que si rien n'étoit capable de l'émouvoir, au moins il lui permît d'aller se mettre en prison à la place de son pere, qui pourra à force de travail parvenir à le satisfaire entierement. Il profére ces paroles en lui serrant si tendrement les genoux dans l'attente de ce qu'il voudroit bien lui accorder, que cet homme si dur & si inflexible, frappé

tout

tout à coup de voir tant de vertu & tant de générosité, se débarrasse du jeune homme, l'embrasse à son tour, & les yeux bientôt baignés de pleurs : Ah ! mon fils, lui dit-il, votre pere va sortir. Tant d'amour & tant de respect pour lui me font mourir de honte. J'ai résisté trop longtems ; venez, que j'en efface pour jamais le souvenir. J'ai une seule fille, elle est digne de vous ; elle en feroit autant pour moi que vous en faites pour votre pere ; je vous la donne avec tous mes biens ; acceptez-la, & courrons à votre pere lui donner la liberté & lui demander son agrément.

Tablettes morales & historiques.

LA HARANGUE.

UN jour Henri IV. fut harangué par un ambassadeur, qui commença par ces mots : Sire, quand le grand Scipion arriva devant Carthage. Le roi, qui prévit à ce début la longueur ennuyeuse du discours, & qui voulut le faire sentir à l'ambassadeur, l'interrompit en lui disant : Quand Scipion arriva à Carthage, il avoit dîné, & moi je suis à jeûn. *Anecdotes des Rois de France.*

RÉPONSE INATTENDUE.

LE marquis de St. André sollicitoit un petit gouvernement ; Louvois, qui avoit reçu quelques plaintes contre lui, le lui refusa : Si je recommençois à servir, je sçais bien ce que je ferois, repartit cet officier en colere. Et que feriez-vous, lui demanda le ministre d'un ton tout à fait brusque ? Je règlerois si bien ma conduite, repliqua

St. André, que vous n'y trouveriez rien à rédire. Louvois fut si agréablement surpris de cette chûte, à laquelle il ne s'attendoit pas, qu'il accorda ce qu'on lui demandoit. *Ecole militaire.*

CARACTERE DE CIMON.

CIMON étoit non seulement un des plus illustres, mais encore un des plus riches citoyens d'Athènes. Ses richesses étoient le fruit de ses victoires sur les Barbares, mais il les dépensa plus honorablement encore qu'il ne les avoit acquises. Il ôta les clôtures de ses terres & de ses jardins, afin que les Athéniens nécessiteux & les étrangers même pussent y aller cueillir avec toute liberté les fruits dont ils auroient besoin. Tous les jours il avoit chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de gens, & tous les pauvres, qui vouloient y aller, étoient reçus, & avoient là leur nourriture sûre, afin que n'étant pas obligés de travailler de leur metier pour gagner leur vie, ils pussent donner tout leur tems aux affaires de la republique.

Quand il alloit dans les ruës, il se faisoit suivre par un grand nombre de gens fort bien vêtus, & lorsqu'il rencontroit quelque pauvre vieillard, qui n'avoit qu'un méchant habit, il lui faisoit donner celui d'un de ses domestiques; & il n'y avoit point de pauvre citoyen, qui ne tînt à grand honneur de recevoir publiquement de lui cette libéralité. Ces mêmes domestiques portoient toûjours sur eux beaucoup d'argent, & en passant dans la place ils s'approchoient des plus apparents & des plus honnêtes de ces nécessiteux, & leur mettoient dans la main quelque pièce d'argent très secrètement, & sans être vû de personne.

Quoiqu'il

Quoiqu'il vît la plûpart des autres gouverneurs de son tems enrichis par les concussions & par les voleries qu'ils faisoient sur le public, il se maintint pourtant toûjours incorruptible, & conserva ses mains pures non seulement de toute concussion, mais encore de tout présent.

Un Perse, nommé Rœsacès, ayant quitté le parti de son maître, vint à Athènes avec de grandes richesses, là se voyant incontinent déchiré par les calomniateurs, qui vouloient le rendre suspect au peuple, il se refugia dans la maison de Cimon, & en y entrant il mit d'abord sur la porte du vestibule deux grandes coupes, dont l'une étoit pleine de dariques d'argent & l'autre de dariques d'or. Cimon en le voyant se prit à rire : lequel des deux veux-tu que je sois, lui dit-il, ton mercenaire, ou ton ami ? mon ami, repliqua le Barbare. Eh bien, repartit Cimon, tu n'as donc qu'à reprendre ton or & ton argent ; car étant ton ami il sera sans doute à mon service, quand j'en aurai besoin.

PLUTARQUE *trad. de Dacier.*

LE TEMS BIEN PRIS.

LOUIS XI. étant en priere dans une église, un pauvre clerc vint lui représenter, qu'après avoir déja langui dans les prisons pour une dette de quinze cens livres, il alloit être arrêté pour la même somme, & qu'il étoit absolument hors d'état de payer. Le roi la paya dans l'instant, & lui dit : Vous avez bien pris votre tems ; il est juste que j'aie pitié des malheureux, puisque je demandois à Dieu d'avoir pitié de moi.

DUCLOS *Hist. de Louis XI.*

LE SAGE ET L'HOMME SINGULIER.

UN jour Platon se promenant à la campagne avec quelques uns de ses amis, ils lui firent voir Diogène, qui étoit dans l'eau jusqu'au menton. La superficie de l'eau étoit gelée, à la reserve du trou que Diogène s'étoit fait. Ne le regardez plus, leur dit Platon, & il en sortira bientôt.

Espion Turc.

LE MAITRE DE LA MER ET DE LA TERRE.

UN jour Canut, le grand roi de Danemarc & d'Angleterre, étoit sur le bord de la mere avec toute sa cour. Ses courtisans en prirent occasion de lui dire qu'il étoit le roi des rois, & le maître de la mer & de la terre. Canut, qui avoit de la religion & du bonsens, voulut se mocquer de ses flatteurs, & leur montrer qu'il avoit trop d'esprit pour être la dupe de leurs sots discours. Pour cela il plia son manteau & s'assit dessus; c'étoit dans le tems du flux de la mer, & parlant à cet élément, il lui dit: La terre, où je suis, est à moi, & je suis ton maître; je te commande donc de rester où tu es, & de ne point avancer pour mouiller mes pieds. Tous ceux, qui entendirent ces paroles, penserent que le roi étoit fou de s'imaginer que la mer alloit lui obéir. Cependant elle avançoit toûjours & vint mouiller les pieds du monarque. Alors Canut se levant dit aux flatteurs: Vous voyez, comment je suis maître de la mer? Apprenez par-là que la puissance des rois est bien peu de chose. Il n'y a point d'autre roi que Dieu, par qui le ciel, la terre & la mer sont gouvernés.

Magazin des enfants.

CAPITULATION DE BARCELONE.

DURANT la guerre de la succession d'Espagne les Allemands & les Anglois aux ordres de mylord Péterborough faisoient le siège de Barcelone. Le viceroi, homme foible, voyant un ennemi puissant au dehors, & un peuple séditieux au dedans, se détermina à se rendre. Il parle à Péterborough à la porte de la ville. Les articles n'étoient pas encore signés, quand on entend tout-à coup des cris & des hurlemens. Vous nous trahissez, dit le viceroi à Péterborough ; nous capitulons de bonne foi, & voilà vos Anglois qui sont entrés dans la ville par les remparts. Vous vous méprenez, répondit mylord Péterborough, il faut que ce soient des troupes Allemandes. Il n'y a qu'un moyen de sauver votre ville ; c'est de me laisser entrer sur le champ avec mes Anglois ; j'appaiserai tout, & je reviendrai à la porte achever la capitulation. Il parloit d'un ton de vérité & de grandeur, qui, joint au danger présent, persuada le gouverneur. On le laissa entrer. Il court avec ses officiers ; il trouve des Allemands & des Catalans, qui saccageoient les maisons des principaux citoyens ; il les chasse ; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient ; il rencontre la duchesse de Popoli entre les mains des soldat, prête à être déshonorée ; il la rend à son mari. Enfin, ayant tout appaisé, il retourne à cette porte & signe la capitulation. Les Espagnols étoient confondus de voir tant de magnanimité dans les Anglois, que la populace avoit pris pour des barbares impitoyables, parce qu'ils étoient d'une autre religion. *Siècle de Louis XIV.*

DERNIERES PAROLES D'UN GRAND HOMME.

ANNE de Montmorenci, connétable de France, fut mortellement blessé dans un combat; comme on l'exhortoit de mourir en bon chrétien, & à faire paroître en mourant le même courage, qu'il avoit montré durant sa vie, il répondit, qu'après avoir employé quatre-vingt ans à bien vivre, il n'étoit pas embarrassé d'employer un quart d'heure à bien mourir. *Espion Turc.*

ARISTIDE ET LES PLAIDEURS.

UN jour qu'Aristide présidoit au jugement de la cause de deux particuliers; l'un d'eux ayant commencé par dire que son ennemi avoit fait dans sa vie bien des maux à Aristide: Eh, mon ami, lui repartit Aristide, en l'interrompant, dis seulement les maux qu'il t'a faits; car c'est ton affaire que je juge, & non pas la mienne.

PLUTARQUE *Traduction de Dacier.*

MOT CYNIQUE DE DIOGENE.

DIOGENE se rencontra un jour dans un palais magnifique, où l'or & le marbre étoient en grande abondance. Après en avoir considéré toutes les beautés, il se mit à tousser; il fit deux ou trois efforts, & cracha contre le visage d'un Phrygien qui lui montroit ce palais. Mon ami, lui dit-il, je n'ai point vû d'endroit plus sale, où je puisse cracher. *Vies des anc. Philos.*

ALPHONSE LE GRAND.

LE trésorier d'Alphonse le Grand, roi d'Arragon, lui apportoit dix mille écus d'or : un courtisan, voyant cette somme, dit à demi-bas : Il n'en faudroit pas davantage pour me rendre heureux toute ma vie. Soyez-le, dit Alphonse en lui donnant les dix mille écus. Quel plaisir plus doux pouvoit goûter ce grand roi!

Variétés philosophiques & litéraires.

LE RAT ROTI.

LE duc de Weimar s'étant rendu maître de Brisac malgré la vigoureuse défense du baron de Reinach, qui en étoit gouverneur, & qui se défendit jusqu'à la derniere extrémité ; une jeune dame de cette ville vint se jetter aux pieds du duc & lui tint ce discours : Je n'ai, monsieur, que quelques momens à vivre ; la faim m'a mise à deux doigts de la mort, mais je mourrai désespérée, si vous ne me vengez d'un scélérat, qui m'a extorqué un diamant de grand prix, que j'ai été contrainte de lui donner pour un rat rôti. Je lui pardonne de m'avoir pris durant le siège un collier de perles pour quatre onces de farine ; mais j'avoue que je suis assez foible pour ne pouvoir lui pardonner de m'avoir privé de ce que j'avois de plus précieux pour un malheureux rat. On dit que le prince ne put s'empêcher de pleurer à la vue d'un objet si digne de compassion, cette dame étant morte presque aussitôt qu'elle eut achevé de parler. *Espion Turc.*

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LOUIS XI. toûjours avide de s'instruire, invitoit à sa table les étrangers, dont il espéroit tirer quelques connoissances utiles ; il y recevoit même des marchands, qui lui donnoient des lumieres sur le commerce, & se servoit de la liberte du repas pour les engager à parler avec confiance. Un marchand, nommé maître Jean, séduit par les bontés du roi, qui le faisoit souvent manger avec lui, s'avisa de lui demander des lettres de noblesse. Ce prince les lui accorda ; mais lorsque ce nouveau noble parut devant lui, il affecta de ne pas le regarder. Maître Jean, surpris de ne pas trouver le même accueil, s'en plaignit. Allez, monsieur le gentilhomme, lui dit le roi, quand je vous faisois asseoir à ma table, je vous regardois comme le premier de votre condition : mais aujourd'hui que vous en êtes le dernier, je ferois injure aux autres, si je vous faisois la même faveur.

DUCLOS *Histoire de Louis XI.*

LES DEUX PRÉTENDANS.

LA fille de Thémistocle étant recherchée en mariage par deux citoyens, il préféra l'honnête homme pauvre au mal-honnête homme qui étoit riche, & dit qu'il aimoit mieux pour son gendre un homme sans bien, qu'un bien sans homme.

PLUT. *trad. de Dacier.*

L'HEURE DU MANGER.

UN homme vint un jour consulter Diogène, pour sçavoir à quelle heure il devoit manger: Si tu es riche, lui dit-il, mange quand tu voudras; si tu es pauvre, quand tu pourras.

Vies des anc. Philosophes.

LE GENDARME FRANCOIS.

UN gendarme, emporté à la guerre par un cheval fougueux, heurta Louis XIV. qui dans un premier mouvement leva sur lui sa canne. Le gendarme, désespéré de cet affront, présenta au roi son pistolet par le pommeau, en lui disant: Sire, vous venez de m'ôter l'honneur; ôtez-moi la vie. Le monarque ne désapprouva pas cette sensibilité, & avança assez rapidement un brave homme qu'il avoit eu tort d'outrager. *Ecole militaire.*

LA MONTRE DE GREHAM.

LE célèbre Maupertuis, qui accompagnoit le roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz & conduit à Vienne. Le grand-duc de Toscane, depuis empereur, vouloit voir un homme qui avoit une si grande réputation. Il le traita avec estime, & lui demanda s'il ne regrettoit pas quelqu'un des effets que les hussards lui avoient enlevés.

Maupertuis, après s'être fait longtems presser, avoua qu'il auroit voulu sauver une excellente montre de Greham, dont il se servoit pour ses observations astronomiques. Le grand-duc, qui en avoit une du même horloger, mais enrichie de

diamans, dit au mathématicien François: C'eſt une plaiſanterie que les huſſards ont voulu faire; ils m'ont rapporté votre montre; la voilà, je vous la rends. *Année littéraire.*

REFLEXION DIGNE D'UN ROI.

PHILIPPE, roi de Macédoine, étant tombé, & voyant l'étendue de ſon corps tracée ſur la pouſſière, s'écria: Grands dieux! que nous tenons peu de place dans cet univers.

Variétés philoſophiques & littéraires.

LE JUSTE EXILÉ.

DE toutes les vertus d'Ariſtide la plus connue, & celle qui ſe fit le plus ſentir, fut la juſtice, parce que c'eſt la vertu, dont l'uſage eſt le plus continuel, & dont les fruits ſe répandent ſur le plus de monde. Delà vint que, quoiqu'homme pauvre & du ſimple peuple, il emporta le ſurnom de *Juſte*, ſurnom royal & divin, mais que juſqu'ici aucun prince n'avoit ambitionné. Ce ſurnom le fit d'abord aimer & reſpecter, mais enfin il lui attira l'envie. Le peuple naturellement fier, enorgueilli par ſes victoires, & qui vouloit que tout dépendît de ſon autorité, étoit fort indiſpoſé contre ceux qui acquéroient un nom & une réputation au-deſſus des autres. C'eſt pourquoi s'étant aſſemblé de toute l'Attique dans la ville, il bannit Ariſtide par la voie de l'Oſtraciſme. Tandis qu'on ramaſſoit les ſuffrages qui ſervirent à ſa condamnation, un habitant d'un bourg, homme groſſier, qui ne ſçachant ni lire, ni écrire, s'adreſſa à Ariſtide, qu'il prit pour un homme du peuple, le

pria

pria d'écrire le nom d'Ariſtide ſur ſon teſte, qu'il lui préſenta. Ariſtide admirant cette avanture lui demanda, s'il avoit reçu quelque déplaiſir d'Ariſtide; aucun, lui dit le manant, je ne connois pas même cet homme, mais je ſuis fatigué & bleſſé de l'entendre partout appeller le Juſte. Ariſtide, ſans répondre une ſeule parole, prit tranquillement le teſte, y écrivit ſon nom, & le lui rendit. Quand il ſortit de la ville pour remplir ſon ban, il leva ſes mains au ciel, & pria les dieux, que jamais il n'arrivât aux Athéniens aucun tems, où le peuple fût forcé par la néceſſité de ſe ſouvenir d'Ariſtide. PLUTARQUE *trad. de Dacier.*

LE MAURE ET L'ESPAGNOL.

LA plûpart des Maures qui font leur ſéjour dans les villes d'Afrique, tirent leur extraction des malheureux proſcrits, qui ont été chaſſés d'Eſpagne en divers tems; & c'eſt une opinion preſqu'unanime parmi ces Barbares, que le plus agréable ſacrifice, qu'on puiſſe faire à dieu, eſt de tuer un Chrétien. Ali Pelegrini, un de leurs généraux, ayant un jour débarqué ſur la côte quelques priſonniers Eſpagnols après un ſanglant combat, un Maure s'approcha de lui, & ſe jettant à ſes pieds: Seigneur, lui dit-il, vous êtes bien heureux d'avoir tué tant de Chrétiens, & de trouver l'occaſion d'en tuer tous les jours; vous ſerez couvert de gloire dans le paradis. Pour moi, je n'ai jamais eu cette ſatiſfaction, mais il ne tiendroit qu'à vous de me la procurer, en m'abandonnant un de ces miſérables eſclaves pour l'immoler à dieu. Ali parut conſentir à cette demande, & montrant au Maure un Eſpagnol jeune & robuſte, lui dit de ſe rendre dans le bois voiſin, où il lui enverroit ſa

proie. En même tems il fit part à l'esclave des desseins du Maure, lui permettant de se défendre, s'il étoit attaqué.

L'Espagnol ayant pris un sabre & un fusil entra hardiment dans le bois; mais son ennemi le voyant armé prit la fuite, & revint trouver le général, auquel il avoua que la crainte l'avoit empêché d'exécuter son projet. Alors Ali lui dit d'un ton sevère: Apprends, malheureux, que la mort d'un Chrétien n'est agréable au tout-puissant & à son prophète, que lorsqu'on le tue avec bravoure, & qu'il n'y a aucun mérite devant dieu, ni devant les hommes, à massacrer des gens qui sont dans l'impuissance de se défendre. Le Maure se retira couvert de confusion, & tous les Turcs applaudirent aux sentimens généreux de leur chef.

Hist. moderne des Chinois, &c.

TESTAMENT D'UN PEINTRE.

MARTIN Humskerke, fameux peintre, natif d'un village, dont il portoit le nom, mourut à Harlem âgé de soixante-seize ans. Il avoit amassé beaucoup de bien à la faveur de son art; & comme il n'avoit ni femme, ni enfants, ni autres héritiers, il résolut de faire quelque chose, qui éternisât sa memoire; il légua tous ses biens par son testament, & en fit un fonds composé de plusieurs parties égales, pour être employé à marier tous les ans une fille de son village, à condition que le jour des nôces le marié & la mariée avec tous les conviés iroient danser sur sa fosse.

Espion Turc.

LE SOLDAT ANGLOIS.

LE maréchal d'Aumont prit Crodon en Bretagne sur les Ligueurs. Il avoit ordonné de passer au fil de l'épée tous les Espagnols qui composoient la garnison de la place. Malgré la peine de mort décernée contre ceux qui n'exécuteroient pas les ordres du général, un soldat Anglois sauva un des Espagnols. L'Anglois, déféré pour ce sujet au conseil de guerre, convint du fait, & ajoûta qu'il étoit disposé à souffrir la mort, pourvû qu'on accordât la vie à l'Espagnol. Le maréchal surpris, lui demanda, pourquoi il prenoit un si grand intérêt à la conservation de cet homme? C'est, répondit-il, monsieur, qu'en pareille rencontre il m'a sauvé une fois la vie à moi-même; & la réconnoissance exige de moi que je la lui sauve aujourd'hui aux dépens de la mienne. Le maréchal, charmé du bon cœur du soldat Anglois, lui accorda la vie, de même qu'à l'Espagnol, & les combla tous deux d'éloges.

Variétés historiques & litéraires.

LE CHEVAL CONNOISSEUR.

COMME on faisoit voir à Alexandre son portrait, qui étoit le chef d'œuvre d'Apelles, ce roi n'en fit pas grande estime; mais son cheval Bucéphale ayant jetté sa vûe sur la même portrait, fit connoître par ses demarches & ses hennissemens qu'il le prenoit pour Alexandre: ce qui obligea le peintre de dire au roi, que son cheval étoit plus capable de juger de ses ouvrages, que celui qui passoit pour le plus raisonnable parmi les hommes.

ELIAN.

L'AMI DES PAUVRES.

PTOLOMÉE, le Thébain, s'étoit si bien accoûtumé de ne renvoyer personne qui eût besoin de sa libéralité, qu'un pauvre soldat lui demandant l'aumône, & ce général n'ayant rien alors pour lui donner, lui donna ses souliers, en lui disant : Mon ami, fais ton profit de ceci, puisque je n'ai point chose meilleure à te donner ; car j'aime mieux aller pieds nuds, que de te voir souffrir.

PLUTARQUE.

PERICLES ET SON PILOTE.

PERICLES étant sur mer, & voyant le pilote de son navire surpris d'étonnement au sujet d'une éclipse du soleil, étendit son manteau sur les yeux de ce pilote, & lui demanda, s'il y avoit quelque merveille en cette action ; lequel lui ayant répondu qu'il n'y en connoissoit point : c'est, dit-il, le même accident qui est arrivé au soleil.

PLUTARQUE.

LE MÉRITE DES HABITS.

BUSSI d'Amboise apprenant que tous les seigneurs de la cour qui étoient d'un même tournoi que lui, faisoient des dépenses extraordinaires pour leurs équipages & pour leurs habits, fit vêtir ses gens comme des seigneurs, & lui marcha vêtu le plus simplement du monde au milieu de ce train magnifique. La nature alors fit valoir tellement ses avantages en la personne de Bussi, que Bussi fut pris seul pour un grand seigneur, & tous les seigneurs qui s'étoient fiés à la magnificence ne passerent que pour des valets. SAINT EVREMONT.

LES DIGNES RIVAUX.

L'Orateur Eschine, jaloux de la gloire de Demosthéne son rival, entreprit d'attaquer le decret qui lui avoit accordé une couronne d'or.

Jamais cause n'excita tant de curiosité, & ne fut plaidée avec tant d'appareil. On accourut de toutes parts, & l'on accourut avec raison.

Quel plus beau spectacle, que de voir aux mains deux orateurs excellens chacun en son genre, formés par la nature, perfectionnés par l'art, & de plus animés par d'éternelles dissensions & par une haine implacable. Eschine succomba & paya de la juste peine de l'exil une accusation témérairement intentée. Au moment qu'il sortit d'Athènes, son vainqueur, la bourse à la main, courut après lui, & l'obligea d'accepter une offre qui dut lui faire d'autant plus de plaisir, qu'il avoit moins lieu de s'y attendre. Surquoi Eschine s'écria: Comment ne regretterois-je pas une patrie, où je laisse un ennemi si généreux que je désespére de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent.

Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence, dont la gloire se soûtint pendant plusieurs siècles. Il commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avoient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne; mais quand ce vint à celle de Demosthéne, les battemens de mains & les acclamations redoublerent; & ce fut alors qu'il dit ce mot si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival: Eh! que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même. ROLLIN *Hist. Ancienne.*

LA RÉCOMPENSE DE LA TRAHISON.

DÈS que la mort de Sertorius, assassiné par Perpenna, fut divulguée, la plûpart des Espagnols qui suivoient les étendarts de ce grand homme, se retirerent, & envoyant des députés à Metellus & à Pompée, ils se rendirent à eux. Perpenna rassembla tous les autres, & se mettant à leur tête, il tenta quelque chose ; mais il ne se servit des armes, des troupes & de tous les préparatifs de Sertorius, que pour faire voir qu'il étoit aussi incapable de commander, que d'obéir.

Il donna un combat à Pompée, & ne tint point ; il fut d'abord battu & pris. Et dans ce dernier malheur il ne se comporta ni en capitaine, ni en soldat. Il s'étoit saisi des papiers de Sertorius, & il promit à Pompée qu'il lui feroit voir les lettres de plusieurs hommes consulaires & d'autres des plus puissans de Rome, toutes originales & écrites de leur propre main, qui appelloient Sertorius en Italie, lui faisant entendre que la plûpart, dégoûtés du gouvernement présent, souhaitoient de le voir changer.

En cette rencontre Pompée fit une action qui n'étoit nullement d'un jeune homme, mais au contraire d'un homme d'un très grand sens & d'une prudence consommée, & qui délivra Rome de grandes craintes & d'une infinité de nouveautés qui alloient s'allumer dans son sein. Rassemblant toutes ces lettres & tous les papiers de Sertorius, il les brûla jusqu'au dernier, sans les lire, & sans permettre que personne les lût, & sur l'heure même il fit exécuter Perpenna, de peur qu'il ne découvrit & ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres, & que ce ne fût une source de troubles & de séditions.

PLUTARQUE *trad. de Dacier*.

GÉNÉROSITÉ DU PRINCE MENZIKOFF.

LE prince Menzikoff commandoit une armée Russe, où, par sa négligence, il s'étoit glissé des abus énormes. Un officier Allemand, indigné de ces désordres, en avertit Pierre I. qui traita très durement son favori. Menzikoff se donna tant de mouvemens, qu'il parvint à connoître son accusateur, auquel il parla en ces termes : Il faut que vous soyez un homme bien estimable, pour avoir mieux aimé vous exposer à mon ressentiment, que de laisser ignorer au czar une chose qui l'intéressoit. Soyez mon ami ; aidez-moi de vos lumieres, & acceptez un présent de deux mille ducats comme une marque de mon estime. *Memoires de Russie.*

LE MEDECIN D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE le Grand, poursuivant l'armée de Darius par la Cilicie, se rendit maître de la ville de Tharse, à travers de laquelle on voyoit passer le Cydne, riviere moins renommée pour la grandeur de son canal, que pour la beauté de ses eaux, qui sont extrêmement claires, mais aussi extrêmement froides, à cause de l'ombrage, dont ses rives sont couvertes. On étoit alors vers la fin de l'été, dont les chaleurs sont très grandes en Cilicie. C'étoit encore au plus chaud du jour, & comme le roi arrivoit tout couvert de sueur & de poussiere, voyant cette eau si claire & si belle, il lui prit envie de s'y baigner. Il n'y fut pas sitôt entré, qu'il se sentit saisi d'un frisson si grand, qu'on crut qu'il alloit mourir. On l'emmena dans sa tente, ayant perdu toute connoissance. La consternation fut

générale dans tout le camp. Les soldats fondoient tous en larmes, & s'oubliant bientôt eux-mêmes & les malheurs qui les menaçoient, ils ne firent entendre que des regrets & des plaintes, de ce que dans la fleur de sa jeunesse, & dans le cours de ses plus grandes prospérités, celui qui étoit leur roi & leur compagnon de guerre tout ensemble, leur étoit ainsi enlevé & comme arraché d'entre les bras.

Cependant il reprenoit ses esprits, & peu à peu revenant à soi, il reconnoissoit ceux qui étoient autour de lui, quoique son mal ne semblât s'être relâché, qu'en ce qu'il commençoit à le sentir. Mais l'esprit étoit encore plus agité, que le corps n'étoit malade; car il avoit reçu la nouvelle que Darius pourroit bientôt arriver. Il ne cessoit de se plaindre de sa destinée, qui le livroit sans défense à son ennemi, & lui déroboit une si belle victoire, le réduisant à mourir dans une tente d'une mort obscure, & bien éloignée de cette gloire qu'il s'étoit promise. Ayant fait entrer ses confidans & ses medecins: Vous voyez, mes amis, leur dit-il, dans quelle extrémité pressante la fortune me réduit. Il me semble entendre déja le bruit des armes ennemies, & voir arriver Darius. Il étoit sans doute d'intelligence avec ma mauvaise fortune, quand il écrivit à ses satrapes des lettres si pleines de hauteur & de fierté à mon égard. Mais il n'en est pas, où il pense, pourvû que l'on me traite à mon gré. L'état de mes affaires ne souffre pas des remédes lents, ni des medecins timides. Une prompte mort m'est meilleure, qu'une guérison tardive. Si les medecins croient avoir quelque ressource pour moi dans leurs remédes, qu'ils sçachent que je ne cherche pas tant à vivre qu'à combattre.

Cette impatience précipité du roi allarmoit tout le monde. Les medecins, qui sçavoient qu'on les rendroit responsables de l'événement, n'osoient ha-

zarder

zarder un reméde violent & extraordinaire, d'autant moins que Darius avoit fait publier qu'il donneroit mille talens à quiconque tuëroit Alexandre. Philippe, un des medecins d'Alexandre, Acarnanien de nation, qui, l'ayant toûjours servi dès son bas âge, l'aimoit tendrement, non seulement comme son roi, mais comme son nourrisson, s'élevant par affection pour son maître au dessus de toutes les considérations d'une prudence humaine, offrit de lui donner un reméde, qui ne seroit pas fort violent, & qui ne laisseroit pas de faire un prompt effet. Il demandoit trois jours pour le préparer. A cette offre chacun trembla, excepté celui qui y étoit le plus intéressé, que le délai seul de trois jours affligeoit dans l'impatience où il étoit de paroître à la tête de ses armées.

Sur ces entrefaites Alexandre reçut une lettre de Parménion, qui étoit resté en Cappadoce, celui de tous les grands de sa cour, en qui il se fioit le plus, par laquelle il lui mandoit de se garder de Philippe, que Darius avoit corrompu en lui promettant mille talens & sa sœur en mariage. Cette lettre le jetta dans une grande perplexité, ayant tout le tems de péser en lui-même les raisons de craindre & d'espérer qui s'offroient à son esprit. La confiance en un medecin, dont il avoit connu & éprouvé dès sa premiere enfance le tendre & fidéle attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. Il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne.

Le jour venu, Philippe entre avec son reméde. Alexandre, tirant la lettre de dessous son chevet, la donne à lire à Philippe: en même tems il prend la coupe, & les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, & sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la moindre inquiétude. Philippe, en lisant la lettre, avoit témoigné plus d'indignation que de surprise &

de

de crainte, & la jettant sur le lit du roi : Seigneur, lui dit-il d'un ton ferme & assûré, votre guérison me justifiera bientôt du parricide, dont on m'accuse. La seule grace que je vous demande, est que vous mettiez votre esprit en repos, & que vous laissiez opérer le reméde, sans songer à ces avis que vous ont donné des serviteurs pleins de zèle à la vérité, mais d'un zèle peu discret, & tout à fait hors de saison. Ces paroles ne rassûrerent pas seulement le roi, mais lui remplirent l'ame de joie & d'espérance ; & prenant Philippe par la main : Soyez vous-même en repos, lui dit-il, car je vous crois doublement inquiet, sur ma guérison & sur votre justification.

Cependant la medecine le travailla de telle sorte, que les accidens qui s'ensuivirent fortifierent l'accusation de Parménion. Le roi perdit la parole & tomba dans de si grandes syncopes, qu'il n'avoit presque plus de pouls, ni d'apparence de vie. Philippe n'oublia rien de ce qui étoit de son art de le secourir. Et quand il le vit revenu à lui, il se mit à l'entretenir de choses agréables, lui parlant tantôt de sa mere & de ses sœurs, tantôt de cette grande victoire qui s'avançoit à grands pas pour couronner ses premiers triomphes. Enfin, la medecine s'étant rendue maîtresse & ayant repandu dans toutes les veines une vertu salutaire & vivifiante, l'esprit fut le premier à reprendre sa vigueur, & le corps ensuite, beaucoup plûtôt qu'on ne l'avoit espéré. Trois jours après il se fit voir à son armée, qui ne pouvoit se lasser de le contempler, & qui avoit peine à croire ce qu'elle voyoit, tant la grandeur du danger l'avoit consternée & abbatue. Il n'y eut point de caresse qu'elle ne fit au medecin, chacun venant l'embrasser, & lui rendre grace comme à un dieu, qui avoit sauvé la vie au prince. ROLLIN *Histoire Ancienne*.

LES ENNEMIS FRERES.

DANS la sanglante bataille, que le prince Louis de Bade gagna près de Pederwardin, un janissaire laissa tomber son turban. Comme il parut aussi passionné pour le ravoir, qu'embarrassé de le demander, l'Allemand, qui l'avoit ramassé, le lui rendit généreusement, ajoûtant ces mots en langage Turc : Mon cher, voilà votre turban. Vous êtes soldat, je le suis aussi ; nous devons nous traiter en freres. Le janissaire, plein de joie, & ne voulant pas céder en grandeur d'ame, reprit son turban d'une main, & de l'autre fit présent de son mousquet à l'Allemand, & lui dit : Si nous sommes freres, je n'en ai plus besoin.

CANTIMIR *Hist. de l'Empire Ottoman.*

LE MONARQUE CHINOIS.

L'EMPEREUR Cam-hi étant à la chasse, & s'étant écarté de ceux de sa suite, trouva un pauvre vieillard qui pleuroit amèrement, & paroissoit affligé de quelque disgrace extraordinaire. Il s'approche de lui, touché de l'etat où il le voit, & sans se faire connoître, lui demande ce qu'il avoit. Ce que j'ai, lui repliqua le vieillard ? hélas ! seigneur, quand je vous l'aurois dit, c'est un mal auquel vous n'apporteriez aucun remède. Peut être, mon bon homme, répartit l'empereur, que je vous serai de plus grand secours que vous ne pensez ; faites-moi confidence de ce qui vous afflige. Puisque vous le voulez sçavoir, reprit le vieillard, c'est qu'un gouverneur d'une des maisons de plaisance de l'empereur trouvant mon bien, qui est auprès de cette maison royale, à sa bienséance,

s'en est emparé, & m'a réduit à la mendicité, où vous me voyez. Il a plus fait; je n'avois qu'un fils, qui étoit le soûtien de ma vieillesse; il me l'a enlevé & en a fait son esclave. Voilà, seigneur, le sujet de mes pleurs. L'empereur fut si touché de ce discours, que, ne pensant qu'à venger un crime qu'on commettoit sous son autorité, il demanda d'abord à ce vieillard s'il y avoit loin du lieu où ils étoient à la maison dont il parloit, & le vieillard lui ayant répondu qu'il n'y avoit guères qu'une demi-lieue, il lui dit, qu'il y vouloit aller avec lui, pour exhorter le gouverneur à lui rendre son bien & son fils, & qu'il ne désespéroit pas de le persuader. Le persuader, reprit le vieillard! ah! seigneur, souvenez-vous, s'il vous plait, que je viens de vous dire, que cet homme appartient à l'empereur. Il n'est sûr ni pour vous, ni pour moi, de lui aller faire un pareille proposition; il ne m'en traitera que plus mal, & vous en recevrez quelque insulte, que je vous prie de vous épargner. Que cela ne vous inquiéte pas, reprit l'empereur; je suis résolu à tout, & j'espére que nous aurons meilleure issue de notre négociation que vous ne pensez. Le vieillard, qui voyoit briller dans cet homme inconnu quelque chose de ce que la naissance imprime sur le front aux gens de ce rang, crut ne devoir plus faire de résistance. Il objecta seulement qu'étant cassé de vieillesse & à pied, il ne pourroit pas suivre le train du cheval, sur lequel l'empereur étoit monté. Je suis jeune, répondit le prince; montez sur mon cheval & j'irai à pied. Le vieillard ne voulut point accepter l'offre: l'empereur trouva l'expédient de le prendre en croupe derriere lui, & le vieillard s'en excusant encore sur ce que, sa pauvreté lui ayant ôté le moyen de changer de linge & d'habits, il seroit en danger de lui communiquer une vermine dont

il

il ne se pouvoit défendre. Allez, mon ami, répartit l'empereur, ne laissez pas de monter derriere moi, j'en serai quitte pour changer d'habits. Le vieillard monta donc enfin, & ils furent bientôt rendus tous deux à la maison, où ils alloient. L'empereur n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il demanda le gouverneur, lequel étant venu fut bien surpris lorsque le prince, en l'abordant, lui découvrit, pour se faire connoître, le dragon en broderie qu'il portoit sur l'estomac, & que son habit de chasse cachoit. Il semble que pour rendre plus célèbre cette action mémorable de justice & d'humanité, la plûpart des grands qui suivoient l'empereur à la chasse, se trouverent là autour de lui, comme si on leur eût donné rendez-vous. Car ce fut devant cette grande assemblée qu'il fit mille reproches sanglans au persécuteur du bon vieillard, & qu'après l'avoir obligé de lui rendre son bien & son fils, il lui fit sur le champ trancher la tête. Il fit plus; il mit le vieillard en sa place, & l'avertit de prendre garde que, la fortune changeant ses moeurs, un autre ne profitât un jour de ses injustices, comme il venoit de profiter de celles d'autrui.

Quel trait dans un empereur à peine âgé de quatorze ans. *Variétés philosophiques & litéraires.*

ARISTIDE,

Illustre Athénien, surnommé le Juste, *contemporain & rival du célebre Thémistocle. Il mourut vers l'an 475 avant Jésus-Christ.*

THEMISTOCLE, Cimon, Périclès, remplirent leur ville de superbes bâtimens, de portiques, de statues, de richesses; Aristide fit plus, il la rem-

plit de vertus ; c'eſt le glorieux témoignage que lui rend Platon. Etranger en quelque ſorte à toutes les affections qui maîtriſent les hommes & à ſa propre gloire, l'amour de l'ordre étoit ſa ſeule paſſion, l'unique objet de ſes deſirs & de ſes démarches. La perſuaſion générale où l'on étoit de la ſincérité de ſa vertu & de la pureté de ſon zèle pour les intérêts de l'état, ſe manifeſta publiquement. Un jour que l'on jouoit une tragédie d'Eſchyle, l'acteur ayant récité ce vers, qui contenoit l'éloge d'Amphiaraüs, *il ne veut point ſeulement paroître homme de bien & juſte, mais l'être effectivement*, tout le monde jetta les yeux ſur Ariſtide, & lui en fit l'application.

Il préſidoit au jugement de la cauſe de deux particuliers. L'un des deux pour le prévenir en ſa faveur, dit, que ſa partie adverſe s'étoit toujours montrée oppoſée aux démarches d'Ariſtide. « Eh mon ami, lui repartit ce juge intégre en « l'interrompant, dis ſeulement les maux qu'il t'a « faits ; car c'eſt ton affaire que je juge & non la « mienne. »

Le peuple d'Athènes qui prétexta ſouvent la crainte d'une trop grande puiſſance, pour éloigner un citoyen auquel il portoit envie, exila Ariſtide par un jugement de l'Oſtraciſme. Ce fut dans cette occaſion qu'un payſan ne le connoiſſant pas, vint le prier de mettre ſur ſa coquille le nom d'Ariſtide. L'illuſtre Athénien lui demanda, « ſi celui qu'il « vouloit bannir lui avoit fait quelque tort : » *Aucun ?* répondit cet homme, *mais je ſouffre impatiemment de l'entendre toujours appeller le Juſte.* « Ariſtide, ſans prononcer un ſeul mot, prit la « coquille, écrivit ſon nom & la rendit. Il partit « pour ſon exil, mais en priant les dieux de ne « pas permettre qu'il arrivât à ſon ingrate patrie, « aucun malheur qui le fît regretter. »

Ce grand homme fut bien-tôt rappellé pour défendre la Grece contre l'invasion de Xercès. On lui confia le commandement des troupes, & il fit des prodiges de valeur. Thémistocle qui avoit sollicité son exil, ayant été lui-même menacé d'un bannissement, Aristide se déclara en sa faveur, parce qu'il connoissoit en lui un général habile & expérimenté. Aristide étoit proprement l'homme de la république, & pourvu qu'elle fût bien servie, tous ses souhaits étoient remplis.

Le peuple d'Athènes témoigna un jour d'une manière bien sensible la confiance qu'il avoit dans ce citoyen. Thémistocle vainqueur de Mardonius, général des Perses, avoit imaginé de faire mettre le feu aux vaisseaux des Grecs alliés, qui s'étoient retirés dans le port de Pégaze, afin par ce moyen, de donner à Athènes l'empire des mers. Plein de cette idée, il annonça dans une assemblée du peuple, qu'il avoit à lui proposer quelque chose de très-avantageux pour la république, mais qui demandoit du secret. On nomma Aristide pour en juger. Ce citoyen, après avoir écouté Thémistocle, déclara simplement que son projet étoit la chose du monde la plus avantageuse à la république, mais en même temps la plus injuste. Les Athéniens aussi-tôt défendirent d'une voix unanime à Thémistocle de passer outre.

Aristide qui avoit rempli les charges les plus éminentes de la république, mourut néanmoins si pauvre, qu'Athènes fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, & d'avoir soin de son fils Lysimachus, à qui il ne laissoit pour tout héritage que le poids de sa gloire & l'exemple de ses vertus.

CICERON, (MARCUS TULLIUS)

Célèbre orateur Romain, né dans la ville d'Arpinum en Toscane, l'an 647 de la fondation de Rome, c'est-à-dire, environ 107 ans avant Jésus-Christ. Il mourut dans sa soixante-troisième année, victime de la haine du triumvir Antoine qui le fit égorger. Nous avons de Cicéron un grand nombre d'ouvrages très-connus, des harangues, des épîtres, des traités sur la rhétorique, trois livres de l'orateur, *& des ouvrages de Philosophie dont M. l'abbé d'Olivet a donné une édition en 9 vol. in-4to, avec des notes utiles.*

EN rassemblant tous les traits sous lesquels Cicéron nous est représenté par les anciens, on trouve qu'il avoit la taille haute, mais mince, le cou d'une longueur extraordinaire, le visage mâle & les traits réguliers, l'air si ouvert & si serein, qu'il inspiroit tout à la fois la tendresse & le respect. Son tempérament étoit foible; mais il l'avoit fort[illegible]eusement par sa frugalité, qu'il l'avoit rendu capable de toutes les fatigues d'une vie fort laborieuse & de la plus constante application à l'étude. Dans les habits & la parure que les sages ont toujours regardés comme les indices de l'ame, il observoit ce qu'il a prescrit dans son traité des Offices, c'est-à-dire, toute la modestie & la décence qui convenoient à son rang & à son caractère. Il aimoit la propreté sans affectation. Il évitoit avec soin les singularités, également éloigné de la négligence grossière & de la délicatesse excessive. Rien n'étoit plus aimable que sa conduite & ses manières dans sa vie domestique & dans la société de ses amis; c'étoit un père indulgent, un ami zélé & sincère, un maître sensible & généreux. Son humeur étoit naturellement enjouée, & son esprit tourné à

la raillerie. L'usage qu'il en fit dans les affaires publiques, fut toujours assez mesuré pour ne lui attirer aucun reproche; mais dans les conversations particulières, il fut quelquefois accusé de s'être trop abandonné à la vivacité de son esprit, sans faire attention un chagrin que ses bons mots étoient capables de causer. Il cultiva la poésie; mais elle ne fut pour lui qu'un amusement, & comme le délassement de ses autres études. Son talent distinctif, son souverain attribut étoit l'éloquence. Il lui avoit consacré toutes les facultés de son ame, & jamais mortel ne s'est élevé à la même perfection. Rome, observe un historien élégant, avoit peu d'orateurs avant lui qui méritassent de lui plaire; mais elle n'en avoit aucun qu'elle pût admirer. Démosthènes fut son modèle. S'il est vrai, comme quelques-uns l'ont écrit, que Cicéron n'ait ni le nerf, ni l'énergie, ni, comme il l'appelle lui-même, le tonnerre de Démosthêne, il le surpasse par l'abondance & l'agrément de la diction, par la variété des sen[illegible] & surtout par la vivacité de l'espr[illegible] Les expressions, en passant par son imagination féconde & brillante, prenoient cette couleur d'urbanité romaine dont il est le modèle le plus parfait. Si cet homme illustre eut des défauts, ils venoient moins de sa volonté que de sa constitution naturelle. On a remarqué qu'il s'enfloit trop dans la prospérité, qu'il s'abattoit trop dans la disgrace, & que dans l'une ou l'autre de ces deux situations, il se persuadoit trop aisément qu'elles ne devoient jamais finir. La plus vive & la plus éclatante passion de son cœur fut son amour pour la gloire, & cette soif de louanges que rien n'étoit capable de satisfaire. Il la confessoit lui-même, il la nourrissoit avec indulgence, & la portoit quelquefois jusqu'à la vanité. On a quelquefois tourné en ridicule la

vivacité avec laquelle on lui voyoit célébrer perpétuellement le mérite de ses services. Mais on doit lui pardonner ce foible de son caractère en faveur de ses talens sublimes & des vertus éminentes qu'il fit paroître pendant tout le temps de ses magistratures. *Hist. de Cicéron.*

Cicéron encore jeune quitta Rome & se rendit à Athènes, pour s'y perfectionner sous les plus illustres orateurs de la Grèce qu'il devoit bientôt surpasser. Apollonius Molon, l'un des plus célèbres d'entr'eux, le sentit si bien, que l'ayant un jour entendu déclamer, il parut se refuser aux louanges que tous ceux qui étoient présens donnoient à Cicéron, & demeura quelque temps pensif. Cicéron lui en ayant demandé la cause : « Eh, lui répon-« dit-il, je vous loue sans doute & vous admire ; « mais je plains le sort de la Grèce. Il ne lui re-« stoit plus que la gloire de l'éloquence, vous allez « la lui enlever & la transporter aux Romains. »

« O Cicéron, dit un auteur ancien, Démost-« hènes t'a ravi la gloire d'être le premier orateur, « & tu lui ôtes celle d'être l'unique. »

A l'âge de 31 ans, il fut questeur & gouverneur de Sicile. On a dit dans son portrait qu'il étoit un peu vain, & il semble avancer lui-même dans son oraison pour Plancus, qu'il se flattoit que l'on s'appercevroit de son absence à Rome, & que l'on s'entretiendroit souvent dans cette capitale du monde de la manière dont il se comportoit en Sicile. Il nous raconte à ce sujet, avec sa gaieté ordinaire, la manière plaisante dont il fut désabusé à son retour en Italie. « Etant parti de Sicile « après ma questure, dit-il, & continuant ma « route, j'arrivai à Putéoli où un grand nombre « de nos citoyens les plus distingués & les plus « riches ont accoutumé de passer quelque temps « pour y prendre les eaux. Je vous avoue, Mes-

« sieurs,

" sieurs, que je fus très-mortifié & très-décou-
" ragé quand un de ces hommes importans me
" demanda, quel jour j'étois sorti de Rome, &
" s'il n'y avoit rien de nouveau ? Je lui répondis
" que je revenois de ma province. Ah oui, ré-
" partit-il, & je pense que c'est d'Afrique. Eh
" non, c'est de Sicile, lui répliquai-je brusque-
" ment avec un ton de colère mêlé de dédain.
" Alors un autre oisif, comme n'ignorant rien de
" tout ce qui se passoit : Quoi, lui dit-il, est-ce
" que vous ne savez pas qu'il étoit questeur à
" Syracuse ? A ces mots je cessai de me mettre en
" colère, & fis comme si j'étois du nombre de
" ceux qui étoient venus pour prendre les eaux."

Cicéron tira de cette petite aventure plus d'utilité que de tous les complimens auxquels il s'étoit attendu ; car elle lui fit observer que les citoyens Romains avoient l'*oreille dure* & *l'œil perçant*, & que son intérêt l'obligeoit de se tenir sans cesse à leur vue ; c'est pourquoi il s'adonna au barreau.

Cicéron avoit dans le geste & dans la prononciation cette grace insinuante qui, en prévenant l'auditeur, semble donner plus de force au discours. Quelques historiens assurent qu'il avoit perfectionné son action par le secours de Roscius, & d'Esope, les deux acteurs les plus accomplis de leur siècle. Son sentiment néanmoins étoit que l'école du théâtre ne convenoit point à un orateur, parce que les gestes en sont trop détaillés, trop efféminés & plus proportionnés à l'expression des mots qu'à la nature des choses. Il railloit quelquefois Hortensius de son action trop badine & trop théâtrale. *Vie de Cicéron.*

On a loué la réplique impétueuse qu'il fit à l'orateur Marcus Callidius. Cet orateur accusoit Quintus Gallius de l'avoir voulu empoisonner ; il développa toutes les circonstances de ce crime avec

ces graces & cette élégance qui lui étoient ordinaires ; mais avec tant de froideur que Cicéron, sans s'attacher à réfuter chaque preuve en particulier, tira de l'air de tranquillité de Callidius dans une affaire aussi intéressante pour lui, un argument pour détruire la vérité de ses allégations. "Quoi,
" dit-il, Marcus Callidius, si ce que vous dites
" étoit vrai, seriez-vous aussi tranquille que vous
" l'êtes ? seriez-vous si froid dans votre propre
" cause ? vous, dont l'éloquence a tant de force dans
" les dangers d'autrui ; où est cette douleur qui
" devroit arracher des cris & des larmes aux plus
" insensibles ? on ne remarque en vous ni trouble,
" ni agitation, ni mouvement. Avez-vous frappé
" votre tête ? vous êtes-vous meurtri la poitrine ?
" on n'entend point le mouvement de vos pieds ;
" loin de vous enflammer & de vous émouvoir, à
" peine pouvons-nous nous empêcher de dormir."

Verrès avoit été préteur en Sicile où il s'étoit rendu coupable de plusieurs exactions considérables. Il fut cité en jugement ; & pour engager l'orateur Hortensius à prendre sa défense, il lui avoit fait présent d'un sphinx d'ivoire qui étoit une statue de grand prix. Cicéron plaidoit contre ce préteur. Hortensius son défenseur, feignoit de ne rien comprendre aux discours de Cicéron. *Je m'en étonne,* lui répliqua malignement cet orateur, *car vous avez chez vous le Sphinx.*

Publius Cotta, qui se donnoit pour habile jurisconsulte, quoiqu'il fût fort ignorant dans cette science, étant cité en témoignage par Cicéron, répondit qu'il n'avoit aucune connoissance du fait : *Vous vous imaginez peut-être que je vous parle du droit,* lui répondit Cicéron ?

Metellus Nepos, un autre de ses adversaires, lui reprochant qu'il étoit un homme nouveau, c'est-à-dire, un homme peu connu, lui faisoit souvent

cette

cette question : *Quis est pater tuus?* Quel est votre père? *Votre mère*, répliqua Cicéron fatigué de ses redites, *a rendu cette question difficile à résoudre.* La conduite de cette dame, comme on ne l'ignoroit point, n'étoit pas de plus régulières.

Ce même Métellus lui reprochoit un jour qu'il avoit fait plus mourir de gens en les accusant, qu'il n'en avoit sauvé en les défendant. *Je l'avoue*, lui répondit Cicéron; *car il y a en moi encore plus de bonne foi & de vérité que d'éloquence.*

Un jeune homme qui étoit accusé d'avoir empoisonné un de ses parens dans un gâteau, s'emportoit & faisoit des menaces à Cicéron. *Courage, mon ami*, lui dit cet orateur, *j'aime encore mieux tes menaces que ton gâteau.*

Il y avoit un certain Octavius à qui on reprochoit d'avoir été esclave en Afrique; or, c'étoit l'usage dans ce pays de percer les oreilles aux esclaves pour marque de leur sujétion. Un jour que Cicéron plaidoit, cet homme s'avisa de dire qu'il ne l'entendoit point. *Tu as pourtant l'oreille percée*, lui dit Cicéron.

Marcus Appius, plaidant une grande cause, dit dans son exorde, que son ami pour lequel il plaidoit, l'avoit supplié d'apporter dans cette affaire beaucoup de soin, d'exactitude, d'érudition & de bonne foi. *As-tu bien le cœur assez dur*, lui dit Cicéron en l'interrompant, *de ne rien faire de ce que tu as promis à ton ami.* C'est par des réparties semblables que cet orateur, souvent au défaut d'un raisonnement solide, repoussoit son adversaire, qu'il l'éblouissoit, qu'il le confondoit, qu'il l'arrêtoit. Si la personne contre laquelle il parloit, méritoit des égards, il préparoit, pour ainsi dire, le trait avant que de l'enfoncer, il amollissoit la partie qu'il vouloit blesser; mais ses armes n'en étoient pas moins victorieuses.

On peut croire cependant que c'étoit encore moins l'intérêt de sa cause que le penchant de son caractère, qui le portoit à la raillerie, puisqu'il se la permettoit dans la société, & seulement pour jetter un ridicule sur quelqu'un. César ayant fait ordonner par un decret que toutes les terres de la Campanie seroient distribuées aux soldats, la plupart des sénateurs qui y étoient intéressés, s'en plaignirent, & Lucius Gellius qui étoit très-âgé, s'emportant plus que les autres, dit que cette distribution ne se feroit jamais pendant qu'il seroit en vie. " Nous pouvons attendre, répartit Cicéron, " car Gellius ne demande pas un long terme."

Lucius Cotta étoit censeur, lorsque Cicéron briguoit le consulat. Ce censeur avoit la réputation d'aimer fort le vin. Le jour de l'élection, Cicéron, qui s'étoit échauffé, eut soif & demanda un verre d'eau: pendant qu'il buvoit, ses amis étoient autour de lui: " Vous faites fort bien de me " cacher, leur dit-il, vous craignez que le censeur " ne se rende trop difficile à mon égard, s'il voit " que je bois de l'eau."

Un certain Caninius n'ayant été consul que depuis un heure après midi jusqu'à une heure après minuit, Cicéron écrivit à un de ses amis: " Il " faut que je vous apprenne que pendant le con- " sulat de Caninius, personne n'a dîné, & qu'il " ne s'est pas commis le moindre crime sous son " administration; car il a été si vigilant, qu'il ne " s'est pas abandonné un seul moment au som- " meil."

Quand Caton accusa Mecræna, l'un des consuls élus, de brigue & de concussion, Ciceron qui étoit alors consul, prit en main sa defense. Dans son discours, il tourna en ridicule avec beaucoup de finesse & d'enjouement, les principes des Stoïciens, & cela à cause de Caton qui étoit un Stoïcien rigide.

rigide. Ses plaisanteries occasionnèrent dans l'assemblée de grands éclats de rire qui passèrent des auditeurs aux juges. Mais le grave Caton, sans paroître plus ému, se contenta de dire : *Il faut avouer que nous avons là un facétieux consul.*

Toutes ces plaisanteries pouvoient susciter des ennemis à Cicéron ; mais elles n'empêchèrent point qu'on ne rendît justice à ses vertus sublimes & au courage avec lequel, étant consul, il affronta souvent la mort au milieu de Rome, pour sauver sa patrie en danger contre les enterprises de Catilina.

Cicéron venoit tout récemment de découvrir de nouveaux complots de cet homme sanguinaire, & en rendoit compte au sénat, lorsque Catilina se présenta lui-même pour y prendre séance en qualité de sénateur. Ce fut alors que Cicéron ne pouvant retenir son indignation, prononça cette harangue qui commence par ces paroles foudroyantes :
" Jusques à quand, ô Catilina, lui dit-il, abuseras-tu de notre patience ? Combien de temps serons-nous encore l'objet de tes fureurs ? jusqu'où prétends-tu pousser ton audace criminelle ? ne reconnois-tu pas, à la garde qu'on fait continuellement dans la ville, à la crainte du peuple, au visage irrité des sénateurs, que tes pernicieux desseins sont découverts ? Des yeux fidèles observent toutes tes démarches : tu ne tiens point de conseils si secrets que je n'en sois averti ; j'y assiste, je suis présent jusqu'à tes pensées. Crois-tu que j'ignore ce qui s'est passé la nuit dernière dans la maison de M. Lecca ? n'y as-tu pas distribué les emplois, & partagé toute l'Italie avec tes complices ? les uns doivent marcher en campagne sous les ordres de Manlius, & les autres rester dans la ville, pour y mettre le feu en cent endroits différens.

“ A la faveur du désordre & du tumulte, causé
“ par un incendie général, on doit assassiner le
“ consul dans sa maison, & la plupart des séna-
“ teurs. Le sénat, cette assemblée si auguste &
“ si sainte, est instruit des moindres circonstances
“ de la conjuration, & Catilina respire encore!
“ il est même dans cette compagnie, il nous
“ écoute, il nous regarde comme ses victimes.
“ Durant que nous parlons, il désigne ceux qu'il
“ destine à la mort, & nous sommes si patiens,
“ que nous songeons moins à punir ses crimes,
“ qu'à nous préserver de sa fureur!”

Catilina, la rage dans le cœur, ne quitta cette assemblée qu'en s'écriant que, puisqu'on le poussoit à bout, il ne périroit pas du moins tout seul, & qu'il feroit tomber avec lui ceux qui vouloient le perdre. *Voyez Catilina.*

Cicéron, ayant par sa vigilance & son activité, ruiné les desseins pernicieux de ce traître, reçut de ses concitoyens des témoignages de reconnoissance qui durent combler ses desirs. L. Gellius, qui avoit été consul & censeur, déclara dans un discours public, que l'état lui devoit la couronne civique pour l'avoir sauvé de sa ruine. Catulus lui donna le titre de père de la patrie dans une assemblée du sénat; & Caton l'ayant honoré du même nom, à la tribune aux harangues, le peuple répondit par des acclamations redoublées.

Ceux qui étoient restés secrettement attachés au parti de Catilina & de ses complices, trouvèrent par la suite le moyen de faire exiler Cicéron, sous prétexte que dans les condamnations contre les conjurés, il n'avoit pas rempli les formalités prescrites par la loi; mais il fut bientôt rappellé par les suffrages unanimes du peuple assemblé. On lui rendit par-tout, lors de son passage, les honneurs publics. Chacun s'empressoit de le voir,

de

de le féliciter, de lui marquer sa joie. Cicéron n'exagère point, dit Plutarque, quand il assure que " Rome entière sembla s'ébranler de dessus " ses fondemens, pour venir embrasser son con-" servateur."

Un triomphe, non moins éclatant pour Cicéron, est celui dont Plutarque fait mention. César ayant en main la souveraine puissance, & résolu de perdre Ligarius accusé d'avoir porté les armes contre lui, s'étoit rendu au *Forum* le jour que la cause de cet officier devoit être plaidée. Cicéron s'en étoit chargé. Il n'eut pas plutôt commencé à parler, qu'il fit naître des sentimens de compassion dans le cœur de César. L'ame de ce dictateur sembloit suivre les mouvemens de l'orateur, & son visage changea plusieurs fois de couleur. Enfin, lorsque Cicéron vint à parler des circonstances de la bataille de Pharsale qui regardoient Ligarius, César fut si ému, si touché, si troublé, qu'il laissa tomber quelques papiers qu'il tenoit à la main pour les opposer à l'accusé, & il avoua par là en quelque sorte sa défaite. Ce triomphe paroît encore plus extraordinaire, lorsqu'on sait que César auroit pu lui-même disputer à Cicéron le prix de l'éloquence, s'il n'avoit pas préféré d'être le maître de la république.

Ce Ligarius se lia d'amitié avec Brutus, & oublia bientôt les bienfaits de César, pour se mettre au nombre de ceux qui conspiroient sa perte. Ayant été atteint de quelqu'infirmité vers le temps de l'exécution, Brutus, dans une visite qu'il lui rendit, se plaignit d'un si fâcheux contre-temps. Mais il se releva aussitôt sur son coude, & prenant son ami par la main : *Parlez, Brutus*, lui dit-il : *si vous avez à me proposer quelqu'action digne de vous, je me porte bien.*

Cicéron n'eut aucune part à cette conjuration, soit que les conjurés craignirent sa timidité naturelle, ou qu'ils crurent que son grand âge étoit peu propre à un action qui demandoit de l'audace & beaucoup de fermeté. Après la mort funeste de ce dictateur, le jeune Octave & le fougueux Antoine s'étant emparés de l'autorité souveraine, ce dernier fit mettre Cicéron au nombre des proscrits. Il conservoit depuis long-temps une haine implacable contre cet orateur qui avoit plusieurs fois dévoilé ses manœuvres en plein sénat. Lorsque les satellites envoyés par Antoine à la maison de campagne de Cicéron pour l'assassiner, furent arrivés, ils apprirent qu'il venoit d'en sortir pour chercher son salut dans une terre étrangère. Ils marchèrent promptement sur ses traces, & joignirent bientôt sa litière dans un bois écarté. Les domestiques de Cicéron n'eurent pas plutôt apperçu ces assassins, qu'ils se rangèrent autour de leur maître, résolus de le défendre au péril de leur vie. Mais Cicéron les empêcha de faire la moindre résistance. Il jetta sur ses ennemis un regard si tranquille & si ferme, qu'il déconcerta leur audace; & présentant la tête hors de la litiere, il leur dit qu'ils pouvoient prendre ce qu'ils demandoient, & finir leur ouvrage. Ils lui coupèrent aussitôt la tête & les mains. Lorsque l'on apporta ce cruel présent à Antoine, Fulvia, sa femme, prit cette tête, & en perça la langue avec un poinçon d'or, pour se venger de ces *Philippiques* si véhémentes que Cicéron avoit prononcées contre son mari. Ainsi mourut ce grand homme, victime de ses services & de ses projets salutaires pour sa patrie. Sa mort causa une douleur amère à tous ceux à qui il restoit encore quelques sentimens d'honnêteté. On rapporte même qu'Auguste le regretta plus d'une fois. Cet empereur

ayant surpris un jour un traité de cet orateur entre les mains de son petit-fils, qui le cachoit sous sa robe dans la crainte de lui déplaire, prit le livre, le parcourut, & le rendit à ce jeune homme, en lui disant : *C'étoit un grand homme, mon fils, un amateur zélé de la patrie.*

CATILINA, (LUCIUS SERGIUS)

Romain condamné à une renommée perpétuelle pour avoir conspiré contre sa patrie. Il étoit né d'une des premières familles patriciennes, & périt à la tête de ses complices l'an 62 avant l'ere chrétienne.

CICERON qui eut la gloire de sauver sa patrie contre les desseins pernicieux de Catilina, nous a tracé le portrait de cet homme trop fameux. Catilina, dit-il, avoit divers traits & comme l'esquisse des plus grandes vertus ; mais il n'en avoit pas une dont il n'eut défiguré l'image. Il étoit lié avec tout ce qu'il y avoit de scélérats, & son admiration néanmoins paroissoit être pour les honnêtes gens. Sa maison étoit remplie de tous les objets qui servent à nourrir la débauche, mais ils y étoient accompagnés de tout ce qui peut servir d'aiguillon au travail & à l'industrie : c'étoit une scène de plaisirs vicieux, & une école d'exercices militaires. Jamais monstre ne réunit tant de parties opposées, & tant de ces qualités & de ces passions qui semblent mutuellement s'exclure. Qui eut jamais l'art de se rendre plus agréable aux meilleurs citoyens & d'entretenir en même tems une liaison plus étroite avec les mauvais ? Qui marqua jamais plus de goût pour les bons principes, & qui en suivit jamais de plus détestables ?

Qui

Qui fut plus outré dans la débauche, & plus capable de patience dans le travail ? Qui eut plus d'avidité pour le pillage, & plus de profusion dans sa dépense ? On ne vit jamais tant de facilité à faire des amis & à se les attacher solidement. Il partageoit avec eux tout ce qu'il possédoit, son argent, son crédit, ses maîtresses, & les plus noires actions ne lui coutoient rien pour obliger ceux qui vouloient être gagnés par de tels services. Son caractère prenoit toujours la teinte de ses projets, & se formoit dans toutes les occasions sur ses prétentions & ses desirs. Avec les gens d'une humeur triste, l'air chagrin lui devenoit comme naturel. Avec les gens gais, il paroissoit fait pour la gaieté & l'enjouement. Il étoit grave avec les vieillards, vif & léger avec les jeunes gens ; audacieux avec les caractères hardis, voluptueux avec les débauchés. Cette mobilité & cette variété continuelle avoient non seulement attiré autour de lui tout ce qu'il y avoit de gens sans principes & sans mœurs en Italie & dans les provinces de l'Empire ; mais elles lui avoient encore procuré un grand nombre d'amis parmi les plus honnêtes gens de la république, qui s'étoient laissés abuser par l'apparence de ses vertus.

Quelques crimes précédent toujours les grands crimes, a dit un poète moderne. Catilina dans sa jeunesse s'étoit rendu coupable de plusieurs homicides. On lui avoit aussi reproché un commerce incestueux avec une vestale nommée Fabia. Cette plainte se répandit dans Rome avec tant de scandale, que Fabia fut appellée en justice. Mais, soit qu'elle fût innocente, ou qu'elle eût été soutenue par le crédit de ses parens, elle eut le bonheur d'échapper a la rigueur des loix ; ce qui donna lieu à Cicéron de reprocher par la suite à Catilina ; " qu'il n'y avoit point de lieu si sacré où ses
" visites

" visites ne portassent la corruption, & ne laissas-
" sent du moins le soupçon de quelque crime à
" l'égard des personnes les plus innocentes."

Catilina, se voyant sans ressource contre l'indigence où l'avoient plongé ses débauches, exclus deux fois du consulat où il aspiroit, n'ayant échappé aux poursuites de ses accusateurs que par son adresse à les corrompre, crut qu'il n'y avoit plus d'autre ressource pour lui que dans le bouleversement total de sa patrie. Il projetta dès-lors la ruine de Rome. Il s'attacha tous les ambitieux, les mécontens, les factieux plusieurs jeunes gens de la première condition abîmés de dettes & perdus de débauche.

Catilina étoit vigilant, actif, audacieux; mais incapable de cette profonde dissimulation qui lui eût été si nécessaire pour couvrir ses pernicieux desseins. Lorsque Cicéron en plein sénat lui eut dévoilé ses crimes, il lui demanda ce qu'il avoit médité pour sa justification. Ce fier Romain, loin de répondre par un désaveu ou par des excuses, déclara audacieusement " qu'il y avoit deux corps
" dans la république, l'un foible avec une tête
" qui n'étoit pas plus forte; l'autre ferme & ro-
" buste, mais sans tête, & qu'il avoit tant d'obli-
" gations au dernier, qu'il lui serviroit de tête
" aussi long-temps qu'il vivroit." Il étoit facile de comprendre qu'il vouloit parler du sénat & du peuple.

Il avoit encore eu la témérité de répondre à Caton, que si ses ennemis le poussoient à bout, il éteindroit par la ruine commune les flammes qu'on allumeroit contre lui. Quelle résolution secrette d'ailleurs pouvoit garder une troupe de conjurés pleins de fureurs & de passions, & qui ne formoient leurs desseins que noyés dans le vin & dans la débauche! Ce fut dans un de ces repas que chacun ouvrant son avis, & que tous embrassant le senti-
ment

ment le plus violent, ils résolurent de mettre en même temps le feu en cent quartiers différens de la ville, de couper les canaux qui portoient l'eau, de peur qu'on ne s'en servît pour éteindre l'embrasement, d'égorger tout le sénat, & de n'épargner que les seuls enfans de Pompée qu'on retiendroit pour servir d'ôtages contre la puissance & le ressentiment de ce redoutable guerrier. Plutarque ajoute que Catilina, pour inspirer à ses complices la même fureur dont il étoit animé, présenta à chacun un vase rempli de sang humain, mêlé avec du vin, & qu'il leur en fit goûter.

Comme Cicéron, alors consul de Rome, tenoit toujours parmi ces furieux, des oreilles fidèles, il étoit en quelque sorte présent à leurs discours, à leurs conseils, &, pour ainsi dire, à leurs pensées. Il rompit toutes leurs mesures, & fit exécuter à mort par un decret du sénat ceux des conjurés dont on put se saisir. Catilina s'étoit jetté à la tête des troupes qu'il avoit ramassées ; & après un combat opiniâtre contre les légions de la république, il tomba percé de corps, châtiment sans doute trop doux pour ses crimes. Ses complices, ajoute Saluste, périrent tous dans le rang où leur chef les avoit placés, comme s'ils eussent été possédés du même esprit ; & que, pensant moins à vaincre qu'à faire acheter leur vie bien chère, ils se fussent efforcés, suivant la menace de Catilina, de mêler le malheur public à leur ruine. Après leur défaite entière, on trouva Catilina sur un tas de corps morts où il respiroit encore. Quoique la mort fut peinte sur son visage, on y pouvoit remarquer néanmoins cet air audacieux & féroce qu'il avoit eu pendant sa vie.

CATON D'UTIQUE,

*Illustre Romain, arrière petit-fils de Caton le Censeur. Il fut surnommé d'*Utique, *parce qu'il se donna la mort dans cette ville à l'âge de 48 ans, l'an 45, avant Jésus-Christ.*

CATON vécut heureux sans les faveurs de la fortune, & mourut content en dépit d'elle, parce que la vertu qu'il n'abandonna jamais lui tenoit lieu de tout; c'étoit un Stoïcien rigide, un citoyen zèlé, un patriote enthousiaste qui aimoit la patrie exclusivement à lui. Quel Romain lui est comparable à cet égard? « L'accessoire chez « Cicéron, a dit le président de Montesquieu, « c'étoit la vertu; chez Caton, c'étoit la gloire. « Cicéron se voyoit toujours le premier; Caton « s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit sauver la « république pour elle-même; celui-là pour s'en « vanter. Quand Caton prévoyoit, Cicéron crai- « gnoit. Là où Caton espéroit, Cicéron se con- « fioit. Le premier voyoit toujours les choses de « sang froid, l'autre au travers de cent petites « passions. »

Caton annonça dès son bas âge cette roideur inflexible de caractère qu'il fit paroître dans toute sa vie. Drusus, son oncle, étoit tribun du peuple, & plusieurs nations d'Italie, alliées des Romains, désiroient d'être admises au nombre des citoyens de Rome. Pompédius, l'un des chefs des alliés, s'avisa de demander en badinant au jeune Caton sa recommandation auprès de son oncle. L'enfant gardant le silence, témoigna par son regard & par un air de mécontentement sur le visage, qu'il ne vouloit point faire ce qu'on lui demandoit. Pompédius insista, & voulant pousser à bout cet enfant,

il le prit par le milieu du corps, le porta à la fenêtre, & le balançant en dehors, il le menaça de le laisser tomber s'il persévéroit dans son refus. Mais la crainte ne fit pas plus d'effet que les prières ; & Pompédius en le remettant dans la chambre, s'écria : " Quel bonheur pour les alliés que ce ne soit " là qu'un enfant ! Car, s'il étoit en âge d'homme, " nous n'aurions pas un seul suffrage." *Histoire Romaine.*

Sa haine pour la tyrannie se manifesta à l'âge de quatorze ans par un trait remarquable, rapporté par Plutarque. Sarpedon, son gouverneur, l'avoit conduit dans le palais du dictateur Sylla. A l'aspect des têtes sanglantes des proscrits, il demanda le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains. " C'est Sylla," lui répondit Sarpedon. *Eh quoi*, lui dit son jeune élève, *Sylla les égorge, & Sylla vit encore! Donne moi ton épée, ô Sarpedon, afin que je l'enfonce dans le cœur du tyran & que ma patrie soit libre.* Il prononça ces dernières paroles d'un ton de voix si élevé, & avec un regard si animé, que Sarpedon fut saisi de crainte, & depuis ce moment il observa plus soigneusement son élève, de peur qu'il ne se portât à quelque coup hardi auquel personne n'osoit même penser.

Caton cultiva l'éloquence afin d'avoir une arme de plus capable de défendre les droits de la justice. Il auroit regardé au dessous de lui de discourir dans la seule vue d'obtenir la réputation d'excellent orateur. *On blâme votre silence*, lui dit un jour un de ses amis. *A la bonne heure*, répondit Caton, *pourvu qu'on ne trouve rien à blamer dans ma conduite.*

Ce Romain, insulté par un homme diffamé, lui répondit avec cette fierté qui sied bien à la vertu : " Le combat est trop inégal entre toi & moi ; ta " coutume est de dire & de faire des infamies, & " moi je n'en fais ni n'en dis."

Pour

Pour se soumettre l'opinion des hommes, il commença par s'en rendre indépendant. Comme il voyoit que la pourpre d'une couleur vive & éclatante étoit à la mode, il la choisissoit sombre & foncée. Souvent après son dîner il sortoit en public nuds-pieds, & en simple tunique. *Plutarque.*

Cet homme si extraordinaire se réjouissoit lorsqu'il se trouvoit des citoyens plus capables que lui de remplir les charges de la République qui étoient vacantes; & il ne sollicita vivement celle de tribun du peuple, que pour en éloigner un certain Métellus dont la liberté Romaine avoit tout à craindre.

Il se comporta avec tant d'intégrité dans ses différentes magistratures, que son nom étoit en quelque sorte cité comme celui de la vertu même. Un avocat plaidant une affaire où l'on ne produisoit qu'un témoin, dit aux juges qu'un *seul témoin, quand ce seroit Caton, ne suffisoit pas pour asseoir un jugement.*

Il étoit même passé en proverbe de dire d'un fait trop peu vraisemblable: " Ce fait n'est pas " croyable, quand même ce seroit Caton qui l'au- " roit dit." *Plutarque.*

Un sénateur dont la vie voluptueuse & déréglée étoit connue, faisant en plein sénat l'éloge de la simplicité & de la tempérance, un autre sénateur l'apostropha: " O toi qui parle comme Caton, " ne vis donc point comme Lucullus."

Les troubles qui s'étoient élevés dans la République par l'ambition de César, avoient porté les sénateurs à se choisir un magistrat qui pût lui être opposé. Caton opina que Pompée fut créé consul sans collègue. Comme celui-ci lui en faisoit de grands remercimens & le prioit de l'aider de ses conseils, Caton lui répondit avec sa liberté stoïque: " Vous ne m'avez aucune obligation, car

" dans

“ dans ce que j'ai dit & dans ce que j'ai fait, c'est
“ à la République, & non à vous que j'ai pré-
“ tendu rendre service. Quant à mes conseils, je
“ vous les donnerai volontiers dans le particulier,
“ lorsque vous me les demanderez : mais quand
“ vous ne me les demanderiez pas, je vous les
“ donnerois en public & dans le sénat.”

Quoique Pompée, à la tête du sénat, se fût proposé de défendre la liberté Romaine, Caton étoit peut-être le seul citoyen vraiment attaché à la République. “ Si vous voulez, dit Séneque, vous
“ représenter un fidele tableau de ces temps de
“ troubles, figurez-vous d'un côté le peuple, &
“ toute la multitude de ceux que le mauvais état
“ de leur fortune rend avides d'un changement ;
“ de l'autre les grands, l'ordre des chevaliers,
“ tout ce qu'il y avoit d'illustre & de respectable
“ dans la ville ; au milieu Caton & la République
“ seuls & abandonnés.”

Après la célebre bataille de Pharsale où César fut victorieux, Caton ne désespéra point encore du destin de Rome. Il rassembla les débris de l'armée vaincue pour l'opposer à l'usurpateur, & alla en Afrique se réunir à Métellus Scipion & à Varus. Il trouva ces deux lieutenans de Pompée divisés pour le commandement. Le bien de la République demandoit que Caton s'en chargeât seul ; mais la loi le déféroit à Scipion qui étoit consulaire, & la loi étoit la volonté de Caton. Il se soumit le premier aux ordres de ce général. Il eut lieu de se repentir de son inflexible rigidité ; car Scipion étoit inférieur à la place qu'il occupoit. Caton lui avoit recommandé de ne point engager d'action contre un guerrier tel que César, & de traîner au contraire les choses en longueur pour le miner par le temps. Mais Scipion, enflé de quelques succès, risqua tout & perdit tout.

Ce

Ce fut alors que Caton renfermant dans son sein la liberté exilée de l'Italie entière, se retira dans la petite ville d'Utique. Il exhorta les sénateurs à imiter son courage & à se défendre contre l'usurpateur ; mais ne trouvant que des hommes intimidés par l'approche de César victorieux, il eût l'humanité de pourvoir à leur sûreté dans leur fuite ; il procura de l'argent à ceux qui pouvoient en manquer, & fournit des vaisseaux aux autres. Lorsqu'il eut donné partout ses ordres, ne voyant plus d'espérance de sauver les loix & la liberté, il songea à quitter une vie qui leur étoit inutile. On le pressoit de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : « Laissez, répondit-il, les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorans. L'homme de courage, indépendant des dieux, sait vivre & mourir de lui-même. Il se présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore. »

L'inflexibilité de son caractère l'avoit empêché d'être admis au consulat. Le jour qu'il fut rejetté, il passa ce jour de deuil pour les candidats, à jouer à la longue paume dans le champ de Mars, & à se promener d'un air serein dans la place publique ; & la veille du jour qu'il choisit pour se donner la mort, il assembla ses amis & soupa fort gaiement avec eux. Il passa une partie de la nuit à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, & s'endormit quelque temps après. Le matin s'étant éveillé, il envoya un de ses serviteurs vers le port pour savoir si tout le monde étoit embarqué. Lorsqu'on lui eut rendu réponse, il jetta de profonds soupirs sur le sort de ceux qui dans de pareilles circonstances étoient obligés de se mettre en mer. Il fit ensuite fermer la porte de sa chambre, & se trouvant seul il prit son épée & s'en donna un coup au dessous de l'estomac. Au bruit

qu'il fit en tombant, son fils & ses amis inquiets enfoncèrent la porte & le trouvèrent nageant dans son sang. On pansa la plaie qui n'étoit pas mortelle. Caton souffrit ces soins, mais c'étoit pour avoir le loisir *d'affronter la mort de plus près & de la colleter*, suivant l'expression de Montagne ; car cette plaie ne fut pas plutôt pansée qu'il y porta les mains, la rouvrit, déchira ses entrailles palpitantes, & expira.

EPAMINONDAS,

Capitaine Thébain, mort en combattant pour sa patrie, l'an 363 avant Jesus-Christ.

EPAMINONDAS descendoit des anciens rois de Béotie ; mais le gouvernement populaire introduit à Thèbes, rendoit les citoyens égaux, & ce général ne dut son élévation qu'à ses qualités personelles que lui seul sembloit ignorer. Il s'appliqua de bonne heure à la philosophie & aux sciences, & les possédoit toutes sans ostentation : on a dit de ce grand homme, que personne ne savoit plus & ne parloit moins que lui. Né dans le sein de la pauvreté, il eut la même indifférence pour les richesses que pour la renommée. Sévère à lui-même, il se réduisoit aux simples besoins ; également insensible au plaisir & à la douleur, étranger en quelque sorte aux passions, il n'étoit occupé que du bien de l'état. Si on doute de la supériorité que ce guerrier philosophe eut sur tous les généraux de son siécle, que l'on fasse attention aux difficultés qui s'opposoient à ses succès. Il avoit à combattre les Lacédémoniens, peuple endurci à la fatigue, rompu dans les exercices de la

guerre,

guerre, & fier de ses victoires : le Thébain au contraire, plongé dans la molesse & l'oisiveté, s'étoit fait une habitude de son esclavage. Il fallut à Epaminondas créer dans sa patrie la science de la guerre & l'amour de la gloire, & vaincre les vices de ses concitoyens avant que de combattre leurs ennemis. *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne par M. Lacombe.*

Epaminondas ayant été invité par un de ses amis à un grand repas, où le luxe & la délicatesse sembloient avoir tout ordonné, cet illustre Thébain se fit apporter des mets ordinaires, & comme son ami lui demandoit pourquoi il en agissoit ainsi : *C'est afin*, lui dit-il, *de ne pas oublier comme je vis chez moi.*

La ville de Thèbes célébroit une fête publique, & chaque Thébain croyant qu'il étoit de son honneur d'en augmenter l'éclat par ses dépenses, n'y parut que parfumé des essences les plus exquises, & revêtu des habits les plus somptueux. Après le repas on devoit se rendre les uns chez les autres, & terminer la fête par les délices d'une chère splendide. Au milieu de cette joie luxurieuse, Epaminondas seul, pensif & vêtu aussi simplement qu'à son ordinaire, se promenoit dans la place publique. Un de ses amis l'aborde & lui reproche qu'il se refuse à la joie publique, & qu'il semble même éviter de parler à personne. « Mais, si je fais « comme les autres, lui répond Epaminondas, « qui restera pour veiller à la sureté de la ville, « lorsque vous serez tous ensevelis dans le vin & « dans la débauche ? » Excellent trait de satyre qui ne pouvoit manquer de faire son effet.

Lorsqu'il fut à la tête du gouvernement de sa patrie, Artaxercès qui recherchoit l'alliance des Thébains, lui envoya de riches présens. Mais Epaminondas, sans vouloir seulement permettre

que l'ambassadeur du roi de Perse les lui présentât, le renvoya en lui disant: « Si votre maître ne « desire rien que d'avantageux à ma république, « il n'est pas nécessaire qu'il me sollicite; mais si « ses intentions sont contraires à mes devoirs, « faites lui savoir qu'il n'est pas assez riche pour « acheter mon suffrage. »

Il étoit persuadé avec raison que les richesses corrompent tous ceux qui les recherchent. Un de ses écuyers ayant un jour reçu contre son ordre une grosse somme pour la rançon d'un prisonnier, Epaminondas le fit venir devant lui: « Rends-moi « mon bouclier, lui dit-il avec indignation, & « vas passer le reste de ta vie dans le vin & dans la « débauche. C'est sans doute ce que tu t'es pro- « posé en amassant injustement de grandes riches- « ses. Elles t'attachent trop pour que tu puisses « désormais t'exposer à la guerre, comme tu fai- « sois lorsque tu étois pauvre. »

Epaminondas avoit d'abord porté les armes en faveur de Lacédémone, alliée de Thèbes. Mais la jalousie & la rivalité ayant fait naître des divisions entre ces deux républiques, elles se déclarèrent la guerre. Epaminondas reçut de sa patrie le commandement des troupes. Le général Thébain avoit non seulement à combattre la timidité de ses soldats, mais encore tous les augures qui sembloient leur promettre de mauvais succès. Ne pouvant élever des Thébains jusqu'à lui, il chercha à dissiper leur crédulité par des présages contraires. Il les rassura en leur disant avec Homère, que lorsque l'on combattoit pour son pays, la bonté & la justice d'une telle cause étoient les seuls augures que l'on devoit consulter. Les ministres des dieux paroissoient néanmoins toujours opposés à ce qu'on entreprît cette guerre, & les Thébains étoient déja en présence des Lacédémo-

niens,

tiens, lorſque le ciel qui étoit pur & ſerein s'obſcurcit en un inſtant, les nuées s'enflammèrent, & un violent coup de tonnère ſe fit entendre. “ Douterez-vous encore de la volonté des dieux, dirent à Epaminondas les plus conſidérables d'entre les anciens; que penſez vous de cet éclat horrible!” *Je penſe*, répondit le général Thébain en conſidérant le camp des Lacédémoniens; *qu'il faut que nos ennemis ayent perdu la tête pour ſe poſter ſi mal, lorſqu'ils avoient à choiſir tant de ſituations avantageuſes.*

La confiance d'Epaminondas en inſpira aux Thébains. Ils remportèrent ſur leurs ennemis l'an 371 avant Jéſus-Chriſt, la bataille de Leuctres ſi célèbre dans l'hiſtoire des Grecs. Le général Thébain fit éclater dans cette action toutes les reſſources de ſon génie & toute la bonté de ſon cœur. “ Ce qui me flatte le plus ſenſiblement dans la victoire de Leuctres, diſoit-il, c'eſt de l'avoir remportée du vivant de mon père & de ma mère.”

Epaminondas, pour aſſurer le fruit de ſa victoire, entra dans la Laconie avec ſon armée victorieuſe, & ſoumit la plupart des villes du Péloponnèſe. Il méritoit des couronnes pour les ſervices qu'il rendoit à ſa patrie; lorſqu'il y rentra, on le reçut comme un criminel d'état. Il avoit gardé le commandement des troupes quatre mois au delà du temps preſcrit par les loix, crime capital dans une république. Epaminondas ne l'ignoroit pas; mais il ſavoit auſſi que quand l'intérêt de la patrie parloit, il devoit être ſeul écouté: c'eſt ce que le général Thébain oſa dire à ſes concitoyens. Mais voyant que ſes ennemis avoient tout mis en œuvre pour irriter ſes juges contre lui, & qu'il alloit être condamné à mort, il s'accuſa lui-même de la faute qu'il avoit faite de

O n'avoir

n'avoir pas obéi à la loi, & consentit, puisqu'il le falloit, à servir d'exemple: "Mais avant que " de mourir, ô Thébains! souffrez que je vous " fasse une prière: Que la postérité, en apprenant " mon supplice, en apprenne aussi la cause. Je " meurs pour vous avoir heureusement conduit " dans la Laconie, où nul ennemi n'avoit pu pé- " nétrer avant vous; je meurs pour avoir porté " dans ses villes & dans ses campagnes la désola- " tion que son armée avoit fait sentir la première " à notre patrie; je meurs pour avoir rétabli les " Messèniens, pour avoir réuni les Arcadiens, " pour avoir ruiné les Lacédémoniens; je meurs " enfin pour vos victoires, pour vos conquêtes, & " pour avoir augmenté votre puissance; voilà tous " les crimes qui me condamnent. Je ne regrette- " rai point la vie si vous laissez à moi seul la gloire " de toutes ces grandes actions, & si vous décla- " rez par un monument consacré à la postérité " qu'elles ont été faites de mon chef & sans votre " aveu." Tous les juges restèrent interdits & confus, & Epaminondas sortit de ce tribunal, comme il avoit coutume de sortir des combats, couvert de gloire, & généralement applaudi.

Cornelius Nepos.

Les démarches d'Epaminondas avoient toujours pour but d'affranchir les Thébains & les Grecs en général de la dépendance de l'orgueilleuse Lacédémone. Les Lacédémoniens ayant épousé la querelle des Mantinéens contre ceux de Tézée, il fit déclarer les Thébains pour ces derniers, afin de donner à ses concitoyens une occasion favorable de poursuivre leur supériorité sur Lacédémone. On lui remit le commandement général des troupes, &, lors de la bataille qui se donna dans les plaines de Mantinée, comme la victoire balançoit des deux côtés, Epaminondas, pour la faire déclarer en sa

faveur,

faveur, se jetta avec l'élite de ses troupes au milieu de la mêlée. Il y fut blessé mortellement d'un coup de javelot. Les Thébains l'enlevèrent aussitôt malgré la vigoureuse résistance des Spartiates, & l'emportèrent dans sa tente. Les médecins ayant visité sa plaie déclarèrent qu'il expirera dès que l'on arrachera le trait de son corps. Il demanda où étoit son bouclier, c'étoit un deshonneur de le perdre dans le combat: on le lui apporte; il arrache le trait lui-même.

Quelques momens auparavant, s'étant informé du sort de cette journée, *les Thébains*, lui répondit-on, *sont victorieux*. "J'ai donc assez vécu, dit-" il, puisque je laisse Thèbes triomphante, la su-" perbe Sparte humiliée, & la Grèce délivrée du " joug de la servitude."

Ses amis paroissant affligés de ce qu'il ne laissoit point d'enfans qui pussent le faire revivre; "con-" solez-vous, leur dit tranquillement Epaminon-" das expirant, je laisse après moi deux filles im-" mortelles, la victoire de Leuctres & celle de " Mantinée."

ANTONIN LE PIEUX,

Empereur Romain, originaire de Nîmes en Languedoc, né à Lanuvium, Ville d'Italie, l'an 86 de Jesus-Christ, mort en 161, âgé de 73 ans.

QU'ON se représente Socrate sur le trône, & on se formera une idée du règne d'Antonin. Ses sujets admiroient sur-tout en lui une justice inflexible, & toujours attentive à rendre à chacun ce qui lui est dû; son habileté à discerner les cas qui admettent l'indulgence de ceux qui exigent la

févérité; fa difpofition à écouter quiconque pouvoit lui donner un avis utile; fon amour pour le travail, fa bonté & fa douceur envers tous ceux qui l'approchoient. Affez grand par lui-même pour méprifer tout hommage fervile, il ne fouffroit point ces flatteries indécentes, qui deshonorent autant ceux qui les reçoivent, que les efclaves qui les donnent. Nul fafte ne l'environnoit, & fon exemple eft une preuve qu'un prince vertueux n'a befoin pour fe faire refpecter, ni de gardes, ni d'habits magnifiques, ni de ftatues, ni de tout l'éclat extérieur. Sans caprice, fans paffion, fans cupidité, retenu en tout & agiffant toujours avec réflexion, il étoit, ainfi que Socrate, capable de s'abftenir & de jouir des chofes dont le commun des hommes n'a ni la force de fe priver, ni la fageffe de bien ufer. Sa taille étoit grande, majeftueufe, fon air de tête annonçoit toute la beauté de fon ame, & fes fujets en le voyant, éprouvoient cette même fatisfaction qu'infpire la préfence d'un père tendre & chéri.

Antonin avoit été adopté par Adrien. Lorfqu'après la mort de cet empereur, il monta fur le trône, le fénat lui donna le furnom de *Pius*, qu'il eft affez difficile de rendre en notre langue par un feul mot; mais qui rappelloit à fes fujets la douceur & la bonté de fon caractère, fon refpect pour la religion, les foins qu'il eut de foulager fon beau-père dans fa vieilleffe, & Adrien dans fa maladie. Paufanias dit, qu'il ne méritoit pas feulement ce titre de *Pius*; mais encore celui qu'on avoit donné autrefois à Cyrus, de *père des hommes*.

Cet empereur fignala le commencement de fon règne par un acte de clémence. Quelques fénateurs ambitieux avoient confpiré contre lui. Il ne put dérober leur chef à la vengeance du fénat, qui le profcrivit; mais il arrêta toutes recherches

contre ses complices. Je ne veux point, dit-il, commencer mon gouvernement par des actes de rigueur; & il ajouta agréablement: " Ce ne seroit " point une chose qui pût me faire honneur " ou plaisir, s'il se trouvoit par les informations, " que je fusse haï d'un grand nombre de mes " concitoyens." L'histoire ne fait point mention d'aucune autre intrigue contre un prince qui se vengeoit si noblement.

Son règne fut pacifique, il se regardoit avec raison comme le père de ses sujets, & obligé à ce titre de leur procurer la paix. Il répétoit avec complaisance ces paroles de Scipion l'Africain: " J'aime mieux conserver un seul citoyen, que " de tuer mille ennemis."

Les injures n'étoient point capables d'altérer la douceur naturelle de ce prince. Dans une émeute populaire, occasionnée par une famine, quelques séditieux s'étant présentés à lui, au lieu de venger l'autorité outragée, il descendit à leur rendre compte des mesures qu'il prenoit pour soulager la misère publique; & il ajouta un secours effectif en faisant acheter à ses dépens, des bleds, des vins, des huiles qu'il distribua gratuitement aux pauvres citoyens.

Sa modération envers plusieurs particuliers dont il pouvoit se venger, n'est pas moins digne d' éloge. N'étant encore que Proconsul, il arriva à Smyrne, & alla prendre son logement dans la maison du Sophiste Polémon, qui étoit pour lors à la campagne. Ce sophiste de retour, fut très irrité de trouver sa maison occupée par le proconsul. Il cria, il s'emporta, & fit tant de vacarme, qu'il força Antonin d'aller au milieu de la nuit chercher un autre logement. Quelque temps après, lorsqu' Antonin eut été élevé à l'empire, Polémon vint à Rome, & alla saluer l'empereur. Ce

prince lui fit donner un appartement dans son palais, & lui dit d'un air gai & agréable : « Vous « pouvez le prendre librement sans craindre qu'on « vous en fasse sortir. »

Un acteur de tragédie alla demander vengeance à Antonin contre ce même Polémon. Il se plaignoit de ce qu'il l'avoit chassé du théâtre. « Quelle « heure étoit-il, dit l'empereur, lorsqu'il vous a « chassé ? Il étoit midi, répondit l'acteur. Eh « bien, reprit Antonin, il m'a chassé de sa mai- « son à minuit, & j'ai pris patience. »

Lorsqu'il lui falloit user de sévérité, c'étoit toujours en y mêlant quelque adoucissement. Un membre du sénat avoit été convaincu de parricide, & le coupable avoit lui-même avoué son crime. Comme il n'étoit pas possible de sauver la vie à un tel monstre, l'empereur, pour épargner au moins à ses yeux l'horreur du supplice, fit transporter le criminel dans une isle déserte, afin qu'il y périt de faim & de misère.

Antonin n'ignoroit point qu'un prince n'est que l'économe du trésor public, & qu'il ne doit en user que pour l'intérêt de l'état. Lors de son adoption, il avoit promis, selon l'usage, des largesses au peuple, il les acquitta de son propre bien ; & comme Faustine son épouse lui en faisoit des reproches : « Ne devez-vous pas savoir, lui dit-il, « que depuis que nous sommes parvenus à l'em- « pire, nous avons perdu le droit de propriété, « même sur ce que nous possédions auparavant ? » Ce prince, ajoutent les historiens, donna son patrimoine à l'état, s'en réservant seulement l'usufruit à lui & à sa fille Faustine, qu'il maria à Marc-Aurele.

Il étoit toujours disposé à faire des remises d'impôts, lorsque le besoin de ses peuples le demandoit.

Parmi les réglemens qu'il publia, Saint Augustin en cite un qui établissoit pour regle que si un mari poursuivoit sa femme en justice, comme lui ayant manqué de fidélité, il falloit que le Juge examinât si le mari avoit lui-même gardé la fidélité à sa femme; & que supposé qu'ils fussent trouvés tous deux coupables, ils fussent tous deux punis; « car, dit l'empereur, il est tout-à-fait « injuste que le mari exige de sa femme l'observa- « tion d'un engagement qu'il ne remplit pas lui- « même. »

Les délateurs furent bannis sous son regne. En effet, qu'avoit-il besoin de ces hommes viles au milieu d'un peuple qui le chérissoit?

Lorsqu'il fut atteint de la maladie dont il mourut, il eut des momens de délire, & on a remarqué qu'il se mettoit alors en colère; mais ce n'étoit que contre les princes qui vouloient déclarer la guerre à son peuple. Quelqu'un lui ayant alors demandé le mot de ralliement, il répondit: *Æquanimitas*, la tranquillité. Il se retourna aussitôt, & mourut aussi paisiblement que s'il n'eût fait que s'endormir.

Il fut pleuré par ses sujets comme le meilleur des rois & le plus doux des hommes. Ses successeurs prirent son nom pour se rendre agréables au peuple. Ce nom, après avoir été déshonoré par Caracalla, étoit encore néanmoins en si grande vénération, que l'empereur Macrin le fit prendre à son fils Diadumene, de peur que ceux qui le portoient ne s'en prévalussent pour se révolter contre lui.

CHARLES XII,

Roi de Suède, fils & successeur de Charles XI. Il naquit en 1682, & monta sur le trône en 1697. Il vainquit à seize ans les rois de Dannemarck, de Pologne & le Czar, & pendant neuf ans leur donna la loi ; mais, après la fameuse bataille de Pultowa qu'il perdit en 1709, il fut obligé de fuir en Turquie. Il retourna dans ses états en 1714, & fut tué au siège de Frédérickshall le 12 Décembre 1718, à 36 ans & demi.

CHARLES XII étoit d'une taillie avantageuse & noble ; il avoit un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé ; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partoit que des lèvres, presque point de barbe ni de cheveux. Il parloit très-peu, & ne répondoit souvent que par ce rire dont il avoit pris l'habitude. On observoit à sa table un silence profond. Il avoit conservé dans l'inflexibilité de son caractère cette timidité que l'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux, & à la guerre, il n'avoit jamais connu la société. C'est peut-être le seul de tous les hommes, & jusqu'ici le seul de tous les rois qui ait vécu sans foiblesse. Il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ses malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie : sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède : son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort : sa

justice

justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; & dans les dernières années le maintien de son autorité approchoit de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'aggrandir ses états ; il vouloit gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre & pour la vengeance, l'empêcha d'être politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille & après la victoire, il n'avoit que de la modestie ; après la défaite que de la fermeté. Dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne ; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique & heureux est au-dessus de tant de gloire.

Hist. de Charles XII, par M. de Voltaire.

Le caractère de ce prince s'étoit manifesté de bonne heure. Etant encore enfant, on lui demandoit ce qu'il pensoit d'Alexandre dont il lisoit l'histoire dans Quinte-Curce. *Je pense*, répondit-il, *que je voudrois lui ressembler*. Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah!* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes ?*

Lors de sa première campagne en 1700, comme il n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie, il demanda au major général Stuard, qui se trouvoit auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles ? C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce sera-là dorénavant ma musique*. Dans le même instant, le

major qui expliquoit le bruit des mousquetades en reçut une dans l'épaule ; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Ce prince ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Narva, il sauta légèrement sur un autre, disant gaîment : *Ces gens-ci me font faire mes exercices.*

Au siége de Thorn, ce prince dont l'habit étoit toujours fort simple, s'étant avancé fort près avec un de ses généraux nommé *Liéven*, qui étoit vêtu d'un habit bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fut trop apperçu. Il lui ordonna de se ranger derrière lui. Liéven connoissant trop tard sa faute d'avoir mis un habit remarquable, & craignant également pour le roi, hésitoit s'il devoit obéir. Le roi impatient le prend aussitôt par le bras, se met devant lui & le couvre ; au même instant une volée de canon qui venoit en flanc, renverse le général mort sur la place, que le roi quittoit à peine. La mort de cet homme tué précisément au lieu de lui parce qu'il vouloit le sauver, affermit Charles dans l'opinion où il fut toute sa vie de la prédestination absolue ; & ce dogme qui favorisoit son courage peut aussi servir à justifier ses témérités.

Ce prince étoit assiégé dans Stralsund, place frontière de ses états. Un jour qu'il dictoit des lettres à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en piéces : le cabinet où le roi dictoit étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement ; &, par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautoient en l'air n'entra dans ce cabinet dont la porte étoit ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa

des

des mains du secrétaire. *Qu'y-a-t-il donc?* lui dit le roi d'un air tranquille; *pourquoi n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne put répondre que ces mots: *Eh! sire la bombe.—Eh bien,* répondit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez.* Histoire de Charles XII.

Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans ce siége, le colonel Baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jetté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde sur le rempart; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du roi, & tant de fatigues si intolérables & si inutiles; le roi qui l'entendit courut à lui, & se dépouillant de son manteau qu'il étendit devant lui: « Vous n'en pouvez-plus, » lui dit-il, mon cher *Reichel*; j'ai dormi une « heure, je suis frais, je vais monter la garde « pour vous; dormez, je vous éveillerai quand « il en sera temps." Après ces mots il l'enveloppa malgré lui, le laissa dormir, & alla monter la garde. *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand, par M. de Voltaire.*

Ce héros étoit trop sensible à la gloire militaire pour refuser ses éloges à ses ennemis lorsqu'ils les méritoient. Un célèbre général Saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres dans une occasion où cela ne devoit point arriver, ce prince dit hautement: *Schulembourg nous a vaincus.*

Lorsque dans un siége ou un combat on lui annonçoit la mort de ceux qu'il estimoit, & qu'il aimoit le plus, il répondoit sans émotion: *Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince.* Vanessen.

Ce prince disoit à ses soldats: « Mes amis, « joignez l'ennemi; ne tirez point; c'est aux

 « poltrons

"poltrons à le faire." *Folard, Commentaires sur Polybe.*

Charles ayant en 1706 forcé les Polonois à exclure le roi Auguste du trône où ils l'avoient placé, entra en Saxe pour obliger ce prince lui-même à reconnoître les droits du successeur qu'on lui avoit donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de Gustave Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avoit été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu ; "J'ai taché, dit-il, "de vivre comme lui ; Dieu m'accordera peut-"être un jour une mort aussi glorieuse."

Histoire de Charles XII.

Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsic, un paysan Saxon vint se jetter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venoit de lui enlever ce qui étoit destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat. Est-il vrai, dit-il, d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme ? "Sire, dit le soldat, je "ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté "en a fait à son maître ; vous lui avez ôté un "royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un "dindon." Le roi donna de sa propre main dix ducats au paysan, & pardonna au soldat en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant : "*Sou-"viens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume au "roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi.*"

Histoire de Charles XII.

On a rapporté cette autre anecdote. Ce prince occupé d'une affaire importante, alla de grand matin chez son ministre pour en conférer avec lui. Comme il étoit encore au lit ce prince attendit quelques momens. Il y avoit aussi un soldat qui attendoit dans l'antichambre ; Charles lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit indifféremment.

différemment. Enfin, on ouvre, le ministre fait mille excuses à son maître. Le soldat confus de lui avoir parlé avec tant de liberté, se jette à ses pieds & lui dit : " Sire, pardonnez-moi, je vous " ai pris pour un homme." *Il n'y a pas de mal,* répondit Charles, *rien ne ressemble plus à un homme qu'un roi.*

Charles pour tout amusement dans sa retraite de Bender en Turquie, jouoit quelquefois aux échecs. Si les petites choses, dit l'historien de sa vie, peignent les hommes, il est permis de rapporter qu'il faisoit toujours marcher le roi à ce jeu ; il s'en servoit plus que des autres pièces, & par-là il perdoit toutes les parties.

Les historiens ont loué la libéralité de ce prince, mais il la poussoit à l'excès ainsi que ses autres vertus. Grothusen, son favori & son trésorier, étoit le dispensateur de ses libéralités. C'étoit un homme qui aimoit autant à donner que son maître. Il lui apporta un jour un compte de soixante & dix mille écus en deux lignes : dix mille écus donnés aux Suédois & aux Janissaires par les ordres généreux de sa majesté, & le reste mangé par moi. " Voilà comme j'aime que mes amis " me rendent leurs comptes, dit ce prince ; Mullern me fait lire des pages entières pour des " sommes de dix mille francs ; j'aime mieux le " style laconique de Grothusen."

Un de ses vieux officiers soupçonné d'être un peu avare, se plaignit à lui de ce que sa majesté donnoit tout à Grothusen : " Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à ceux qui savent en " faire usage." *Histoire de Charles XII.*

La princesse Lubominski qui étoit dans les intérêts & dans les bonnes graces du roi Auguste, ennemi de la Suède, avoit pris la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle

qui désoloit la Pologne en 1705. Hagen, lieutenant colonel Suédois, averti de ce voyage, se mit en embuscade & se rendit maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle, de son argent comptant, objets très-considérables. Charles XII. instruit de cette aventure, écrivit de sa propre main à M. Hagen : " Comme je ne
" fais pas la guerre aux dames, le lieutenant co-
" lonel remettra, aussitôt ma présente reçue, sa
" prisonnière en liberté, & lui rendra tout ce qui
" lui appartient ; & si pour le reste du chemin
" elle ne se croit pas assez en sûreté, le lieutenant
" colonel l'escortera jusques sur la frontière de
" Saxe." *Nordberg. Histoire de Charles XII.*

Quoique Charles fût peut-être l'homme le plus frugal de son armée, un soldat mécontent osa lui présenter un jour du pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, & dont elles manquoient même souvent. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* C'est par de semblables traits que ce prince faisoit supporter à son armée des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Sa témérité qui l'avoit si souvent exposé à la mort, la lui fit enfin trouver au siége de Frédérickshall, le 11 Décembre 1718, lorsqu'il visitoit sur les neuf heures du soir les travaux du siége à la lueur des étoiles. Une balle qui l'atteignit à la temple droite le fit expirer subitement. Cependant il eut encore la force de mettre par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée. A ce spectacle, l'ingénieur Mégret, homme singulier & indifférent, dit à ceux qui se trouvèrent présens :

présens : *Voilà la pièce finie, allons souper.* Histoire de Charles XII.

Charles XII, a dit le président de Montesquieu, *n'étoit point Alexandre, mais il auroit été le meilleur soldat d'Alexandre.*

MARC-AURELE, (ANTONIN)

Surnommé le Philosophe, *empereur Romain, né à Rome l'an* 121 *de Jesus-Christ, d'un famille très-ancienne. Il avoit été adopté par Antonin le pieux auquel il succéda l'an* 161 *de notre ère &* 914 *de la fondation de Rome. Il mourut d'une fièvre maligne à Sirmium, le* 15 *Mars* 180, *à l'âge de* 58 *ans & quelques jours.*

LES états, disoit le sage Platon, jouiront d'un bonheur parfait si jamais ils ont des philosophes pour rois, ou que leurs rois soient philosophes. Marc-Aurèle a justifié ce mot de Platon. Les guerres les plus cruelles & les maux qui en sont les suites affligèrent de son temps l'empire, & néanmoins les Romains ne furent jamais plus heureux que sous son règne. Il fit seul le bonheur de son peuple. Ce prince avoit dans le calme des passions que lui procura la philosophie Stoïcienne, étudié les devoirs de son rang. Les principes austères de cette philosophie réglèrent sa conduite; mais ils n'altérèrent jamais la douceur de son caractère, & il fut dans son administration le plus indulgent des maîtres. Ce nom même de *maître* offensoit ce prince vertueux. Il ne se regardoit que comme le premier sujet de la loi, & obligé par état de chercher son bonheur dans celui de tous. La sottise de l'orgueil & la petite politique

des cours n'altérèrent jamais ses principes, parce qu'ils furent en lui le fruit de ses réflexions. Il nous en a laissé un recueil écrites avec une simplicité aussi noble que touchante ; & tel est l'effet que cette lecture produit, qu'on a meilleure opinion de soi-même, parce qu'on a meilleure opinion des hommes.

Marc-Aurèle fut proclamé empereur d'un consentement unanime après la mort d'Antonin. Quoique le trône eut été déféré à lui seul, il en partagea les honneurs & le pouvoir avec son frère adoptif, auquel il fit prendre le nom de Verus. Les nouveaux empereurs gouvernèrent en commun les provinces de l'empire, de même que deux frères dans une condition privée régiroient une succession qu'ils posséderoient par indivis. Marc-Aurèle conserva néanmoins sur Verus cette prééminence que donne la supériorité de l'âge & du mérite. Ce prince auroit peut-être plus fait pour le bonheur des Romains, si moins magnanime envers son frère adoptif, il ne se fût pas donné un égal, qui par son goût pour les plaisirs & son aversion pour les affaires, devenoit un obstacle aux vues patriotiques du vertueux empereur. Aussi, ce ne fut qu'à la mort de Verus, arrivée après huit ans de règne, que Marc-Aurèle put suivre sans obstacle son zèle pour le bien public.

Le principal objet de ce prince fut de faire régner la loi, qui seule peut assurer la liberté des peuples. Il remit en vigueur l'autorité du corps auguste qui en étoit le dépositaire ; il assistoit à ses assemblées avec l'assiduité du moindre sénateur. Non-seulement il délibéroit de toutes les affaires avec les plus sages du sénat, mais encore il déféroit à leur avis plutôt qu'au sien. « Il est plus « raisonnable, disoit-il, de suivre l'opinion de

« plusieurs

" plusieurs personnes éclairées, que de les obliger " de se soumettre à celle d'un seul homme."

Sa circonspection dans le choix des gouverneurs de provinces & des magistrats ne pouvoit être portée plus loin. Il pensoit que n'étant pas au pouvoir d'un prince de créer les hommes tels qu'il voudroit, il devoit du moins ne les employer que suivant les talens qu'ils faisoient paroître.

Marc-Aurèle n'ignoroit pas sur-tout qu'un prince se doit entièrement à son peuple. La première fois qu'il créa un préfet du prétoire ; " Je " vous donne cette épée, lui dit-il, pour me dé-" fendre tant que je m'acquitterai fidèlement de " mon devoir ; mais elle doit servir à me punir, " si j'oublie que ma fonction est de faire le bon-" heur des Romains."

Ce même prince étant prêt de partir de Rome pour porter la guerre en Scythie, demanda permission au sénat de prendre de l'argent dans l'épargne ; " car, disoit-il, rien ne m'appartient en " propre, & la maison même que j'habite est à " vous."

D'après ces sentimens, il est aisé de se persuader que Marc-Aurèle fut toujours très-attentif à ne point fouler ses peuples ; & le premier moyen qu'employa ce sage prince pour s'en dispenser, fut une prudente économie dans les finances de l'état, qu'il évita d'épuiser par des largesses inconsidérées. Il porta la fermeté sur ce point jusqu'à refuser après une grande victoire sur les Marcomans, la gratification que demandoient les soldats vainqueurs. " Tout ce qu'on vous donnera, leur " dit-il, au delà de ce qui vous est dû, il faudra " le tirer du sang de vos pères & de vos proches."

Capitolin, son historien, rapporte que dans un besoin pressant, plutôt que de charger les provinces de nouveaux impôts, il préféra de vendre les

meubles & les joyaux de son palais. Il mit également en vente les statues & les tableaux précieux qui ornoient ses appartemens, sa vaisselle d'or & d'argent, les pierreries que ses prédécesseurs avoient amassées à grands frais, & jusqu'à la garde-robe de l'impératrice & aux étoffes d'or & d'argent qu'elle portoit sur elle. Cette vente dura deux mois, & elle fournit à Marc-Aurèle de quoi fournir aux dépenses de la guerre. Après la victoire, il déclara qu'il racheteroit tout ce qu'il avoit été obligé de vendre, & qu'il rendroit l'argent à ceux qui voudroient le recevoir ; mais il laissa sur ce point liberté entière.

Cet empereur philosophe ne se permettoit aucune dissipation qui pût l'éloigner de ses devoirs. Son indifférence, & même son mépris pour les jeux publics, ne l'empêchèrent cependant pas de s'accommoder aux besoins du peuple à qui il faut du pain & des spectacles. Lors même qu'il étoit éloigné de Rome, il ne vouloit pas que les plaisirs de la multitude souffrissent de son absence, & il chargeoit les plus riches sénateurs d'en faire les frais, suivant l'usage observé de tout temps dans la république. Mais il voulut que les Romains ne se fissent point un plaisir barbare de voir répandre le sang. Il fit donner aux gladiateurs des fleurets au lieu d'épées & d'armes tranchantes, afin qu'ils se battissent comme les Athlétes sans danger pour leur vie. Un enfant qui dansoit sur la corde s'étant tué en tombant, Marc-Aurèle ordonna que dans la suite on mît des matelats au dessous des cordes sur lesquelles les voltigeurs faisoient leurs exercices : & cette réforme se soutint. Du tems de Dioclétien, l'usage subsistoit encore de tendre des filets pour empêcher les danseurs de corde de se blesser. *Capitolin.*

Une

Une peste générale ravagea l'empire sous son règne. A ce fléau si funeste succedèrent les tremblemens de terre, la famine, les inondations. Les Germains, les Quades, les Marcomans prenant occasion de ses calamités firent une irruption dans l'empire ; Marc-Aurèle eut plusieurs guerres à soutenir contre ces barbares. Ce fut durant une de ces guerres que se trouvant à la tête de son armée resserrée par les ennemis dans une forêt de Bohème, & prêt à périr de soif, il se vit soulagé dans le moment par une pluie abondante. Cette pluie ayant rendu à ses troupes leur première vigueur, les mit en état de combattre leurs ennemis avec avantage. Les Payens attribuèrent cette victoire à leur Jupiter pluvieux, qui avoit pris soin lui-même de désalterer les Romains ; Marc-Aurèle crut la devoir principalement au courage de la légion Mélitène qui étoit Chrétienne ; & ce prince défendit depuis qu'on mit à exécution contre les Chrétiens les ordonnances rendues par ses prédécesseurs.

Marc-Aurèle, après avoir procuré la paix à ses sujets par des victoires, employa ses momens de tranquillité à réformer les loix, & à en donner de nouvelles en faveur des orphelins & des mineurs. Il désarma la chicane, il fit des réglemens contre le luxe, & mit un frein à la licence générale. Il ne disoit, il n'écrivoit, il ne faisoit rien qui ne fut pésé mûrement ; il pensoit qu'un prince qui apporte de la négligence dans les petites choses, décrit sa conduite même dans les grandes.

Le sénat & le peuple, pleins d'estime & de reconnoissance pour leur bienfaiteur, le comptoient déja de son vivant au nombre de leurs dieux protecteurs, & vouloient lui ériger des temples & des autels ; mais Marc-Aurèle refusa constamment ces honneurs. « La vertu seule, disoit-il,

« égale

" égale les hommes aux dieux. Un roi juste a " l'univers pour son temple, & les gens de bien " en sont les prêtres & les ministres."

Marc-Aurèle regardoit la vertu comme une sauve-garde contre les disgraces, opinion que l'expérience a souvent démentie, mais qu'il est beau de voir adoptée par un prince. Cet empereur étant à la tête de ses armées, le bruit se répandit qu'il étoit tombé malade. Un certain Avidius Cassius crut le moment favorable de se faire déclarer empereur. Marc-Aurèle marcha contre lui: mais dans le temps que ce prince faisoit ses préparatifs, le rebelle fut tué par un centenier, & sa tête envoyée à l'empereur. Ce prince refusa de la voir & brûla toutes les lettres du rebelle, afin de n'être pas obligé de punir ceux qui avoient trempé dans sa révolte. Il avoua même qu'on l'avoit privé du plus grand & du plus doux fruit de sa victoire, en lui ôtant l'occasion de pardonner à un homme qui l'avoit offensé. " Mais si Avidius eût vaincu, lui dit-on, en " auroit-il ainsi usé à votre égard?" *Avec la vie que je mène*, repondit Marc-Aurèle, *& la profession que je fais d'honorer les dieux, je n'ai pas à craindre d'être vaincu.*

Parmi les villes qui avoient embrassé le parti de Cassius, la seule ville d'Antioche ressentit quelques effets de la juste colère de Marc-Aurèle. Il lui ôta une partie de ses privilèges, & la punit encore plus sévérement en la privant pour quelque temps de sa présence. Mais le ressentiment de ce bon prince n'étoit pas de longue durée. Il rendit bientôt ses bonnes graces aux habitans d'Antioche, qui lui témoignèrent leur repentir.

Marc-Aurèle avoit la même indulgence dans son domestique. Ses amis, car ce prince, quoique sur le trône, mérita d'en avoir, lui conseil-

loient de suivre l'exemple de Domitien dont il éprouvoit le sort, & de répudier l'inconstante Faustine son épouse. *Mais si je la répudie*, leur dit l'empereur, *ne dois-je pas lui rendre la dot?* C'étoit l'empire qu'elle avoit procuré à son époux comme fille d'Antonin.

Marc-Aurèle eut de cette épouse un fils nommé *Commode* qui lui succéda. Ce jeune homme ayant perdu son précepteur pleuroit sa mort. Les courtisans cherchoient à essuyer ses larmes; *souffrez*, leur dit Marc-Aurèle, *que mon fils soit homme avant d'être prince.* Aurelius Victor.

NERVA, (COCCEIUS)

Empereur Romain, né l'an 32 de Jésus-Christ, & mort l'an 98, âgé de 72 ans. Il étoit d'une famille originaire de Crète; il succéda à Domitien l'an 96, & regna seize mois huit ou neuf jours.

LE commencement du regne de Nerva, dit Pline, fut l'époque du retour de la liberté; Tacite loue ce bon prince d'avoir su allier deux choses que l'on croit communément incompatibles, l'autorité suprême d'un seul, & la liberté des citoyens. Nerva étoit pacifique, affable, plein de douceur; mais il manquoit de cette sévérité contre le vice, sans laquelle la bonté n'est que foiblesse. C'est, disoit avec raison un citoyen Romain du temps de Nerva, un malheur d'obéir à un prince sous qui rien n'est permis à personne; mais c'est encore un plus grand malheur d'être dans un état où tout est permis à tous.

Les bienfaits de Nerva s'étendoient sur tous ses sujets de quelque religion qu'ils fussent. Il fit rappeller les chrétiens exilés sous le regne précédent,

dent, & leur permit le libre exercice de leur religion. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens les enfans mâles des familles indigentes, & défendit qu'on abusât de leur bas âge pour en faire des eunuques.

Ce prince, plein de considération & de déférence pour le sénat, ne décidoit aucune affaire qu'après avoir pris l'avis des chefs de cette compagnie. Il avoit juré solemnellement que tant qu'il vivroit, nul sénateur ne seroit mis à mort. Il fut si fidèle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avoient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connoître qu'il n'ignoroit rien de leur projet. Il les mena avec lui au théâtre, les plaça à ses côtés ; & leur montra les épées des gladiateurs qu'on lui présentoit suivant la coutume, il leur dit : *Essayez sur moi si elles sont bonnes.*

La liberté qu'il avoit accordée de tirer vengeance des délateurs, dégénéra en licence. Ce prince ne desiroit rien tant que de voir la vertu triomphante ; mais il ne pouvoit arrêter ni le vice, ni l'abus du bien. La raillerie que l'on fit un jour en plein sénat de sa molle facilité, ne pouvoit être plus fine. On parloit d'un Catullus Messalinus qui ne vivoit plus, & dont la mémoire étoit en exécration, à cause de ses délations odieuses & des avis sanguinaires qu'il avoit toujours été le premier à ouvrir dans le sénat. Comme chacun en disoit beaucoup de mal, Nerva lui-même proposa cette question : « Que pensez-vous qu'il lui « fût arrivé, s'il eût vécu jusqu'aujourd'hui» ? *Il souperoit avec nous*, répondit un sénateur.

Une des maximes de cet empereur clément étoit que *la bonne conscience vaut un royaume*. Se sentant proche de sa fin, il adopta Trajan, & ce ne fut pas le moindre de ses bienfaits envers le peuple Romain.

TRAJAN, (MARCUS ULPIUS CRINITUS TRAJANUS)

Empereur Romain, né à Italique près de Séville en Espagne le 18 *Septembre de l'an* 52 *de Jesus-Christ, mort à Selinunte, appellée depuis Trajanopolis, vers le commencement d'Août de l'an* 117, *âgé d'environ* 65 *ans, après en avoir regné dix-neuf, six mois & quelques jours. Il avoit été adopté à l'empire par Nerva. Le père de Trajan, d'une famille ancienne originaire d'Espagne, avoit été créé consul, & avoit obtenu les honneurs du triomphe sous Vespasien.*

TRAJAN est le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé. Ce fut un bonheur d'être né sous son règne : il n'y en eut point de si heureux, ni de si glorieux pour le peuple Romain. Grand homme d'état, grand capitaine ; ayant un cœur bon, qui le portoit au bien ; un esprit éclairé, qui lui montroit le meilleur ; une ame noble, grande, belle ; avec toutes les vertus, n'étant extrême sur aucune ; enfin, l'homme le plus propre à honorer la nature humaine, & représenter la divine. *Montesquieu.*

L'histoire présente des princes que l'on peut comparer à Trajan pour la bonté de cœur, & d'autres qui l'ont peut-être égalé pour le courage, la bravoure & les autres qualités militaires ; mais la gloire propre de ce prince est d'avoir réuni les talens & les vertus, & de s'être également rendu digne de l'amour & de l'estime de ses sujets. S'il eut quelques passions, elles furent moderées, & n'influèrent jamais sur les affaires de son gouvernement.

Trajan étoit encore en Germanie lorsque Nerva qui l'avoit désigné pour son successeur, vint à mourir. Il fut unanimement reconnu empereur par les armées de la Germanie & de la Mœsie. L'année suivante il fit son entrée à Rome. Quoiqu'il en fût sorti simple particulier, & qu'il y revint empereur, il sembloit qu'il n'étoit arrivé aucun changement dans sa fortune. Il étoit à pied, & tout le monde avoit la liberté de l'approcher. Il saluoit ses anciennes connoissances, & prenoit plaisir à en être reconnu. Il monta au capitole environné de tout un peuple qui le combloit de bénédictions. Il se rendit ensuite au palais Impérial, où il entra du même air que s'il eût revu sa demeure privée. Il fit mettre sur le frontispice de cet édifice, *palais public*. On pouvoit en effet regarder cette demeure comme celle de tous les citoyens. On n'y trouvoit nulle porte fermée, nulle difficulté de la part des gardes. Le moindre particulier avoit la liberté d'aborder le prince, & de lui parler. Trajan écoutoit tout le monde avec la même attention que s'il n'eût aucune autre affaire. Il se prêtoit même aux conversations familiéres de ceux qui n'avoient rien à lui communiquer. Ses amis, car il en avoit, tout empereur qu'il étoit, lui ayant un jour représenté qu'il étoit trop bon & trop indulgent: "Je veux " me comporter, répondit-il, à l'égard de tout " le monde, & de la même maniére que je souhai" terois qu'un empereur se comportât envers moi " lorsque je n'étois que simple particulier."

Les premiers soins de Trajan furent de rétablir la discipline militaire. La mérite sous lui ne craignit pas, comme sous Domitien, de se montrer au grand jour. Afin que ses lieutenans fussent plus respectés, il les honoroit lui-même. Il vouloit qu'en sa présence & sous ses yeux ils exerçassent

fent tous leurs droits, & jouissent de toute leur autorité.

Les citoyens en qui il avoit reconnu les sentimens les plus nobles, les plus généreux, étoient ceux qui avoient le plus de droit à sa faveur. Il pensoit avec raison que l'élévation du cœur qui rend un homme ennemi du despote, l'attache inviolablement à son prince.

Ses vertus lui répondoient de la fidélité de ceux auxquels il avoit donné sa confiance, & jamais prince n'ouvrit moins son cœur aux craintes & aux soupçons. Quelques courtisans, jaloux du crédit de Sura, le plus cher de ses favoris, l'accusèrent de tramer des desseins contre la vie de son prince. Il arriva que ce jour-là même Sura invita l'empereur à souper chez lui. Trajan y alla, & en entrant dans la maison, il renvoya toute sa garde. Il prit les bains avant de souper, & se fit raser par le barbier de Sura, & se mit ensuite à table à côté de son ami.

Un prince, dit Pline, peut être haï injustement de quelques-uns de ses sujets sans ressentir lui-même la haine; mais s'il n'aime, il ne peut être aimé. Si aucun prince n'a eu plus d'amis que Trajan, c'est qu'il recherchoit autant le plaisir d'aimer, que celui d'être aimé. A l'exemple d'Auguste, il ne manquoit pas de visiter ses amis malades. S'ils célébroient chez eux quelque fête domestique, il venoit se ranger parmi les convives; il prenoit souvent place dans leurs voitures. L'amour de ses sujets lui tenoit lieu de gardes, & son mérite personnel étoit trop connu pour avoir beson d'être échauffé par une vaine pompe qui n'en impose qu'aux yeux. Mais plein d'affection pour ses amis, il ne les chérissoit que pour eux-mêmes. Un magistrat qu'il avoit mis en place lui ayant demandé la permission de passer le reste de ses jours à sa campagne, Trajan qui

souhaitoit l'avoir auprès de lui, céda néanmoins à ses instances. Il l'accompagna jusqu'au moment qu'il devoit s'embarquer sur mer, & l'embrassa tendrement en se séparant de lui.

Trajan ne se regardoit que comme le premier magistrat de l'Empire, & se croyoit en cette qualité comptable envers ses sujets, qu'il regardoit plutôt comme ses concitoyens, de l'administration qui lui avoit été confiée. La première fois qu'il créa un prêteur, il dit, en lui remettant, selon l'usage, une épée entre les mains, ces mots célébres que tout le monde a retenus: « Recevez de moi cette épée, & servez vous-en « sous mon règne, ou pour défendre en moi un « prince juste, ou pour punir en moi un tyran. »

Plusieurs héritiers s'étoient inscrits en faux contre un testament, & avoient intenté action à ce sujet contre un certain Eurythmus. Lorsque ces héritiers sçurent que cet Eurythmus étoit un affranchi de Trajan, ils voulurent par respect se désister de leur accusation. L'empereur en fut instruit: « Pour« quoi, leur dit-il, vous désister? Mon affranchi « n'est point Polyclete, ni moi Néron. »

Il rendit les ordonnances les plus sévères contre la troupe infâme des délateurs, il abolit tous les prétendus crimes de lése-majesté. « O temps heureux, « s'écrie Tacite, en parlant du règne de ce sage em« pereur, où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut « penser librement, & dire librement ce que l'on « pense, où l'on voit tous les cœurs voler au-de« vant du prince, où sa vue seule est un bienfait! »

Les tribunaux étoient toujours ouverts à quiconque croyoit avoir à se plandre des agens, & des intendans de l'empereur; & le fisc, dit Pline, dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon prince, perdoit souvent son procès. Trajan avoit coutume de dire « que le fisc est dans l'état « ce qu'est dans le corps humain la rate, qui ne

« peut

" peut croître sans que les autres membres en
" souffrent, & tombent dans l'amaigrissement."
Si cette expression n'est pas conforme à l'expérience, elle fait connoître du moins les sentimens patriotiques qui animoient ce bon prince.

Trajan rendit à son peuple cette multitude de maisons de plaisance, de palais, de jardins superbes que l'avidité des premiers Césars avoient envahis. Cet empereur ne se permettoit de magnificence que dans les monumens publics. Le plus célèbre est la nouvelle place qu'il bâtit dans Rome, & qui porta son nom. Pour en préparer le sol, il fallut couper un colline de cent quarante-quatre pieds de haut. Il l'environna de galleries & de beaux édifices. Il avoit ordonné que l'on érigeât au milieu cette colonne magnifique qui subsiste encore, qu'il ne vit jamais, & qui lui fut dédiée par le peuple & le sénat lorsqu'il étoit occupé à la guerre contre les Parthes.

Le guerrier n'étoit pas moins grand en lui que le prince ; & peut-être aucun empereur Romain n'a fait de conquêtes plus difficiles. Il exécuta le projet de César, & fit avec succès la guerre aux Parthes, nation belliqueuse, & pour laquelle fuir étoit combattre. Il n'y avoit qu'un prince aussi courageux que Trajan qui pût réussir dans une entreprise où les dangers étoient toujours présens, & les ressources éloignées. Il étendit ses conquêtes en Orient, châtia les Juifs, & vainquit une multitude de nations barbares & inconnues dont on pouvoit à peine retenir les noms à Rome.

La mort l'arrêta au milieu de ses conquêtes. Adrien lui succéda en vertu d'une adoption supposée. On prétend que Platine, femme de Trajan, & qui protégeoit Adrien, fit jouer en sa faveur une espèce de pantomime. Elle aposta un

fourbe qui fit le perſonnage de l'empereur malade, & qui d'une voix foible & mourante déclara qu'il adoptoit Adrien. Pour donner une couleur de vraiſemblance à cette piéce, on tint la mort de Trajan cachée pendant quelque-temps, c'eſt pourquoi on en ignore la date préciſe.

Ses cendres enfermées dans une urne d'or, furent portées à Rome, & elles y entrerent en pompe ſur un char triomphal, précédées du ſénat, & ſuivies de l'armée. On les plaça ſous la fameuſe colonne qui porte ſon nom, & ce fût encore une diſtinction pour Trajan, que d'avoir ſa ſépulture dans la ville, où jamais perſonne n'avoit été inhumé.

Ses ſujets lui avoient donné le ſurnom d'*Optimus* très-bon ; ſurnom qu'il mérita par toute ſa conduite, & qui devroit être le titre ſpécial de tout prince chargé par le devoir de ſa place de repréſenter la divinité.

TITE, (TITUS VESPASIANUS)

Empereur Romain, né le 30 Décembre l'an 40 de Jeſus-Chriſt, mort le 13 Septembre 81, âgé de 41 ans après un regne de deux ans, deux mois & vingt jours. Il étoit fils de Veſpaſien, ſon prédéceſſeur.

UN prince qui croyoit avoir perdu ſa journée lorſqu'il ne s'étoit pas préſenté d'occaſion de faire des heureux, méritoit bien d'être appellé *l'amour & les délices du genre humain.* La ſouveraine puiſſance que les monarques ne regardent le plus ſouvent que comme un moyen de ſatisfaire leurs paſſions, ſembloit avoir réprimé toutes celles de Tite.

Tite. Il est en effet bien digne de remarque que ce prince, à qui on pouvoit reprocher quelques déréglemens dans les mœurs avant son élévation au trône, parût un exemple de vertu lorsqu'il fut empereur. Tite respectoit ses sujets, & ce sentiment lui avoit donné assez d'élévation dans l'ame pour l'éloigner de tout ce qui pouvoit avilir la majesté du chef de l'empire. Sa générosité, sa douceur, son affabilité se remarquoient dans son extérieur comme dans ses actions. Heureux les Romains, si le ciel, pour eux moins sévère, eût accordé de plus longs jours à cet empereur bienfaisant !

Tite avoit cultivé la musique, l'éloquence & la poésie ; & les historiens parlent avec éloge de plusieurs poëmes qu'il avoit composés en Grec & en Latin. Suétone ajoute qu'il écrivoit par le moyen des abreviations avec une si grande vélocité, qu'il pouvoit suivre une personne qui lisoit. Quelquefois, pour se récréer avec ses secrétaires, il s'amusoit à imiter toutes les signatures qu'on lui présentoit : aussi disoit-il souvent que la volonté seule lui avoit manqué pour être un grand faussaire.

Ce prince, avant d'obtenir le sceptre impérial, servit sous Vespasien son père, & se fit estimer par une valeur jointe à une modestie rare. Il termina la guerre des Romains contre les Juifs par la ruine de Jérusalem l'an de Jesus-Christ 70. A son retour à Rome, il triompha avec son père qui l'admit aux principales fonctions du gouvernement, & le déclara par son testament seul héritier de l'empire. Il en prit possession après la mort de Vespasien le 4 Juin de l'an 79 de Jesus-Christ. Le premier acte public que l'on vit de lui fut un acte de bonté. Il confirma les gratifications & les privilèges accordés par les empereurs ses

prédéceſſeurs. Avant lui il falloit que les particuliers qui avoient reçu quelques bienfaits, en obtinſſent la confirmation du nouveau prince ; ce qui les expoſoit à bien des difficultés.

Le nouvel empereur prit poſſeſſion du grand pontificat ; mais en recevant cette dignité ſacrée, il déclara qu'il la regardoit comme un engagement à conſerver ſes mains pures, & à ne les jamais ſouiller du ſang d'aucun citoyen.

Tite ſe reſſouvint toujours de cet engagement, & pendant ſon regne qui malheureuſement fut trop court, il n'ordonna la mort de perſonne. Deux citoyens d'une naiſſance illuſtre, ſembloient néanmoins avoir mérité les plus grands ſupplices. Ils avoient conſpiré contre leur prince, dans l'eſpérance de s'élever au trône. Tite ſe contenta de les faire réunir auprès de ſa perſonne ; & après leur avoir parlé moins en juge qu'en père, il leur promit de leur accorder tout ce qu'ils pourroient ſouhaiter. Comme la mère de l'un deux étoit abſente de Rome, il dépêcha à cette dame un courier pour calmer ſes inquiétudes, & l'aſſurer que la vie de ſon fils ne couroit aucun riſque ; & pour montrer à ſes ennemis qu'il ſavoit oublier des injures comme les pardonner, il les invita à ſouper familiérement avec lui. Le lendemain aſſiſtant à un ſpectacle de gladiateurs, il les fit aſſeoir à ſes côtés. Lorſque, ſelon l'uſage, on lui apporta les armes des combattans, il les remit entre les mains de ceux qui venoient de former des deſſeins contre ſa vie.

Domitien, ſon frère, ne ceſſoit de lui tendre des embuches ; il excitoit les légions à la révolte : l'empereur ne ſe vengea de ce frère coupable qu'en le faiſant ſon collègue dans le conſulat.

Sous ce bon prince, il ne ſuffit plus d'être calomnié pour être traité en criminel. Il regardoit

avec

avec raison les délateurs comme la peste d'un état, & les chassa tous de Rome. Il ne souffrit point pareillement les accusations odieuses qui, transformant en crimes de leze majesté de simples paroles souvent innocentes, avoient été pendant longtemps la terreur des gens de bien. Ce prince, le meilleur des hommes, ne croyoit pas même que l'on pût se rendre criminel de leze-majesté envers lui. " Je ne puis être outragé ni insulté, " disoit-il ; car je ne fais rien de condamnable, & " les discours qui n'ont d'autre appui que le men- " songe, ne me paroissent dignes que de mépris."

Tite, avant d'être élevé à l'empire, avoit conçu l'amour le plus violent pour Bérénice, veuve du roi de Chalcide. L'esprit, la beauté, les graces de cette princesse Juive & la noblesse de ses sentimens justifioient l'attachement de Tite qui vouloit l'associer à son lit. Mais ce prince instruit que ce mariage déplairoit aux Romains qui ne connoissoient d'autre noblesse que celle de leur sang, & ne regardoient les rois & les reines que comme des esclaves couronnés, sacrifia son penchant à la raison d'état. Il éloigna Bérénice pour toujours. Ce triomphe d'un amant sur lui-même méritoit d'être célébré par le plus tendre de nos poëtes.

Tite, à l'exemple de Vespasien son père, prit un soin particulier de réparer les anciens edifices, ou d'en construire de nouveaux. Il acheva le fameux amphithéâtre commencé par Vespasien, & en fit la dédicace. Cette fête dura cent jours. Les jeux qu'il fit célébrer réunirent toutes les différentes espèces de spectacles. Le même lieu successivement rempli d'eau & mis à sec, présentoit des combats navals & des combats sur terre. Il y eut aussi des combats de gladiateurs & des combats de bêtes. On vit une femme attaquer un

lion, & le tuer. En un seul jour cinq mille bêtes sauvages furent employées à divertir le peuple que Tite consultoit toujours avant de lui donner une fête.

Sous le regne de cet empereur l'empire fut exposé à plusieurs calamités. La plupart des villes de la Campanie furent englouties par les éruptions du mont Vésuve. Rome elle-même fut dévorée par une peste & un incendie. Durant toutes ces calamités, Tite se montra un prince généreux & tendre. Il déclara par une ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes occasionnées par l'incendie seroient sur son compte. Il consacra aux temples & aux édifices publics tous le ornemens de ses maisons de plaisance. Il fut si jaloux de cette gloire, qu'il voulut se la réserver à lui seul : & il refusa les dons que lui offroient les villes, les rois & même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une dépense si énorme.

Devoit-on espérer moins d'un prince qui ne refusoit qu'à regret une grace qu'il ne pouvoit accorder, & qui cherchoit à adoucir ses refus par des paroles obligeantes ? *Un sujet*, disoit-il, *ne doit jamais sortir mécontent de la présence de son prince.*

Les annales du genre humain ont consacré pour toujours ce mot célèbre de cet ami des hommes qui ne comptoit ses heures que par des bienfaits. Un jour qu'il n'avoit rencontré aucune occasion d'obliger quelqu'un : *Mes amis*, dit-il à ceux qui soupoient avec lui, *j'ai perdu ma journée.*

Une maladie dont il fut attaqué, l'emporta en peu de jours. Prêt à rendre les derniers soupirs, il leva vers le ciel des yeux presqu'éteints, & sembla se plaindre de mourir dans un âge si peu avancé, plainte bien pardonnable sans doute à un prince qui ne jouissoit de la vie que pour faire du bien.

PYRRHUS,

Roi d'Epire, mort l'an 272 avant Jesus-Christ.

PYRRHUS est bien célèbre dans l'histoire de la république Romaine par les guerres qu'il fit aux Romains. Ces républicains étoient alors en état de lui résister & de s'instruire par ses victoires. Il leur apprit à bien ranger une armée en bataille, à choisir & à disposer un camp ; il les accoutuma aux éléphans & les prépara à la conquête de l'univers. Sa bravoure étoit telle que ses contemporains croyoient voir en lui un autre Alexandre. Un éloge encore plus flatteur pour Pyrrhus est, d'avoir été placé à la tête des grands capitaines, par Annibal même. Mais si Pyrrhus fut le prince de son temps le plus guerrier, le plus courageux, le plus intrépide, fût-il aussi le plus heureux ? Une ambition inquiéte dont il fut le jouet perpétuel, l'entraîna de projet en projet, de contrée en contrée, en lui montrant un phantôme de grandeur & de puissance, qu'il se croyoit prêt à chaque moment de saisir & qui lui échappa toujours. Il finit par aller se faire tuer par la main d'une femme dans une petite ville de Grèce ; c'étoit bien la peine de s'agiter sans cesse & de mettre des royaumes en combustion.

On connoît la réponse de Cinéas, rapportée par Plutarque. Ce confident de Pyrrhus voyant ce prince qui se préparoit à passer en Italie, & le trouvant un jour de loisir & de bonne humeur, il entra librement en conversation avec lui. " Vous " songez, dit-il, à faire la guerre aux Romains. " Si les Dieux nous font la grace de vaincre " cette nation belliqueuse, quel avantage tire- " rons-nous de notre victoire ? — Les Romains

" une fois vaincus, repondit Pyrrhus, toute l'Ita-
" lie sera à nous.—Et quand nous en serons
" maîtres, continua Cinéas, que ferons nous ?"
Pyrrhus qui ne voyoit pas encore où il en vouloit
venir : " Voilà, lui dit-il, la Sicile qui nous
" tend les bras, & tu sais de quelle importance
" est cette Isle.—Mais, ajouta Cinéas, la Sicile
" prise sera t-elle la fin de nos expéditions ?—
" Non certainement, repliqua Pyrrhus avec viva-
" cité. Quoi ! nous demeurerions en si beau che-
" min ? Si les Dieux nous accordent la victoire,
" & que nous réussissions, ce ne seront là que les
" préludes des plus grandes enterprises. Carthage
" avec toute l'Afrique, la Macédoine mon an-
" cien domaine, la Grèce entière, voilà une
" partie de nos conquêtes futures.—Et quand
" nous aurons tout conquis, que ferons nous ?—
" Ce que nous ferons ? Alors, mon ami, nous
" vivrons en repos, nous passerons les jours en-
" tiers en festins, en conversations agréables, &
" nous ne penserons qu'à nous réjouir." Cinéas
content de l'avoir amené à cette conclusion :
" Eh ! seigneur, lui dit-il, qui nous empêche dès
" aujourd'hui de vivre en repos, de faire des
" festins, de célébrer des fêtes & de nous bien
" réjouir ? Pourquoi aller chercher si loin un
" bonheur que nous avons entre nos mains ; &
" acheter si cher ce que nous pouvons avoir sans
" peine ?"

Pyrrhus, à la tête des Tarentins, livra bataille au consul Romain Lævinius près d'Héraclée, & demeura maître du champ de bataille. Ce prince avoit amené avec lui des éléphans armés en guerre. La vûe, l'odeur extraordinaire & les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée Romaine, & causèrent sa déroute plûtot que sa défaite. Le combat

fut

fut meurtrier. Cependant Pyrrhus eut l'avantage; comme on le félicitoit sur cette victoire: *Hélas*, dit-il, *si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus.*

Pyrrhus désiroit beaucoup la paix, & il envoya à Rome le philosophe Cinéas pour la proposer au sénat. Plutarque fait le plus grand éloge de ce ministre de Pyrrhus, & ajoute qu'il confirma la vérité de ce vers d'Euripide, *que l'éloquence emporte tout ce que le fer pourroit emporter.* Pyrrhus avouoit aussi que les négociations de Cinéas lui avoient gagné plus de villes qu'il n'en avoit lui-même conquis par les armes. Lorsqu'il se présenta au sénat de Rome, les sénateurs parurent d'abord écouter les propositions de cet ambassadeur. Mais le célèbre Appius Claudius ayant élevé la voix fit passer dans le cœur de ses concitoyens la noble fierté dont il étoit animé. Il fut répondu d'une voix unanime à Cinéas, « que « si Pyrrhus souhaitoit l'amitié du peuple Ro- « main, il ne devoit en faire la proposition que « quand il seroit sorti d'Italie. »

Ce fut au retour de cette ambassade que Cinéas ayant conçu l'idée la plus grande du corps auguste des sénateurs Romains, dit au roi d'Epire, « que « le sénat de Rome lui avoit paru une assemblée « de rois. »

Pyrrhus continua à faire la guerre à la république, & il eut lieu d'éprouver la vérité de cet autre mot de Cinéas, que combattre contre les Romains, c'étoit combattre contre une hydre. En effet, leurs pertes étoient aussitôt réparées, & Pyrrhus trouvoit toujours de nouvelles armées qui marchoient contre lui. Il avoit perdu l'espérance de couronner ses premiers succès par une victoire complette, lorsque les Siciliens l'appellèrent dans leur isle pour les délivrer du joug des

Carthaginois. Il y passa aussitôt, gagna deux batailles sur les Carthaginois & prit plusieurs places. Des séditions qui s'élevèrent dans différentes villes de Grèce l'obligèrent bientôt de s'éloigner de ses conquêtes. Mais lorsqu'il s'embarqua pour l'Italie, il ne put s'empêcher de s'écrier en tournant les yeux vers la Sicile : « Mes amis, quel « beau lieu d'exercice nous laissons là aux Carthaginois & aux Romains ! » L'histoire nous apprend qu'effectivement les armées de Rome & de Carthage s'y disputèrent souvent l'empire du monde.

Pyrrhus, après plusieurs expéditions militaires, entra dans le Péloponèse pour favoriser le parti de Cléonime qui l'avoit appellé à son secours. Il médita le projet d'assiéger la ville de Lacédémone. Les Lacédémoniens lui envoyèrent des ambassadeurs, auxquels il fit beaucoup de menace. L'un d'eux lui répondit : « Si tu es un « Dieu, nous ne te craignons point parce que « nous ne t'avons point offensé : si tu n'es qu'un « homme, tu n'es pas plus fort que nous. »

Pyrrhus ravagea le territoire de Sparte, & sur le soir il campa devant Lacédémone. Cléonyme lui conseilloit de profiter de l'effroi qu'il avoit jetté dans la ville pour s'en emparer. Mais Pyrrhus qui croyoit cette prise sûre, aima mieux différer au lendemain. On comptoit si peu à Lacédémone sur ce délai, que les amis & les esclaves de Cléonyme préparoient sa maison, dans l'espérance qu'il y viendroit souper avec Pyrrhus. La nuit venue on délibéra d'envoyer les femmes en Crète. L'une d'elles nommée Archidamie saisit une épée, & entra dans le sénat : « Seigneurs « Spartiates, dit-elle fièrement, pensez-vous donc « que nous soyons assez lâches pour survivre « à la perte de notre patrie ? Ne songez qu'à

« vous

« vous défendre, nous combattrons avec vous, & « nous sauverons Lacédémone, ou nous périrons « sous ses débris. »

Le lendemain les filles & les femmes, après avoir donné elles mêmes aux jeunes gens leurs armes & les avoir exhortés au combat, vinrent partager les travaux du siége. Pyrrhus qui ne s'attendoit pas à une telle résistance, se retira pour aller se jetter sur le territoire d'Argos. De nouvelles dissentions agitoient cette république, & Pyrrhus toujours prompt à se saisir des moindres événemens pour tenter de nouvelles avantures, se présenta à la tête d'une puissante armée devant Argos. Les Argiens lui avoient envoyé des députés pour l'engager à ne favoriser aucun des partis qui divisoient Argos. Il promit tout, & entra la nuit même dans cette ville dont on lui avoit facilité l'entrée. Pyrrhus eut l'imprudence de faire entrer avec lui ses éléphans qui, trop resserrés, nuisirent beaucoup à l'action. Cependant, abandonné des siens & prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, il se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque & lui porte un coup de javeline, qui fut paré par l'épaisseur de la cuirasse. Pyrrhus se retourne aussitôt contre celui qui l'avoit frappé. C'étoit un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos. Cette mère regardoit le combat de dessus le toît d'une maison comme toutes les autres femmes. Appercevant son fils aux prises avec Pyrrhus, hors d'elle-même & saisie de frayeur, elle prend à deux mains une grosse tuile, la jette sur Pyrrhus & le renverse sans connoissance. Un certain Zopyre, qui avoit déja porté les armes contre ce prince, le reconnut, & levant son cimettre s'avança pour lui couper la tête. Dans ce moment Pyrrhus, revenu un peu

à lui,

à lui, ouvre les yeux & regarde Zópyre d'un air si menaçant & si terrible, que celui-ci effrayé, les mains tremblantes & voulant pourtant exécuter son dessein, ne put bien assener son coup. Il le frappa au-dessous de la bouche, lui fendit le menton ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il lui sépara enfin la tête du corps.

Plutarque.

Ainsi périt ce prince qui dut toute sa réputation à ses qualités personnelles. Après lui on n'a plus entendu parler du petit royaume d'Epyre. " Pyrrhus, suivant son historien traduit par " Amyot, ne fit jamais autre chose en toute sa " vie que vacquer à la science de la guerre & " l'étudier, comme celle qui étoit véritablement " royale, sans faire compte de toutes autres scien-" ces gentilles à savoir. Auquel propos on ré-" cite, que quelque jour en un festin on lui de-" manda, qui lui sembloit le meilleur joueur de " flûte de Python ou de Céphésias, & il répondit " *que Poliperchon étoit à son avis le meilleur capi-" taine* : comme s'il eût voulu dire que c'étoit la " seule chose dont un prince ce doit enquérir & " qu'il doit apprendre & savoir.

" Il étoit doux & privé avec ses familiers & " amis, facile à pardonner quand on l'avoit cour-" roucé ; & néanmoins ardent & véhément à ren-" dre les plaisirs qu'il avoit reçus. Ce qui fut " cause qu'il porta fort impatiemment la mort " d'Æropus, non qu'il ne dit bien qu'il ne lui " étoit rien avenu qui ne fût ordinaire à la na-" ture humaine : mais se reprenant & se blâmant " soi-même de ce qu'il avoit tant dilayé & tant " différé, qu'à la fin *il avoit perdu tout moyen de " reconnoître envers Æropus les plaisirs qu'il en avoit " reçus.* Il est bien vrai, ajoute Plutarque, qu'un " argent prêté peut bien se rendre aux héritiers

" de

" de ceux qui l'ont prêté ; mais il fait mal à un
" homme de bonne & droite nature, quand il
" ne peut faire sentir la récompense des plaisirs
" qu'il a reçus à celui même qui les lui a faits.

" Une autre fois comme il étoit en la ville
" d'Ambracie, il y eut quelques-uns de ses amis
" qui lui conseillèrent qu'il chassât de la ville un
" médisant, qui ne cessoit de mal parler de lui :
" mais il leur répondit : *Il vaut mieux qu'en de-*
" *meurant ici il médise de nous entre peu de gens,*
" *qu'en le chassant le faire aller çà & là par tout*
" *le monde semer sa médisance contre nous.*

" On lui amena un jour quelques jeunes hom-
" mes, qui, en buvant ensemble, avoient dit des
" paroles outrageuses de lui ; il leur demanda
" s'il étoit vrai qu'ils les eussent dites : " *Oui,*
" *seigneur*, répondit l'un, *nous les avons dites vrai-*
" *ment : & en eussions encore bien dit davantage,*
" *si le vin ne nous eût failli.* Il s'en prit à rire &
" leur pardonna."

SCIPION L'AFRICAIN, (PUBLIUS CORNELIUS)

*Surnommé l'*Ancien; *général Romain, mort l'an* 189 *avant notre ère chrétienne.*

SI par héros on comprend seulement un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans les périls, vaillant dans les combats, Scipion étoit plus qu'un héros, puisqu'il réunissoit à ces vertus guerrières, que l'on devroit plutôt appeller qualités, les vertus morales & civiles, la douceur, le patriotisme, la générosité, la chasteté même & la religion. Il fut le vainqueur du célèbre Anni-

bal,

bal, & termina heureusement en Afrique la guerre de Rome contre Carthage sa rivale, ce qui fit donner à Scipion le surnom d'*Africain.* Tous les historiens ont fait son éloge ; mais la louange la plus flatteuse sans doute pour ce grand capitaine est celle que lui donna Annibal même. Ce général Carthaginois parloit en présence de Scipion des généraux les plus accomplis, & s'adjugeoit la troisième place après Alexandre & Pyrrhus. Scipion lui demanda ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, Annibal lui repartit : " Alors " je prendrois le pas au-dessus d'Alexandre & de " Pyrrhus, & de tous les généraux qui ont ja- " mais existé."

Scipion l'Africain étoit fils de Publius Cornelius Scipion, consul dans la seconde guerre punique. Il n'avoit point encore dix-huit ans que, par une action de la plus grande bravoure, il sauva la vie à son père à la bataille du Tesin. Il se porta au milieu d'un gros d'ennemis dont son père étoit enveloppé, & l'épée à la main, écarta tout ce qui le pressoit. Il le dégagea de cette sorte dans le temps qu'il alloit être pris ou tué. On voulut lui donner la couronne civique en mémoire de ce qu'il avoit sauvé la vie à un citoyen, & même à son général ; mais comme ce général étoit son père, il ne voulut pas être récompensé pour avoir satisfait à un devoir indispensable.

Lorsqu'Annibal eut remporté la fameuse bataille de Cannes, plusieurs officiers romains qui avoient échappé au carnage, à la tête desquels étoit Cecilius Metellus, désespérant du salut de la république, avoient pris la résolution de quitter l'Italie, & de s'embarquer sur les premiers vaisseaux qu'ils trouveroient pour se retirer chez quelque roi ami des Romains. Scipion, encore jeune, & à qui la gloire de terminer cette guerre

étoit

étoit réservée, n'eut pas plutôt appris ce funeste dessein que tirant son épée: *Que ceux qui aiment la république*, s'écria-t-il, *me suivent*. Il court aussitôt vers la tente où ces officiers étoient assemblés, & leur présentant la pointe de son épée: « Je jure le premier, dit-il, que je n'abandonnerai point la république, & que je ne souffrirai pas qu'aucun autre l'abandonne. Grand Jupiter, je vous prends à témoin de mon serment, & je consens, si je manque à l'exécuter, que vous me fassiez périr moi & les miens de la mort la plus cruelle. Faites le même serment que moi, Cecilius, & vous tous qui êtes ici assemblés. Quiconque refusera d'obéir, perdra sur le champ la vie." Ils jurèrent tous; & le courage patriotique d'un seul homme sauva peut-être la république.

Scipion fut créé édile à l'âge de vingt-un ans. On ne pouvoit cependant alors entrer en charge qu'à vingt-sept ans. Aussi lorsque Scipion se présenta pour demander l'édilité curule, les tribuns du peuple s'opposèrent à sa nomination, apportant pour raison qu'il n'avoit pas l'âge compétent pour l'exercer. *Mais si tous les citoyens veulent me nommer édile*, répondit Scipion, *j'ai assez d'âge*. Sur le champ toutes les tribus lui donnèrent leurs suffrages avec tant de zèle & d'unanimité, que les tribuns se désistèrent aussitôt de leurs prétentions.

Son père & son oncle ayant perdu la vie en combattant contre les Carthaginois, il fut envoyé en Espagne à l'âge de vingt-quatre ans. Il en fit la conquête en moins de quatre années, battit l'armée ennemie, & prit Carthage la neuve en un seul jour. Scipion, pour inspirer de la confiance à ses troupes, avoit, à l'exemple d'Alexandre le grand, feint un commerce avec la divinité dont il prétendoit tirer son origine; mais c'étoit prin-

cipalement par ses vertus, que ce grand homme pouvoit espérer de faire croire aux gens sages qu'il y avoit en lui quelque chose de divin. Parmi les prisonniers que les Romains firent à la prise de cette ville, se trouvoit une vierge Espagnole dont la rare beauté surpassoit l'éclat de sa naissance. Elle étoit éperduement aimée d'un prince Celtibérien, nommé *Allucius*, auquel elle étoit fiancée. Scipion vit sa belle prisonnière, & l'admira. Il étoit alors jeune, sans engagement & victorieux : *& juvenis, & cœlebs, & victor*, comme le remarque un historien, Valère Maxime. Mais Scipion savoit également vaincre les ennemis des Romains & ses propres passions. Il fit venir devant lui Allucius, l'amant chéri de la belle Espagnole : « Nous sommes jeunes vous & moi, « lui dit Scipion ; ce qui fait que je puis vous « parler avec plus de liberté. Ceux des miens « qui m'ont amené votre épouse future, m'ont en « même temps assuré que vous l'aimiez avec ten- « dresse : & sa beauté ne m'a laissé aucun lieu « d'en douter. Si, comme vous, je songeois à « prendre un engagement, je souhaiterois que l'on « favorisât une passion si honnête & si légitime. « Je me trouve heureux de pouvoir, dans la con- « jecture présente, vous rendre un pareil service. « Celle que vous devez épouser, a été parmi nous, « comme elle auroit pu être dans la maison de ses « père & mère. Je vous l'ai reservée pour vous en « faire un présent digne de vous & de moi. La « seule reconnoissance que j'exige de vous pour « ce don, c'est que vous soyez ami du peuple Ro- « main. » Allucius, pénétré de joie & de reconnoissance, embrassoit les genoux de Scipion, & imploroit les dieux de récompenser un si grand bienfait, puisque lui-même il n'étoit pas en état de le faire autant qu'il l'auroit souhaité, & que

le

le méritoit son bienfaiteur. Scipion fit ensuite venir les père & mère & les autres parens de la jeune Espagnole. Ils avoient apporté une grande somme d'argent pour la racheter. Mais quand ils virent qu'ils la leur rendoient sans rançon, ils le conjurèrent avec de grandes instances de recevoir d'eux cette somme comme un présent, & témoignèrent que, par cette nouvelle grace, il mettroit le comble à leur joie & à leur reconnoissance. Scipion ne pouvant résister à des prières si vives & si pressantes, leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses pieds. Alors s'adressant à Allucius : " J'ajoute, lui dit-il, à la dot que " vous devez recevoir de votre beau-père, cette " somme que je vous prie d'accepter comme un " présent de nôces." Après tant de bienfaits, Allucius crut devoir se vouer entiérement au service des Romains. Il vint trouver Scipion avec un corps de quatorze cens cavaliers. Pour rendre encore plus durables les marques de sa reconnoissance, il fit graver sur un bouclier d'argent l'action de Scipion, & lui en fit présent. Ce bouclier, que ce général emporta avec lui en retournant à Rome, fut englouti par les eaux au passage du Rhône, avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve jusqu'en 1665 que quelques pécheurs le trouvèrent. Il est aujourd'hui dans le cabinet du roi de France.

Scipion, après avoir mis fin à la guerre d'Espagne par une grande bataille qu'il donna dans la Bétique, porta la guerre en Afrique. Il battit Hannon, un des meilleurs généraux Carthaginois, vainquit Syphax, roi de Numidie, & le fit prisonnier. De si heureux succès engagèrent les Carthaginois à rappeller en Afrique leur général Annibal que la fortune abandonnoit en Italie. Les deux généraux eurent une entrevue qui fut

inutile,

inutile, Scipion n'ayant pas voulu entrer dans aucune négociation ; c'est pourquoi les deux armées étant proches, on en vint bientôt aux mains. Après un long & sanglant combat, où Annibal & Scipion firent des prodiges de valeur, la victoire se déclara pour Rome qui dicta à sa rivale les conditions qui lui plurent. Scipion fut honoré du triomphe, & reçut alors le surnom d'*Africain*.

Cet illustre citoyen ayant été élu consul une seconde fois, passa en Asie, où, de concert avec son frère, il défit Antiochus l'an 189 avant Jesus-Christ. Ce roi, avant le combat qui décida de son sort, avoit fait proposer à Scipion de lui rendre sans rançon son fils encore jeune pris au commencement de cette guerre, & lui offroit de partager avec lui les revenus de son royaume. Mais le général Romain, insensible à tout intérêt personnel, avoit rejetté ces offres avec une fierté vraiment romaine. Cependant, lorsqu'il fut de retour à Rome, il trouva l'envie acharnée contre lui. On l'accusa d'avoir détourné à son usage une portion du butin fait en Asie, & d'avoir entretenu de secrètes correspondances avec Antiochus. Il fallut que le vainqueur d'Annibal, de Syphax & de Carthage, qu'un homme, à qui les Romains avoient offert le consulat & la dictature perpétuelle, se réduisit à soutenir le triste rôle d'accusé. Il le fit avec cette grandeur d'âme qui caractérisoit toutes ses actions. Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandoient en reproches contre lui, il se contenta le premier jour de faire le récit de ses exploits & de ses services, défense ordinaire aux illustres accusés. Elle fut reçue avec un applaudissement universel. Le second jour fut encore plus glorieux pour lui. Les tribuns du peuple étoient montés dès le matin

dans

dans la tribune aux harangues. L'accusé étant appellé, perça la foule, & se présenta accompagné d'une grande multitude de cliens & d'amis, & dès qu'on eut fait silence pour l'entendre : " Tribuns du peuple, dit-il, & vous, citoyens, c'est à " pareil jour que j'ai vaincu Annibal & les Carthaginois ; venez, Romains, allons dans les " temples rendre aux dieux de solemnelles actions " de graces." On le suivit en effet au capitole, & les tribuns restèrent seuls avec les crieurs qu'ils avoient amenés pour l'accuser.

Un certain Petilius avoit été suscité par Caton pour lui faire rendre compte de l'argent qu'il avoit reçu dans la province d'Antioche ; Scipion se présenta au sénat avec son registre, & dit que ce livre contenoit la recette & la dépense. On lui demanda qu'il déposât ce registre. Aussitôt Scipion le prend & le déchire en mille piéces devant le sénat.

Scipion, las de combattre l'ingratitude des hommes, s'étoit retiré sur la fin de ses jours à sa maison de campagne à Literne, où, à l'exemple des anciens Romains, il cultivoit la terre de ses mains victorieuses.

Scipion avoit une valeur réfléchie, & étoit persuadé qu'il est du devoir d'un général de ne hazarder sa vie que dans une action décisive. Quelqu'un le voyant agir en conséquence, lui disoit qu'il n'étoit point soldat ; *Non*, dit-il, *mais capitaine.*

On a reproché à Scipion d'être grand dormeur, non pour autre raison, dit Montagne, sinon qu'il fâchoit aux hommes qu'en lui seul il n'y eût aucune chose à redire. " Parmi tant d'admirables " actions de Scipion, personnage digne de l'opi- " nion d'une géniture céleste, ajoute le même " auteur, il n'est rien qui lui donne plus de grace

" que

" que de le voir nonchalamment & puérilement
" baguenaudant à amasser & choisir des coquilles,
" & jouer à cornichon va devant, le long
" de la marine avec Lælius : & s'il faisoit mauvais
" temps s'amusant & se chatouillant à représenter
" par écrit en comédies les plus populaires
" & basses actions des hommes. Et la tête pleine
" de cette merveilleuse entreprise d'Annibal &
" d'Afrique, visitant les écoles en Sicile & se
" trouvant aux leçons de la philosophie, jusqu'en
" avoir armé les dents de l'aveugle envie de ses
" ennemis à Rome."

Les comédies dont parle Montagne dans ce passage, sont sans doute celles de Térence auxquelles Scipion & Lælius, suivant Suétone, eurent beaucoup de part. On a révoqué en doute cette anecdote de Suétone; mais elle plaisoit à Montagne, & ce philosophe déclare expressément dans ses ouvrages qu'*on lui feroit déplaisir de le déloger de cette créance.*

THEMISTOCLE,

Général Athénien, fils de Néocle, citoyen distingué par sa naissance & sa vertu, mort à Magnésie, l'an 464 avant Jesus-Christ.

THÉMISTOCLE, né avec une ardeur extrême pour la gloire, étoit courageux, entreprenant; le repos sembloit l'inquiéter. Après la célèbre bataille de Marathon remportée par Miltiade, sa santé parut s'altérer, & lorsque ses amis lui en demandèrent la cause, il leur avoua que les trophées de Miltiade ne le laissoient point dormir. Grand homme d'état, son génie toujours pré-

voyant, toujours fécond en ressources, le rendit supérieur aux événemens ; personne n'a possédé à un plus haut degré l'art si souvent nécessaire de rappeller les hommes à leurs passions, pour les porter à ce qu'ils doivent faire. *Abregé chronologique de l'hist. ancienne, par M. la Combe.*

Les Grecs, après la journée de Marathon, se livroient à la joie d'avoir humilié Darius. Mais Thémistocle qui ne regardoit cette victoire que comme l'annonce d'un orage prochain, employa son crédit sur les Athéniens, & plus encore leur ancienne jalousie contre Egine, république de la Grèce alors la plus puissante sur mer, pour les porter à construire une flote qui devoit être le salut de la patrie dans la nouvelle guerre qu'il prévoyoit contre les Perses. En effet, Xercès, successeur de Darius au trône de Perse, ne tarda point à réunir ses forces pour venger l'affront que les Perses avoient reçu à la bataille de Marathon. Eurybiade Spartiate fut élu amiral des Grecs durant cette guerre. Thémistocle, dans une occasion critique, osa être d'un sentiment opposé à cet amiral, & lorsque celui-ci irrité de cette résistance, le menaça de le frapper, *frappe*, lui cria Thémistocle, *mais écoute*. L'intrépide Athénien eut tout l'honneur du combat naval qui se donna à Salamine. Mais ce qui le flatta le plus, comme il l'avoua depuis, ce furent les acclamations publiques qu'il reçut aux jeux olympiques.

La manière dont Athènes fut instruite de la principale part que Thémistocle avoit eue à cette fameuse journée de Salamine, mérite d'être remarquée. Tous les capitaines avoient été obligés de déclarer, par des billets placés sur l'autel de Neptune, ceux qui avoient le plus contribué à la victoire. Chacun, après s'être donné la première part, adjugea la seconde à Thémistocle,

& le peuple crut alors devoir décerner la première récompense à celui que chacun des capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui. Nous sommes, par la vanité, & surtout par l'ignorance, dit un auteur moderne, tellement nécessités à nous estimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque art est pareillement celui que chaque artiste regarde comme le premier après lui.

Thémistocle chargé par les Athéniens de lever des subsides considérables sur les alliés de la République, s'acquitta facilement de sa commission sur les villes riches, parce qu'on pouvoit leur enlever une contribution plus forte que celle demandée. Mais les habitans d'Andros réduits à l'indigence, ne craignirent point de résister à ses ordres. Le général Athénien leur déclara qu'il venoit accompagné de deux puissantes divinités, *le besoin & la force*, qui, disoit-il, *entraînent toujours la persuasion à leur suite.*—" Thémistocle, " lui répondirent les habitans d'Andros, nous " nous soumettrions, comme les autres alliés, à " tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par " deux divinités non moins puissantes que les " tiennes, l'indigence & le désespoir qui méconnoissent la force."

Thémistocle, après une célèbre victoire, marchant sur les dépouilles des ennemis, dit à celui qui le suivoit : " Ramasse ces dépouilles pour toi, " car tu n'és pas Thémistocle."

Ce général avoit un fils qui avoit beaucoup d'empire sur sa mère. Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit-il un jour en riant à ses amis, c'est l'arbitre de la Grèce ; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs. Oh ! quels petits conducteurs, ajoute un auteur moderne,

derne, on trouveroit souvent aux plus grands empires, si du prince on descendoit par degrés jusqu'à la première main qui donne le branle en secret !

Thémistocle préféra pour marier sa fille, un citoyen pauvre, mais instruit, à un autre qui étoit riche, mais ignorant. " J'aime mieux pour " mon gendre, ajoutoit-il, un homme qui ait " besoin de bien, que du bien qui ait besoin d'un " homme."

Les Athéniens à qui la supériorité des talens de Thémistocle portoit ombrage, le bannirent par le jugement de l'Ostracisme. Il se retira en Asie. Artaxercès Longue-main, qui eût dû être son plus cruel ennemi, si le mérite n'avoit des droits sur tous les cœurs, lui avoit offert un asyle. Ce prince lui donna le gouvernement de Magnésie. La guerre s'étant élevée entre les Perses & les Grecs, le roi le chargea du commandement général de ses armées ; mais le généreux Athénien refusa constamment de porter les armes contre son ingrate patrie, & afin de ne pas se rendre plus long-temps coupable d'un refus envers Artaxercès son bienfaiteur, il se donna la mort.

TIMOLEON,

Capitaine Corinthien, mort à Syracuse vers l'an 330 avant Jésus-Christ.

TIMOLÉON, au rapport de Plutarque, fut l'homme de son siécle qui, avec les plus foibles secours, exécuta les plus grandes entreprises. Sa haine contre la tyrannie éleva son courage jusqu'à l'héroïsme ; en moins de huit ans, & avec une très petite armée il délivra la Sicile du joug d'un despotisme cruel sous lequel elle gémis-

soit depuis long-temps. Mais un avantage bien précieux sans doute pour ce héros, c'est que les trophées qu'il érigea ne coûtèrent jamais à ses concitoyens aucune robe de deuil, ni même une seule larme.

Il n'y a que cette haine que Timoléon témoigna toute sa vie contre les tyrans, qui ait pu l'excuser de s'être rendu coupable de la mort de Timophane son frère. Ce jeune homme sacrifiant tout à ses plaisirs, & ne prenant conseil que de son ambition, qui lui dictoit que Corinthe avoit besoin d'un maître, marchoit à grands pas vers la souveraine puissance. Dans un dernier entretien que Timoléon eut avec cet ambitieux, il vit avec douleur que les menaces & la persécution ne pouvoient rien sur cet esprit altier. Il s'éloigna alors de lui, & se couvrit la tête de son manteau. Dans ce moment ceux qui l'accompagnoient se jettent sur Timophane, & le tuent.

Timoléon n'eut pas plutôt appris la mort de son frère, qu'il tomba dans l'accablement. Il refusa même long-temps de prendre part aux affaires des Corinthiens. Cependant quelques années après on le nomma capitaine général des troupes que l'on envoyoit en Sicile. Il étoit prêt à refuser cet emploi lorsqu'un mot plein de sens & d'élévation de la part du magistrat de la République, réveilla en lui l'ennemi de la tyrannie. « O Timoléon, lui dit-il, si tu acceptes cette charge, « nous croirons que tu as tué un tyran ; & si tu « la refuses, nous serons persuadés que tu as assassiné ton frère. »

Les Syracusains pleins de reconnoissance pour ce grand homme leur libérateur, virent un jour avec indignation deux particuliers l'accuser de malversation : le peuple étoit même prêt à mettre les délateurs en pièces, lorsque Timoléon arrêta

cette fureur : " O Syracusains, leur cria-t-il, " qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a " le droit de m'accuser. Gardez-vous, en cédant " à la reconnoissance, de donner atteinte à cette " même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous " avoir rendue." Un trait pareil peint mieux la vertu héroïque de Timoléon, que tous les éloges des historiens.

Ce qui rendroit encore cet illustre capitaine recommandable aux Syracusains, c'est qu'il sembloit qu'une divinité tutélaire veilloit elle-même sur ces jours. Dans le moment qu'après une célèbre victoire il offroit un sacrifice aux Dieux, deux assassins envoyés de la part des ennemis, trouvent le moyen de s'approcher de lui à la faveur de leur déguisement. Un d'eux avoit le bras levé pour le frapper lorsque cet assassin est lui-même renversé par un inconnu qui le poignarde, & se sauve aussitôt dans un lieu écarté. Le camarade du mort effrayé de ce coup imprévu, s'approche de l'autel, l'embrasse, & demandant grace à Timoléon, lui révèle la suite du complot. Cependant on va à la poursuite de l'inconnu qui crie de toute sa force qu'il n'a commis d'autre crime que d'avoir vengé la mort d'un père, que le malheureux qu'il venoit de tuer avoit autrefois assassiné dans la ville des Léontins. Il prend à témoin plusieurs des assistans qui confirment la vérité du fait, mais qui n'en admirent pas moins la manière dont la providence enchaîne souvent les événemens pour déconcerter les vains projets des hommes. *Plutarque*.

Timoléon content de voir revivre les loix dans Syracuse, se dépouilla volontairement de son autorité sur la fin de ses jours, & préféra l'état de simple citoyen de cette ville aux honneurs qui l'attendoient dans la Grèce.

VESPASIEN, (TITUS FLAVIUS)

Empereur Romain, né dans une petite maison de campagne près de Rieti l'an 9 de Jesus-Christ, d'une famille fort obscure, mort l'an 79 dans le même lieu où il étoit né. Il avoit été élevé à l'empire par son armée l'an 69.

IL est des hommes en qui les devoirs de leur place semblent élever le courage, & l'on ne connut toutes les vertus de Vespasien que lorsqu'il fut empereur. Il succédoit à une longue suite de princes, ou méchans, ou imbécilles; & il devoit être bien consolant alors pour les Romains de voir un empereur laborieux, sobre, vigilant, sachant la guerre, & aimant la paix, respectant les loix & les mettant en vigueur; un empereur enfin persuadé que la souveraine puissance ne lui a été remise que pour le bonheur de ses peuples. Vespasien s'occupa dans tout le cours de son règne à remédier aux maux de l'Empire, depuis long-tems en proie à des tyrans qui, pour comble de malheur, étoient prodigues jusqu'à la folie. Les finances étoient entiérement dissipées, Vespasien les rétablit par sa grande économie. On pouvoit peut-être lui reprocher d'avoir souvent employé des moyens très-bas pour avoir de l'argent; mais l'usage qu'il fit de cet argent semble l'excuser.

Vespasien avoit obtenu le consulat sous l'empereur Claude. Lorsque Nerva fut monté sur le trône, il suivit ce prince dans son voyage de Grèce. Néron prenoit plaisir à déclamer de mauvais vers qu'il avoit faits, & à les chanter. Malheur aux auditeurs qui n'avoient point assez de pouvoir sur eux pour résister au sommeil que ces vers insipides provoquoient. Vespasien ne put

s'en défendre, & il encourut aussitôt la disgrace de cet empereur comédien. Il se retira dans une petite ville où il n'attendoit que la mort, lorsqu'on lui apporta les provisions de lieutenant de l'empereur pour la guerre contre les Juifs qui s'étoient révoltés. Cette guerre étoit importante, & Néron avoit besoin d'un général courageux, expérimenté, & dont le nom obscur ne fut pas capable de donner de l'ombrage au prince. Vespasien remplissoit toutes ces conditions. Vigilant, actif, & toujours occupé de son objet, il fit la guerre dans la Palestine avec le plus grand succès. On le regarda bientôt comme l'homme le plus capable de soutenir la gloire de l'Empire, que Néron & ses successeurs qui ne firent que passer, avoient jetté dans le plus grand avilissement.

Vitellius étoit encore sur le trône, que Vespasien fut salué empereur par les armées d'Orient. Il s'étoit transporté en Egypte pour y régler des mouvemens en sa faveur, lorsqu'il apprit à Alexandrie la mort de son rival. Le nouvel empereur ne se fit pas d'abord aimer des habitans de cette ville. Les Alexandrins, amis du faste & de la dépense, ne trouvoient dans Vespasien qu'un homme simple, frugal, & qui les fatiguoit encore par des impositions nouvelles. Mais ce prince sut bientôt gagner leur affection par une petite scène qui mérite d'être rapportée. Deux hommes du peuple, l'un aveugle, l'autre perclus d'une main, se jettèrent à ses genoux, & le supplièrent de les guérir. Ils étoient avertis, disent-ils, par leur dieu Sérapis, que le nouvel empereur avoit ce pouvoir s'il vouloit appliquer sa salive sur les yeux de l'aveugle, & presser de son pied la main de celui qui étoit estropié. Vespasien, ennemi de tous ces petits moyens de surprendre l'admiration du peuple, rejetta d'abord leur demande.

Ces malheureux insistèrent. Les courtisans qui croyent ou qui feignent de croire que rien n'est impossible à leur prince, appuyèrent les prières des deux malades. Vespasien parut ébranlé par leurs instances; mais après un moment de réflexion, il ordonna à plusieurs médecins d'examiner si l'aveugle & le paralytique qui se présentoient pouvoient être guéris par des secours humains. Les médecins, après leur examen, répondirent en général, que dans celui qui se plaignoit de ne point voir, les organes de la vision n'étoient pas détruits; & que la main de l'autre avoit souffert une espèce de luxation qu'une pression forte pouvoit corriger. Et prenant aussitôt le langage de courtisan: « La volonté des dieux est peut-être « que le prince soit manifestement reconnu le « ministre de leurs bienfaits envers les hommes. » Ils firent d'ailleurs observer à l'empereur que le ridicule de cette guérison manquée ne pouvoit tomber que sur ces misérables; mais que si au contraire elle réussissoit, son succès tourneroit à la gloire du prince. Vespasien, persuadé par ce discours, consentit enfin à faire des miracles. Il ordonna qu'on lui amenât les malades, & se fiant à sa bonne fortune, il fit, d'un air assuré & en présence d'une multitude attentive, les opérations qui lui avoient été demandées; aussitôt l'aveugle voit, & la main estropiée reprend ses fonctions. Suétone, Dion, Tacite rapporte ces faits, & ce dernier historien, pour confirmer la vérité de son récit, ajoute que du tems qu'il écrivoit, c'est-à-dire, sous le règne de Trajan, ceux qui avoient été témoins de ces guérisons subites persistoient à les attester, quoiqu'ils n'eussent plus d'intérêt à en imposer.

Vespasien ne fut pas plutôt sur le trône, que des flatteurs s'empressèrent de lui fabriquer une

généalogie qu'ils faisoient remonter jusqu'aux fondateurs de Rieti sa patrie. Ils lui donnoient pour ancêtre un compagnon d'Hercule, dont on montroit un monument sur le grand chemin qui traversoit le pays des Sabins. Vespasien se mocqua de ces généalogistes mercenaires, & ce fut toute la récompense qu'ils eurent de leur adulation.

Histoire des Empereurs.

Il étoit si éloigné de rechercher le faste & l'éclat extérieur, que le jour qu'il triompha des Juifs, fatigué & ennuyé de la longueur de la cérémonie, il dit ces mots qui décéloient toute la franchise de son caractère : " Je suis puni comme je
" le mérite. Il me sied bien, à l'âge où je suis,
" d'avoir voulu me décorer par le triomphe, com-
" me si cet honneur étoit dû à mes ancêtres, ou
" que j'eusse jamais été à portée de l'espérer.

Suétone & Dion.

Le roi des Parthes lui ayant écrit avec cette inscription : *Arsace, roi des rois, à Vespasien* ; au lieu de réprimer cet orgueil, il se contenta de le mépriser, & répondit simplement : *Flave Vespasien à Arsace, roi des rois.*

Ce prince vivoit familièrement avec les sénateurs, les invitoit à sa table, & alloit manger chez eux. Il promettoit à ses amis de les railler, & lorsqu'on affichoit des plaisanteries sur lui, il en faisoit afficher aussi pour y répondre.

Vespasien n'étant encore que simple particulier, & vivant fort à l'étroit, avoit marqué beaucoup d'avidité pour l'argent. C'est ce qui lui fut reproché par un vieil esclave, qui le voyant devenu empereur, lui demanda avec les prières les plus vives & les plus pressantes, d'être mis gratuitement en liberté. Comme Vespasien le refusoit, & exigeoit de l'argent : " Je le vois bien, dit l'esclave,

" le renard change de poil, mais non de carac-
" tère."

Les députés d'une ville ou d'une province étant venus lui annoncer que par délibération publique on avoit destiné un million de sesterces (cent vingt-cinq mille livres) à lui ériger une statue colossale : " Placez-la ici sans perdre de tems, " leur dit-il, en présentant sa main formée en " creux : voici la base toute prête."

L'histoire de son règne fait mention de plusieurs autres traits pareils. Un de ses officiers le sollicitoit de donner une intendance à quelqu'un qu'il disoit être son frère ; le prince se douta qu'il y avoit un marché. Il manda secrétement le candidat lui-même, qui avoua au prince qu'il avoit promis une certaine somme à celui qui l'aidoit de sa faveur. Le prince se fit payer cette somme, & accorda sur le champ l'emploi souhaité. Cependant le solliciteur qui ne savoit rien de ce qui s'étoit passé, étant revenu à la charge : " Je te con-" seille, lui dit Vespasien, de te pourvoir d'un " autre frère ; car celui que tu croyois ton frère, " est le mien."

Dans un voyage qu'il faisoit en litière, il remarqua que son muletier s'étant arrêté sous le prétexte de ferrer ses mules, un particulier qui sollicitoit une affaire, avoit profité de l'occasion pour présenter sa requête. *Combien as-tu gagné à ferrer la mule ?* dit Vespasien au muletier : & il l'obligea de lui donner la moitié de la somme. C'est à cette anecdote rapportée par Suétone, que l'on a fait remonter l'origine de notre expression proverbiale, *ferrer la mule.*

Vespasien avoit mis un impôt sur les urines. Tite, son fils, qui avoit des sentimens plus élevés, témoigna qu'il désapprouvoit une exaction si sordide. Lorsque Vespasien eut reçu le premier

argent de cet impôt, il le porta au nez de son fils, & lui ayant demandé s'il sentoit mauvais : " Eh " bien, ajouta-t-il, vous savez pourtant de quelle " origine vient cet argent."

Vespasien achetoit souvent des marchandises pour les revendre plus cher. Mais il fit ensorte qu'une partie de ses extorsions fût attribuée à Cenis une de ses concubines. Cette femme qui avoit un esprit d'intérêt si ordinaire aux personnes de son état, vendoit les charges & les commissions à ceux qui les sollicitoient, les absolutions aux accusés, innocens ou coupables, & les réponses mêmes de l'empereur.

On imputoit encore à Vespasien d'employer à dessein dans les finances les hommes les plus avides pour les condamner lorsqu'ils se seroient enrichis. Ce prince ne regardoit les financiers que comme des éponges qu'il pouvoit presser après les avoir laissé se remplir.

Ces moyens qu'employoit Vespasien, furent blâmés principalement par les favoris de ce prince qui pensoient que c'étoit à eux & non pas à lui à vendre ses graces. Mais si Vespasien vendit des absolutions, il ne fit jamais condamner un innocent pour avoir sa dépouille, & après l'exemple des Caligula & des Néron, ce pouvoit être un mérite. D'ailleurs Vespasien, lors de son élévation au trône, avoit trouvé les trésors de l'empire épuisés, & si ce prince simple, frugal, économe, chercha à en amasser, ce ne fut que pour subvenir aux dépenses publiques. Il fit faire des travaux considérables pour les grands chemins, sans vexer les habitans des pays par lesquels ils passoient. Il répara les dommages que plusieurs villes avoient soufferts, soit par des tremblemens de terre, soit par des incendies. Il orna la capitale de plusieurs édifices, & étendit

ses libéralités sur des citoyens qui se trouvoient dans le cas d'en avoir besoin. Des hommes consulaires qui étoient tombés dans la disette, obtinrent de ce bon prince, pour soutenir leur rang, une pension annuelle de cinq cens mille sesterces (soixante-deux mille cinq cens livres).

Vespasien, dès le commencement de son regne, s'étoit appliqué à rétablir l'ordre parmi les gens de guerre, dont les excès & les insolences désoloient les villes & les provinces. Il avoit eu soin surtout de remédier à la mollesse, l'écueil de la discipline militaire. Un jeune officier qu'il avoit nommé récemment à un grade militaire, étant venu l'en remercier, tout parfumé, il lui dit d'un ton sévère : *J'aimerois mieux que vous sentissiez l'ail :* & il révoqua les provisions de la charge qu'il lui avoit donnée.

Vespasien, naturellement porté à la clémence, ne connut point ces défiances ombrageuses qui amènent l'injustice & la cruauté. Ses amis l'exhortant un jour à éloigner de sa personne Metius Pomposianus, parce que le bruit couroit que son horoscope lui promettoit l'Empire, il le fit consul, & ajouta en riant : « S'il devient jamais empereur, il se souviendra que je lui ai fait du bien. Je plains, disoit-il quelquefois, ceux qui conspirent contre moi, & qui voudroient occuper ma place ; ce sont des fous qui aspirent à porter un fardeau très-pesant. »

Un Démétrius affectoit de blâmer hautement la conduite de Vespasien ; il poussoit même l'insolence jusqu'à se présenter devant ce prince sans lui rendre aucun des honneurs dus à son rang. L'empereur se contenta de lui dire : « Tu fais tout ce qui est en toi pour que je t'ôte la vie, mais je ne tue point un chien qui aboie. » Vespasien se contenta de faire enfermer ce cynique dans une isle.

On pourroit peut-être reprocher à Vespasien la mort du sénateur Helvidius Priscus, & celle du Gaulois Sabinus & d'Epponine sa femme. Helvidius étoit un homme d'une exacte probité, mais dur, févere, & qui, sans égard pour le rang de Vespasien, lui résista souvent dans le sénat avec la plus grande audace. L'empereur à la fin fatigué de ses excès, & qui pouvoit craindre qu'Helvidius ne tentât de se former un parti, le livra à la justice du sénat. Il fut envoyé en exil, & peu de tems après l'empereur donna ordre qu'on le fit mourir. Une réponse d'Helvidius pourra faire connoître le caractère de ce fier Romain. Vespasien dans un instant d'emportement le menaçoit de la mort. « Vous ai-je dit, lui répondit Helvidius, « que je fusse immortel ? Vous ferez votre métier « de tyran en me donnant la mort ; moi celui de « citoyen en la recevant sans trembler. »

Le sort du Gaulois Sabinus & d'Epponine sa femme a plus de droit d'intéresser les ames sensibles par les circonstances que rapporte l'histoire. Sabinus s'étoit engagé dans la révolte des Bataves contre l'Empire. Il fut vaincu par les Séquanois, alliés des Romains. Il ne lui restoit d'autre parti à prendre, pour mettre sa vie en sûreté, que de se retirer en Germanie. Mais il étoit retenu par sa tendresse pour une épouse jeune, vertueuse, & qu'il ne lui étoit pas possible d'emmener avec lui. Dans cette extrémité, & craignant la séparation de sa chère Epponine, plus que la mort même, il se retira à sa maison de campagne, où il avoit des grottes souterraines fort profondes, qui n'étoient connues de personne, & qui lui servoient de retraite pour y cacher ses trésors. Résolu de s'y cacher lui-même, il commença par mettre le feu à sa maison de campagne, afin de faire croire qu'il avoit péri dans cet incendie. Et s'é-

tant retiré dans sa caverne avec deux de ses affranchis sur la fidélité desquels il pouvoit compter; il en envoya un à sa femme pour lui annoncer qu'il avoit été consumé par les flammes. Il n'ignoroit pas quel coup il portoit à ce cœur sensible; mais son dessein étoit de confirmer dans le public la vérité du bruit de sa mort par la sincérité de la douleur de sa chère Epponine. En effet, cette tendre épouse n'eut pas plutôt reçu cette nouvelle, qu'elle s'abandonna aux pleurs, aux gémissemens. Elle passa dans cet état plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture. Sabinus instruit de sa situation, en craignit les suites. Il la fit avertir secrétement qu'il respiroit encore, mais qu'il ne respiroit que pour elle, & lui indiqua le lieu de sa retraite. Epponine y vola. Mais elle ne s'y rendoit que la nuit, afin d'écarter tout soupçon, & revenoit chez elle pendant le jour, où elle continuoit de se livrer à ses chagrins pour entretenir une erreur salutaire à tous deux. Peu à peu elle se permit des absences plus longues, & s'enterra avec son cher Sabinus. Les historiens ajoutent qu'étant devenue grosse, elle se délivra elle-même comme une lionne dans son antre, & qu'elle nourrit de son lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triste séjour. Elle passa près de neuf ans dans ce tombeau. Mais enfin les tentatives que cette vertueuse épouse faisoit souvent pour procurer à son mari un sort moins rigoureux, contribuèrent à faire découvrir le lieu de sa retraite. Il fut pris avec sa femme & ses enfans. On les amena prisonniers à Rome, & parurent devant l'empereur. Epponine parla à Vespasien avec courage, elle tâcha de l'attendrir, & lui présentant ses enfans: « César, lui dit-elle, « j'ai mis au monde ces tristes fruits de notre

« disgrace,

" disgrace, & je les ai allaités dans l'horreur des
" ténèbres, afin de pouvoir vous offrir un plus
" grand nombre de supplians." Vespasien versa des larmes; mais la politique Romaine, cruelle à l'égard de tous les étrangers qui avoient favorisé les rebelles à l'Empire, combattit sa clémence. Il envoya Sabinus & Epponine au supplice, & ne fit grace qu'à leurs enfans. Cette généreuse gauloise reprenant alors tout son courage, & insultant par ses reproches un prince qu'elle n'avoit pu fléchir par ses larmes, elle lui déclara qu'elle ne se reprochoit que ses prières, & qu'elle avoit vécu avec plus de satisfaction dans l'obscurité d'un tombeau, que lui sur le trône.

Vespasien étoit parvenu jusqu'à l'âge de soixante-dix ans sans éprouver aucune incommodité; mais une violente douleur dans les intestins qu'il ressentit alors, sembloit annoncer que sa fin étoit prochaine. Tout le monde s'inquiétoit à son sujet, lui seul paroissoit tranquille. On débitoit, comme un présage de mauvais augure pour le prince, que le mausolée des Césars s'étoit tout d'un coup ouvert. " Ce prodige ne me regarde
" point, dit Vespasien : je ne suis point de la race
" d'Auguste." Une comète ayant paru au ciel avec une longue chevelure, il dit gaiement à ceux qui s'en entretenoient : " Si cet astre menace
" quelqu'un, c'est le roi des Parthes qui a de longs
" cheveux, & non pas moi qui suis chauve."

Cependant son mal augmentoit tous les jours; il connut lui-même le danger où il étoit, & dit à ses amis par une raillerie assez fine de l'adulation des Romains, qui déifioient leur empereur après leur mort : *Je sens que je deviens dieu.*

Sa maladie ne l'empêcha pas de travailler aux affaires du gouvernement avec le même zèle & la même assiduité. Il répondit aux représenta-

tions qu'on lui faisoit à ce sujet, qu'*il falloit qu'un empereur mourût de bout*.

On a comparé Vespasien à Auguste. Il fit fleurir, à *son exemple*, les arts dans son Empire. Il distribua des récompenses aux gens de lettres & aux artistes qui s'étoient distingués dans leur art. Un ingénieur avoit imaginé de son tems en moyen de transporter, à peu de frais, au capitole, des colonnes d'une grandeur énorme. Vespasien loua l'invention, & il accorda une gratification à l'auteur, sans permettre cependant que l'on se servît de ses machines. *Il faut*, dit-il, *que les pauvres puissent gagner leur vie.*

Lorsque Vespasien fut mort, le peuple ingrat sembla oublier tous les bienfaits de ce prince pour se rappeller quelques-unes de ses exactions. Il étoit alors d'usage de faire représenter dans les pompes funèbres la personne du mort par un bouffon qui en exprimoit le caractère par ses gestes & par ses discours. Celui qui s'étoit chargé de ce ridicule personnage, aux funérailles de Vespasien, demanda à quoi se montoit la dépense de la cérémonie; & comme on lui dit qu'elle alloit à dix millions de sesterces (douze cens cinquante mille livres). " Donnez-moi cette somme, s'é-
" cria-t-il, & jettez mon corps, si vous le voulez,
" dans le Tibre."

THÉODOSE LE GRAND, (FLAVIUS THEODOSIUS MAGNUS)

Empereur, né à Cauca, ville de la Galice en Espagne. Il étoit fils du comte Théodose. Gratien l'associa à l'empire l'an 379. Il est le dernier prince qui ait possédé l'empire Romain en entier. Il mourut d'hydropisie à Milan le 17 janvier 395. Il étoit âgé de cinquante ans, & en avoit regné seize.

LE diadème qu'il n'avoit pas desiré n'altera rien dans son caractère. Aussi chaste, aussi humain, aussi désintéressé qu'il l'avoit été dans sa vie privée, il ne se permettoit que ce que les loix lui avoient toujours permis. Sensible à l'amitié, ami des hommes vertueux, fidèle dans ses promesses, libéral & donnant avec grandeur, communicatif & d'un accès facile, il ne voyoit dans la souveraineté que le pouvoir d'étendre ses bienfaits. Son extérieur noble & majestueux attiroit le respect; sa bonté inspiroit la confiance. Prudent & circonspect dans le choix des magistrats, il eut en arrivant à l'Empire, le singulier bonheur d'en trouver en place un grand nombre tels qu'il les auroit choisis. Il n'étoit pas savant; mais il avoit un goût exquis pour ce qui regarde la littérature, & il aimoit les gens de lettres, pourvu que l'usage qu'ils faisoient de leurs talens n'eût rien de dangereux. Il s'instruisoit avec soin de l'histoire de ses prédécesseurs, & ne cessoit de témoigner l'horreur que lui inspiroient l'orgueil, la tyrannie, & surtout la perfidie & l'ingratitude. Les actions lâches & indignes excitoient subitement sa colère; mais il s'appaisoit aisément, & un court délai adoucissoit la sévérité de ses ordres. Il savoit parler à chacun selon son rang, sa qualité,

sa profession. Ses discours avoient en même temps de la grace & de la dignité. Il pratiquoit les exercices du corps, sans se livrer trop au plaisir, & sans se fatiguer. Il aimoit surtout la promenade; mais le travail des affaires précédoit toujours le délassement. Il n'employoit d'autre régime pour conserver sa santé, qu'une vie sobre & frugale; ce qui ne l'empêchoit pas de donner dans l'occasion des repas, où l'élégance & la gayeté brilloient plus que la dépense. Il diminua dès le commencement celle de sa table, & son exemple tint lieu de loi somptuaire. Mais il conserva toujours dans le service de sa maison cet air de grandeur, qui convient à un puissant prince.

Hist. du Bas-Empire, par M. le Beau.

Théodose mérita le surnom de *Grand* par ses victoires sur les Goths, les Alains, & l'usurpateur Maxime, & par son zèle pour la foi catholique. Dans les trois premières années de son règne, il ne condamna personne à mort. Il ne fit usage de son pouvoir que pour rappeller les exilés, relever par ses libéralités les familles ruinées, il faisoit grace aux coupables dont les crimes pouvoient être oubliés. Il avoit rendu une loi par laquelle il étoit ordonné aux magistrats de visiter les prisons à l'approche des fêtes de Pâques, & de délivrer les prisonniers qui ne se seroient pas rendus coupables des crimes spécifiés par cette même loi. Ce fut en portant cette ordonnance qu'il dit ces paroles mémorables : *Plût à dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter les morts.*

Il avoit commis des juges à l'examen d'une conspiration qu'on prétendoit formée contre sa personne. Comme il les exhortoit à procéder avec équité & avec douceur : "Notre premier soin, " dit un des commissaires, doit être de songer à " la conservation du prince." *Songez plutôt à sa*

réputation,

réputation, répond Théodose; *l'essentiel pour un empereur n'est pas de vivre long-temps, mais de bien vivre.*

Théodose avoit donné pour précepteur à Arcadius son fils aîné, Arsene, diacre de l'église romaine, non moins recommandable par son mérite que par sa naissance. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre du prince pour assister à ses études, il le trouva assis, & Arsene debout. Il se fâcha contre Arsene de ce qu'il en usoit ainsi, lui dit de s'asseoir, & ordonna au jeune prince d'être debout & découvert quand son précepteur lui parleroit, ajoutant qu'il le croiroit indigne du trône Impérial, s'il ne rendoit à chacun ce qui lui est dû.

Les cruelles guerres que Théodose eut à soutenir contre l'usurpateur Maxime, l'avoient mis dans la nécessité d'imposer sur ses peuples un nouveau tribut qui fit soulever les habitans d'Antioche. Ils renversèrent les statues de l'empereur, de l'impératrice Flaccille, & des princes leurs enfans, & se portèrent aux dernières extrémités. Théodose ne fut pas plutôt instruit de cette révolte, que n'écoutant que son premier ressentiment, il voulut que cette ville rebelle fût détruite, & ses habitans ensevelis sous ses ruines. Les passions dans ce prince étoient vives & violentes; mais ses réflexions & sa piété le ramenoient aussitôt à la douceur; il se contenta d'ôter à la ville d'Antioche ses privilèges qu'il lui rendit à la prière du saint évêque Flavien. Si deux années après Théodose se rendit coupable du massacre de Thessalonique qui s'étoit également révolté contre son souverain, c'est qu'il eut le malheur de trouver à sa cour un de ces hommes perfides & habiles à se revêtir de toutes les apparences des vertus pour surprendre la confiance du prince. Un conduc-

teur de chars de Thessalonique, coupable d'un crime infâme, avoit été mis en prison par les ordres de Botheric, gouverneur de l'Illyrie. Le temps des courses du cirque approchoit, & le peuple de Thessalonique passionné pour les spectacles, & qui croyoit ce cocher nécessaire à ses plaisirs, s'attroupa pour demander son élargissement. Sur le refus du commandant, il se mutina. La sédition fut violente; plusieurs magistrats y perdirent la vie, & Botheric donnant ses ordres pour contenir cette troupe de mutins, fut lui-même massacré. Théodose, d'un tempérament toujours vif & violent, fut enflammé de colère à la nouvelle de cet attentat. Un de ses favoris & de ses ministres, nommé Rufin, homme d'un esprit insinuant, mais pervers & caché, lui représenta qu'il étoit nécessaire de donner un exemple capable d'arrêter pour toujours les séditions, & de maintenir l'autorité du prince dans la personne de ses officiers. Des ordres en conséquence furent expédiés pour faire passer tous les Thessaloniciens au fil de l'épée. C'étoit confondre l'innocent avec le coupable, & renverser toutes les loix divines & humaines qui veulent que le souverain ne verse le sang de ses sujets coupables qu'avec le glaive de la justice. L'histoire ajoute que Théodose revenu à lui-même, & touché du repentir, avoit envoyé de nouveaux ordres pour révoquer les premiers; mais la rapidité avec laquelle ils furent exécutés, ne lui laissa pas le temps de réparer sa faute. La perfidie qu'on apporta dans leur exécution, semble ajouter encore à l'atrocité de l'action. Les officiers chargés de la lettre du prince, avoient annoncé pour le lendemain une course de chars. Le peuple qui ne savoit pas qu'il couroit à la mort, se rendit en foule dans le cirque. Des soldats placés dans différens postes

s'approchent

s'approchent aussitôt au signal qu'on leur donne. Ils poussent un grand cri, & se jettent avec fureur sur la multitude. On frappe, on égorge, on tue les enfans sur le sein de leurs mères. Des étrangers, des citoyens paisibles qui n'avoient eu aucune part à la sédition, sont enveloppés dans le massacre. Au milieu de ces horreurs on remarqua une action généreuse que l'histoire a transmise. Un esclave voyant son maître saisi par les soldats, l'arrache des leurs mains, & pour lui donner le temps de s'échapper, il se livre lui-même, & reçoit la mort avec joie. Le massacre dura trois heures. Sept mille hommes y périrent.

Histoire du Bas-Empire.

Théodose avoit imité David dans son péché, il l'imita également dans sa pénitence. Lorsque le cœur déchiré de remords, ce prince religieux se présenta pour entrer dans l'église de Milan, il souffrit qu'Ambroise, archevêque de cette ville, lui en refusât l'entrée. Rien ne fut comparable à la fermeté héroïque du saint évêque que la profonde humilité de l'empereur, qui, se sentant coupable, se soumit à une pénitence publique comme le moindre de ses sujets.

Théodose, convaincu par sa propre expérience que l'innocence n'est que trop souvent la victime des passions ou des erreurs d'un juge, ordonna par une loi que les sentences de mort & de confiscation de biens n'auroient leur exécution que trente jours après qu'elles auroient été prononcées. Son objet étoit de laisser à la raison le temps de revenir à l'examen, & de réformer les jugemens dans lesquels elle n'auroit pas été consultée. Au reste cette loi de Théodose ne faisoit qu'étendre aux jugemens rendus par le prince, ce qui se pratiquoit à l'égard des sentences prononcées par les tribunaux. Le sénat Romain sous le règne de

Tibère

Tibère avoit ordonné que les sentences de condamnation ne seroient mises à exécution qu'après un délai de dix jours.

Si quelque sage réglement peut encore faire pardonner à Théodose son crime envers ses sujets de Thessalonique, c'est cette loi par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquoient que sa personne. « Si quelqu'un, écrivoit-il au préfet du prétoire, s'échappe jusqu'à « diffamer notre nom, notre gouvernement & « notre conduite, nous ne voulons pas qu'il soit « sujet à la peine ordinaire portée par les loix, ou « que nos officiers lui fassent souffrir aucun traite- « ment rigoureux. Car, si c'est par légéreté « qu'il a mal parlé de nous, il faut le mépriser ; « si c'est par une aveugle folie, il est digne de « compassion ; & si c'est par malice, il faut lui « pardonner. » On renverse tout, a dit le président de Montesquieu, si l'on fait des paroles un crime capital, au lieu de les regarder comme le signe d'un crime capital.

STANISLAS I,

Roi de Pologne, grand duc de Lithuanie, duc de Lorraine & de Bar, né à Léopold, le 20 Octobre 1677, mort en Lorrain le 23 Février 1766. Il étoit fils de Raphaël Lesczinski, général de la grande Pologne, & ensuite trésorier de la couronne.

STANISLAS avoit coutume de dire qu'une seule vertu vaut mieux qu'un siécle d'ayeux. Ce seroit mal répondre à un sentiment si sublime que de s'occuper à prouver l'ancienneté de sa maison. Ce grand prince ne se rappelloit la gloire de ses ancêtres

ancêtres que pour s'exciter à l'héroïsme. Son éducation fut pleine & laborieuse. Convaincu par les événemens pénibles de sa vie que l'on change plutôt ses desirs que l'ordre des choses, il n'enchaîna jamais son bonheur à la fortune, & l'attendit du plaisir seul de faire du bien. Rendre les hommes heureux étoit le principe de toutes ses actions. Sa valeur, sa magnanimité, son économie même découloient d'une source si pure. Combien d'établissemens utiles, d'édifices superbes, d'embellissemens de toute espèce créés de ses propres deniers pour la gloire & l'utilité de la Lorraine! Un Athénien se félicitoit d'être né du temps de Socrates; tous les Lorrains se regardoient heureux d'être nés sous le regne de Stanislas. Doux, affable, compatissant, il s'entretenoit avec ses sujets comme avec ses égaux; il partageoit leurs peines & les consoloit en père tendre. Son peuple ne l'appelloit pas autrement que Stanislas *le Bienfaisant*, titre qui ne peut être comparé qu'à celui de *Bien-Aimé*. Ce prince, après nous avoir donné pendant sa vie l'exemple de toutes les vertus, nous instruit encore après sa mort dans les écrits qu'il a laissés & qui ont été rassemblés en quatre volumes *in* 8° & *in* 12, sous le titre d'*Oeuvres du philosophe Bienfaisant*. Cet ami des hommes avoit une physionomie des plus heureuses, & qui annonçoit toute la candeur de son ame. Comme il avoit beaucoup d'esprit & de lumières, il protégea d'une manière particulière les sciences & les arts qu'il cultivoit lui-même avec succès. S'il n'avoit été qu'un simple particulier, on le loueroit ici de ses talens pour la mécanique. Stanislas eut le rare avantage de trouver dans un père tendre un ami éclairé qui se rendit le compagnon d'études de son fils, pour l'aider plus facilement dans sa marche. Le jeune Stanislas récom-

pensa

pensa ces soins paternels par les progrès les plus rapides dans les sciences & dans la vertu. A l'âge de dix-neuf ans il discuta dans les diètes avec la plus vive éloquence les intérêts de la Pologne. " Stanislas Lefzczynski, écrivoit alors l'évêque de " Warmie, est regardé parmi nous comme l'hon- " neur de notre patrie. On pourroit l'appeller les " délices du genre humain ; une heureuse faci- " lité de moeurs qui éclate dans ses discours & " dans ses manières, lui soumet généralement " tous les coeurs. Je ne doute point qu'il ne soit " né pour être la gloire de son siécle, du moins " est-il dès-à présent la joie de sa nation. Sa nais- " sance, toute distinguée qu'elle est, n'est point " au-dessus de ses vertus, & ses vertus sont infi- " niment au-dessus de son âge. Dans la première " fleur de sa jeunesse, on voit éclore les fruits " d'un âge avancé, & pour tout dire en un mot, " tout est grand en lui : son caractère, son génie, " ses sentimens, & jusqu'à l'espoir qu'il donne à " nos peuples des avantages qu'il peut un jour " leur procurer."

En 1704, Stanislas fut député par l'assemblée de Varsovie auprès de Charles XII, roi de Suède, qui venoit de conquérir la Pologne, & de détrôner Frédéric Auguste. Stanislas étoit alors âgé de vingt-sept ans, Palatin de Posnanie, & avoit été ambassadeur extraordinaire auprès du Grand Seigneur en 1699. Charles témoigna plusieurs fois la satisfaction & l'étonnement que lui causoient l'air plein de noblesse & le mérite supérieur du jeune député. Il dit un jour en sortant d'une longue conférence avec Stanislas, *qu'il n'avoit jamais vu d'homme si propre à concilier tous les partis ;* & il ajouta : *Voilà celui qui sera toujours mon ami.* On s'apperçut bientôt après que ces paroles signifioient :

froient : Voilà celui que je donnerai pour roi à la Pologne. *Histoire de Charles XII.*

Le primat de Pologne étoit accouru pour faire tomber le choix du conquérant sur un Lubomirski. Il représenta que Stanislas Lefzczynski étoit trop jeune ; *mais il est à-peu-près de mon âge*, répliqua séchement Charles XII ; & aussitôt il envoya le comte de Hoorn signifier à l'assemblée de Varsovie qu'il falloit élire un roi dans cinq jours, & qu'il falloit élire Stanislas Lefzczynski. Le cardinal Primat ne voulut point se trouver à l'assemblée. L'évêque de Posnanie vint présider à sa place, & proclama le 2 Juillet 1704 Stanislas I, roi de Pologne & grand duc de Lithuanie. Ce ne fut néanmoins que le 24 Septembre de l'année suivante qu'il fut couronné par l'archevêque de Léopold, & en présence du roi de Suède qui voulut être témoin de cette cérémonie.

Le nouveau roi suivit Charles XII. en Saxe, où il y eut en 1706, après plusieurs combats, un traité de paix conclu entre les deux rois d'une part, & le roi Auguste qui renonça à la couronne de Pologne, & reconnut pour légitime souverain de cet état Stanislas. Mais tous les trophées du conquérant du Nord ayant été renversés en un seul jour à la bataille de Pultava le 28 Juin 1709, Auguste oublia bientôt ses engagemens. La Pologne se vit de nouveau déchirée par ses propres mains & par celles des Moscovites vainqueurs de Charles XII. Stanislas, touché des malheurs des Polonois, & ne pouvant plus se flatter de jouir d'une paix qui lui laissât les moyens de rendre son peuple heureux, ambitionna la seule gloire qui lui restoit, celle de sacrifier une couronne à sa patrie. Il avoit écrit à Charles XII. pour avoir son consentement ; & comme ce roi refusoit d'approuver une telle démarche, Stanislas alla à Bender, où Charles s'étoit retiré après sa défaite.

Stanislas,

Stanislas, pour mieux couvrir sa marche, se disoit un Suédois envoyé vers son souverain. Il ignoroit que Charles avoit été fait prisonnier, & il fut lui-même arrêté par les Turcs. Le monarque Suédois, dans la captivité, agissoit & pensoit encore en roi & en vainqueur. Il fit dire à Stanislas de ne faire aucun traité avec Auguste, & lui promit de le rétablir incessamment sur le trône où il l'avoit déja placé. Mais ces promesses furent vaines. Charles désespérant de pouvoir armer les Turcs contre les Moscovites, demanda sa liberté, & l'obtint facilement; il repassa dans ses états: ce roi assigna pour retraite à Stanislas le duché des Deux Ponts, & lui céda les revenus de cette province.

Après la mort de Charles tué devant Fridérikshall en 1718, le duché des Deux Ponts retourna à un prince de la maison Palatine. Stanislas obligé d'en sortir, se retira à Weissembourg dans l'Alsace Françoise. Le roi Auguste ayant fait à cette occasion porter des plaintes à la cour de France par M. Sum, le duc d'Orléans, alors régent, répondit à l'envoyé ces paroles remarquables: *Monsieur, mandez au roi votre maître que la France a toujours été l'asyle des rois malheureux.*

Stanislas vécut dans sa retraite jusqu'en 1725 que la princesse *Marie* sa fille, le seul des enfans qui lui restoit, épousa Louis XV. Après la mort du roi Auguste, la France voulut porter de nouveau Stanislas sur le trône de Pologne. Mais l'on sait que cette tentative eut le succès que Stanislas avoit prévu, qu'il avoit même annoncé. Le parti qui l'avoit proclamé roi, fut obligé de céder aux forces réunies de l'empereur Charles VI & de l'impératrice de Russie. « Nos malheurs, écrivoit « alors ce tendre père à la plus vertueuse des « filles, nos malheurs ne sont grands qu'aux yeux « de la prévention qui n'en connoît point au-

« dessus

" dessus de la perte d'une couronne ; dois-je avan-
" cer la main pour la reprendre ? Non ; il vaut
" mieux attendre les vues de la providence, &
" nous convaincre du vuide & du néant des cho-
" ses d'ici bas."

Dantzig avoit donné une retraite à Stanislas après sa défaite. Cette ville se vit bientôt investie du tous les côtés. Elle fut prise, & Stanislas obligé de fuir, après avoir vu sa tête mise à prix dans sa propre patrie par le général des Moscovites. Ce prince n'échappa aux périls sans nombre qui le menaçoient qu'à la faveur de plus d'un déguisement. Le dessein de cette retraite avoit été concerté avec le marquis de Monti, ambassadeur de France. Mais une partie du déguisement manquoit, & Stanislas éprouva qu'une bagatelle est quelquefois capable de faire échouer les plus grands projets. Un habit usé & tel qu'il convenoit au rôle que ce prince étoit obligé de jouer, une chemise de grosse toile, un bonnet des plus simples, un bâton d'une épine rude & mal polie, enfilé d'un cordon de cuir, étoient déja prêts ; l'on n'attendoit que des bottes dont il pût se servir pour le mieux faire ressembler aux paysans de ces cantons qui sont dans l'usage d'en porter en tout temps. On ne vouloit pas en employer de neuves ; & l'ambassadeur de France s'occupoit depuis deux jours à mesurer de l'œil toutes les jambes des officiers de la garnison. Les bottes d'un officier François lui parurent à-peu-près aussi grosses & aussi honnêtement usées qu'il le souhaitoit ; mais il n'osoit se résoudre à les demander. Qu'auroit-on pensé de cette envie ? Et dans les circonstances où se trouvoit Stanislas, n'auroit-elle pas aidé à découvrir son dessein ? Le ministre prit le parti de gagner par un de ses gens le valet

de cet officier qui vola les bottes, & les vendit. Elles furent apportées une heure avant le départ. Ce vol important qui avoit mérité la négociation d'un ambassadeur n'avoit pu s'exécuter plutôt. Mais le roi ne put les mettre; il fallut en avoir d'autres; il demandoit, il cherchoit, il envoyoit de tous côtés, lorsque par hasard il trouva sous sa main des bottes d'un de ses domestiques qu'on eût dites faites exprès. Stanislas les mit, ainsi que le reste de son accoûtrement. Son air noble & la sérénité de son front pouvoient seuls le trahir; mais l'obscurité de la nuit le favorisoit. Il sortit à dix heures du soir de la maison de l'ambassadeur par un escalier dérobé. A peine Stanislas eut-il descendu quelques marches, que ce bon prince voulant rassurer le marquis de Monti sur les craintes que lui donnoit cette retraite, & desirant essuyer ses larmes, remonta & frappa à la porte que l'ambassadeur avoit refermée sans bruit. Il étoit alors prosterné à terre, & par des prières ferventes il demandoit au Seigneur qu'il voulût bien être le guide du monarque fugitif dans un voyage aussi dangereux. Sourd aux premiers coups, il se lève enfin, & ouvrant la porte: *Qu'est-ce donc, sire,* s'écria-t-il, *malgré tous mes soins, aurois-je oublié quelque chose dont votre Majesté eût encore besoin?* « Oui, monsieur, reprit « Stanislas d'un air aussi sérieux qu'il lui fut « possible: une chose très-importante & très-né- « cessaire; vous n'avez pas songé qu'il me falloit « mon cordon bleu; est-il de la bienséance que je « néglige de le mettre dans une occasion comme « celle-ci?» Reprenant aussitôt son enjouement ordinaire & un ton plein d'amitié: « Je viens, lui « dit-il, vous embrasser de nouveau, & vous prier « de vous résigner autant que je le fais à la pro- « vidence, à laquelle je remets entiérement mon « sort.»

" fort." On aimeroit à suivre ce prince dans tous les événemens de sa retraite; mais il faut lire la relation qu'il en a lui-même donnée, & qu'il a écrite avec une gaieté vraiment philosophique.

Les négociations secrètes qui se tenoient entre la cour de Vienne & celle de France, terminèrent en 1736 ces différends qui avoient causé tant de troubles à la Pologne. Il fut dit dans le premier article des préliminaires de paix signés entre l'empereur & le roi de France : " Que le roi Stanislas " abdiqueroit; mais qu'il seroit reconnu roi de " Pologne & grand duc de Lithuanie, & qu'il en " conserveroit les titres & les honneurs; qu'on " lui restitueroit ses biens & ceux de la reine son " épouse, dont ils auroient la libre jouissance & " disposition; qu'il y auroit en Pologne une am- " nistie de tout le passé, & que chacun y seroit " rétabli dans tous ses biens, droits & privilèges; " que l'électeur de Saxe seroit reconnu roi de Po- " logne & grand duc de Lithuanie pour toutes les " puissances qui accéderoient au traité de paix; " qu'à l'égard du roi Stanislas, il seroit mis en " paisible possession du duché le Lorraine & de " Bar; mais qu'immédiatement après la mort de " ce prince, ces duchés seroient réunis en pleine " souveraineté pour toujours à la couronne de " France."

Stanislas succédoit dans la Lorraine à des princes chéris qu'elle regrettoit tous les jours. Le roi de Pologne arriva, & ces peuples retrouvèrent en lui leurs anciens maîtres. Il goûta pour lors le plaisir qu'il avoit si longtemps desiré de faire des heureux. Il auroit cru, comme Titus, perdre un jour, s'il ne l'avoit pas signalé par quelque bienfait. Mais ce prince éclairé savoit que la bienfaisance du souverain doit toujours avoir le plus grand nombre pour objet, & qu'une grace que la

faveur seule accorde à un particulier, est une injustice faite au peuple. Il a fondé des collèges, bâti des hôpitaux, formé des dots pour de pauvres filles. Il a embelli les villes de Nanci & de Luneville de places, de fontaines, d'édifices publics qui ne contribuent pas moins à l'ornement de ces villes qu'à la commodité de ses habitans. Ses palais, ses jardins offroient des modèles en tout genre de ce beau simple, mais sublime qui annonce le goût éclairé du maître. Les revenus de Stanislas étoient modiques ; cependant lorsqu'on vouloit apprécier ce que ce bon prince faisoit, on le croyoit le plus riche potentat de l'Europe. Il suffira de donner un exemple de cette économie sage & raisonnée qui lui faisoit faire de si grandes choses. Ce prince a donné aux magistrats de la ville de Bar dix mille écus qui doivent être employés à acheter du bled lorsqu'il est à bas prix, pour le revendre aux pauvres à un prix médiocre, quand il est monté à un certain point de cherté. Par cet arrangement la somme augmente tous les jours, & bientôt on pourra la répartir sur d'autres endroits de la province.

PIERRE ALEXIOWITZ,

Surnommé le Grand, *Czar de Moscovie. Il naquit le 11 Juin 1672, monta sur le trône de Russie à l'âge de 10 ans, & mourut à Saint-Pétersbourg le 28 Janvier 1725, dans la cinquante-troisiéme année de son âge.*

L'EMPEREUR PIERRE I. étoit d'une taille haute; il avoit une démarche fière, l'air noble, vif, spirituel; le regard rude, & un certain tic désagréable qui altéroit souvent les traits de son visage. Il parloit avec feu, s'exprimoit avec facilité, & souvent il haranguoit ses troupes, son conseil, le clergé. Souverain & orateur, ces deux qualités lui donnoient un ascendant auquel il étoit difficile de résister. Simple dans ses moeurs & dans sa cour, il méprisoit l'éclat & le faste. C'étoit le prince Mengikof, son favori, qu'il chargeoit de le représenter par une magnificence extraordinaire. Jamais il n'y eût d'homme plus actif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Il comptoit, non les jours, mais les momens, & il n'avoit à regretter la perte d'aucun. La peine & le danger ne l'effrayoient point. Les moyens les plus extraordinaires, les plus prompts & les plus efficaces étoient toujours ceux qu'il préféroit pour faire réussir ses projets. Ainsi, pour introduire la discipline dans ses troupes, soit sur terre, soit sur mer, il commença par exércer lui-même les plus bas emplois. Lorsqu'il établit des gens pour porter du secours dans les incendies que l'on sait être fort fréquens en Moscovie, il prit le premier une de ces commissions périlleuses; & dans plus d'une occasion, on le vit, non sans effroi, monter avec

la hache au haut des maisons embrâsées qui s'écrouloient. Sa présence sembloit-elle nécessaire ou de quelqu'utilité dans une partie de son empire, aussitôt il partoit sans délai, sans suite, & voloit avec une rapidité inconcevable de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Asie. Son voyage le plus fréquent étoit de franchir l'intervalle de Péterſbourg à Moſcou, qui est de deux cens lieues communes de France, comme un autre prince passe de son palais à une maison de plaisance. Ses peuples le croyoient toujours prêt d'arriver parmi eux. Son activité le multiplioit en quelque sorte, & le rendoit présent dans toute la vaste étendue de ses états. Ce prince avoit par un accident qui lui étoit arrivé dans sa jeunesse, une antipathie extrême pour l'eau; il sut combattre cette frayeur, & s'en dépouiller au point qu'il fit ses plus grands plaisirs de la marine. Pierre Alexiowitz ne triompha pas aussi heureusement des vices de son naturel & de son éducation. Ce prince étoit extrême dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il prit avec les jeunes débauchés, que la princesse Sophie avoit mis autour de lui, un goût immodéré pour le vin & les liqueurs fortes. Cet excès de la boisson ruina son tempérament, lui mit le feu dans le sang, & le rendit sujet à des transports de fureur dans lesquels il ne se connoissoit point. Le Fort étoit le seul de ses favoris qui avoit alors le pouvoir ou le courage de le dompter, de l'arrêter, & de lui reprocher avec force ses violences. La voix de l'impératrice Catherine étoit encore un charme très-puissant pour rétablir le calme dans ses sens agités, pour le rappeller aux sentimens d'humanité, aux principes de vertu, à lui-même. Il s'appaisoit en rougissant de ces emportemens involontaires, & s'écrioit

avec

avec confusion & avec douleur : *Hélas ! j'aurai pu réformer ma nation, & je ne pourrai me réformer moi-même !* Pierre le grand étoit devenu le plus savant de son empire ; il parloit plusieurs langues, & s'étoit rendu habile dans les mathématiques, la physique & la géographie. Il avoit appris jusqu'à la chirurgie qu'il exerça plus d'une fois avec succès. Les projets les plus vastes ne l'étonnoient point, & il les suivoit avec une ardeur, avec une constance qui leur ôtoient tout ce qu'ils paroissoient avoir d'abord de chimérique. C'est la hardiesse de son génie, c'est sa passion pour les choses extraordinaires qui lui firent entreprendre & exécuter en peu d'années la métamorphose étonnante & subite d'un peuple grossier & barbare, en un peuple éclairé & policé. Toute sa gloire fut utile à sa patrie. L'histoire n'offrira vraisemblablement que cet exemple unique d'un empereur qui descende du trône pour aller chez des nations étrangères, travailler comme un simple mercenaire dans les atteliers, dans les chantiers, dans les manufactures, se confondant & voulant être méconnu parmi les artisans, afin d'apprendre les élémens des sciences & des arts, & de les introduire dans ses états. Il y a eu des rois conquérans, il y en a eu de législateurs & de grands politiques ; mais Pierre le Grand est le seul qui, à ces titres glorieux, ait pu joindre les qualités non moins héroïques de réformateur de son pays, de précepteur des connoissances utiles, de fondateur des sciences & des arts, d'instituteur des mœurs de ses peuples.

Histoire des révolutions de Russie, par M. la Combe.

Le Czar Pierre qui, par son propre génie, s'étoit élevé au-dessus des préjugés, des mœurs & des loix de son pays, comprit que, pour intro-

duire plus promptement dans ses états la réforme générale qu'il méditoit, il falloit l'enseigner par son exemple. Il se soumit donc le premier aux épreuves d'une discipline militaire. Il avoit chargé le Fort, illustre guerrier, de lever cinquante mille hommes de troupes, & de les exercer comme il jugeroit à propos. Le Czar se mit lui-même dans la compagnie de le Fort qu'il appelloit son capitaine. Son premier grade fut celui de tambour, & après avoir battu quelque temps la caisse, & couché avec ses camarades à la suite du régiment, il fut nommé sergent. Il passa successivement aux autres grades, suivant qu'il l'avoit mérité, & il n'étoit pas facile de l'abuser à cet égard.

Les autres réformes qu'il méditoit demandoient ces connoissances & des lumières. Il prit en conséquence l'étrange résolution d'aller les puiser chez les nations voisines, & de s'éloigner quelques années de ses états, pour apprendre à les mieux gouverner. Il voyagea en Allemagne, vêtu à l'Allemande, & sous l'habit d'un simple gentilhomme. Il méprisoit le faste, mais il n'étoit que trop sensible aux plaisirs de la table, si fort à la mode autrefois en Allemagne. Dans un de ces repas, échauffé par les fumées du vin & des liqueurs, il s'oublia assez pour tirer l'épée contre son favori le Fort; mais ce qui fait l'éloge de ce prince, c'est qu'il témoigna un vif regret de cet emportement. Ce fut à cette occasion qu'il se plaignit avec amertume de n'avoir pu triompher de lui-même.

Pendant son séjour en Hollande, il étudia la géographie, la physique, l'histoire naturelle & surtout la marine. Il prit un habit de pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisoit beaucoup de vaisseaux. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers. On l'ap-

pelloi

pelloit communément maître Pierre, *Peterbas*. Les ouvriers furent d'abord interdits de voir un souverain parmi eux ; mais comme ce souverain n'avoit rien qui le distinguât des autres hommes, ils se familiarisèrent bientôt avec lui.

Ces ouvriers lui avoient appris leur routine dans la construction des vaisseaux ; il passa en Angleterre pour en étudier l'art. Le roi Guillaume, flatté de recevoir dans ses états cet illustre voyageur, lui fit un présent digne de tous deux ; c'étoit un Iach de vingt-cinq piéces de canon, le meilleur voilier de la mer. Tous les gens de l'équipage voulurent bien aussi se laisser donner, & Pierre amena avec lui sur ce vaisseau une colonie de marins & d'artisans de toute espèce.

Ce fut en 1717 que le Czar vint en France. On lui rendit dans tous les lieux de son passage les honneurs dûs à son rang. Mais ce cérémonial le gênoit. Il ne voulut point s'arrêter à Beauvais, où l'évêque de cette ville avoit fait préparer un grand festin ; & comme on lui représentoit que, s'il passoit outre, il feroit mauvaise chère : *J'ai été soldat*, répondit ce prince, *& pourvu que je trouve du pain & de la biere, je suis content.*

Le Czar fut d'abord reçu au Louvre avec toute sa suite ; la magnificence avec laquelle on avoit décoré les appartemens, sembloit gêner sa simplicité ; il préféra d'aller se loger à l'autre bout de la ville, à l'hôtel de Lesdiguières, où il fut traité & défrayé comme au Louvre. Le roi, encore enfant, conduit par M. de Villeroi, son gouverneur, vint lui rendre visite. Deux jours après, le Czar reçut les respects du corps-de-ville, & alla le soir voir le roi. La maison du roi étoit sous les armes. On mena ce jeune prince jusqu'au carosse du Czar. Pierre, étonné & inquieté de le

foule qui se pressoit autour de ce monarque enfant, le prit & le porta quelque temps dans ses bras.

Histoire de l'empire de Russie.

Le Czar, toujours habillé simplement, devoit trouver bien ridicule le goût changeant de la nation dans ses modes. Il remarqua un jeune seigneur de la cour qui avoit chaque jour un habit d'un nouveau goût. Ce prince, se tournant vers ceux qui l'accompagnoient : *Il me semble*, dit-il, *que ce gentilhomme François n'est pas content de son tailleur.*

Pierre alla visiter en homme qui vouloit s'instruire, les monumens & les manufactures dignes de son attention. Lorsqu'il fut voir la monnoie royale des médailles, on en frappa plusieurs devant lui. Une de ces médailles étant tombée à ses pieds, le Czar s'empressa de la ramasser, & il y vit son portrait en buste, & sur le revers une renommée posant le pied sur le globe, & ces mots de Virgile : *Vires acquirit eundo.* Allusion ingénieuse aux voyages & à la gloire de Pierre le Grand. On présenta de ces médailles d'or à lui & à tous ceux qui l'accompagnoient. Il ne put s'empêcher de dire en les recevant : *Il n'y a que les François capables d'une pareille galanterie.*

Lorsqu'il alla dîner à Petit-Bourg chez M. le duc d'Antin, surintendant des bâtimens, la première chose qu'il vit fut son portrait peint en grand avec le même habit qu'il portoit.

Dans les manufactures & chez les artistes, tout qui sembloit mériter son approbation lui étoit offert de la part du roi.

En voyant le tombeau du cardinal de Richelieu & la statue de ce ministre, monument digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paroître un de ces transports, & dit une de ces choses qui

ne

ne peuvent échapper qu'à ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statue : *Grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon temps ! je te donnerois la moitié de mon empire, pour apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avoit moins d'enthousiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit : « S'il avoit « donné cette moitié, il n'auroit pas long-temps « gardé l'autre. »

Anecdotes sur le Czar Pierre le Grand.

L'académie des Sciences de Paris ayant supplié le Czar, qui étoit venu à une de ses assemblées du mois de Juin 1717, de vouloir bien lui faire l'honneur d'être un de ses membres, l'abbé Bignon reçut de Pétersbourg le 7 Novembre de la même année une lettre du premier médecin de sa majesté Czarienne, contenant qu'elle étoit très-satisfaite de ce que l'illustre corps de l'académie vouloit l'admettre au nombre de ceux qui la composoient. M. de Fontenelle, comme secrétaire de la compagnie, fut chargé de répondre à cette lettre.

Un des établissemens que le Czar admira le plus, fut l'hôtel royal des Invalides. Après qu'il eut tout examiné avec cet œil observateur auquel rien n'échappoit, M. le Maréchal de Villars le conduisit dans le réfectoire au moment que les soldats se mettoient à table. Ce prince goûta de leur soupe, & prenant un verre de vin : *A la santé*, dit-il, *de mes camarades.*

Le Czar, de retour dans ses états, y fit fleurir les sciences & les arts ; & ce qui est peut être plus difficile, il parvint à réformer les anciens usages des Moscovites. Ses divertissemens mêmes furent con-

consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisoit parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'un soir il fit inviter tous les boyards & les dames aux nôces d'un de ces bouffons : il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisoit au seizième siécle. Une ancienne superstition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson : on se plaignit en vain, il répondoit en raillant : « Vos ancêtres en usoient ainsi, les usages anciens sont toujours les meilleurs. » Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toujours le temps passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures.

Journal de Pierre le Grand, & l'histoire de l'empire de Russie par M. de Voltaire.

Les grands projets de réforme du Czar avoient été souvent arrêtés par les guerres cruelles que lui faisoit Charles XII, roi de Suède. Ce fut pour s'adonner tout entier à l'exécution de ces projets, qu'après les campagnes de 1708, il hasarda quelques propositions de paix qui furent portées par un gentilhomme Polonois à l'armée de Suède. Mais Charles XII, accoutumé à n'accorder la paix à ses ennemis que dans leur capitale, répondit : *Je traiterai avec le Czar à Moscou.* Quand on rapporta au Czar cette réponse hautaine : « Mon frère Charles, dit-il, prétend toujours faire l'Alexandre ; mais je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius. »

Histoire de Charles XII.

Les soins infatigables de Pierre & les défaites même des Moscovites leur apprirent enfin le métier de la guerre. Ils remportèrent une victoire complette sur Charles XII à Pultava le 8 Juillet 1709. Il y eut beaucoup d'officiers prisonniers parmi les Suédois, entr'autres Renchild, général de l'armée de Suède. On les amena au camp du Czar qui les invita à manger avec lui le jour même de sa victoire. Comme le Czar paroissoit surpris que les Suédois se fussent hasardés dans un pays si reculé, & eussent assiégé Pultava avec un petit nombre de troupes: "Nous n'avons pas toujours été consultés, répondit le général; mais, comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire." Le Czar se tourna à cette réponse vis-à-vis quelques uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui: "Ah! dit-il, voilà comme il faut servir son souverain. Alors, prenant un verre de vin: *A la santé*, dit-il, *de mes maîtres en l'art de la guerre*." Renchild lui demanda qui étoient ceux qu'il honoroit d'un si beau titre? . . . *Vous, messieurs les généraux Suédois.* "Votre majesté est donc bien ingrate, reprit Renchild, d'avoir tant maltraité ses maîtres." Le Czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, & les traita avec bonté. *Histoire de Charles XII.*

Le Czar, par sa bravoure & sa magnanimité, avoit mérité la victoire de Pultava. Son chapeau y fut percé d'une balle de mousquet. Dans le combat du 7 Octobre 1708 contre les Suédois, la confusion s'étoit mise dans l'armée des Moscovites. Dès que l'empereur vit que ses troupes commençoient à reculer, il courut à l'arrière-garde,

garde, où étoient les Cosaques & les Calmouckes : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étois assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même.

Histoire de Charles XII.

En 1704, il avoit pris d'assaut la ville de Narva. Comme ses troupes, malgré les ordres qu'il avoit donnés, mettoient tout à feu & à sang, il se jette au milieu des plus mutins, arrache des femmes de leurs mains, & ayant tué deux de ces emportés, il entre à l'hôtel-de-ville où les citoyens se réfugioient en foule ; là posant son épée sanglante sur la table : « Ce n'est pas du sang des habitans, « dit-il, que cette épée est teinte ; mais du sang « de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver « la vie. »

Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand.

Au mois de Juillet 1711, ce prince, à la tête de ses troupes, & manquant de provisions, se trouvoit renfermé sur les bords du Pruth par une armée de cent cinquante mille Turcs. Les ennemis lui imposèrent, entr'autres conditions, qu'on leur livrât Cantemir, Vaivode de Moldavie, qui s'étoit réfugié auprès du Czar. Ce prince, malgré l'extrêmité où il étoit réduit, écrivit de sa propre main à son plénipotentiaire : « J'abandonnerai « plutôt aux Turcs tout le terrein qui s'étend jus- « qu'à Cursk ; il me restera l'espérance de le re- « couvrer : mais la perte de ma foi est irrépara- « ble, je ne peux la violer. Nous n'avons de pro- « pre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser « d'être monarque. »

Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand.

On a reproché à ce prince une inflexibilité dans le caractère qui le rendit quelquefois cruel. Mais peut-

peut-être cette févérité étoit-elle néceffaire pour cimenter les fondemens de fon empire naiffant. Il fit condamner fon propre fils à mort, pour avoir violé fes ordres. L'impératrice Catherine, qui avoit tant de droit fur fon cœur & par fes fervices & par fon attachement, ne put obtenir la grace d'une de fes dames d'atour, accufée auprès du Czar d'avoir accepté des préfens, malgré les défenfes faites à toutes perfonnes en place d'en recevoir. Comme Catherine le follicitoit vivement, Pierre, dans fa colère, caffa une glace de Venife, & dit à fa femme: "Tu vois qu'il ne "faut qu'un coup de ma main pour faire rentrer "cette glace dans la pouffière dont elle eft fortie." Catherine le regarda avec une douleur attendriffante, & lui dit: Hé bien, vous avez caffé ce qui "faifoit l'ornement de votre palais, croyez-vous "qu'il en devienne plus beau?" Ces paroles appaisèrent l'empereur; mais toute la grace que fa femme put obtenir de lui, fut que fa dame d'atour ne recevroit que cinq coups de knout, au lieu de onze.

Hiftoire de l'empire de Ruffie fous Pierre le Grand.

On a lieu d'être étonné qu'un prince légiflateur & auffi abfolu que le Czar, n'ait point fait de teftament. Peut-être ne fe croyoit-il pas fi proche de fa fin lorfqu'il mourut entre les bras de fon époufe après une agonie de feize heures. L'impératrice Catherine lui fuccéda.

HISTOIRE de CATHERINE ALEXEOWNA, *épouse de* PIERRE LE GRAND, *Empereur de Russie, tirée du Bienenstock* (1).

CATHERINE ALEXEOWNA naquit près de Derpart, petite ville en Livonie, de parens fort pauvres. Elle perdit son pere de bonne heure, & le travail de ses mains suffisoit à peine à son existence & à celle d'une mere accablée d'infirmités.

Elle étoit belle & bien faite ; elle avoit reçu de la nature un esprit aussi vif que juste & solide. Sa mere lui apprit à lire, & un vieux curé luthérien l'instruisit dans les principes & dans les devoirs de la religion.

Catherine avoit quinze ans lorsque sa mere mourut ; elle alla demeurer avec le curé luthérien qui l'avoit élevée, & rendit aux filles de cet ecclésiastique l'éducation qu'elle avoit reçu de leur pere. Elle prit avec ses éleves des leçons de danse & de musique, & elle continua de se perfectionner dans ces deux arts jusqu'à la mort de son bienfaiteur : ce malheur la réduisit à la plus affreuse indigence, & la guerre, qui s'alluma entre la Russie & la Suede, força Catherine à quitter sa patrie & à aller chercher un asyle à Marienbourg.

Il lui fallut traverser à pied un pays ravagé par deux armées ennemis. Après avoir échappé à plusieurs dangers, elle fut attaquée par deux soldats Suédois, qui sans doute se seroient portés à lui faire violence, si un bas-officier ne fût venu à son secours. Elle rendoit graces à son libérateur ;

(1) *Ruche d'abeilles*, c'est le titre d'un recueil de différens morceaux de prose & de vers. Il est imprimé à Hambourg.

quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut dans lui le fils du pasteur luthérien qui avoit élevé son enfance ! Le jeune officier fournit à Catherine tous les secours nécessaires pour achever son voyage, & lui donna une lettre de recommandation auprès de M. Gluck, ami intime de son pere & son intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de se recommander elle-même par son esprit, par ses graces & par sa beauté. Quoiqu'elle n'eût encore que dix-sept ans, M. Gluck lui confia l'éducation de ses deux filles. Dans cet emploi, elle sçut si bien mériter l'estime du pere de ses éleves, que M. Gluck, qui étoit veuf, crut pouvoir lui offrir sa main. Catherine la refusa ; &, dans le même tems, elle offrit la sienne à son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras & qu'il fût couvert de blessures.

Il étoit sans doute impossible de pressentir la future grandeur de Catherine ; mais en supposant qu'on la prévît, on eût pu dès-lors assurer que sa fortune seroit toujours au-dessous d'une telle ame. Le jeune officier étoit alors en garnison dans la ville. Sa surprise fut égale à sa reconnoissance ; il accepta avec transport la main de Catherine. Les deux époux avoient reçu la bénédiction nuptiale ; le jour même, Marienbourg est assiégé par les Russes, le jeune officier est appellé pour repousser un assaut ; il est tué avant d'avoir recueilli le fruit de la générosité & de la reconnoissance de son épouse.

Cependant le siege se continuoit avec acharnement. Marienbourg fut emporté d'assaut. La garnison, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut passé au fil de l'épée. Enfin, le massacre ayant cessé, on trouva Catherine cachée dans un four.

Elle

Elle avoit bravé l'indigence ; elle conserva sa sérénité dans l'esclavage. Ce courage d'esprit & son rare mérite la firent bientôt connoître. On en parla au général Russe, le prince Menzikoff, dont la destinée étoit aussi bisarre que celle de Catherine. Il demanda à la voir ; il fut épris de sa beauté ; il l'acheta du soldat à qui elle appartenoit, & la mit entre les mains de sa propre sœur ; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à son sexe & à son infortune.

Peu de tems après, Pierre le Grand fit une visite au prince Menzikoff. Catherine servit à table avec beaucoup de grace & de modestie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain ; il demanda la belle esclave, il lui fit plusieurs questions & il trouva que les charmes de son esprit surpassoient ceux de sa figure. Pierre qui savoit créer les hommes savoit aussi les juger. Il crut que Catherine étoit digne de le seconder dans ses grands desseins. L'inclination se joignit à ses vues politiques & il résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie ; il remonta jusqu'à ses premieres années ; il la suivit dans son obscurité, dans cet état où l'ame, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune sans avoir de spectateurs, & triomphe sans attendre d'applaudissemens. Il vit Catherine conservant par-tout ce caractere de grandeur originelle, la seule véritable. Il crut que ce titre suffisoit pour l'élever au rang d'impératrice : cependant il jugea à propos de célébrer son mariage secretement.

Catherine sur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que Pierre formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'education des personnes de son sexe ; elle changea leur habillement,

habillement, leur inspira l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit pendant toute sa vie les devoirs d'impératrice, d'amie, d'épouse, de mere; eut les talens de l'autre sexe, sans lui sacrifier les vertus & les agrémens du sien, & mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit suivi dans l'infortune, & qu'elle avoit porté sur le trône.

BOERHAAVE, (HERMAN)

Célèbre médecin né en 1668, à Voorhout près de Leyde, mort en 1738, âgé de 69 ans.

NOUS avons de Boerhaave des *Institutions de médecine* qu'il composa pour ses élèves, des *Aphorismes* sur la connoissance & sur la cure des maladies ; c'est en quelque sorte l'*Euclide* des médecins, des *élémens de chymie*, &c. Ce dernier ouvrage est regardé avec raison comme le chef-d'œuvre de cet homme illustre, qui a aussi publié d'autres écrits non moins utiles aux médecins.

Depuis le sçavant Hippocrate, de l'isle de Coos, aucun médecin n'a mérité à plus de titres l'estime de ses contemporains, & la reconnoissance de la postérité que l'illustre Boerhaave. Il joignoit aux lumières & aux talens supérieurs de l'esprit les qualités du cœur, qui les rendent si précieux à la société. On nous l'a dépeint d'une taille au-dessus de l'ordinaire & bien proportionnée, d'un tempérament fort & robuste. Son maintien étoit simple, décent, vénérable, sur-tout depuis que l'âge avoit blanchi ses cheveux. Il avoit l'air mâle, l'œil vif, le regard perçant, le nez un peu relevé, la couleur vermeille, la voix agréable, la physionomie douce & prévenante, quelque chose d'humain & en même temps de majestueux, une gravité aimable, une gaîté modeste, en un mot, il ressembloit assez au portrait que nous avons de Socrate ; c'étoient les mêmes traits, mais adoucis & plus riants. Orateur éloquent, il déclamoit avec dignité & avec grace ; il enseignoit avec méthode & avec précision ; personne ne se lassoit de l'entendre. Quelquefois la raillerie assaisonnoit

noit ses discours ; mais c'étoit une raillerie fine & ingénieuse, qui n'étoit destinée qu'à égayer les matières dont il parloit, sans avoir rien de mordant & de satyrique. Ennemi de tout excès, il regardoit une joie honnête comme le sel de la vie. Le matin & le soir il les consacroit à l'étude : il donnoit au public une partie du temps qui s'écouloit entre deux : le reste étoit pour ses amis & pour le plaisir. Tant que sa santé le lui permit, il montoit régulièrement à cheval. Quand elle commença à lui interdire cet exercice, il se promenoit à pied ; & de retour chez lui, la musique dont il étoit grand amateur, achevoit de lui faire passer des momens délicieux, où il reprenoit des forces pour le travail. *Voyez son éloge par M. Schultens.*

Boerhaave se trouva à l'âge de quinze ans, par la mort de son père, sans protection, sans conseil & sans bien. Il avoit d'abord étudié la théologie & les autres sciences ecclésiastiques, dans la vue de s'adonner au ministère des autels ; mais la science de la nature qui partageoit également ses études, l'occupa bientôt tout entier. Il pratiqua la médecine après avoir été reçu docteur dans cette science en 1693. Cet illustre médecin, dont le nom se répandit par la suite dans tout l'univers, & qui laissa en mourant plus de quatre millions de biens à une fille unique, eut d'abord bien de la peine à subsister par son travail, & fut obligé d'enseigner les mathématiques pour subvenir à ses besoins les plus pressants. Son mérite ayant enfin éclaté, des amis puissants s'empressèrent en sa faveur, & lui procurèrent trois places considérables, celle de professeur en médecine dans l'université de Leyde, celle de professeur en chymie, & une troisième chaire pour la botani-

que.

que. L'académie des ſciences de Paris & celle de Londres ſe l'aſſocièrent. Il fit part à l'une & à l'autre de ſes découvertes ſur la chymie. La ville de Leyde devint de ſon temps l'école de l'Europe pour cette ſcience, & pour la médecine & la botanique. Toutes les puiſſances lui envoyoient des diſciples, qui trouvoient dans cet habile profeſſeur non ſeulement un maître zèlé & laborieux, mais encore un père tendre qui les encourageoit dans leurs travaux, les conſoloit dans leurs peines, les ſoulageoit dans leurs beſoins.

Lorſqu'en 1715 le Czar Pierre vint en Hollande pour s'inſtruire de la marine, il alla également prendre des leçons de Boerhaave.

Sa réputation étoit répandue juſqu'en Chine. Un Mandarin lui écrivit avec cette ſeule ſuſcription : *A l'illuſtre Boerhaave, médecin en Europe* ; & la lettre lui fut exactement rendue.

La ville de Leyde a élevé dans l'égliſe de St. Pierre, un monument au génie ſalutaire de Boerhaave, *ſalutifero Boerhavii genio ſacrum.* C'eſt une urne ſur un piédeſtal de marbre noir ; ſix têtes, dont quatre figurent les quatre âges de la vie, & deux les ſciences dans leſquelles Boerhaave excelloit, forment un groupe qui ſort entre l'urne & ſon appui. Le chapiteau de cet appui eſt entouré d'une draperie de marbre blanc, où l'artiſte a repréſenté les divers emblêmes des maladies & leurs remèdes. Au-deſſus, ſur la face du piédeſtal eſt le médaillon de Boerhaave ; on voit à l'extrêmité du cadre, un ruban qui renferme la deviſe favorite de ce ſavant : *Simplex ſigillum veri*, la vérité toute nue.

FIN.

Cecilia Vizth Bell

Her Book

1831

